

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
D'ESPAGNE.

TOME SECOND.



HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
D'ESPAGNE,

Depuis la destruction de l'Empire des Goths, jusqu'à l'entiere & parfaite réunion des royaumes de Castille & d'Arragon en une seule monarchie.

Par le P. D'ORLÉANS, *revue, continuée & publiée par les PP.* ROUILLÉ & BRUMOY.

TOME SECOND.

SIXIEME ÉDITION.





A PARIS,
Chez ROLLIN, Fils, Quai des Augustins;
Et se trouve à LIEGE,
Chez LEMARIÉ, Libraire de *SON ALTESSE*,
& Imprimeur, proche l'Hôtel-de-Ville.

M. DCC. LXXXVII.







SOMMAIRE
DU TROISIEME LIVRE.

MInorité de Henri I, fils d'Alphonse le Noble, roi de Castille. Histoire des troubles qui agiterent cette minorité, jusqu'à la mort du jeune roi. Élévation de Ferdinand III, petit-fils d'Alphonse le Noble, à la couronne de Castille, par la cession que lui en fit sa mere Bérengere. Troubles en Castille au sujet de l'avénement de Ferdinand à la couronne de Castille. On lui conteste le droit de succéder au trône de Castille. Le roi de Léon, pere du nouveau roi, se déclare contre lui. Humiliation des ennemis de Ferdinand. Il conclut avec le roi de Léon une treve qui fut le préliminaire de la paix. Regne de Jacques I, roi d'Arragon, fils & successeur de Pierre II. Sa naissance, son éducation, événemens singuliers dans l'intervale de son bas âge, & de son élévation au trône d'Arragon, son couronnement, sa minorité. Troubles qui agiterent les commencemens de son regne. Par sa valeur & par une conduite pleine de sagesse, il tient en respect ceux qui troubloient la tranquillité de l'Ar-

ragon. Union de Ferdinand III & de Jacques I contre les Maures. Ils ſacrifient leurs prétentions mutuelles, & leur intérêt particulier au bien public. Dernieres années du regne de Sanche le Fort, roi de Navarre. Sa maladie & ſa mort. Ambition des prétendans à la couronne de Navarre. Thibaud, comte de Champagne, ſuccede à Sanche, nonobſtant les prétentions du roi d'Arragon. Entrepriſes & exploits de Ferdinand, roi de Caſtille, contre les Maures. Les embarras qui lui ſurviennent ne retardent point l'exécution de ſes projets pour la gloire de la religion. Guerre inteſtine parmi les Infideles. Leurs diviſions fraient au roi de Caſtille le chemin à de nouvelles conquêtes. Jacques I pacifie les troubles domeſtiques de ſes états. Il ſe rend maître des iſles Baléares. Hiſtoire de cette conquête. Mort d'Alphonſe IX, roi de Léon. Ferdinand ſon fils, roi de Caſtille, quitte le ſiege de Jaën pour ſe mettre en poſſeſſion des états de ſon pere. Le roi d'Arragon ſe porte pour médiateur entre dom Pedre de Portugal & dom Ponce de Cabréra. Conquête du royaume de Valence par Jacques I. Hiſtoire du ſiege & de la réduction de cette capitale. Fondation du royaume de Grenade par le Sarraſin

Alhamar. Occupations de Ferdinand, roi de Castille, jusqu'au temps de ses grandes expéditions contre les Infideles. Prise de Jaën & de plusieurs autres villes de la dépendance des Maures. Démêlés entre le fils de Ferdinand & Jacques I. Rétablissement de la concorde entre ces deux princes. Préparatifs pour le siege de Séville. Éloge & mort du célebre Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolede. Description du siege & de la conquête de Séville. Réduction des principales villes de l'Andalousie. Ferdinand se dispose à porter ses armes en Afrique. La mort le prévient. Son éloge. Sa postérité. Son zele pour le bien de la religion & de l'état. Alphonse son fils, surnommé le Sage, monte après lui sur le trône. Caractere du nouveau roi. Conduite peu mesurée de ce prince au commencement de son regne. Le roi d'Arragon se ligue contre lui avec Marguerite de Bourbon, veuve de Thibaud I, roi de Navarre, & régente du royaume pendant la minorité de Thibaud II. La trahison d'un Sarrasin suscite de nouvelles affaires à Jacques I dans le royaume de Valence. Quel parti prit le roi d'Arragon pour dissiper l'orage. Suite du regne d'Alphonse le Sage. Inconséquence & imprudence de ses démarches. Paix conclue entre la Castille,

la Navarre & l'Arragon. Mariage de Thibaud II avec Isabelle de France, fille de S. Louis. Traité entre le roi de France & le roi d'Arragon. L'empire vacant par la mort de Frédéric II, irrite l'ambition des prétendans, & d'Alphonse en particulier. Traverses qu'Alphonse eut à essuyer de la part de son frere Henri & de ses sujets. Troubles domestiques dans la maison de Jacques I. Histoire de ses amours avec Thérese Vidaura, & des divisions dont elles furent la source. Supériorité de génie dans le roi d'Arragon pour dissiper les factions qui se formoient contre lui. Il pourvoit au bon ordre de ses états par des réglemens utiles. Il fraie à ses ancêtres un chemin au trône de Sicile, par le mariage de son fils dom Pierre avec Constance, fille du bâtard Mainfroy. Croisade des souverains de l'Espagne Chrétienne, contre toutes les forces de l'empire mahométan. Obstacles qu'il fallut surmonter au roi d'Arragon avant que de se mettre en campagne. Succès de la croisade. Conquête de Murcie. Au retour de cette expédition, Jacques & Alphonse trouvent des revers au milieu de leur famille. Croisade publiée contre Mainfroy. Élévation de Charles d'Anjou au trône de Sicile. Abrégé historique de la conquête de ce royaume jus-

qu'à la mort tragique du jeune Conradin, un des compétiteurs de Charles. L'ambition de dom Pierre, fils aîné de Jacques I, est funeste au repos de la famille royale & de l'état. Mariage de Blanche, fille de S. Louis, avec Ferdinand de la Cerda, fils aîné du roi de Castille. Clauses du traité conclu à ce sujet. Cérémonie des noces. Entrevue des rois de Castille & d'Arragon. Croisade malheureuse sous la banniere de S. Louis. Mort de ce grand roi devant Tunis. Ambassade du grand kam des Tartares à tous les souverains de l'Europe, pour les engager à s'unir avec lui contre la domination sarrasine en Orient. Préparatifs de Jacques I pour faire le voyage d'outremer. Il abandonne son entreprise. Dom Pierre, fils de Jacques I, se met en devoir de disputer le comté de Toulouse à Philippe le Hardi, roi de France. Il est contraint de renoncer à ses prêtentions. Ce prince machine la perte de son frere, & en vient à bout. Détail des scenes tragiques qu'il donna, & des ressorts qu'il fit jouer à ce dessein. Mort de Henri de Champagne, roi de Navarre, qui avoit succédé à son frere Thibaud. Ambition des prétendans à cette couronne. Mort cruelle de dom Sanche, victime des fureurs de dom Pierre son frere. Effets que produisit cette

mort sur l'esprit de dom Jacques, roi d'Arragon. Ce prince se rend au concile de Lyon. Il s'abouche avec le pape. A quoi se termina cette entrevue. Les grands de Castille se révoltent contre leur roi sous le prétexte du bien public. Le Portugal donne occasion à la révolte, & pourquoi. Fureurs de la guerre civile suscitée en Castille. Alphonse au milieu de ces embarras domestiques fait valoir en vain ses prétentions à l'empire. Alphonse entreprend à ce dessein un voyage à Lyon. Son entrevue avec le pape, & résultat de leurs conférences. Irruption des Maures en Castille. Progrès de ces Infideles. Ils entrent à main armée dans l'Arragon. Jacques I se met en devoir de s'opposer à ce torrent. Sa maladie, sa mort édifiante, ses obseques, sa postérité, & son éloge.



SOMMAIRE
DU QUATRIEME LIVRE.

Pierre III, roi d'Arragon, ſuccede à ſon pere. Caractere de Sanche, ſecond fils d'Alphonſe le Sage. Pratiques ſourdes de ce prince pour ſe faire déclarer héritier préſomptif du trône au préjudice des enfans de Ferdinand de la Cerda, ſon frere aîné, décédé depuis peu. Moyens qu'il emploie pour le ſuccès de ſes intrigues. Foibleſſe d'Alphonſe lorſqu'il s'agit de s'oppoſer aux deſſeins ambitieux de ſon fils. Mouvemens, diviſions, & ſcenes tragiques que cauſa dans la Caſtille l'ambition de Sanche. Politique du roi d'Arragon, pour tirer avantage des troubles qui agitoient les états d'Alphonſe. Captivité des princes de la Cerda, & retraite de Blanche leur mere en France. Ligue de Pierre, roi d'Arragon, & de Sanche. Négociations du roi de France auprès d'Alphonſe & de Pierre, en faveur des la Cerda. Révolte des Catalans. Pierre les réduit par la priſe de Balaguer. Hiſtoire de la ſanglante intrigue que conduiſit le roi d'Arragon pour s'emparer de la Sicile. Détail de la conjuration ſi fameuſe ſous

*le nom des Vêpres Siciliennes. Evénemens mémorables qui suivirent cette horrible catastrophe, fatale à la maison d'Anjou. Le desir de régner, porte dom Sanche à mettre tout en œuvre pour détrôner son propre frere. Embarras d'Alphonse, & mesures qu'il prend pour se tirer de l'oppression. Confédération sous le titre d'*Union, *formée par les Arragonois & par les Catalans contre leur souverain. La France & la Navarre se liguent en faveur de Charles d'Anjou contre le roi d'Arragon, usurpateur du royaume de Sicile. Jacques, roi de Majorque, frere de Pierre, prend dans cette occasion le parti du roi légitime. Guerre cruelle entre Pierre & Charles d'Anjou. La victoire se déclare pour le premier. Mort de Charles & son éloge. Mort d'Alphonse, roi de Castille. Son caractere. Regne de dom Sanche son fils. Bonheur du roi d'Arragon, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre le roi de France & contre ses alliés. Il meurt & laisse ses états à Alphonse III son fils. Caractere du nouveau roi. Son couronnement, son expédition contre dom Jacques, roi des Baléares. Conquête de ce royaume. Traité conclu entre lui & Charles le Boîteux au sujet de la Sicile, & à quelles conditions. Conduite de Charles en consé-*

quence de ce traité. Alliance du roi de France & de Castille. Tempête suscitée contre dom Sanche par dom Lope de Haro. Insolence, mauvaise foi, & mort tragique de ce seigneur. Orage excité par les partisans de Lope de Haro contre dom Sanche. Démarches du roi d'Arragon, pour rendre le calme à l'Italie & à la Sicile. Mort inopinée de ce monarque. Contre-temps de cette mort pour les intérêts de Charles le Boîteux. Jacques, roi de Sicile, succede à son frere le roi d'Arragon. Mesures qu'il prend pour se conserver la Sicile du préjudice de Charles. Suite du regne de dom Sanche. Triste sort de la maison de la Cerda. Expédition du roi de Castille contre les Maures. Jacques II se brouille avec dom Sanche, & conclut un traité de paix avec le pape, le roi de France, & la maison d'Anjou. Conditions & résultat de cette paix. Minorité de Ferdinand, quatrieme successeur de Sanche au royaume de Castille. Nouvelles tentatives de la Cerda, pour soutenir leurs droits à la couronne de Castille. Suite des troubles qui diviserent ce royaume pendant la minorité de Ferdinand. Quel intérêt prirent les rois de Portugal & d'Arragon dans ces divisions. Ligue des rois de Castille & d'Arragon contre les Maures. Mort

de Ferdinand IV. Présages & circonstances de cette mort. Minorité d'Alphonse XI, fils & successeur de Ferdinand. Intrigues & factions dans la Castille. Entreprise malheureuse contre les Maures d'Andalousie & de Grenade. Situation fâcheuse des affaires de Castille, au milieu des brigues & des cabales qui troubloient le repos de l'état. Habileté du roi d'Arragon pour prévenir les révoltes de ses sujets, & les divisions qui pouvoient naître dans la famille royale. Il assemble les états à Tarragone. Il y fait reconnoître pour héritier présomptif de la couronne d'Arragon Alphonse son second fils, à l'exclusion de dom Jacques son fils aîné, & pourquoi. Alphonse se signale dans son expédition contre les isles de Sardaigne & de Corse. Son retour en Arragon. Acte de modération du roi d'Arragon, par rapport à Sanche, roi de Majorque. Semence de divisions en Castille : elles éclatent avec fureur. Mort de Jacques, roi d'Arragon. Mesures que prend Alphonse, roi de Castille, pour réprimer l'audace des factieux, qui troublerent le commencement de sa majorité. Il se rend formidable par des coups d'éclat, & déconcerte les rebelles par sa prévoyance & par son activité. Alphonse XI, après avoir cal-

mé les troubles de son royaume, fait trembler les Maures de Grenade. Il devient amoureux d'Éléonore de Gusman. Dom Alphonse de la Cerda trouve une ressource dans ses malheurs auprès du roi de Castille. Institution d'un ordre de chevalerie appellée de la Bande. Dépit jaloux de la reine de Castille contre son mari & contre Éléonore de Gusman, maîtresse de ce monarque. Succès de la guerre que le roi de Castille eut à soutenir contre les Maures. Révoltes en Castille. Le roi met à la raison les rebelles. Brouilleries entre les rois de Portugal & de Castille, & à quelle occasion. L'Arragon & la Navarre entrent dans la querelle. Actes d'hostilité de part & d'autre. Bataille funeste aux Navarrois. Maladie & mort d'Alphonse, roi d'Arragon. La guerre se renouvelle entre les rois de Castille & de Portugal. Suspension d'armes suivie d'un traité de paix entre les deux couronnes. Conditions de cette paix. Les rois de l'Espagne Chrétienne réunissent leurs forces contre une armée formidable de Maures. La conquête de plusieurs places est le fruit de deux victoires remportées par les troupes chrétiennes. Les Mahométans sont victorieux à leur tour. Circonstances remarquables de cette expédition. Nouvelle croisade contre les Maho-

métans. Les rois d'Arragon & de Navarre occupés ailleurs, n'eurent aucune part à cette guerre. Victoire signalée que remportent les Chrétiens dans les plaines de Tariffe. Prise d'Algézire & d'un grand nombre de places. Suite des événemens qui signalerent le regne d'Alphonse XI. Siege de Gibraltar. Mort d'Alphonse XI. Son éloge.



HISTOIRE



HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS D'ESPAGNE

LIVRE TROISIEME.

L'Ordre naturel de cette Hiſtoire nous a conduits juſqu'au temps de Ferdinand, troiſieme roi de Caſtille, qui porta le ſurnom de *Saint*, & de Jacques, premier roi d'Arragon, ſurnommé *le Conquérant*. Ferdinand ne ſuccéda pas immédiatement à Alphonſe le Noble ſon grand-pere maternel; en mourant il avoit laiſſé le trône à ſon fils Henri, encore en bas âge. Mais le regne de ce jeune prince fut ſi court, qu'il ne connut preſque la royauté que par les conteſtations, que le deſir de régner ſous

ANNÉES de J. C. 1213, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1213, & suiv.

son nom fit naître parmi les grands de Castille. La princesse Bérangere sa sœur, reine de Léon, & séparée de son mari, prit d'abord la régence en main; mais elle lui fut contestée par dom Alvare de Lara, soutenu de ses deux freres Ferdinand & Gonsalve, de même caractere, & aussi ambitieux que lui. Comme la reine s'étoit d'abord emparée de la personne du jeune roi, & que ses premieres démarches avoient accrédité son gouvernement, les Lara furent embarrassés à trouver des moyens de la supplanter. La force ouverte étoit odieuse, & le succès n'en étoit pas sûr. Ils eurent recours à l'artifice: un bourgeois de Palence, nommé dom Garcie Lorenzo, étoit en crédit auprès de la reine; c'étoit un de ces esprits souples, qui flattent les princes pour les tromper, & qui s'en attirent la confiance pour les trahir plus sûrement. Don Alvare le connoissoit bien, & se promettoit de l'engager dans ses intérêts, en présentant un appas à sa cupidité. Il appris que dom Garcie souhaitoit passionnément la terre de Tablada; il lui offrit de le mettre en possession de ce riche domaine, s'il pouvoit persuader à la reine, que la régence fatiguoit, & qui le témoignoit souvent, de s'en reposer sur ses soins, de l'admettre

au gouvernement, & de le charger de l'éducation du roi. La négociation étoit délicate, & dom Garcie n'ignoroit pas que ceux qui gouvernent, se plaignent souvent du poids du gouvernement, dont ils seroient bien fâchés qu'on les déchargeât. Quelque crainte qu'il eût de ne pas réussir, il ne laissa pas d'entreprendre; il prit son temps, & trouvant la reine dans ces momens de philosophie, où les personnes publiques envient le repos des particuliers, il lui dit, qu'après tout elle avoit raison de soupirer après la douceur de sa premiere tranquillité; qu'il y avoit bien de la différence entre une royauté sans charge, dont elle avoit autrefois goûté les avantages, & une charge sans royauté, dont elle ressentoit alors les incommodités; que quand elle avoit pris la régence, elle s'étoit embarquée sur une mer dont elle ne connoissoit pas les écueils; qu'elle en avoit plus d'une sorte à prévoir & à éviter, que les grands ne se voyoient pas sans chagrin exclus du gouvernement d'un état, à la conservation duquel leur fortune étoit attachée; que quelque habile que fût une femme, le sexe étoit sinon une raison de s'en défier, au moins un prétexte de donner de la défiance; que les mal-intentionnés prenoient delà

Années de J. C. 1314, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1214, & fuiv.

un fujet plaufible de lui attribuer tout ce qui réuffiffoit mal ; & que ceux-mêmes dont elle fe fervoit pour maintenir fon autorité, croyoient en pouvoir abufer impunément ; que l'éducation d'un jeune roi étoit un emploi qui la rendoit refponfable au public de tous les événemens de fon regne ; qu'il falloit à la Caftille un roi guerrier ; & qu'on auguroit déja mal d'un prince élevé de la main d'une fœur ; que les grands en murmuroient affez haut, pour faire craindre que leur chagrin n'allât plus loin que le murmure ; qu'il étoit du foin qu'elle devoit avoir de fon propre repos, du zele qu'elle avoit pour le bonheur de fon frere & pour la tranquillité, d'étouffer toutes les femences de divifions ; qu'il y avoit des feigneurs dans le royaume puiffans en biens & en crédit, fur qui elle pourroit fe décharger du poids dont elle fe trouveroit infailliblement accablée, fi elle n'y pourvoyoit de bonne heure ; & que fi elle vouloit bien prendre fon avis, il lui confeilloit de jeter les yeux fur les Lara, les plus utiles à fon fervice, fi une fois ils s'y attachoient, & les plus à craindre pour fon repos, s'ils entreprenoient de le troubler.

Il eft des momens où les perfonnes les plus fenfées fe laiffent féduire comme les

autres, fur-tout quand on les prend par leur penchant. Bérangere étoit une princeffe éclairée, qui ne manquoit ni de grandeur d'ame, ni de fermeté de courage. Mais elle aimoit la vie tranquille, & fon confident connoiffoit fon foible. Il fut s'en prévaloir à propos, & l'artifice dont il ufa pour la faire entrer dans fes fentimens, lui réuffit d'autant mieux, qu'elle avoit peu de gens auprès d'elle, dont elle pût prendre confeil, & dont l'autorité fût affez grande pour affermir fon efprit chancelant. Dom Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolede, étoit allé en Italie affifter au concile général, qu'Innocent III tenoit à Rome. Les feigneurs de la maifon de Caftro s'étoient attachés au roi de Léon depuis leur difgrace. Dom Lope de Haro, fils de dom Diegue, n'avoit pas encore l'expérience de fon pere & de fon aïeul, les Ménefes, les Girons & les Mendozes étoient en confidération : mais foit que Bérangere ne les crût pas affez à elle, foit qu'ils ne fuffent pas encore parvenus à un point de crédit & d'autorité, qui pût contrebalancer les Lara ; fe voyant obligée de conclure avec dom Garcie, qu'elle favoit être homme d'efprit, & qu'elle croyoit dévoué à fes intérêts, elle prit le parti qu'il lui fuggéroit ; elle négocia par

ANNÉES de J. C. 1214, & fuiv.

ANNÉES de J. C. 1214, & suiv.

son entremise avec la maison de Lara, & il fut arrêté, que dom Alvare se chargeroit du soin des affaires & de l'éducation du roi, à condition toutefois qu'il auroit toujours pour la reine le respect & la déférence qui étoit due à sa qualité, & qu'il ne feroit rien d'important sans la consulter : sur-tout qu'il ne disposeroit d'aucun gouvernement, qu'il ne leveroit aucun impôt, qu'il ne feroit ni la guerre ni la paix, ni aucun traité d'alliance avec les princes étrangers sans sa participation. L'affaire étoit en cet état, lorsque l'archevêque de Tolede arriva de Rome. Ainsi il ne put faire autre chose, sans se mettre en danger de passer lui-même pour un homme ambitieux & brouillon, que d'exiger de dom Alvare le serment que ce prélat reçut lui-même d'observer les conditions du traité. Mais dom Alvare étoit d'un caractere à n'être pas retenu par la rèligion du serment.

A peine eut-il pris en main la régence, qu'étant en possession du roi, il disposa des biens du royaume avec plus de liberté que n'auroit fait le roi même. Les grands & le peuple souffrirent également de l'excès de son avarice. Les biens de l'église n'en furent pas à couvert ; il ôta même aux patrons séculiers, le droit qu'ils avoient eu dans tous les temps, de

présenter à certains bénéfices, sous prétexte que ce droit étoit contraire aux libertés ecclésiastiques, & qu'il renversoit l'ancienne discipline. Par un abus si criant de l'autorité royale, dont il n'étoit que le dépositaire, il attira au roi son maître de grandes menaces du pape Honoré III, & à lui-même un anathême du doyen de Tolede, vicaire du primat, qui l'excommunia solemnellement; les clameurs publiques qui s'éleverent contre lui, obligerent les grands du royaume à demander la convocation des états, qui furent assemblés à Vailladolid; dom Lope de Haro & dom Gonsalve Ruiz Giron y représenterent à la reine la faute qu'elle avoit commise, en se démettant de la régence entre les mains de cette *Harpie*. Ils l'exhorterent à la reprendre, & lui promirent le secours de tous les Castillans bien intentionnés, dont le nombre croissoit tous les jours par les violences que le régent faisoit aux plus grands seigneurs de l'état, qui n'étoient pas de sa faction. » C'est l'unique remede, lui dirent-ils, madame, que » vous puissiez apporter aux maux que » votre facilité nous cause. La fortune du » royaume est entre vos mains. Si vous » ne prenez une résolution si digne de » votre sang & de votre vertu, vous ré-

ANNÉES de J. C. 1210, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1216, & suiv.

» pondrez à Dieu des troubles qui vont » désoler la Castille ; & la postérité vous » reprochera d'avoir sacrifié à votre pro- » pre repos le repos public, la sûreté du » roi, la vie & les biens de ses meilleurs » sujets «. La reine Bérangere fut touchée de ce discours ; elle avoua sa faute ; elle eût bien voulu trouver les moyens de la réparer : mais la guerre civile lui paroissoit le plus grand de tous les maux, & cependant inévitable, si elle entreprenoit de dégrader le régent, & d'humilier dom Alvare de Lara & sa faction qui avoit déja des troupes sur pied. Elle prit donc un de ces partis mitoyens, qui donnent de l'audace aux factieux, & découragent les gens de bien ; elle se contenta de faire souvenir dom Alvare du serment solemnel qu'il avoit prêté, & de l'avertir d'être plus religieux dorénavant à le garder.

L'impérieux Lara reçut mal les remontrances de la reine Bérangere, & peut-être appréhenda-t-il que ce ne fût un prélude de quelque chose de pire. Il lui fit dire insolemment qu'elle eût à sortir du royaume, & pour rendre l'injure complete, il s'empara de toutes ses terres. Bérangere n'étoit pas réduite à la nécessité d'obéir, il y avoit assez de seigneurs, ou attachés à elle, ou opposés à dom

Annees de J. C. 1216, & suiv.

Alvare, pour empêcher qu'elle ne fût contrainte de ſubir une ſi dure loi. Mais elle les avoit mis hors d'état par ſa conduite molle & timide de tenir la campagne contre le régent. Dom Gonzalve Rodrigue qui avoit quitté le parti de dom Alvare pour ſe donner à elle, lui offrit le château d'Otella, place forte auprès de Palence, où elle ſe retira avec ceux qui étoient dans ſes intérêts. L'infante Eléonore, la plus jeune de ſes ſœurs qui étoit encore à marier, l'accompagna dans ſa retraite. Le petit Henri croiſſoit cependant & commençoit à s'appercevoir qu'il étoit moins roi que captif. Il penſoit à ſe dérober pour ſe rendre auprès de ſa ſœur; mais s'il eut aſſez de raiſon pour en concevoir le deſſein, il n'eut pas aſſez de diſcernement pour bien choiſir ſes confidens; il fut décélé. Dom Alvare fut averti, & prit ſes précautions pour empêcher que le roi ne lui échappât. Pour le retenir par de plus doux liens, il l'amuſa d'un mariage, qu'il fit négocier en effet avec le roi de Portugal pour l'infante Malfade ſa fille. La princeſſe fut amenée en Caſtille, & le mariage fut célébré; mais le pape qui en fut averti, obligea les nouveaux mariés à ſe ſéparer auſſi-tôt, ſur ce que la proximité du ſang rendoit leur union illégitime. On

ANNÉES de J. C. 1216, & suiv.

dit que Lara eut la hardiesse de rechercher la princesse lui-même après qu'elle fut séparée du roi. Une fille de sa maison, de même nom que celle-ci avoit à la vérité épousé le premier roi de Portugal; mais le roi fait une demoiselle reine, & une reine devient sujette quand elle épouse un autre qu'un roi. Malfade étoit montée sur le trône; elle ne voulut en descendre que pour entrer dans un cloître, & y chercher dans l'exercice des vertus chrétiennes un royaume plus digne de son ambition.

Cependant Bérangere alarmée des entreprises de dom Alvare, qui sans la consulter disposoit de la destinée de son frere, dépêcha en secret un homme affidé, qui se chargea de prévenir le jeune roi, & de lui suggérer les moyens d'échapper, pour se rendre auprès d'elle: mais l'envoyé fut découvert, & le régent se servant de l'occasion pour rendre la reine odieuse au peuple, osa faire courir le bruit qu'on avoit surpris de ses lettres, qui manifestoient ses intrigues, & les intelligences qu'elle ménageoit à la cour de Castille pour faire empoisonner le roi. Et afin de mieux persuader la calomnie, il fit pendre le messager, après l'avoir fait languir chargé de chaînes dans un affreux cachot. On connoissoit

trop la princesse pour la croire capable d'un tel attentat ; cette horrible accusation indigna la plupart des seigneurs ; & l'on regarda dom Alvare comme un calomniateur. Cependant le crime parut si noir & appuyé de preuves si plausibles, que quelques-uns se laisserent prévenir contre une si vertueuse princesse. Mais on découvrit bientôt l'imposture du perfide dom Alvare. Il étoit alors à Maquéda avec le roi, qu'il conduisoit de place en place, pour empêcher qu'on ne se déclarât en faveur de la reine, dont le parti croissoit tous les jours. Les habitans se souleverent & furent assez forts dans leur furie pour l'obliger de se retirer à Opta, où il emmena le roi avec lui. La reine Bérangere fit une nouvelle tentative à la sollicitation de son frere, qui souffroit impatiemment les hauteurs d'un ministre insolent. Elle lui dépêcha pour la seconde fois un homme sûr & fidele, nommé Rodrigue Gonzales de Valverdé, pour délibérer de concert avec lui sur les moyens de se délivrer d'un si dur esclavage. Le second message n'eut pas un sort plus heureux que le premier. Rodrigue fut découvert par les émissaires de dom Alvare, & renfermé à Alarçon sous bonne garde.

ANNÉES de J. C. 1217, & suiv.

La guerre civile s'alluma dès-lors sans

Années de J. C. 1217, & suiv.

ménagement de part & d'autre ; l'avantage néanmoins demeuroit toujours du côté de dom Alvare de Lara, qui abusoit du nom & de l'autorité du roi, pour forcer grand nombre de places à se rendre. On dit même qu'il porta l'insolence jusqu'à oser assiéger la reine dans sa retraite d'Otella ; mais ayant été repoussé vivement par les partisans de cette princesse, il prit la route de Palence, où il séjourna quelques mois. Ce fut là qu'un événement imprévu suspendit pour un temps la guerre, & rendit tout le monde attentif au changement qui se préparoit. Le roi étoit logé chez l'évêque, & jouoit dans une cour du palais avec de jeunes gens comme lui, lorsqu'une tuile détachée du toit lui tomba sur la tête, & lui fit une blessure dont il mourut onze jours après, dans la quatorzieme année de son âge.

Ce fut alors que Ferdinand III fut appellé à la succession de la couronne de Castille ; car l'aînée des filles d'Alphonse le Noble & des sœurs de Henri, au moins de celles qui étoient en Espagne, avoit été instituée héritiere par un ancien testament de son pere, & reconnue telle pendant la vie de ce prince jusqu'à deux fois dans les états généraux. Ainsi Bérangere fut déclarée reine incontinent après

la mort de son frere, & aussi-tôt elle résolut de transmettre la couronne à son fils. Ce ne fut pas sans peine que ce prince parvint à s'en rendre possesseur paisible ; il le falloit d'abord tirer d'entre les mains du roi de Léon son pere, qui ne l'aima jamais & n'omit rien pour le priver des deux royaumes qui le regardoient. L'adresse de Bérangere tira Ferdinand assez heureusement de ce premier embarras ; & dom Alvare de Lara y contribua sans y penser. Pendant qu'elle étoit assiégée dans Otella, elle avoit dépêché à Léon dom Lope de Haro & dom Gonzalve Giron, avec ordre de prier le roi de lui envoyer le prince Ferdinand son fils, pour la secourir contre le régent. Le siege étant levé, elle avoit moins pressé ses poursuites ; mais la mort de Henri étant arrivée, elle les réitéra d'autant plus vivement qu'il étoit important que le fils fût hors des états de Léon, avant que le pere eût le moindre pressentiment de cette mort. Heureusement dom Alvare étoit intéressé à la tenir secrette ; car il appréhendoit le roi de Léon, qui n'auroit pas manqué de faire valoir ses prétentions sur la Castille, & de réclamer cette succession comme la dot de la reine de Léon son épouse, quoiqu'il se fût séparé d'elle. L'affaire

Années de J. C. 1217, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1217, & suiv.

réussit au gré de Bérangere ; le roi de Léon ne put refuser à une mere opprimée le secours d'un fils obligé plus que nul autre à la secourir. Ferdinand ne fut pas plutôt arrivé à Otella, qu'il y fut salué roi de Castille, par la démission solemnelle que la reine lui fit des droits qu'elle avoit à cette couronne. Comme la mort de Henri, oncle de Ferdinand, étoit devenue publique, on se pressa de le couronner. La cérémonie s'en fit à Najarre sous un chêne, sans aucun appareil, à la vue d'une multitude innombrable de peuple. De Najarre, le nouveau roi retourna à Palence avec toute sa cour, dans la résolution de parcourir les villes de son royaume pour y réformer les abus. Les citoyens de Palence à la sollicitation de dom Tello leur évêque, donnerent à leur nouveau souverain, toutes les marques de l'affection la plus sincere. Peu de temps après il continua sa route du côté de Duegnas. Cette ville eut l'insolence de fermer les portes à son roi. Elle ne tarda pas à être forcée & à payer la peine due à la révolte de ses habitans.

Ferdinand étoit couronné & n'étoit encore qu'à demi roi. On lui contesta le droit de l'être, & dom Alvare de Lara n'oublia rien pour empêcher qu'il ne le devînt tout-à-fait. On dit qu'il fut prêt

d'y consentir, à condition que Ferdinand lui seroit mis entre les mains & que la régence lui seroit continuée : mais le gouvernement de ce seigneur avoit paru trop impérieux & trop tyrannique, pour que la reine & ceux de son parti voulussent encore une fois en subir le joug. D'ailleurs le roi avoit dix-huit ans ou seize au moins, selon quelques-uns. C'étoit un âge à n'être plus en tutelle. Ainsi les troubles recommencerent & les grands se diviserent de nouveau, d'autant plus désagréablement pour Ferdinand, que ceux qui ne le reconnurent pas, firent scrupule au peuple de le reconnoître en lui disputant le droit à la succession. Ce n'étoit pas sans fondement. Les Espagnols même en conviennent, & le plus habile de leurs écrivains a été obligé de dire, pour justifier un roi si respectable par sa sainteté, d'une usurpation scandaleuse, que le droit des couronnes n'est pas tout renfermé dans les écrits des jurisconsultes ; mais particuliérement dans l'affection des peuples, dans l'habileté, dans la diligence, dans le courage & le bonheur des princes ; tant cet écrivain étoit persuadé que les loix communes à toutes les monarchies, & en particulier à celles d'Espagne, n'étoient pas favorables à Ferdinand. Cet auteur

ANNÉES de J. C. 1217, & suiv.

ANNÉES de J. C 1217, & suiv.

ne parloit ainsi que par rapport à l'opinion dont il étoit prévenu, que Blanche de Castille, reine de France, étoit l'aînée de Bérangere, & que par conséquent en vertu des loix, S. Louis, fils de cette princesse, étoit l'héritier de la couronne de Castille. Sur l'article de cette aînesse, les auteurs sont fort partagés, même les historiens Espagnols. Mariana & Garibay, deux des plus habiles d'entr'eux tiennent que Blanche étoit l'aînée, & croient que Rodrigue, archevêque de Tolede, & Luc, évêque de Thuy, quoiqu'auteurs graves & contemporains, se sont ou trompés sur ce point, ou ont bien voulu se tromper. Un Flamand, célebre par son érudition, a publié un discours où il fait voir qu'il est peu croyable que des personnes du caractere de ces prélats soient tombées dans une telle erreur, ou aient été coupables d'un semblable mensonge; il prétend établir l'aînesse de Bérangere sur d'autres preuves assez fortes; je ne les crois pas sans réponse; je pourrois en ajouter de nouvelles qu'il ne touche pas, & sur-tout le témoignage de deux auteurs récens qui soutiennent l'aînesse de Blanche, gens versés dans la connoissance des anciens monumens, & d'un discernement fort exact. Leur autorité pourroit contrebalancer celle

des contemporains, qui absolument parlant ont pu se tromper, ou dont les ouvrages, comme Mariana se plaint qu'il est arrivé à Rodrigue de Tolede, se sont ressentis dans la suite des temps, de l'ignorance & de la mauvaise foi des copistes. S'il falloit décider néanmoins touchant l'aînesse, je ne déciderois pas en faveur de notre reine Blanche; mais je ne conclurois pas pour cela que S. Louis son fils n'eût pas eu un droit bien fondé à la couronne de Castille, droit qu'on pût raisonnablement opposer à celui de Ferdinand. Car enfin celui-ci étoit né d'un mariage illégitime, & on ne peut pas même alléguer qu'il eût été contracté de bonne foi, puisque le pere de Bérangere avoit eu peine à y consentir par l'embarras qu'il en prévoyoit, à cause de l'empêchement canonique qu'y mettoit la proximité du sang. L'exemple du roi de Léon ne suffisoit pas pour établir un droit, & il en étoit si persuadé lui-même, qu'il crut être à sa liberté, & peut-être de la justice, de déclarer par son testament un autre de ses enfans héritier de sa couronne, dont Ferdinand ne fut redevable en effet aussi-bien que de celle de Castille, qu'à son habileté & à sa valeur. On garde à S. Denis en France des lettres que les Sainte-Mar-

Années de J. C. 1217, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1217, & suiv.

che ont citées, par lesquelles ceux qui n'étoient pas dans le parti de ce prince au temps dont je parle, témoignent que la derniere disposition testamentaire d'Alphonse le Noble, appelloit à sa succession, en cas que son fils mourût sans postérité, les enfans de Blanche, mariée en France, à l'exclusion de Ferdinand; & ces sortes de testamens n'étoient pas sans force en ce temps-là. Il est vrai qu'il ne paroissoit pas qu'on fit alors en France aucune démarche pour s'assurer de cet héritage, mais la suite de l'histoire fait voir qu'on n'en abandonna pas la prétention, puisque sous le regne suivant, on fit un mariage exprès pour terminer toutes les contestations qui pourroient naître à ce sujet. Il est à présumer de Ferdinand que l'église reconnoit pour saint, qu'il examina son droit, & qu'il le crut bon: Mais n'étant pas incontestable, il lui fallut autre chose que des raisons pour en jouir paisiblement. Dom Alvare de Lara & sa faction n'omirent rien pour l'empêcher; n'ayant plus d'espérance du côté de France, ils s'adresserent au roi de Léon, qui n'étoit déja que trop disposé à disputer la Castille à son fils.

On vit bientôt paroître ce prince sur la frontiere avec une armée. Bérangere

lui députa les évêques de Burgos & d'Avila, pour tâcher de lui persuader ce que le sang & la nature lui auroient dû dicter en faveur de son fils. Mais au-lieu de s'adoucir il s'aigrit davantage, & étant entré dans le royaume, il y commit toutes sortes d'hostilités; il s'avança jusqu'à Burgos, pendant que dom Alvare & ceux de son parti s'assuroient de Ségovie & d'Avila, qu'ils mirent dans leurs intérêts. La fortune de Ferdinand chanceloit, & si le roi de Léon son pere eût pu se saisir, comme il l'espéroit, de la capitale, il auroit pu dépouiller son fils. La valeur de dom Lope de Haro para heureusement ce coup. Il étoit dans Burgos, d'où étant sorti avec d'autres partisans de Ferdinand & des troupes bien aguerries, il arrêta les progrès du roi de Léon, & le poussa si vivement ensuite, qu'il le fit rentrer dans ses états. La conservation de Burgos fut le salut de Ferdinand. Les villes de Ségovie & d'Avila renoncerent à la faction des Lara, & témoignerent d'autant plus de zele pour les intérêts du nouveau roi, qu'elles crurent devoir effacer les mauvaises impressions qu'elles lui avoient données de leur fidélité & de leur conduite. Le jeune roi assiégea Mugnon en personne, & s'en rendit maître après une longue résis-

ANNÉES de J. C 1217, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1217, & suiv.

tance. Il prit ensuite Lerme, Lara, Belforado, Najarre, Navarrette. Peu de places résistoient à sa valeur & à celle de ses troupes.

Dom Alvare cependant ne perdoit pas courage, ayant appris que Ferdinand prenoit le chemin de Palence, il assembla tout ce qu'il put de troupes, & l'alla attendre à Herrervéla, par où il savoit qu'il devoit passer. Le roi ne s'en détourna pas, & eut le bonheur de le surprendre dans une maison de campagne où il étoit mal accompagné. Pendant que ses gens étoient dans la ville, ne croyant pas le roi si près, il fut attaqué, pris prisonnier, & contraint de rendre au roi ses places & de recevoir la loi de son souverain. Le prince non-seulement lui fit grace, mais il lui promit son amitié : dom Fernand de Lara son frere, fut sommé de remettre les villes dont il s'étoit mis en possession ; mais il refusa de les restituer, jusqu'à ce qu'on lui en eût conservé la propriété, moyennant l'hommage qu'il en rendit au roi. Le desir d'avoir la paix après tant de troubles, obligea le monarque à cette condescendance, qui ne laissa pas d'être blâmée, & ce ne fut pas sans raison. Les Lara ne furent pas longtemps soumis par l'habitude qu'ils s'étoient faite d'être maîtres & de comman-

der. Six mois ne se passerent pas sans qu'ils reprissent les armes & qu'ils levassent des troupes. Le roi ne leur donna pas le temps de faire de grands progrès dans le royaume, mais les ayant obligés à fuir devant lui, ils se retirerent à Léon, où ils trouverent le roi Alphonse, faisant de nouveaux préparatifs pour attaquer encore une fois son fils. L'ardeur de quelques cavaliers Castillans prévint l'irruption que le Léonois se disposoit à faire en Castille, & porta la guerre dans son pays; le roi de Léon marcha en personne contr'eux; & comme ils n'étoient pas assez forts pour lui résister en rase campagne, ils s'étoient emparés de Castellon, entre Médina del Campo & Salamanque, & s'y étoient fortifiés; il alla les y assiéger accompagné de dom Alvare & des troupes de sa faction. On vint de Castille à leur secours, & en peu de temps les forces des deux rois se trouverent si égales, que des gens bien intentionnés s'étant portés pour médiateurs, on fit aisément condescendre le Léonois à une treve qui fut le préliminaire de la paix. Dom Alvare en eut tant de chagrin, qu'étant déja tombé malade, il se fit porter à Toro, & y mourut bientôt après sous l'habit des chevaliers de S. Jacques, pour mieux marquer sa pénitence. Dom

ANNÉES de J. C. 1217, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1218, & suiv.

Fernand de Lara son second frere eut le même sort ; il se retira à Maroc, & y étant tombé malade, il se revêtit du même habit & y mourut comme dom Alvare. Dom Gonzalve, leur troisieme frere, ne mourut pas assez tôt après sa disgrace pour imiter leur repentir. Il étoit en Afrique avec dom Fernand, où ayant appris quelques années après qu'on remuoit encore en Castille, il y revint pour être de la partie, & se joignit aux mécontens. Ferdinand étoit alors trop puissant pour être impunément attaqué dans ses états ; le parti rebelle fut bientôt dissipé. La reine-mere demanda grace au roi son fils pour les révoltés, elle l'obtint pour quelques-uns ; mais n'ayant pu l'obtenir pour Gonzalve Lara, il fut obligé une seconde fois de se retirer chez les Maures, où l'Histoire assure qu'il mourut misérable, sans dire le genre de sa mort. Telle fut la fin de ces trois freres de la maison de Lara Manrique d'une naissance illustre, d'une valeur estimable, mais d'une inquiétude & d'une ambition jusques-là attachée à leur sang, que des descendans plus vertueux ont eu besoin de corriger pour parvenir plus sûrement & par des voies plus légitimes, à la solide grandeur où ils se sont élevés.

Pendant qne Ferdinand III s'affermis-

foit ainfi fur le trône de Caftille, Jacques I, roi d'Arragon, n'avoit pas moins befoin de toute fa valeur pour ne pas laiffer ébranler le fien, où il étoit monté à huit ans. La naiffance, l'éducation, les événemens du bas âge de ce prince ont quelque chofe de fingulier que l'Hiftoire ne doit pas omettre. Il fit lui-même les mémoires de fa vie écrits négligemment quant au ftyle, mais avec tant d'exactitude pour ce qui regarde les faits, qu'on dit qu'au plus fort du combat il tiroit fouvent fes tablettes, & que s'appuyant de la main gauche fur fa pique, il écrivoit de la droite en peu de mots ce qui fe paffoit de remarquable, de crainte qu'il ne lui échappât de la mémoire. L'archidiacre Bernardin Gomez en a fait le commentaire en vingt-fix livres d'une hiftoire qui n'eft pas fans mérite, mais qui n'eft pas non plus fans de grands défauts. La netteté fur-tout y manque, & quelquefois le difcernement.

Années de J. C. 1218, & fuiv.

Pour ne rien omettre de ce qui regarde la naiffance extraordinaire de Jacques I, roi d'Arragon, il faut remonter jufqu'à fon grand-pere Alphonfe II, furnommé le Chafte. Alphonfe le Chafte, comme je l'ai dit, avoit été d'abord accordé avec l'infante Sancha de Caftille, & s'étant brouillé avec cette couronne, il avoit

ANNÉES de J. C. 1218, & fuiv.

pris la réfolution de rompre ce mariage. Il fit plus, car ayant dépêché des ambaffadeurs à Conftantinople, il avoit fait demander Mathilde, fille de l'empereur Manuel Comnene, & elle lui avoit été accordée. Ses ambaffadeurs étoient revenus, & l'empereur avoit promis de faire conduire la princeffe en Arragon. Ce fut fur ces entrefaites que le Caftillan & l'Arragonois s'étant accordé, le mariage de Sancha fut renoué. Le roi d'Arragon oublia Mathilde, & méprifa affez le pere de cette princeffe pour fe marier à l'infante de Caftille fans en avertir l'empereur Grec. Ainfi Manuel ignorant ce qui fe paffoit en Efpagne, fit partir fa fille accompagnée de deux grands de l'Empire & de plufieurs prélats qui arriverent à Montpellier, fans avoir rien appris en chemin du mariage du roi d'Arragon. Guillaume, feigneur de Montpellier, fut le premier qui les en informa; on peut juger de leur furprife, & en même temps de leur embarras. Ils demanderent confeil à Guillaume, perfonnage illuftre par de grands faits d'armes. Il s'étoit fignalé particuliérement en Efpagne à la prife de Tortofe. La conquête de cette ville avoit été le fruit de fa valeur, il étoit en réputation d'une fageffe qui le faifoit confulter par les rois dans

les

les affaires les plus délieates ; ainsi personne n'étoit plus capable que lui de conseiller la princesse Grecque & ses conducteurs en cette occasion. Le conseil néanmoins n'étoit pas aisé à donner ; il falloit du temps pour y penser. Cependant Guillaume voyoit la jeune princesse, & tâchoit d'adoucir son chagrin par toutes les civilités & toutes les offres de services que la politesse & la générosité sont capables de suggérer. A mesure qu'il la voyoit, il s'appercevoit qu'en la consolant il devenoit moins propre à la conseiller, qu'il prenoit à son aventure un intérêt secret qui ne lui laissoit plus qu'un conseil à lui donner, qui étoit de demeurer en France & de se venger par un choix qu'il n'osoit encore lui proposer, de l'inconsidération de l'empereur son pere, & de l'inconstance du roi d'Arragon ; car soit passion pour la princesse, soit ambition pour devenir gendre d'un empereur qui n'avoit qu'un fils, soit l'un & l'autre tout ensemble, comme on peut le conjecturer des écrits, quoique mal circonstanciés de ceux qui racontent cette histoire ; le seigneur de Montpellier forma le dessein d'épouser la princesse Grecque. Il s'ouvrit de cette pensée à quelques-uns de ses amis, sur-tout à ceux qui composoient son conseil, &

ANNÉES de J. C. 1218, & suiv.

Années de J.-C. 1218, & suiv.

avoient part aux affaires publiques. C'étoit un seigneur qui vivoit en prince, & qui avoit une espece de sénat pour rendre justice à ses vassaux. Ceux à qui il s'étoit ouvert, donnerent aveuglément dans ses sentimens ; mais pour les autoriser davantage, ils lui conseillerent d'assembler son sénat ; ils y dirent les premiers leur avis qui fut suivi sans contradiction ; & d'une commune voix il fut résolu, qu'on employeroit jusqu'aux menaces pour obtenir le consentement de la princesse & de ses Grecs. On trouva dans les Grecs toute la résistance qu'on s'étoit attendu d'y trouver : on ne se rebuta pas pour leurs premiers emportemens ; on essuya tous leurs reproches, mais enfin on leur fit entrevoir qu'il falloit, ou y consentir, ou pour jamais renoncer à leur liberté & à leur pays. On mêla des raisons à ces menaces, & les menaces donnerent du poids aux raisons. On leur représenta, que ce mariage n'étoit ni disproportionné, ni si peu sortable qu'ils se l'imaginoient ; que les titres leur en imposoient ; que l'alliance des Comnenes ne seroit pas la premiere alliance royale qu'eût la maison de Montpellier ; qu'elle étoit illustre, puissante en biens, féconde en guerriers renommés ; qu'au reste l'empereur leur maître ne pouvoit

que leur savoir bon gré d'avoir sû réparer l'injure faite à lui & à sa fille par un prince infidele & léger qui les avoit méprisés, en trouvant à cette princesse un mari illustre, bienfait, seigneur d'un bon pays, qui la recherchoit, qui l'aimoit, avec qui elle seroit heureuse; & qui entreroit avec respect dans une alliance qu'un autre avoit si fiérement rejetée; qu'ils auroient dû rechercher eux-mêmes les moyens d'épargner à leur princesse la honte de repasser toute l'Europe, & de reparoître à Constantinople chargée de la confusion d'un tel affront; que s'ils avoient assez de dureté pour l'exposer à cette infamie, on l'estimoit trop, & on prenoit trop de part à ses intérêts pour y consentir, & qu'on traiteroit en ennemis, & de Guillaume & de Mathilde, ceux qui par les sages conseils qu'ils devoient donner à la princesse ne concoureroient pas à la persuader d'accepter promptement un parti qui devoit faire son bonheur; qu'on ne souffriroit point de délai, & qu'on ne donneroit pas le temps d'attendre de réponse d'ailleurs. Les ambassadeurs de la nouvelle Rome n'avoient pas le génie de l'ancienne; ils eurent peur de deux maux; ils conclurent à éviter celui qui les menaçoit de plus près. Ainsi la colere de leur maître leur sem-

ANNÉES de J. C. 1218, & suiv.

Années de J. C. 1218, & suiv.

bla moins à craindre que celle de leur hôte ; & la violence de leur hôte leur parut une bonne raiſon de juſtifier leur conduite auprès de leur maître. Réſolus de céder, ils le firent de bonne grace, & parlerent eux-mêmes à Mathilde en faveur du ſeigneur qui la recherchoit. L'Hiſtoire ne dit point ſi la princeſſe ſe défendit de ce mariage, & ſi la ſeule néceſſité l'engagea à y conſentir ; il y a aſſez d'apparence qu'elle n'étoit pas mal prévenue pour l'époux qu'on lui propoſoit ; & qu'elle trouva dans ſon mérite & dans les ſoins empreſſés qu'il avoit de lui plaire, de quoi ſe guérir de l'ambition d'être reine. On dit ſeulement qu'elle demanda que l'on aſſurât aux enfans qui naîtroient de ce mariage la ſeigneurie de Montpellier, ce qu'on lui accorda ſans peine ; & les noces furent célébrées avec beaucoup de magnificence & de témoignages de joie de part & d'autre On ajoute même, que l'empereur Manuel Comnene fut content de cette alliance, & que l'aventure ne lui déplut pas. Du moins on a raiſon de le préſumer ſur le témoignage de quelques auteurs, qui aſſurent que Manuel Comnene donna une de ſes parentes en mariage au fils qui naquit de celui-ci.

Quoiqu'il en ſoit de ces circonſtances,

le fait est constant dans toute l'Histoire, que ce fut par cette aventure que Guillaume de Montpellier épousa Mathilde Comnene, fille de l'empereur Manuel. Bernardin Gomez s'est trompé, quand il a dit que ce mariage n'avoit pas été heureux, & que le seigneur de Montpellier se dégoûta de Mathilde, après en avoir eu une fille nommée Marie, qui devint mere de Jacques, roi d'Arragon. Le même auteur ajoute, que Guillaume se sépara de sa femme légitime pour s'attacher à une maîtresse qui lui donna des enfans, dont l'aîné fut héritier & successeur de son pere dans la seigneurie de Montpellier. Castel, dans son Histoire du Languedoc, montre, par des monumens authentiques, qu'on a pris un Guillaume pour l'autre, & le pere pour le fils. Guillaume de Montpellier, époux de Mathilde, ne fut point pere de Marie, reine d'Arragon, mais son aïeul; il ne se sépara point de sa femme, & leur mariage ne fut malheureux, qu'en ce qu'ils eurent un fils qui ne leur ressembloit pas. Guillaume le pere fut vertueux, & finit ses jours dans l'abbaye de Grand-Selves, de l'ordre de Cîteaux; c'est de lui dont le moine Geoffroi parle dans la Vie de S. Bernard, comme d'un religieux de grande perfection, que ce saint chérissoit

ANNÉES de J. C. 1218, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1218, & suiv.

beaucoup, & dont on raconte des choses extraordinaires & miraculeuses ; mais ce Guillaume eut un fils de même nom que lui ; delà l'erreur de ceux qui les ont confondus. Ce dernier ayant épousé une parente de l'empereur Manuel son oncle, en eut Marie, reine d'Arragon ; c'étoit un homme libertin, qui étant devenu amoureux d'une Espagnole, nommée Agnès, & en ayant eu des enfans, fit ce qu'il put auprès du pape pour les faire légitimer au préjudice de Marie, qui par-là auroit été exclue de l'héritage de Montpellier. Le pape les déclara bâtards, & quoique leur pere les eût partagés par son testament comme légitimes, Marie fut maintenue par le pontife dans la succession qui lui appartenoit. Elle avoit épousé durant la vie de son pere, apparemment à son insu, & pour avoir de l'appui dans le besoin, le comte de Commenge, seigneur puissant, & en avoit même eu deux filles ; mais outre que ce comte de Commenge avoit déja épousé une femme dont il s'étoit fait séparer, il se trouva parent de celle-ci à un degré de proximité qui rendoit le mariage nul, & qui obligea le pape de le faire casser. Marie étoit riche, & le sang de Constantinople donnoit un nouveau relief au sien. Sancha de Castille, reine-mere d'Ar-

ragon la préféra à de grandes princesses, qu'on proposoit au roi Pierre second son fils. Gomez dit, que la reine Sancha se détermina à ce choix par une espece d'équité, & pour réparer l'injustice qui avoit été faite à la mere, en mettant au moins la fille sur le trône, dont elle avoit été frustrée injustement à son occasion. D'autres ont prétendu que le roi d'Arragon considéra dans cette union l'avantage qui lui en revenoit, par l'acquisition de Montpellier & de son territoire qui étoient à sa bienséance. Quoiqu'il en soit, le mariage fut conclu, & la cérémonie s'en fit à Montpellier avec un appareil royal; l'héritage plaisoit fort au roi, mais l'héritiere ne lui plut pas long-temps. Quoique fils d'un pere que sa vertu avoit distingué par le surnom de Chaste, il étoit né fort débauché. A peine étoit-il marié, que s'étant dégoûté de sa femme, il vécut avec elle, de maniere qu'il fit craindre que le royaume ne demeurât sans héritiers. Pour en avoir, on s'avisa d'un artifice qui paroîtroit romanesque, si toute l'histoire ne l'attestoit. Un ancien historien Catalan en raconte toutes les circonstances, dont voici les plus essentielles.

ANNÉES de J. C. 1213, & suiv.

Pierre II, roi d'Arragon, étoit à Montpellier, où il aimoit une jeune dame qui

ANNÉES de J. C. 1213, & suiv.

passoit pour vertueuse, & dont on n'ignoroit pas qu'il avoit essuyé les rebuts. Le confident de ses amours d'intelligence avec la reine, & les plus grands seigneurs du pays lui promirent de lui amener la dame dont il s'agissoit, pourvu qu'elle ne fût pas connue. Le roi se tenoit trop sûr de son confident pour croire qu'il le voulut tromper. Par cet artifice la reine prit la place de la maitresse, & ayant aposté des personnes de tous les ordres de l'état pour entrer le matin dans la chambre, & rendre un témoignage authentique à sa pudeur & à sa vertu, en cas qu'elle devînt grosse, elle le parut quelque temps après, & mit au bout de neuf mois Jacques I, dont il s'agit, au grand contentement de tous les peuples. Pierre même en eut d'abord de la joie, mais s'il fut bien aise d'avoir un fils, il n'en aima pas mieux la mere, & fit tout ce qu'il put auprès du pape pour se faire démarier. Ce fut un long procès, dont on a les actes. Le roi avoit été informé du premier mariage de la reine avec le comte de Commenge, si toutefois il ne l'avoit pas su, même avant que de l'épouser, ce qui me paroit difficile à croire, quoiqu'en dise Bernardin Gomez. Il prétendit donc que le sien étoit nul; il alléguoit entr'autres choses qu'une femme ne

pouvoit avoir deux maris vivans. Marie alla elle-même plaider sa cause à Rome devant le pape, qui prononça en sa faveur, & la fit honorer à Rome, où elle passa le reste de ses jours comme véritable reine d'Arragon.

Années de J. C. 1213, & suiv.

La haine de Pierre contre la mere se tourna insensiblement contre le fils même qu'il négligea, & qu'il sembla ne pas regarder comme son héritier. Il étoit alors en grande liaison avec le fameux Simon, comte de Montfort, qui touché de voir un enfant de cette naissance, abandonné & presque sans éducation, le pria de le lui envoyer de Montpellier à Carcassonne, dont il étoit alors seigneur; le roi y consentit sans peine, & le comte eut pour le petit prince toute la tendresse & tous les soins que lui inspiroit non-seulement sa générosité naturelle, mais le dessein qu'il avoit formé d'en faire quelque jour son gendre. Jacques étoit encore en sa puissance, lorsque l'affaire des Albigeois rendit le roi son pere ennemi du comte son nourricier. La guerre fut si vive, & le roi d'Arragon faisoit si peu d'attention à son fils, que sans penser à le retirer, il attaqua le comte de Montfort. Ainsi le petit prince étoit encore en la disposition de ce comte, lorsque Pierre fut tué à Muret. Les grands d'Arragon

ANNÉES de J. C. 1213, & suiv.

le redemanderent : mais Montfort qui avoit ses desseins refusa de s'en dessaisir ; outre les raisons d'intérêt, il en avoit de plus honnêtes qui regardoient la sûreté de son éleve. Il savoit que deux oncles de Jacques avoient des prétentions à la couronne, & s'efforçoient de faire passer le prince leur neveu pour illégitime, & né d'un mariage défectueux, malgré le jugement que le pape avoit rendu en sa faveur. L'un de ces oncles étoit dom Sanche d'Arragon, comte de Roussillon, l'autre dom Fernand d'Arragon, qui quoique moine, n'étoit pas le moins passionné pour le trône. L'un & l'autre avoient de l'esprit, de l'autorité dans l'état, de la résolution, & un grand talent de se faire des partisans. La profession de dom Fernand, dont il consultoit peu les devoirs, ne lui paroissoit pas un obstacle à porter une autre couronne que celle de la tonsure monastique, & l'exemple du roi Ramire autorisoit son ambition. Le danger d'exposer un enfant aux violences de deux hommes, qui avoient des partis formés pour envahir la royauté, étoit un prétexte plausible à Montfort de retenir le jeune roi, pour le conserver à son peuple, jusqu'à ce qu'il eût atteint un âge propre à se faire craindre aux factieux. Les Arragonois

bien intentionnés qui raisonnoient autrement ; eurent recours au pape, & de concert avec la reine-mere d'Arragon, que leurs députés trouverent à Rome en grand crédit auprès du pontife, ils demanderent qu'il fût enjoint au comte de leur rendre le jeune roi. Le pape trouva leur demande juste ; & ayant envoyé ses ordres au cardinal de Bénévent, qui étoit alors son légat en France, pour négocier l'affaire avec Montfort, le comte obéissant au saint-siege par religion & par intérêt, mena le jeune roi à Montpellier ; & l'ayant confié au légat, il fut conduit à Lérida, où sa présence ayant fait revivre l'amour naturel aux nations envers leurs souverains, le légat crut pouvoir sûrement faire convoquer les états. Le roi en effet y fut reconnu de la plus grande partie des grands avec des témoignages de zele qu'on n'auroit osé espérer. On lui fit serment de fidélité, & ce fut la premiere fois qu'on l'eût fait aux rois d'Arragon à leur avénement à la couronne, & l'usage s'en perpétua dans la suite.

ANNÉES de J. C. 1213, & suiv.

Après cette cérémonie on délibéra des moyens de pourvoir à la sûreté du roi contre les entreprises des factieux, dont les deux chefs n'avoient pas voulu assister à cette assemblée ; & il y fut résolu,

Années de J. C. 1215, & suiv.

que le prince feroit foigneufement gardé à Monçon, où dom Guillaume de Monrédon, maître des Templiers, homme fage & d'une fidélité éprouvée, l'éleveroit foigneufement, pour le rendre à l'état quand il feroit en âge de le gouverner ; on enferma avec lui Raymond Bérenger fon coufin, ce fameux comte de Provence, alors encore enfant, comme Jacques, & depuis pere de quatre filles, qui eurent le bonheur de porter les quatre plus belles couronnes du monde chrétien. On pourvut au gouvernement, & l'on partagea le royaume entre trois perfonnes capables de maintenir dans l'obéiffance la partie qu'on leur confioit. Pour tâcher même de ramener l'efprit de dom Sanche, comte de Rouffillon, au devoir, on s'accorda quelque temps après à lui offrir la régence, qu'il accepta comme un degré, pour parvenir plus aifément à la royauté.

On reconnut bientôt qu'on avoit fait une faute difficile à réparer. Dom Sanche n'ufa de fon pouvoir que pour fe faire de nouveaux amis, & cette premiere ardeur qu'avoit infpirée la préfence du roi pour fon fervice, fe rallentit depuis qu'on avoit ceffé de le voir. Son âge n'étant pas propre à le faire craindre, & la maniere dont on l'élevoit, encore moins à

le faire respecter, la faction de dom Sanche se grossit, & devint plus redoutable que jamais; celle du moine dom Fernand ne faisoit pas alors tant de bruit, elle n'en étoit pas moins formidable, comme l'événement le fit voir; le parti du roi s'affoiblissoit tous les jours, & la plupart des grands seigneurs, même ceux qui ne s'attachoient pas aux deux factions opposées, n'en étoient guere plus dociles à l'autorité légitime; chacun secouoit le joug de la dépendance, & se faisoit justice à soi-même dans les différends qui survenoient. Le mal seroit devenu sans remede, si le roi, tout enfant qu'il étoit, car il n'avoit encore que dix ans, ne se fût ennuyé d'une maniere de vie qu'il regardoit comme une captivité. On dit que dès-lors il prit le dessein de fonder un ordre religieux uniquement destiné au rachat des Chrétiens captifs chez les Infideles, & qu'il s'y obligea par vœu, ce qu'il exécuta depuis par le moyen de S. Pierre Nolasque, instituteur de l'ordre de la Mercy, & par les conseils de S. Raymond de Pegnafort son confesseur. Ce prince avoit eu le bonheur d'être en commerce dès son enfance avec ces grands serviteurs de Dieu, & de plus avec S. Dominique, qu'il avoit vu à Carcassonne, auprès du comte de Montfort.

ANNÉES de J. C. 1215, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1215 & suiv.

Jacques pensoit à se rendre libre, lorsque Raymond Bérenger, son cousin, de quelques années plus âgé que lui, fit part au roi des avis secrets qu'il recevoit de son pays, que son absence y causoit de grands désordres, & qu'il étoit temps qu'il s'y montrât, qu'on lui tenoit un vaisseau prêt, qui l'attendoit à Tarragone, & qui le porteroit en Provence, s'il pouvoit sortir de Monçon; que cette voie de se rendre aux siens étoit la meilleure étant la plus courte, à quoi le jeune comte ajouta, qu'il prioit le roi d'y consentir. Jacques jugeant d'autrui par lui-même garda le secret à Raymond, car il avoit l'esprit avancé beaucoup au-dessus de son âge, & l'ayant laissé faire, on apprit bientôt que le comte de Provence s'étoit échappé. Cette aventure donna à penser au gouverneur du jeune monarque, il s'appercevoit du chagrin que lui causoit sa captivité, il voyoit que son absence gâtoit ses affaires, il lui trouvoit malgré l'enfance une raison capable d'agir, de discerner & de suivre des conseils, il étoit plus grand que ne portoit son âge; tout cela bien considéré fit résoudre le gouverneur à faire lui-même ce qu'il craignoit que d'autres ne fissent sans sa participation, & désagréablement pour lui.

Il pria dom Pedre Azagra, seigneur d'Albarracin, & dom Pedre Ahonez, personnages de grande autorité dans l'état, & alors dans le parti du roi, de le venir trouver à Monçon. Ils y amenerent les évêques de Tarragone & de Tarraçone, & ils convinrent tous ensemble, qu'on meneroit le roi à Sarragosse, où il commenceroit à prendre connoissance des affaires de son état. Quelque soin qu'eussent pris ces seigneurs de tenir leur délibération secrete, le comte de Roussillon en fut averti, & plein de colere il osa dire, qu'il couvriroit de pourpre le chemin par où ils devoient passer. Il vouloit dire, qu'on y répandroit du sang. Il se prépara en effet à exécuter ce dessein. Il assembla des gens de sa faction, & attendit le jeune roi à Selga dans l'intention de l'attaquer. Ceux qui accompagnoient dom Jacques étoient fort inférieurs en nombre à la troupe qui suivoit l'infant. Mais le roi & ses conducteurs furent avertis trop tard qu'on les attendoit au passage, & se trouverent obligés de prendre le parti du combat. Le roi se fit promptement armer, & son courage augmentant celui des autres, on continua fiérement à marcher ; dom Sanche ne manquoit pas de cœur, mais il perdit la tête en cette occasion. Il balança, &

Années de J. C. 1216, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1217, & suiv.

après avoir délibéré, il prit le parti de la retraite. Le roi passa sans obstacle, se rendit à Huesca & delà à Sarragosse, & fut par-tout reçu avec une joie & des acclamations populaires, qui lui donnerent lieu d'espérer un regne agréable & heureux. Pour comble de bon succès, comme l'épargne étoit vuide & qu'on avoit besoin d'argent, les Catalans accorderent au roi le tribut nommé Bovatique, mis en usage sous le regne de son pere, & d'un grand secours en ces occasions.

La faction de dom Sanche perdit beaucoup de sa réputation par cet événement, il fut déposé de la régence, & contraint d'implorer la clémence du roi. Dom Fernand moins précipité que lui, ne se déclara point dans une conjoncture où l'autorité royale avoit pris le dessus : mais c'étoit un feu caché sous la cendre, & réservé pour allumer un nouvel incendie en son temps ; il en attendoit l'occasion, lorsque des querelles particulieres entre divers seigneurs du pays accoutumés à se faire justice à eux-mêmes quand ils se trouvoient les plus forts, engagerent le roi à protéger les foibles, & à réprimer l'audace de ceux qui troubloient l'état par un procédé contraire à l'autorité souveraine. Dom Rodrigue Li-

zana avoit déclaré la guerre à dom Lope d'Albéro son parent, l'avoit pris & mis en prison. Le roi voulut accommoder le différend : mais dom Rodrigue, fier de son succès, & qui n'étoit pas accoutumé à se soumettre au jugement d'autrui sur ses intérêts, refusa d'entendre à aucun accord. Le roi marcha contre lui en personne, prit le château de Lizana, d'où le rebelle étant échappé, se retira à Albarracin, près de dom Pedre Azagra, son ancien ami. Albarracin étoit alors une des plus fortes places d'Espagne sur les confins de l'Arragon, de la Castille & de Valence, autrefois donnée à ce dom Pedre par un prince Maure, roi de Murcie, en reconnoissance des services qu'il lui avoit rendus. En vain les rois d'Arragon & de Castille, de qui dom Pedre prétendoit qu'Albarracin ne dépendoit point, s'étoient ligués pour le soumettre. Il avoit si bien fait, que malgré leurs efforts il avoit conservé son indépendance, & que les ayant servis néanmoins l'un & l'autre en diverses rencontres, où ils avoient eu besoin de lui, il s'étoit conservé leur amitié. Nous venons d'en voir un exemple à l'égard du jeune roi d'Arragon. L'asyle qu'il donna à Lizana & quelques actes d'hostilité que fit ce dernier sur les terres du nouveau roi, depuis

ANNÉES de J. C. 1219, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1122, & suiv.

qu'il fut dans Albarracin, irrita ce prince contre lui, & par contre-coup contre son ami. Il les assiégea dans leur forteresse, mais trahi par ses courtisans, qui les avertissoient de tout, & leur faisoient entrer des vivres, il fut contraint de lever le siege. Le tort que ce mauvais succès fit à l'autorité du jeune roi, fut à la vérité réparé par les démarches que fit Azagra pour recouvrer ses bonnes graces, & le retour de ce brave homme ne fut pas inutile au roi. Lizana suivit son exemple. Le comte d'Urgel & plusieurs autres, qui pour de pareils intérêts avoient choqué l'autorité royale, rentrerent aussi dans le devoir : mais si l'exemple de la soumission faisoit de bons effets sur les uns, l'exemple fréquent de la révolte en faisoit de mauvais sur d'autres, & donna espérance au moine dom Fernand, qui étoit attentif à tout, que parmi tant d'esprits séditieux, de moins dociles que ceux qui s'étoient soumis, se joindroient volontiers à lui pour favoriser ses desseins : l'événement fit voir qu'il raisonnoit bien. Guillaume de Moncade, vicomte de Béarn, & grand seigneur en Catalogne, ayant eu un démêlé avec dom Nugnez d'Arragon, fils de dom Sanche, comte de Roussillon, l'avoit attaqué à main armée. Le vicomte refusa de mettre les

armes bas, quoique son souverain dont Nugnez avoit imploré la justice, lui en eût fait commandement. Le roi lui enleva tous ses châteaux à la réserve de Moncade qu'il assiégea inutilement. En même temps dom Pedre Ahonez se trouvoit mécontent du prince ; c'étoit un homme de fortune que le feu roi avoit élevé, & qui avoit eu sous son regne grande part au gouvernement. L'espérance d'en avoir encore plus sous un roi jeune & sans expérience, l'avoit d'abord attaché au fils, comme il l'avoit été au pere. Un même homme est rarement ministre & favori de deux rois. Jacques considéroit Ahonez, comme avoit fait le roi son pere, mais il ne l'aimoit pas également. Cet ambitieux en fut piqué; & le moine dom Fernand ne l'ignora pas ; on ne sait qui le premier des deux fit des propositions à l'autre ; mais le fait est qu'ils s'unirent étroitement, & que Moncade s'étant joint à eux, ils accommoderent le différend qu'il avoit avec dom Nugnez, & engagerent ce dernier dans une conspiration tramée contre son roi & son protecteur.

Années de J. C. 1223, & suiv.

Dom Fernand concertoit plus à loisir ses entreprises que dom Sanche son frere; mais il entreprenoit beaucoup plus, & exécutoit plus sûrement ce qu'il avoit

ANNÉES de J. C. 1223, & suiv.

une fois résolu. Le premier dessein qu'il forma de concert avec ses amis, fut de se rendre maître du roi, de se saisir de sa personne, & d'envahir la régence; se réservant selon les conjonctures, à faire les démarches nécessaires pour parvenir à la royauté. Le roi étoit tout nouvellement marié à Éléonore, sœur de Ferdinand, roi de Castille; il étoit avec elle à Alagon, lorsque les chefs de la conspiration l'y vinrent trouver, sous prétexte de faire leur cour, mais avec une suite qui marquoit qu'ils avoient quelqu'autre dessein, que d'étaler leur magnificence; ils lui dirent qu'ils étoient venus pour l'accompagner à Sarragosse, où le bien de ses affaires demandoit sa présence, & où l'on pourroit traiter avec lui plus commodément touchant quelques articles qui regardoient le repos de son état.

Le roi soupçonna leur dessein; mais plus prudent que ne portoit son âge, se voyant pris au dépourvu, il dissimula ses soupçons, & croyant trouver dans sa capitale assez de bons Arragonois pour soutenir son autorité contre ceux qui y attenteroient, il s'achemina vers Sarragosse; il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il s'y vit prisonnier dans son palais, enfermé dans sa chambre avec la reine, gardé à vue sans aucun respect pour la majesté

royale, & sans que ni les grands ni le peuple fissent aucun mouvement pour s'opposer à ces indignes traitemens. Quelques seigneurs furent fideles. Folk, vicomte de Cardone, Artalle & Martinez de Luna, Lizana, & un petit nombre d'autres lui demeurerent attachés ; mais ils ne se trouverent pas en état de lui donner d'autres secours, que la consolation d'être plaint. L'infant dom Sanche qui n'avoit plus de partisans, depuis qu'il avoit décrédité son parti, demeura spectateur de ces événemens, & ne le fut pas même long-temps; la mort ne lui permit pas de jouir d'un repos presqu'aussi criminel que son inquiétude dans une conjoncture où son souverain avoit besoin de son service. Dom Fernand son frere gouvernoit en maître absolu, après s'être fait déclarer régent du royaume, & portoit son ambition jusqu'au trône. Pour en applanir les voies il se servit de l'autorité royale qu'il avoit en main, & qu'il exerça sous le nom de dom Jacques son neveu, d'une maniere à l'exercer bientôt lui-même en son propre nom, s'il eût eu affaire à un prince moins habile & moins clairvoyant. La premiere démarche qu'il fit, fut de faire rendre à Moncade tout ce qui lui avoit été pris, & de donner à Ahonez toute la part que

Années de J. C. 1223, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1623, & suiv.

ce rebelle voulut prendre dans le gouvernement. Bientôt après il obligea le roi à se servir de ses créatures, & les fit mettre dans tous les postes les plus avantageux de l'état ; le jeune prince eut le chagrin de voir les charges de sa maison remplies, & sa personne tellement obsédée par les suppôts de cette cabale, qu'à peine pouvoit-il parler à un homme de confiance. Ce fut à ce prix qu'il reçut quelque adoucissement dans sa captivité, & qu'il recouvra en partie les fonctions d'une autorité que l'impérieux régent faisoit servir à l'affermissement de la sienne. Sous ces trompeuses apparences, il cachoit ce que la tyrannie a d'odieux, pour se frayer un chemin plus sûr à l'invasion. Le peuple s'en laissoit éblouir, mais le roi ne fut pas trompé : il connut le danger où il étoit, & ne dissimula ses pensées que pour mieux exécuter ses desseins. Il fit semblant de s'accoutumer à être en tutelle pour devenir bientôt maître.

On ne se défioit pas de lui, & comme on jugeoit de son esprit par son âge, on le croyoit assez content des plaisirs qu'on lui laissoit prendre, pour ne pas regretter ce qu'on lui ôtoit d'autorité & de pouvoir. Dans cette situation, il témoigna souhaiter de faire un voyage à Tor-

tose. Le régent & sa faction qui le laissoient agir en roi par-tout où il ne s'agissoit point des droits de la royauté, y condescendirent sans peine, & l'y suivirent sans soupçon. La conduite du roi, en effet, ne leur donnoit pas sujet d'en avoir; content de son sort en apparence, il ne paroissoit appliqué qu'à goûter les plaisirs de son âge, qu'eux-mêmes avoient soin de lui fournir; il concertoit néanmoins les moyens de se délivrer de leur tyrannie, & inspiroit secrétement son courage à ses serviteurs. A peine fut-il à Tarrassone, que ses mesures se trouverent si bien prises, qu'il échappa à ses tyrans; & avant qu'ils se fussent apperçus qu'il n'étoit plus entre leurs mains, ils apprirent qu'il s'étoit retiré secrétement à Huesca, place fortifiée qui appartenoit aux chevaliers du Temple, dont il s'étoit assuré, & qui se trouverent honorés de lui donner chez eux un asyle. Jacques ne se trouvant pas en état d'entreprendre une guerre civile, dissimula, & jugeant que le meilleur moyen de ramener à lui les peuples, & d'assembler un corps de troupes qui seroit à sa dévotion, étoit d'entreprendre une expédition contre les Maures de Valence, que les Arragonois paroissoient desirer depuis long-temps, il dépêcha des courriers par-tout, avec des

Années de J. C. 1225, & suiv.

Années de J. C. 1225, & suiv.

ordres aux gens de guerre de se rendre auprès de lui à Teruel, où il se mettroit à leur tête. Des soldats qui se trouverent au rendez-vous, il ne put composer qu'un petit corps d'armée, & si le régent eût osé lever tout-à-fait l'étendard de la révolte, il auroit fait de la peine au roi : mais il craignit apparemment de paroître troubler un dessein qui étoit agréable au peuple; & l'Histoire dit qu'il espéra que la jeunesse du monarque, & le peu de forces avec lesquelles il entreprenoit d'attaquer un ennemi puissant, le précipiteroient en quelque malheur, qui le feroit périr sans qu'il s'en mêlât.

Dom Fernand ne douta point que sa politique n'eût le succès qu'il en attendoit, lorsqu'il apprit que le jeune prince avoit entrepris d'assiéger avec sa petite armée la forte place de Péniscola, que sa seule situation rendoit imprénable. Il se trompa : le roi d'Arragon ne prit pas à la vérité cette place ; mais son armement ayant jeté la terreur dans tout le royaume de Valence, le Sarrasin Zéith, qui en étoit roi, lui envoya demander la paix. Jacques refusa d'y entendre ; mais une treve lui paroissant assez convenable à ses affaires, il l'accorda à des conditions si avantageuses & si honorables, qu'il crut que ce succès suffiroit pour donner crédit

dit à ses armes, pour le rendre redoutable aux révoltés & plus respectable à ses sujets. En effet, les rebelles en furent troublés, & après avoir consulté sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture où ils se trouvoient, il fut résolu, apparemment pour attirer sur le roi la censure publique, & le blâme d'avoir interrompu avec inconstance une guerre entreprise avec témérité, que dom Pedre Ahonez la continueroit nonobstant la treve. Dom Jacques ramenoit son armée aux environs de Sarragosse, lorsqu'il rencontra ce seigneur prenant sa marche vers le royaume de Valence. Ahonez ne put se dispenser de saluer le prince en passant, pour ne pas donner à son action un air de rebellion déclarée, que jusqu'alors la faction avoit pris soin d'éviter. Le roi le reçut civilement, & lui demanda où il alloit : Ahonez lui répondit qu'il alloit faire une irruption sur les Maures. » Mais quoi, lui repliqua le roi, » ne savez-vous pas » que j'ai fait un traité de treve avec » eux ? Je vous prie de ne point passer » outre, il est de mon honneur & de celui » de la nation, qu'on garde une parole » donnée si récemment, & à laquelle on » n'a point sujet de manquer «. Ahonez étoit préparé à repartir à ce discours. » Seigneur, dit-il, vous avez convoqué la

Années de J. C. 1225, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1213, & suiv.

» nobleſſe de vos états, je n'ai pu obéir » plutôt : j'ai levé à grands frais la troupe » qui m'accompagne à cette expédition, » je ne puis me dédommager, que par » ce que je puis gagner ſur les Maures ; » vous permettrez que je pourſuive mon » entrepriſe & mon chemin «. La fierté avec laquelle Ahonez prononça ces paroles, offenſa le roi, & le mit en colere ; moins maître de lui qu'il ne l'étoit d'ordinaire, il prit par le bras le rebelle, qui pouſſant l'inſolence à l'excès porta la main ſur la garde de ſon épée, & ſe mit en devoir de la tirer ; le roi le ſaiſit & l'en empêcha ; ſur quoi des cavaliers armés qui accompagnoient Ahonez, & qui l'attendoient à la porte, étant entrés bruſquement au bruit, & s'étant avancés l'épée à la main, obligerent le prince à quitter priſe, avant que les courtiſans, ſurpris d'une ſi extraordinaire aventure & la plus grande partie ſans armes, euſſent eu le temps de ſe reconnoître, & de ſe mettre en état de ſecourir le roi. Dans ce tumulte, Ahonez s'échappa, & ceux qui l'accompagnoient le ſuivirent. Leur déſordre néanmoins fut tel qu'ils ſe diſſiperent au ſortir de la ſalle. Chacun monta ſur ſon cheval, & ſe ſauva où il put. Le roi ne perdit point de temps, & étant ſorti après eux, ſuivi d'un petit nombre

Années de J. C. 1327, & suiv.

des siens, il monta à cheval, chercha le rebelle, le rencontra dans des montagnes, où quelques cavaliers d'Ahonez s'étant ralliés auprès de lui, firent d'abord quelque résistance ; mais croyant le roi mieux suivi, qu'il ne l'étoit en effet, ils se dissiperent bientôt, & dom Sanche de Luna s'étant avancé vers le chef, qui ne pouvoit plus fuir, il lui passa sa lance au travers du corps. Ahonez tomba de ce coup, & n'eut le temps que de témoigner au roi, qui par générosité s'approcha de lui pour empêcher qu'on ne l'achevât, qu'il étoit touché de ce bon office, & qu'il se repentoit de sa faute. Il expira peu de temps après, & eut l'honneur d'être pleuré d'un prince, dont il méritoit mieux la colere que les larmes.

Ce coup étonna le régent, mais il ne le déconcerta pas ; il s'en servit avec tant de succès, qu'en peu de jours il vint à bout de révolter tout l'Arragon, & une grande partie de la Catalogne contre le roi. L'archevêque de Sarragosse dom Sanche Ahonez, frere de dom Pedre, homme puissant & emporté, se joignit au régent & leva des troupes. Les Moncades ne lui manquerent pas, & un grand nombre d'autres seigneurs lui ayant offert leurs services, toutes les villes se révolterent sans garder de ménagement à

ANNÉES de J. C. 1227, & suiv.

l'exemple de la capitale ; & hors Teruel & Calatajud, peu de places de quelque nom demeurerent dans l'obéissance du légitime souverain. Dom Fernand se crut si sûr de régner, qu'il s'en vanta insolemment. Il se jeta d'abord dans Boléa, que le roi vouloit assiéger, & empêcha qu'il ne fit ce siege. Jacques passa outre, & parcourant une grande partie du royaume au travers de ses ennemis, il alla porter la guerre en Sobrarbe, & sur les terres de Ribagorce au milieu des monts Pyrénées ; il fut contraint de revenir dans la plaine, afin de s'opposer aux rebelles qui s'y assembloient de toutes parts, & s'emparoient de tous les postes importans de ce côté-là. Il avoit peu de troupes, mais elles étoient bonnes, & commandées par de braves gens. Le vicomte de Cardone, dom Atho-Folk, dom Rodrigue Lysana, dom Blasque Alagon, les trois freres de Luna & quelques autres secondoient sa valeur, & exécutoient ses ordres ordinairement avec succès. Ils prirent des places. En divers combats ils eurent de grands avantages, qui quoique peu décisifs, accréditerent les armes du roi, & le rendirent redoutable à ceux qui l'avoient méprisé. C'est gagner pour un souverain, que de n'être pas opprimé dans le premier mou-

vement d'une révolte. Pour peu que le feu qui l'allume ait le temps de se rallentir, on revient au bon sens, on redoute son maître, on écoute sa conscience, le devoir, le droit naturel, & l'honneur n'y faisant point d'obstacle, on cherche son repos & sa sûreté dans une soumission sans honte. C'est ainsi qu'il en arriva dans l'occasion dont nous parlons. Jacques n'étoit plus roi d'Arragon s'il eût d'abord été vaincu; son oncle, tout moine qu'il étoit, eût monté sur le trône sans contestation, & l'exemple du roi Ramire auroit été d'autant plus d'usage pour autoriser l'usurpation de Fernand, que celui-ci étoit encore moins propre que le premier à la vie monastique, & beaucoup plus à soutenir le personnage de souverain. Mais le jeune monarque s'étant opposé avec vigueur & avec courage au premier effort de la rebellion, ceux des rebelles qui ne s'étoient engagés dans le mauvais parti que pour suivre le torrent, comme il arrive à plusieurs, en ces occasions, eurent le temps de faire réflexion que dans la nécessité d'avoir un maître, le légitime vaut toujours mieux qu'un autre; la plupart même d'entre ceux qui avoient paru contraires au roi d'Arragon, commencerent à chercher les moyens de se réconcilier avec lui; les

ANNÉES de J. C. 1227, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1227, & suiv.

Moncades furent de ce nombre, & quoiqu'ils n'eussent pas encore mis bas les armes, ils rendirent le roi arbitre de leur différend avec les Folks. Jacques les régla : tous en furent contens ; & comme la querelle de ces deux maisons divisoit presque toute la Catalogne, la réunion de ces deux partis fut un grand acheminement à celle de toute la faction. Son chef, dom Fernand, en jugea ainsi ; & d'ailleurs étant las d'un mouvement inutile à son ambition, il commença à desirer un repos nécessaire à son âge ; il fit faire au roi des propositions, & demanda une conférence ; Jacques l'accorda volontiers ; ils s'y trouverent tous deux en personne, & il y fut arrêté sans contestation, que le roi donneroit amnistie de tout ce qui s'étoit passé, que le régent & ses partisans désarmeroient incessamment, & que pour ce qui regardoit les dommages causés durant la guerre à un parti par l'autre, les évêques de Tarragone & de Lérida, avec le grand-maître des chevaliers du Temple, en seroient établis les arbitres, pour en ordonner la réparation comme ils le jugeroient à propos ; & parce qu'il s'étoit fait depuis peu une espece d'association de dangereuse conséquence pour l'autorité souveraine, entre les villes de Jacca, d'Huesca & de

Sarragosse, il fut déterminé que le roi connoîtroit seul de cette affaire, qui ne regardoit plus que lui. Il obligea ces villes à renoncer à cette confédération séditieuse, & ayant confirmé de sa part les privileges de la nation, la paix auroit été rétablie dans toutes les parties de l'état, si une affaire particuliere n'eût occupé encore quelque temps les armes du roi pour la terminer.

Années de J. C. 1228, & suiv.

Armengaud, dernier comte d'Urgel, n'avoit laissé qu'une fille nommée Aurembaxe, à qui dom Gérard Cabrera disputoit l'héritage paternel; il s'en étoit mis en possession durant la minorité du roi; & ce prince alors obligé de ménager un seigneur puissant, avoit consenti qu'il y demeurât, mais provisionnellement néanmoins, & jusqu'à ce qu'il fût en état d'examiner l'affaire à fond. Jacques étoit enfin devenu maître par la soumission des ligués, lorsqu'Aurembaxe étant venue à propos se jeter à ses pieds pour lui demander justice, le roi témoigna la lui vouloir faire, & mit la chose en jugement; le vicomte se défiant de son droit, se retira & prit les armes: mais ce ne fut que pour rendre avec honte ce qu'il se pouvoit faire honneur de restituer avec justice; le roi le poursuivit, attaqua ses places, que Cabréra & ses amis défen-

ANNÉES de J. C. 1228, & suiv.

dirent avec vigueur, mais enfin contraint de céder, Cabréra s'accommoda, & Aurembaxe rentra en possession du comté. Le roi lui donna un mari en lui faisant rendre ses terres. Dom Pedre, infant de Portugal, fils de Sanche, surnommé le Gros, s'étoit retiré en Arragon à dessein de s'y établir; Jacques, dont il étoit parent, & qui étoit bien aise de s'attacher un homme de cette naissance, le maria avec Aurembaxe, & le fit par-là comte d'Urgel.

Alors la paix fut universelle, & parut assez bien établie, pour donner lieu au roi d'entreprendre sur les ennemis du nom chrétien les heureuses expéditions, qui lui ont acquis le surnom de conquérant. Divers motifs pousserent ce prince à entreprendre cette guerre; il étoit zélé pour la religion; il ne pouvoit voir sans chagrin, que les Infideles occupassent encore une grande partie de l'Espagne; il gouvernoit un peuple inquiet, & qu'une longue minorité avoit rendu susceptible de tous les mouvemens que leur donnoit l'ambition des grands, qui désaccoutumée à porter le joug de l'obéissance, étoient toujours disposés à se mutiner, pour peu qu'on leur en donnât occasion. Il étoit important d'unir ce corps si facile à se diviser, par un intérêt qui

fût commun à tous les membres qui le composoient, de leur donner une occupation, où engagés à travailler unanimement pour le bien public, chacun n'eût désormais en vue que la gloire d'y avoir contribué. Outre ces raisons d'entreprendre la guerre contre les Sarrasins, il est vraisemblable que Jacques fut piqué d'une louable émulation en apprenant les grands progrès que faisoit Ferdinand, roi de Castille, contre les Maures d'Andalousie, depuis qu'ayant pacifié son état, il avoit tourné ses armes contre eux. Jacques crut que l'heure étoit venue, ou de faire repasser la mer aux Infideles ou de leur faire porter à leur tour le joug qu'ils avoient imposé si insolemment à l'Espagne Chrétienne.

ANNÉES de J. C. 1228, & suiv.

Dieu avoit en effet choisi ces deux princes comme deux autres Cyrus, pour mettre en liberté la nation sainte; il les avoit formés exprès pour accomplir ce grand dessein. Tous deux pleins de religion & de zele pour le vrai culte, tous deux braves, sages, heureux, ayant le génie de la guerre, un grand courage pour tout entreprendre, de grandes vues, & une grande vigueur pour tout exécuter sûrement, sans jalousie au reste l'un de l'autre, circonspects à ne se point croiser, & toujours également disposés

ANNÉES de J. C. 1228, & suiv.

à terminer à l'amiable les différends inévitables entre deux rois si voisins ; ils en eurent de plus d'une sorte, capables de faire prendre le change à des princes moins modérés. Leurs prédécesseurs étoient convenus de certaines limites assignées même par l'autorité des papes aux conquêtes des deux couronnes sur l'ennemi commun de la Chrétienté. Celles d'Arragon ne devoient pas passer l'étendue du royaume de Valence dans le continent de l'Espagne, & celles de Castille devoient se terminer de ce côté-là au royaume de Murcie, hors duquel elles ne pouvoient s'étendre. Les Castillans avoient contrevenu à ce traité au temps des guerres civiles des Arragonois. Il y eut quelque mouvement de part & d'autre dans cette occasion ; mais la sagesse des deux rois étouffa dans sa naissance ce commencement de discorde, & Ferdinand ayant consenti à s'en tenir aux bornes marquées, Jacques fut content. Ils demeurerent amis. Quelque temps après, un point encore plus délicat sembla les devoir rendre irréconciliables ; il y alloit de la gloire de la maison de Castille. Dom Jacques & la reine Éléonore sa femme, avoient été mariés fort jeunes, & ne s'en étoient que plutôt dégoûtés l'un de l'autre. Jacques demanda la sépa-

ration, & selon la coutume du temps, allégua pour raison du divorce la parenté qui étoit entr'eux. Éléonore n'y répugnoit pas, mais Ferdinand en fut offensé, & s'y opposa d'autant plus fortement qu'ils avoient un fils nommé Alphonse, dont cette séparation rendoit la naissance moins honorable, & la fortune fort incertaine. On ne doutoit point que ce démêlé ne dût brouiller les deux monarques : mais la sagesse de ces deux princes détourna ce malheur de dessus leurs états ; leurs intérêts particuliers ne leur firent point perdre de vue le bien public : ils se virent ; & Jacques sut si bien toucher Ferdinand par les raisons qu'il lui allégua, que quoique l'affaire ne fût pas conclue dans le temps de la conférence, le roi de Castille en sortit moins aigri. L'honnêteté avec laquelle Jacques ménagea son divorce, les avantages qu'il fit à la reine en se séparant d'avec elle, la déclaration solemnelle d'Alphonse leur fils, pour héritier de la couronne d'Arragon, faite en présence des évêques, des grands & du légat du pape, acheverent d'adoucir Ferdinand, & les choses en demeurerent là. Les affaires de Navarre leur furent encore une occasion de se brouiller, qu'ils éviterent l'un & l'autre avec la même prudence. Sanche

ANNÉES de J. C 1228, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1228, & suiv.

le Fort, roi de Navarre, n'étoit plus lui-même, & rien n'étoit plus différent que la vieilleſſe de ce prince d'avec les premieres années de ſon regne ; il étoit devenu ſi gros qu'il ne pouvoit plus ſe remuer ; un ulcere incurable à la jambe qui l'empêchoit depuis long-temps de pouvoir faire aucun exercice, n'avoit pas peu contribué à le mettre dans ce déſagréable état. Honteux de ſe montrer ſous une figure où il ſe déplaiſoit à lui-même, il s'étoit renfermé dans Tudelle, & ne ſe laiſſoit plus guere voir qu'aux domeſtiques qui le ſervoient. Son eſprit ſe ſentoit beaucoup de la peſanteur de ſon corps, & devenu incapable d'agir, il penſoit peu & ne prévoyoit rien. La foibleſſe du ſouverain avoit rendu le peuple inſolent, ce n'étoit que mutineries dans ſa capitale, & que factions parmi les grands. Les Caſtillans toujours attentifs à faire valoir leurs prétentions ſur la couronne de Navarre, voulurent profiter de cette occaſion, & Ferdinand les laiſſa faire. Dom Lope Dias de Haro, ſeigneur de Biſcaye, ſe chargea de cette entrepriſe ; il leva des troupes, & ayant pratiqué des intelligences en divers endroits du pays, il fit irruption dans la Navarre, du côté de la Rioja, & s'empara de quelques places. Sanche ne douta plus que le

seigneur de Biscaye n'agît de concert avec le roi de Castille. Il n'avoit point d'autre héritier que Thibaud comte de Champagne, fils de Blanche de Navarre sa sœur; comme ce comte étoit guerrier, le roi de Navarre son oncle prit le parti de l'appeller à la défense d'une couronne qui lui appartenoit par le droit de la naissance. La présence de Thibaud en effet tint en bride les Castillans; mais le desir d'être trop tôt maître ayant engagé ce jeune prince avec quelques grands dans des pratiques qui déplurent au roi, le comte fut renvoyé en France, & Sanche chercha les moyens de se faire un autre héritier, capable de garantir ses états de l'invasion qui les menaçoit. Dans ce dessein, ayant jeté les yeux sur le roi d'Arragon son voisin, il l'invita à le venir voir dans sa retraite de Tudelle pour conférer avec lui d'une affaire qui les intéressoit également. Dom Jacques s'y rendit, & fut agréablement surpris de la proposition que Sanche lui fit de l'adopter pour héritier de la couronne de Navarre, avec promesse que cette adoption seroit ratifiée par les principaux seigneurs du royaume, pourvu qu'il voulût s'unir avec lui par une ligue mutuelle contre quiconque attaqueroit l'un ou l'autre des deux états. Le roi d'Ar-

ANNÉES de J. C. 1218, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1228, & suiv.

ragon se laissant éblouir par l'espérance d'un nouveau royaume, non-seulement accepta le parti qu'on lui proposoit, & que sa bonne fortune sembloit lui présenter : mais pour donner à son bienfaicteur des marques de sa reconnoissance, il l'adopta réciproquement, ne croyant pas risquer beaucoup l'héritage de ses enfans par une pareille adoption, vu l'âge du roi de Navarre, & l'état où l'avoit réduit une maladie incurable. Naturellement ce traité bizarre, qui fut signé & ratifié par les seigneurs de Navarre & d'Arragon, devoit déplaire au roi de Castille, & il étoit assez puissant pour en marquer son ressentiment : mais ce prince prudent qui avoit tenté la conquête de la Navarre, quand il avoit cru pouvoir la faire assez promptement, pour n'être pas détourné de celle de l'Andalousie, l'abandonna dès qu'il la vit contestée par un concurrent, qui l'auroit obligé à tourner ses armes contre les Chrétiens. Le roi d'Arragon de son côté en usa à peu-près dans la suite avec la même modération. Sanche mourut ; Thibaud de Champagne fut rappellé dans son héritage par un puissant parti malgré l'adoption. Jacques lui causa peu d'embarras, ne voulant pas ni interrompre les conquêtes solides qu'il faisoit sur les

Maures, pour faire valoir des prétentions chimériques contre un héritier légitime, ni forcer le roi de Castille d'entrer en lice pour soutenir le sien : ainsi quoique le roi d'Arragon fît quelques démarches pour montrer qu'il ne renonçoit pas à la Navarre, il ne fit point d'effort pour empêcher que le comte Thibaud n'en prît possession, & que la maison de Champagne n'y succédât à celle de Bigorre, qui y régnoit depuis quatre cents ans, & que l'on avoit vu remplir tous les trônes chrétiens d'Espagne. Années de J. C. 1228, & suiv.

Les deux rois Espagnols assurés l'un de l'autre, par le soin qu'ils avoient de se ménager, attaquerent les Maures, sans inquiétude, chacun de leur côté : Ferdinand commença le premier, parce qu'il eut plutôt appaisé ses troubles domestiques que Jacques. Dès l'an 1224 la reine sa mere, & Rodrigue de Tolede, les deux ames de son conseil, après lui avoir fait épouser Béatrix, fille de l'empereur Philippe, dont il eut Alphonse qui lui succéda, pour empêcher que l'oisiveté ne l'amollît dans les délices de la cour, l'engagerent dans cette guerre : il s'y porta avec toute l'ardeur que lui inspiroit un tempérament vif, & un grand zele pour sa religion. Les premiers avantages qu'il y remporta, lui don-

ANNÉES de J. C. 1228, & suiv.

nerent lieu de tout espérer du secours d'en haut, & de la valeur des siens. Il avoit avec lui dom Lope Dias de Haro, dom Rodrigue Giron, dom Alphonse de Ménesez, tous expérimentés capitaines ; & l'archevêque de Tolede, dont l'autorité & les bonnes mœurs maintenoient l'ordre dans l'armée, ne lui étoit pas inutile dans les expéditions militaires. On employa quelques années à recouvrer certaines places souvent conquises par les Castillans, mais trop avancées dans les terres des Maures, pour être conservées long-temps sans être maître de beaucoup d'autres, qui les environnoient de toutes parts. Jaën, une des plus fortes places que les Maures possédassent en Espagne, fut la seule qui résista au conquérant, parce qu'elle étoit défendue par le brave dom Alvare de Castro, que quelques mécontentemens qu'on ne sait pas, avoient engagé à suivre le mauvais exemple de dom Rodrigue de Castro son pere, qui s'étoit donné aux Sarrasins. Le roi de Castille, forcé de lever le siege de Jaën, ne se rebuta point. Il se présenta devant Priégo. La ville fut prise d'assaut; Loxa eut le même sort. Il en coûta la vie ou la liberté aux soldats qui composoient la garnison de ces deux places ; ils furent tous passés au fil de

l'épée, à l'exception de quelques-uns qui furent prisonniers de guerre. Cette nouvelle conquête répandit la terreur parmi les habitans d'Alhambra, qui se réfugierent à Grenade, & abandonnerent leurs villes & leurs biens à la discrétion du conquérant. L'armée chrétienne se mit aux trousses des fuyards, & les poursuivit jusque sous les murailles de la capitale. Après quoi les vainqueurs se répandirent dans la plaine, une des plus agréables de toute l'Espagne, & porterent le ravage dans toutes les maisons de plaisance des environs. Dom Alvare de Castro défendit encore assez vigoureusement Grenade, pour empêcher que le roi ne s'en rendît maître. Cependant les Infideles furent contraints de demander la paix ; ils l'obtinrent par l'entremise de ce même dom Alvare qui la négocia, & aux instances duquel Ferdinand voulut bien l'accorder, pour le ramener à son service ; à quoi ce seigneur ayant consenti, ce monarque éprouva bientôt qu'il avoit plus gagné en se l'attachant, qu'il n'eût fait en prenant Grenade. Le traité conclu avec les Maures Grenadins, n'empêcha pas Ferdinand d'enlever à ceux d'Estrémadoure, les villes de Montéjo & de Capilla, anciennement connue sous le nom de *Miro-*

ANNÉES de J. C. 1223, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1228, & suiv.

briga. La difficulté de conserver la premiere, fit prendre le parti de la raser. Pour la seconde, elle retourna bientôt au pouvoir des Mahométans, soit qu'ils y fussent rentrés les armes à la main, soit que Ferdinand l'eût cédée de son plein gré au roi de Baëza. Après ces conquêtes, qui furent le fruit d'une seule campagne, Ferdinand confia au grand-maître de Calatrava, & à dom Alvare de Castro, le soin de défendre les villes d'Andujar & de Martos contre les entreprises des Maures. Delà il se rendit à Tolede pour lever de nouvelles troupes. Les deux commandans qu'il avoit établis pour conserver ce qu'il avoit conquis à l'entrée de l'Andalousie, firent plus que se défendre ; ils allerent insulter l'ennemi jusqu'aux portes de Séville, & y firent de grands dégâts : Abulalis qui en étoit roi, voulant repousser cette injure avec une hauteur capable de rendre les Castillans plus circonspects, & donner du courage aux siens, entreprit en même temps deux choses, dont l'une lui réussit bien, mais dont le succès ne le dédommagea pas de la perte que lui causa l'autre ; il fit lever des troupes en assez grand nombre, pour attaquer en même temps une place de la domination castillane, & pour opposer une armée à la leur.

La place fut prise, mais l'armée fut défaite avec perte de vingt mille hommes tués dans le combat ou dans la déroute. Ferdinand étoit revenu sur ses pas en Andalousie, au bruit du péril où étoient les siens ; trouvant les choses en cet état, & n'ayant pas eu le loisir de faire de nouvelles levées, il ne jugea pas à propos de pousser la victoire plus loin. Son voyage néanmoins ne lui fut pas inutile. Un Maure qui s'étoit emparé de Baëza & en étoit roi, s'étant déja lié avec lui, & d'amitié & d'intérêt, lui vint offrir une belle armée ; peut-être que le Castillan soupçonna la bonne foi du Mahométan, & la fidélité des troupes qu'il lui offroit. Ce prince remercia le Sarrasin de son zele, & au-lieu d'une armée, il lui demanda pour gage de son amitié la forteresse de Baëza, & quelques autres des environs pour y mettre garnison Castillane, dont ils seroient tous deux plus sûrs que des Sarrasins capables d'être gagnés par d'autres princes de leur secte. Le prince Maure y consentit, & depuis ce temps, la citadelle de cette ville demeura en propriété aux Chrétiens. Après cette expédition Ferdinand revint à Tolede, où l'archevêque dom Rodrigue & lui jeterent les fondemens de l'église cathédrale qu'on y voit aujourd'hui, en

ANNÉES de J. C. 1228, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1228, & suiv.

attendant qu'on fût en état de retourner à la conquête avec plus de supériorité. A peine en eut-on le loisir. La forteresse de Baëza, vivement attaquée par les Maures qui étoient maîtres dans la ville, eut besoin de secours, & les lieutenans de Ferdinand étoient occupés en trop d'endroits pour y en pouvoir envoyer. De plus, le roi de Baëza son ami avoit été tué par ses propres sujets, lorsqu'il se retiroit à Almadovar, pour se dérober à la fureur du peuple, que sa nouvelle alliance avec les Chrétiens avoit soulevé contre lui. Un autre événement causa au roi de Castille un embarras considérable en cette rencontre. Blanche sa tante, reine de France, & alors régente par la minorité de S. Louis son fils, avoit à soutenir les attaques de tous les grands de son royaume ligués & déclarés contre elle, & elle ne pouvoit guere attendre de soutien d'ailleurs que de son pays. La parenté étoit une raison à Ferdinand de la secourir ; & la liaison que ces deux couronnes ont eue entr'elles, jusqu'au temps que la monarchie Espagnole est devenue assez puissante pour être rivale de celle de France, en étoit encore un motif pressant. Ce prince délibéra : mais enfin, soit qu'il crût Blanche assez habile pour se maintenir elle-même, comme il arriva en

effet, soit que son intérêt l'emportât sur celui d'autrui, comme il est naturel, il retourna en Andalousie, où sa venue étonna tellement les habitans de Baëza, qu'ils abandonnerent la ville, & l'en laisserent entiérement maître.

ANNÉES de J. C. 1228, & suiv.

La guerre alloit recommencer entre Abulalis & Ferdinand avec plus de vivacité que jamais, lorsqu'un tiers parti qui s'élevoit insensiblement parmi les Maures, & qui menaçoit ces deux princes, les engagea à parler de paix. Abulalis la rechercha, & s'offrit à donner un tribut, que le roi de Castille accepta. Ce tiers parti étoit une faction des anciens Sarrasins du pays, ligués contre les Almohades, qui étoient les derniers dominans. Un nommé Abenhut, issu des anciens rois de Sarragosse, avoit formé cette cabale pour devenir puissant, & il y réussit; c'étoit un homme plein de feu, hardi, artificieux, éloquent, ayant du talent pour la guerre, & ne profitant de la ruine de ceux à qui il la faisoit, que pour enrichir ceux qui l'y suivoient. La religion fut le prétexte dont il se servit pour la déclarer à la secte des Almohades, qui avoient une croyance & des cérémonies différentes de celles des autres Mahométans. Il y a apparence que leur domination le blessoit plus que

ANNÉES de J. C. 1228, & suiv.

leurs cérémonies, mais pour ne point paroître rebelle, il crut qu'il falloit paroître zélé, par-là il engagea en effet des provinces entieres dans sa faction, il se rendit maître de la Murcie, Grenade se soumit à lui, & tant de villes d'Andalousie, & même de l'Estrémadure le reconnurent pour roi ou pour protecteur, qu'il devint en peu de temps monarque presque universel des Maures Espagnols. Abulalis, roi de Séville, comme prince Almohade, craignit un ennemi qui le vouloit perdre. Ferdinand comme prince chrétien, crut devoir se rendre attentif au progrès d'une puissance qui lui pouvoit nuire, & cette raison les engagea l'un & l'autre à conclure la paix entr'eux, à condition que le roi de Séville lui payeroit tous les ans un tribut de trois cents mille maravédis d'or.

Abenhut poursuivoit ses conquêtes, lorsque le roi de Castille craignant de voir les Mahométans Espagnols réunis sous un même chef, crut qu'il lui étoit important d'empêcher une réunion qui ne pouvoit être que funeste à la Chrétienté; il marcha contre lui, & reconnut bientôt que c'étoit en effet un ennemi à craindre; il l'alla chercher en Murcie: mais Abenhut qui de son côté redoutoit les armes de Ferdinand, & qui ne vou-

loit pas expoſer ſa fortune au haſard d'une bataille, temporiſa ſi à propos qu'il le laſſa, & le contraignit à s'en retourner ſans rien faire pour rétablir dans ſes états ſes troupes affoiblies.

ANNÉE de J. C. 1228, & ſuiv.

Le roi de Caſtille travailla aux préparatifs néceſſaires pour pouſſer vivement cette guerre, avec d'autant plus d'empreſſement que les nouvelles qu'il apprit du ſuccès des premieres armes du roi d'Arragon contre les Infideles, le piquerent d'émulation. Jacques ayant enfin pacifié les troubles domeſtiques de ſes états, entreprit la conquête des iſles autrefois appellées Baléares, aujourd'hui Majorque & Minorque, & d'autres petites iſles qui les environnent. Sur la fin de l'année 1228, un des grands du pays le reçut à Tortoſe, & lui donna un repas dans une ſalle ouverte ſur la mer. Ayant demandé par hazard, quelles étoient les iſles les plus proches du rivage qu'il avoit en vue, un de ſes courtiſans, nommé Pierre Martel, lui dit, que c'étoit Majorque & Minorque poſſédées par les Sarraſins, qui en tiroient de grands avantages, ſoit parce que la ſituation de ces iſles les rendoit maîtres de la mer, ſoit parce que la fertilité du terroir fourniſſoit au continent que ces Infideles poſſédoient en Eſpagne une grande abon-

ANNÉES de J. C. 1229, & suiv.

dance de bleds & d'autres choses nécessaires à la vie. Il ajouta que nulle conquête ne convenoit mieux à l'Arragon, & n'affoibliroit plus la domination des Maures. Ce discours fit impression sur l'esprit du roi, & lui fit naître le desir de porter ses armes en ces isles, à quoi un événement survenu à propos le détermina. Ces Insulaires avoient pris quelques navires Catalans, qu'on leur étoit allé redemander de la part du roi d'Arragon. Le roi de Majorque, à qui on s'étoit adressé, ayant demandé avec mépris quel étoit ce roi d'Arragon, l'envoyé avoit répondu avec une fierté piquante, que c'étoit celui qui avoit défait les Maures à la bataille de Murandal. Le barbare irrité par cette réponse, avoit chassé ignominieusement l'envoyé du roi d'Arragon, & avoit même été sur le point de violer le droit des gens, dans la personne de ce ministre. Jacques apprenant cette nouvelle, ne délibéra plus sur une guerre, que sa propre gloire, l'intérêt de ses sujets, l'honneur de la religion, la sûreté du commerce & de ses vaisseaux l'engageoient à entreprendre. Il la proposa aux états du royaume, qu'il convoqua à Barcelone, & chacun s'y porta avec tant d'ardeur, que contre ce qui avoit été arrêté, de n'accorder aux rois le Bo-

vatique

-vatique qu'une seule fois en leur regne, on l'accorda à Jacques pour la seconde fois. Avec ce secours, on leva des troupes, & on équipa des vaisseaux. Tout fut prêt au mois de septembre, de l'année 1229. Le roi s'embarqua à Tarragone, & fut suivi des plus grands seigneurs de Catalogne & d'Arragon. Les troupes de débarquement étoient de quinze mille hommes de pied, & d'environ quinze cents chevaux. Mais le vent ayant changé tout-à-coup, la mer devint si orageuse, que si le roi ne se fût opiniâtré à poursuivre son entreprise, on l'eût différée, & l'on eût relâché à quelque port voisin, pour se mettre à couvert de la tempête, qui avoit dispersé grand nombre de vaisseaux du côté d'Espagne: enfin la mer devint plus calme. Un petit vent d'est commença à souffler, & donna lieu aux navires de se rassembler. La flotte poursuivit heureusement sa route, & aborda dans un port de Majorque, qu'on nomme *Palumbaria*, situé sur la côte occidentale de l'isle, vis-à-vis de l'isle *Dragonéra*. On n'y put faire la descente à cause de la multitude des Maures qui s'étoient réunis en corps d'armée pour s'y opposer. On s'écarta vers le midi, on y trouva un endroit moins bien gardé par les Infideles, on l'appelloit le

ANNEES de J. C. 1229, & fuiv.

port de Sainte-Ponce. Ce fut-là que le roi d'Arragon fit enfin jeter l'ancre. Malgré tous les efforts des Infideles pour empêcher la defcente, rien ne fut capable de rallentir l'ardeur des troupes, qui fauterent à terre avec une intrépidité qui consterna les Maures. Les Chrétiens eurent à foutenir quelques efcarmouches au débarquement & à la defcente; mais ils eurent toujours l'avantage, & forcerent les Maures de leur abandonner le port & la ville.

Quelque befoin qu'on eût de repos, on ne fe donna pas le loifir d'en prendre. À peine les troupes eurent été mifes à terre, qu'ayant été rangées en bataille, on les mena vers la capitale, qui a le même nom que l'ifle; chacun jugea que de la prife de cette ville dépendoit la conquête de tout le pays Un peu moins de précaution qu'il ne convient d'en avoir dans une terre ennemie & inconnue, caufa une grande perte à l'armée. Les Sarrafins s'étoient poftés & retranchés avec d'affez nombreufes troupes fur la montagne de *Portopi*, à la vue de la ville, & y attendoient les Arragonois. Le chemin qui y conduifoit étoit bordé en certains endroits de bois touffus, & d'ailleurs il étoit efcarpé & refferré entre deux rochers & des précipices. On man-

qua d'envoyer des coureurs, & l'avant-garde s'engagea inconsidérément dans ces routes inconnues. Elle y fut attaquée par les Maures qui s'y étoient embusqués à propos, & qui l'ayant chargée brusquement, l'étonnerent & la mirent en désordre. Ils y tuerent de braves gens. Dom Guillaume de Moncade, vicomte de Béarn, & dom Raymond de Moncade son cousin, sénéchal de Catalogne, y périrent avec la gloire d'avoir montré beaucoup de valeur, & avec le blâme d'avoir manqué de prudence. Comme les Maures connoissoient les sentiers, l'armée Arragonoise se vit en danger d'être enveloppée par les Infideles, qui descendant de leur montagne au bruit de ce premier succès, en grand nombre & avec fureur, tomboient sur les bataillons chrétiens, à droite & à gauche, & les ébranloient. Le roi d'Arragon par sa présence d'esprit, par son courage intrépide, par son exemple, raffermit ses troupes, & y rétablit l'ordre. On fit face de tous côtés, on repoussa par-tout l'ennemi, & gagnant ainsi le terrain, on arriva au pied de la montagne, où les chemins se trouvant plus larges, on surmonta par des efforts extraordinaires de valeur, la résistance des Sarrasins, & le désavantage du lieu. Ils abandonnerent leur camp pour se re-

ANNÉE de J. C. 1229, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1229, & suiv.

tirer dans la ville que le roi assiégea peu de temps après ; les assiégés se défendirent bien ; mais ne pouvant espérer de secours dans une isle où il ne leur en pouvoit venir, qu'il ne fallût long-temps attendre, ils demanderent enfin à capituler, & offrirent de rendre la place, pourvu qu'on leur permît de se retirer en Afrique avec leur roi, & d'y emporter leurs effets. Dom Nugnez d'Arragon, comte de Roussillon, & les plus sensés avec lui étoient d'avis qu'on s'en tint là : mais les parens des deux Moncades crurent qu'il étoit de leur honneur de venger avec plus d'éclat la mort de dom Guillaume & de dom Raymond. Comme les Catalans faisoient la meilleure partie de l'armée, le roi qui vouloit les ménager se rendit à leur sentiment, & résolut de forcer la place. La fureur que le désespoir inspira aux assiégés, fit repentir les Catalans de s'être opiniâtrés à leur perte. Malgré les assauts, les machines, les stratagêmes dont on usa pour faire perdre courage aux Maures, les Chrétiens se lasserent plutôt qu'eux ; on ne les pouvoit plus faire avancer; il fallut toute l'adresse du roi qui les commandoit, pour faire revivre leur vigueur. Un jour qu'il avoit résolu de donner un assaut général, après les avoir long-temps harangués, il

donna le signal pour assaillir, & il le donna jusqu'à trois fois sans que personne s'ébranlât. On peut juger de son chagrin; mais il sut le dissimuler, & comme s'il ne se fût point apperçu de ce qu'il ne voyoit que trop, élevant fiérement la voix : » Soldats, leur dit-il, qu'attendez-vous? » marchez avec votre valeur ordinaire, » vous avez affaire aux mêmes ennemis » que vous avez si souvent vaincus; votre » courage qui les a réduits au désespoir, » doit aujourd'hui achever leur perte; ne » perdez point de temps; avancez; voici » le dernier de vos travaux, dont les dé- » pouilles d'une ville opulente & de tout » un riche pays seront bientôt la récom- » pense «. A ces mots, les soldats comme réveillés d'un profond assoupissement, s'élancerent vers les murailles avec tant de résolution & d'ardeur, que quoique diverses fois repoussés, ils entrerent bien avant dans la ville; & après avoir surmonté toute la résistance des Maures, qui ne trouverent plus de ressource que dans leur désespoir, ils en firent un si grand carnage, qu'ils manquerent enfin d'ennemis. Le roi Mahométan se cacha, pour se soustraire à la fureur des soldats victorieux; mais il fut découvert, & conduit au roi d'Arragon, qui courut au-devant de lui. Pour insulter davantage

ANNÉES de J. C. 1229, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1229, & suiv.

au malheur de ce prince, il le prit par la barbe, car il avoit juré de le faire ainsi. Il ne laissa pas de le consoler & de lui faire ressentir les effets de sa générosité. La prise de la ville entraîna bientôt celle de la citadelle. On y trouva un fils du roi de Majorque, âgé de treize ans, que Jacques fit élever dans la religion chrétienne. Ce jeune prince passa en Espagne, où ayant reçu de la libéralité du roi la terre de Gotor au royaume de Valence, il fut la tige de la noble famille qui depuis a porté ce nom. Le reste de l'isle fut bientôt soumis après la prise de la capitale, où le roi ayant établi un évêque & un vice-roi, retourna triomphant chez lui.

Pendant que par cette conquête le roi d'Arragon acquéroit un royaume, le roi de Castille fut obligé d'interrompre les siennes pour aller recueillir une riche succession. Il étoit de retour en Andalousie, résolu de pousser Abenhut, qui se trouvoit fort affoibli par une grande bataille qu'il venoit de perdre contre le vieux Alphonse, neuvieme roi de Léon, pere du Castillan. Dans cette expédition Alphonse avoit pris sur les Sarrasins Caceres, Mérida, Badajox, & d'autres places de l'Estremadure. Il avoit remporté une victoire signalée contre une armée formidable de Maures, & étoit de

retour dans ses états pour y passer l'hiver, & pour faire rafraîchir ses troupes dans le dessein de continuer la guerre au printemps. La mort le surprit après quarante-deux ans de regne, sur le chemin de S. Jacques, à Ville-Neuve de Sarria, où il alloit rendre graces à l'Apôtre, qu'on disoit avoir combattu visiblement dans son armée, à la bataille qu'il avoit gagnée contre le Mahométan Abenhut. Ferdinand venoit de tenter pour la seconde fois Jaën, que les Infideles avoient rendu la plus forte place de l'Andalousie, depuis qu'ils y étoient rentrés. Ne l'ayant pu prendre, il assiégeoit une forteresse qui en étoit proche, lorsqu'il apprit la mort de son pere, qui conserva jusqu'à la fin l'aversion qu'il avoit toujours eue pour lui. Il avoit déclaré Sancha & Douce, nées de son premier mariage avec Thérese de Portugal, héritieres de ses états. Par-là il excluoit Ferdinand de la couronne de Léon. Quelque attaché que Ferdinand fût au siege qu'il avoit entrepris, un trop grand intérêt l'appelloit ailleurs, pour attendre qu'il eût pris la place. Rodrigue de Tolede le pressa de partir, & la reine Bérengere sa mere vint au-devant de lui de Tolede jusqu'à Orgas, afin d'empêcher qu'il ne s'arrêtât en chemin pour quelque raison que ce

ANNÉES de J. C. 1229, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1230, & suiv.

fût. Il est des occasions où il importe de ne pas donner au peuple le loisir de délibérer. Celle-ci étoit de cette nature. Ferdinand le comprit ; il fit diligence, & arriva aux frontieres de Léon avant que les infantes ses sœurs eussent eu le temps de former un parti. Par cette promptitude, il sut s'applanir les difficultés qu'il auroit trouvées à prendre possession de son héritage s'il eût eu moins d'activité : il fut reçu dans la plupart des grandes villes sans contradiction, & même dans la capitale ; & quoique d'abord les infantes eussent formé quelque opposition, elles se virent bientôt réduites à traiter d'accommodement, Thérese de Portugal leur mere, & Bérengere, mere de Ferdinand, conclurent entr'elles le traité. Sancha & Douce eurent chacune trente mille ducats de pension, & le royaume demeura de leur consentement à Ferdinand. Alors fut réunie pour toujours la couronne de Léon à celle de Castille, & ce premier de tous les royaumes de la Chrétienté Espagnole, devint province d'un des derniers, ne retenant plus que le nom de son ancienne dignité.

Cet événement qui concourt avec l'année 1230, n'interrompit que pour peu de temps la guerre d'Andalousie ; l'archevêque de Tolede en prit soin, &

la continua avec ſuccès ; mais le roi, occupé à régler les affaires de ſon nouveau royaume, ne put y retourner ſi-tôt. Le roi d'Arragon cependant acheva la conquête des Baléares par celle de Minorque, qui fut bientôt ſuivie de la réduction des iſles Pytiuſes. Dans cet intervalle, Aurembaxe, comteſſe d'Urgel, étant morte ſans enfans, le roi appaiſa le différend renouvellé touchant cet héritage, entre dom Pedre de Portugal & dom Ponce de Cabréra, qui prétendit y devoir rentrer : Urgel fut adjugé à dom Ponce, & pour en dédommager dom Pedre, le roi lui donna d'autres terres & le gouvernement de Majorque pour en jouir durant ſa vie.

ANNÉES de J. C. 1232, & ſuiv.

Les deux rois paſſerent ainſi quelques années dans leurs états en des occupations néceſſaires, mais dont ils ſe trouverent bientôt libres, pour entreprendre chacun de leur côté des conquêtes plus importantes, que celles qu'ils avoient faites juſques-là. Dès l'an 1232 Jacques commença celle du royaume de Valence, & voici quelle en fut l'occaſion. Aben-Zeith, roi de ce pays, avoit pris des liaiſons ſecretes avec le roi d'Arragon, dont il redoutoit la puiſſance, & vouloit même s'en faire un appui contre diverſes factions, dont l'Empire Maure étoit

ANNÉES de J. C. 1232, & suiv.

plein ; alors l'intelligence de ces deux rois ne put être long-temps cachée. Aben-Zaën, Sarrasin puissant dans le royaume de Valence, la découvrit, & s'en servit pour rendre Aben-Zeith odieux aux siens ; il fit tant qu'il le détrôna, & l'obligea d'aller chercher un asyle chez son ami. Aben-Zeith y en trouva un en effet. Le roi d'Arragon lui donna des terres, & quelque temps après ce Maure ayant embrassé la religion chrétienne, Jacques le maria richement, & l'ayant assez bien établi pour le rendre content de sa fortune, il déclara la guerre à Zaën, & entreprit de joindre à la monarchie d'Arragon la couronne de Valence, que ce traître avoit usurpée sur Zeith. On entra dans le royaume de Valence sur la fin de l'année 1232. Dom Blasco Alagon commença la conquête par la prise de Morella ; bientôt après, le roi prit les places des environs, qui ne résisterent pas, & l'on eût poussé plus loin les ennemis dès cette premiere campagne, si la saison trop avancée n'eût obligé le roi de reconduire les troupes en Arragon pour y passer l'hiver. Au retour du printemps, quoiqu'on n'eût encore qu'une fort petite armée, Jacques, dont le dessein étoit de disposer tellement ses premieres conquêtes, qu'elles bloquas-

fent la capitale, dont la prise l'assuroit du reste, traversa cet espace de terre qui est entre le royaume d'Arragon & la mer, au septentrion de Valence, & assiégea Burriana. Cette place soutint deux mois de siege, & ne fut prise qu'après de grands efforts & une défense opiniâtre. Le roi y employa une nombreuse armée, & n'en vint à bout que par une valeur & une constance à l'épreuve de la disette de vivres & d'argent, des importunités de son oncle, dom Ferdinand, abbé de Mura, & de plusieurs autres seigneurs, qui le solliciterent souvent d'abandonner une entreprise, où le moindre péril que couroit l'armée étoit de périr par le fer d'une garnison invincible. On le vit plus d'une fois à la tête de ceux qu'il conduisoit à l'escalade, quitter son casque & sa cuirasse, pour imprimer aux siens le mépris des dangers, que lui-même méprisoit. Par son courage, il vainquit enfin la résistance des assiégés; ils demanderent à capituler, & le roi les ayant écoutés, ils obtinrent une composition honnête, & se retirerent au nombre de sept mille dans une autre place de leur parti. Si Burriana avoit beaucoup coûté à prendre, le fruit qu'on tira de sa prise fut proportionné au travail; le roi en fit sa place d'armes; & il ne s'y fût pas plutôt établi que Pé-

ANNÉES de J. C. 1232, & suiv.

Années de J. C. 1234, & suiv.

nifcole, place jugée imprenable, & à fon exemple d'autres forterefles le long de la mer, ouvrirent volontairement leurs portes. On en força d'autres; & l'on approcha affez près de Valence, de ce côté-là, pendant cette campagne. Dans la fuivante, le roi pourfuivant fon deffein, s'empara au commencement de l'année 1234, de Segorbe & de Morviedro, bâtie fur les ruines de l'ancienne Sagonte; & ayant paffé le Guadalaviar un peu au-deffus de Valence à la tête de fon armée, fans que perfonne s'oppofât à fon paffage, il pénétra jufqu'au Xucar à deffein d'affiéger Culléra à l'embouchure de cette riviere; mais ayant manqué de pierres pour les machines qui fervoient alors de canon, il quitta le deffein de ce fiege; & retournant tout d'un coup vers Valence, il affiégea à l'entrée de la plaine où eft fituée cette capitale, la fortereffe de Moncada & celle de Murcros, qu'il appelloit les deux yeux de Valence; il les rafa, n'ayant pas le temps de s'arrêter au fiege de la ville, & ces places en étant trop près pour efpérer de les conferver jufqu'à la prochaine campagne. Il garda néanmoins de ce côté-là Almafora fur le Xucar, & laiffa en fe retirant la confternation dans tout le pays.

Aben-Zaën effrayé de voir l'ennemi

ſi près du ſiege de ſon empire, & ſe voyant à la veille d'y être attaqué, implora le ſecours d'Abenhut, le ſeul de la nation Sarraſine en état de lui en donner. Abenhut toujours attentif aux occaſions de s'agrandir & de s'ériger en monarque de tous les princes Sarraſins d'Eſpagne, répondit favorablement aux ambaſſadeurs de Zaën : mais un événement imprévu le mit dans un grand embarras. Cordoue lui demanda du ſecours dans le même-temps que Valence. Un parti en étant ſorti pour faire des courſes ſur les Caſtillans, avoit été enlevé par un autre de la nation Caſtillane, ſorti d'Ubéda ; ces priſonniers, ſoit qu'ils fuſſent mécontens de celui qui commandoit dans Cordoue, ſoit pour racheter leur liberté, ayant offert à ceux qui les avoient pris, de leur donner entrée dans la ville par un fauxbourg qu'ils occupoient, & la propoſition en ayant été acceptée, les Caſtillans y avoient été introduits, s'étoient ſaiſis de quelques tours d'une porte, & s'étant retranchés, avoient envoyé avertir ceux qui commandoient dans la province, du beſoin qu'ils avoient de ſecours. Dom Alvare de Caſtro y étoit accouru, & le roi même s'y étant rendu du fond de l'Eſpagne, où il étoit alors, les Cordouans fu-

Années de J. C. 1234, & ſuiv.

Années de J. C. 1236, & suiv.

rent contraints d'avoir recours à Abenhut. Ce prince étoit à Ecija, place située entre Séville & Cordoue, & avoit une grosse armée. Incertain s'il la meneroit ou à Cordoue ou à Valence, il consulta dom Laurent Suarez, Espagnol transfuge, & attaché à lui. Mais par un reste de cet amour qu'on quitte rarement pour son pays, Suarez le trahit ; en faisant semblant d'aller observer les Castillans, il s'entendit avec Ferdinand pour se réconcilier avec lui, & contre la vérité rapporta, que ce prince étoit en état de soutenir une bataille sans quitter prise & sans lever le siege. Imprudemment le roi Maure le crut, & trompé par le rapport de Suarez, il abandonna absolument le dessein de secourir Cordoue, pour mener ses troupes à Valence. Comme il étoit à Almérie tout prêt de les faire embarquer, il périt par la trahison d'un de ses capitaines qui se saisit de lui, & le jeta dans une tonne d'eau, où ce prince ambitieux finit ses jours. La nouvelle de cette mort étant en même temps portée à Cordoue & à Valence, Cordoue se rendit sur la fin de juin de l'année 1236, après la plus opiniâtre résistance de la part des assiégés. Ferdinand y entra en conquérant, & y mit un évêque, un gouverneur, une garnison Castillane,

un grand nombre de nouveaux habitans appellés de toute l'Espagne, pour y remplacer les Sarrasins qui avoient voulu en sortir, & attacha si solidement cette ville au corps de l'état, qu'elle ne s'en est plus séparée. Valence, quoique non encore assiégée, craignit d'autant plus le sort de Cordoue, que peu de temps après qu'on y eût appris la mort tragique d'Abenhut, le roi d'Arragon reparut presque à la vue de ses remparts, où il rétablit les fortifications d'Enese, dans la suite appellé le Puy-Ste-Marie, d'une image de Notre-Dame qu'on y trouva en ce temps-là, & que la dévotion des peuples a rendue célebre jusqu'à nos jours; c'étoit une forteresse ruinée, située sur le bord de la mer. Jacques n'épargna rien pour mettre hors d'insulte un poste si avantageux, & pour s'y établir, de sorte que n'étant pas encore en état d'entreprendre le siege de la capitale, la garnison qu'il y laisseroit la pût défendre contre les ennemis, pendant qu'il iroit en Arragon assembler les états du royaume pour avoir des troupes & de l'argent; il en laissa le gouvernement à Bernard Guillaume son oncle, frere naturel de Marie de Montpellier sa mere, lequel porta le nom d'Entenza, d'une terre que le roi lui avoit donnée apparemment en

ANNÉES de J. C. 1236, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1236, & suiv.

se mariant avec quelque héritiere de cette maison des plus illustres qui fût alors.

On fut étonné que le roi de Valence, qui étoit homme de courage, n'eût pas fait plus d'effort qu'il n'en fit, pour empêcher que l'Arragonois ne se fortifiât dans Enese : on le blâma même universellement, de ce que ne manquant pas de troupes, qu'il pouvoit tirer de Valence & des environs du Xucar, il s'étoit laissé enlever tant de bonnes places sans se mettre en campagne pour les secourir. On apprit avec le temps, que cette conduite étoit un effet de la crainte qu'avoit Zaën d'être trahi par les partisans de Zeith qu'il avoit détrôné, lesquels étoient encore en grand nombre, particuliérement dans la capitale. Le départ du roi d'Arragon après qu'il eut fortifié Enese, & le peu de troupes qu'il y laissa, engagerent le prince Maure à tenter, malgré sa défiance, de chasser les Chrétiens de ce poste. Jacques étoit allé à Monçon & y tenoit les états, lorsque Zaën sortit de Valence à la tête de 40,000 hommes de pied, & d'environ 600 chevaux. Dom Bernard, gouverneur de la place, n'avoit guere que 2200 hommes de garnison. Il paroissoit qu'on ne pouvoit sans témérité soutenir un assaut, avec un si petit nombre de

combattans. Cependant Bernard osa faire plus que de défendre la place dont il avoit le commandement. Plein de cette confiance qui semble assurer du secours du Ciel, & ayant été averti que Zaën devoit sortir durant la nuit pour l'attaquer au point du jour, il résolut de l'aller attendre hors de ses fortifications. Il invoqua avec ferveur le protecteur des bonnes causes, il fit communier tous ses gens, & reçut avec eux le pain des forts. Ensuite de quoi ayant rappellé à ses soldats le souvenir des victoires de leurs ancêtres sur les ennemis du nom chrétien, malgré l'inégalité des forces, il s'alla ranger en bataille sur une petite éminence, par où les Maures venoient à eux. Il avoit avec lui entr'autres officiers, dom Bérenger Entenza son parent, & un chevalier Catalan, nommé dom Guillaume d'Aiguillon, l'un des plus braves hommes du temps. Ils virent bientôt paroître les Maures, qui descendirent avec fierté d'une autre éminence opposée, & couvrirent une plaine qui séparoit les deux armées. Les Infideles s'étant avancés à la portée du trait, chargerent les premiers bataillons Arragonois avec tant de résolution, qu'ils les firent plier d'abord. Dom Bernard les soutint à propos avec sa cavalerie, & les Maures

ANNÉES de J. C. 1236, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1236, & suiv.

furent pouſſés à leur tour. Mais leur multitude leur donnant moyen de s'étendre autant qu'ils vouloient, leur aile droite partie par leurs cris, partie par les efforts qu'ils firent pour envelopper ceux qu'ils combattoient, obligerent les Arragonois de reculer & de ſe retirer près de leurs forts. On crut l'affaire déſeſpérée, lorſqu'on entendit du haut de la place, un inconnu qui crioit que les Sarraſins fuyoient. En effet, on les voyoit fuir du côté de cette éminence, par où ils étoient entrés dans la plaine avec une précipitation, qui en même temps ébranla tous ceux qui combattoient devant eux, & mit en déſordre ceux qui les ſuivoient. A ce ſpectacle les Chrétiens ſe réuniſſant tous enſemble au cri du nom de la Vierge Marie, qu'ils avoient priſe pour leur protectrice, s'élancerent avec tant de furie ſur ceux qui oſerent encore réſiſter, qu'ils les eurent bientôt mis en déroute ; ils pourſuivirent l'armée fugitive juſqu'au torrent, qui n'eſt éloigné de Valence que de mille pas. On en compta dix mille ſur la place morts ſans bleſſures, apparemment renverſés & étouffés dans la foule. Le nombre de ceux qui périrent par le fer n'eſt pas marqué par les hiſtoriens, mais ils aſſurent qu'il fut grand, ſans que du côté des Chré-

tions on eût perdu que peu de soldats, quoique beaucoup eussent été blessés. Les Arragonois ont raison de compter cet événement pour un effet particulier de la protection de Dieu sur leur nation : aussi prétendent-ils que S. Georges fut vu à leur tête en cette occasion, comme à la conquête de l'isle de Majorque ; le roi ne dit rien dans ses mémoires de cette derniere apparition, d'autres la rapportent, & l'une après tout est autant croyable que l'autre.

Années de J. C. 1236, & suiv.

Ce prince apprit cette nouvelle à l'issue des états de Monçon, où par l'imposition d'un nouveau tribut, on lui avoit assigné un fond pour la continuation de la guerre. Comme la levée de ce subside, ni celle des troupes qu'il lui falloit pour l'entreprise de Valence ne pouvoit si-tôt être faite, il crut devoir employer ses soins en attendant qu'il fût en état de former le siege de cette ville, à en maintenir le blocus, & sur-tout à conserver Énese. Ainsi il résolut de s'y rendre, & de visiter à son retour les places maritimes qu'il avoit conquises. Il fit cette excursion avec si peu de monde, que l'événement seul a pu faire donner la louange que mérite la vraie valeur, à des actions qu'une issue malheureuse auroit flétrie de tout le blâme

ANNÉES de J. C. 1237, & suiv.

qu'attire la témérité. Il partit de Daroca, n'ayant avec lui qu'un camp volant de cavalerie composé d'environ cent maîtres, faisant conduire devant lui un convoi de vivres pour Énese où il arriva, après avoir passé à la vue de Zaën & de son armée, qui s'étant rassemblée au bruit de sa marche, l'attendoit & n'osa l'attaquer, tant la renommée rend redoutable le nom d'un homme, que la fortune a souvent rendu victorieux. Personne ne fut jamais mieux que ce roi louer les belles actions; son air affable, ses paroles gracieuses auroient pu suppléer aux récompenses quand il n'eût pas été libéral; il n'oublia rien pour dédommager ceux de la garnison d'Énese, qui avoient souffert quelque perte, il pourvût à tous leurs besoins, & par les bienfaits préssens, il assura les espérances qu'il donnoit pour l'avenir. Après avoir témoigné sa reconnoissance aux hommes, il n'oublia pas ce qu'il devoit à Dieu: s'étant transporté sur la montagne où les Maures avoient commencé à fuir, il voulut laisser à la postérité un monument de sa religion. Il y fit bâtir une église à l'honneur de la Ste Vierge, à laquelle on dit que ce prince en dédia pendant sa vie plus de deux mille. Il donna la garde de celle-là aux religieux de la Mercy, & y joignit

un monastere qu'on y voit encore aujourd'hui. Delà il fit divers voyages pour visiter ses places, & y donner les ordres nécessaires à leur conservation. Il ne faisoit que d'arriver à Burriana, lorsque dom Guillaume d'Aiguillon lui vint dire que Zaën retournoit à Enese avec toutes les forces de son royaume ; il revint sur ses pas malgré ceux qui lui remontroient le péril où il exposoit avec sa personne le salut de son état. Un gentilhomme Arragonois l'ayant rencontré en chemin avec sa petite troupe, & se mettant à sa suite, lui demanda d'un ton qui marquoit son étonnement, ce qu'ils alloient faire & ce qu'ils alloient devenir. Le roi lui répondit en riant qu'il alloit séparer le son d'avec la farine, voulant dire, qu'il alloit reconnoître les braves gens d'avec les poltrons ; ayant appris en approchant d'Enese, que Zaën ne pensoit pas à l'attaquer, & qu'on avoit pris une fausse alarme, il ne passa pas plus avant, & retourna à Burriana avec 18 chevaliers seulement. Il envoya le reste à dom Bernard pour fortifier sa garnison. A peine s'étoit-on séparé que le roi eut une aventure qui le devoit corriger pour toujours de marcher en aventurier. Un de ses officiers, nommé dom Garcie, qui marchoit un peu devant lui accompagné

Années de J. C. 1237, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1237, & suiv.

de quelques gens de la troupe, ayant apperçu un parti de cent trente cavaliers Sarrasins, courut brusquement à la tête de quelques soldats de son détachement, & sans considérer le péril où il exposoit le roi, il attaqua les escadrons Maures, & les chargea; il porta bientôt la peine de son imprudence; il fut enveloppé & pris. Dom Cornel qui étoit à côté du prince, se mettoit en mouvement pour aller au secours, lorsque Jacques plus retenu que ce brave inconsidéré, saisit la bride de son cheval, & lui fit connoître sa faute; alors on pressa le monarque de se retirer à Énese, pendant que son petit escadron soutiendroit l'effort des ennemis, qui se disposoient à l'attaquer: mais ce fut à quoi l'intrépide conquérant ne put se résoudre à consentir. » Je mourrai, dit-il, & ne » fuirai point, attendons-les, il arrivera » de nous ce qu'il plaira à Dieu d'en » ordonner «. La contenance de cette troupe tint les Maures long-temps en suspens, & on les vit enfin tourner bride ailleurs. On crut qu'ils avoient craint une embuscade, & que dom Artale Alagon, fils de dom Blasque, refugié parmi eux pour quelque mécontentement, ayant su que le roi étoit-là, leur avoit fait changer de pensée, & ne vou-

lut pas pouſſer ſa vengeance juſqu'à le faire tomber entre leurs mains. D'autres jugerent que le ſecours qu'amena d'Énefe un moment après dom Bérenger Entenza, avoit paru tout-à-propos pour intimider les ennemis. ANNÉES de J. C. 1237, & ſuiv.

Jacques continuant ſon chemin, viſita ſes places, puis revint à Sarragoſſe preſſer la levée de ſes troupes, & plus encore celle de ſon argent : il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il apprit la mort de ſon oncle, gouverneur d'Énefe, emporté en peu de jours d'une fievre cauſée par ſes continuels travaux. Cette mort l'affligea d'autant plus qu'elle donna occaſion aux grands de le preſſer, par des remontrances qui lui étoient déſagréables, d'abandonner le poſte d'Énefe, qui lui coûtoit plus, diſoient-ils, qu'il n'en pouvoit tirer d'avantage pour le deſſein qu'il ſe propoſoit, & qui mettoit ſouvent ſa perſonne en danger, par les voyages qu'il y faiſoit ; on ne ceſſa de lui repréſenter qu'il ne pouvoit défendre encore long-temps cette place contre Zaën, qui étoit à portée de l'attaquer à tout moment avec toutes les forces de ſes états. L'infant dom Fernand, abbé de Mont-Aragon, étoit à la tête de ceux qui le preſſoient de prendre ce parti, & il n'y en avoit que très-peu qui ne fuſſent pas

ANNÉES de J. C. 1237, & suiv.

de son sentiment. Le roi fut ferme dans le sien, & partant sur le champ pour Énese avec cinquante cavaliers, il s'y rendit & alla d'abord dans l'église de Notre-Dame pleurer sur le tombeau de son oncle, dont il fit transférer dans la suite le corps à Scarpe, proche de Lérida, comme le prince défunt l'avoit ordonné par ses dernieres volontés. Après que Jacques eût rendu ses devoirs à la mémoire de ce brave homme, il établit un fils qu'il avoit, nommé dom Bernard comme lui, dans les honneurs & dans les biens qui dépendoient de la couronne; il nomma gouverneur d'Énese dom Bérenger Entenza son cousin, & pourvût la place de tout ce qu'il crut la pouvoir mettre en état d'attendre l'armée qu'il ameneroit au printemps. Il avoit annoncé son départ, lorsqu'une partie de la garnison alla trouver un Dominicain qui alloit commencer la Messe pour lui dire, que si le roi les quittoit, ils abandonneroient la place aussi-tôt qu'il seroit parti. Le religieux ayant fait rapport de cette conspiration au monarque, ce prince délibéra quelque temps sur le parti qu'il avoit à prendre; & après avoir tout pesé, jugeant que ce n'étoit pas la saison de punir une mutinerie, quand on avoit besoin des mutins, il résolut de les appaiser, leur jurant

jurant sur l'autel de la Vierge, qu'il ne s'éloigneroit pas, jusqu'à ce qu'il eût pris Valence, au-delà des frontieres de ce royaume, soit du côté de la Catalogne, soit du côté de l'Arragon. Pour les en assurer davantage, il fit venir sa famille dans le voisinage. Après son divorce avec Éléonore de Castille, il avoit épousé Yoland de Hongrie, digne femme d'un tel mari, princesse d'une rare beauté, & d'un esprit, malgré sa jeunesse, si propre pour les affaires, & de si bon conseil, que Jacques n'entreprenoit rien, qu'il ne l'eût concerté avec elle. Il la fit conduire à Burriana, où il alla l'établir, puis revint à Énese, où sa demeure ayant épouvanté Zaën, ce roi Maure lui fit proposer des conditions de paix si avantageuses, qu'on s'étonna que Jacques les eût rejetées. Il s'offroit à payer tribut; il cédoit un grand nombre de places à la bienséance des Arragonois, & consentoit même de leur faire bâtir à ses dépens une forteresse dans un des fauxbourgs de sa capitale. Les grands d'Arragon disoient tout haut, qu'aucun des prédécesseurs de Jacques n'eût refusé de telles conditions. Mais ce prince méprisa ces discours; il vouloit être roi de Valence, & cette conquête en effet, plus que nulle autre, étoit digne de lui.

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

Le rétablissement du Christianisme dans une partie si considérable de l'Espagne, fut pour ce monarque conquérant un pressant motif de religion auquel il étoit très-sensible ; la beauté du pays, sur-tout de la capitale, & la fertilité de son terroir faisoient un accessoire auquel il n'étoit pas indifférent. Les auteurs Espagnols représentent les environs de Valence comme une terre de promission ; ils conviennent néanmoins qu'elle manque de bled : mais les commodités qu'elle a pour en tirer d'ailleurs, sur-tout par la Méditerranée & par l'Océan, lui en procurent une abondance que n'ont pas toujours les campagnes où il croît. A cela près, son territoire y produit tout ce qui est nécessaire à rendre la vie non-seulement aisée, mais agréable & délicieuse. L'historien Bernardin Gomez en fait dans son Histoire plutôt un éloge pompeux qu'une description géographique. Mariana ne s'étend pas si au long ; mais ce qu'il en rapporte, forme de cette capitale une peinture naïve, à laquelle les plus magnifiques éloges ne sauroient rien ajouter ; il faudroit parler françois aussi-bien que ce savant homme s'est exprimé dans sa langue naturelle & en latin, pour bien rendre toutes les beautés de sa narration & de la ville qu'il décrit. Valence,

dit-il, est située dans cette partie de l'Espagne Tarragonoise, qu'habitoient autrefois les peuples nommés Édétains, par les anciens géographes. Elle domine une plaine très-agréable & qui produit abondamment les choses nécessaires à la vie, hors le bled qu'il faut faire venir d'ailleurs. Elle est très-peuplée, & les hommes y naissent naturellement guerriers. Le ciel & la terre concourent également à rendre son climat un des plus charmans de l'Europe. On n'y ressent point les rigueurs de l'hiver, & les chaleurs de l'été y sont tempérées par les vents de la mer. La fécondité de ses campagnes, la somptuosité de ses édifices, & la politesse de ses habitans ont fait dire, que les étrangers y oublient aisément leur patrie. Des arbres de toute espece croissent dans ses jardins, particuliérement les citronniers, les orangers, & les limonniers qu'on y plante d'ordinaire en quinconche, & qui conservent une verdure perpétuelle, que les frimats de l'hiver & les ardeurs de l'été ne flétrissent point. Les murailles sont revêtues de ces arbres en forme de pallissades, que l'on dispose de maniere qu'elles font de grands cabinets, où les branches sont enlacées les unes dans les autres avec tant d'art, que les rayons du soleil ne les peu-

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

vent pénétrer, & qu'on y est à couvert de la pluie comme dans les maisons. De ces branches diversement pliées, on compose des figures d'oiseaux, d'animaux, de toutes sortes de vases, qu'on prendroit pour des ouvrages de marqueterie dans la saison des fleurs & des fruits.

L'aspect de Valence & du terroir d'alentour forme un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Il est tel, que l'antiquité fabuleuse peignoit les champs élyséens, qui passoient pour être la demeure des bienheureux. Le Guadalaviar passe à la gauche du côté que le palais du roi regarde le soleil levant, & est joint à la ville par un pont, d'où se divisant en plusieurs ruisseaux, d'un côté il arrose la campagne, & de l'autre il porte l'eau jusque dans les maisons des particuliers, & dans les places publiques par différens canaux. Dans le voisinage de la mer est un vaste étang, qui fournit une multitude prodigieuse d'excellens poissons. Enfin rien ne manque à cette contrée pour être une des plus belles provinces de l'Europe.

A la vue d'une si importante conquête, dom Jacques fut sourd à toutes les remontrances que lui firent ses courtisans, pour l'empêcher de mettre en exé-

cution le projet qu'il en avoit formé. Ce fut l'an 1238 qu'il investit cette ville, après que la faction de Zéith l'eût introduit dans Alménara, & qu'il se fut rendu maître de quelques autres postes considérables qui l'incommodoient. Le roi d'Arragon commença le siege de Valence avec une si petite armée, qu'on l'accusa hautement de témérité. A peine avoit-il avec lui deux mille hommes, lorsque partant de la forteresse d'Énese, il s'alla poster entre la ville capitale & une bourgade nommée Grao, qui étoit placée sur les bords de la mer, à la distance d'un mille, ou d'un peu plus d'un quart de lieue. Il se ménagea si bien dans ce poste important, qu'il tint les assiégés en bride, & eut tout le temps de recevoir des troupes qui le venoient joindre à grandes journées de toutes parts. Outre celles qui furent levées dans ses états, il lui en vint de France & d'Angleterre. Nul particulier ne lui en amena de plus lestes, & en plus grand nombre que Pierre Amel, archevêque de Narbonne; & aucunes ne firent mieux leur devoir. Ainsi l'armée au fort du siege se trouva composée à peu-près de soixante mille hommes. L'usurpateur Zaën qui ne comptoit pas trop sur la fidélité de ses sujets, ne sortit point dans la plaine; mais il dé-

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

fendit ses murailles avec toute la vigilance & toute la valeur qui lui pouvoient donner le loisir d'attendre les divers secours qu'il avoit envoyé demander aux princes de sa nation, & particuliérement en Afrique. Il parut à la vue de la ville assiégée une armée navale du roi de Tunis, qui donna beaucoup d'espérance au prince mahométan, mais qui ne lui fut d'aucune utilité. Dom Jacques en ayant été averti, alla attendre ces troupes en personne dans une embuscade près de la mer; mais elles n'oserent tenter la descente; elles en firent cependant une à Péniscola, qu'elles crurent pouvoir emporter d'emblée, pendant que l'armée Arragonoise sembloit n'avoir d'attention que pour réunir tous ses efforts contre Valence. Ces barbares repoussés avec une grande perte, furent contraints de remonter avec précipitation sur leurs vaisseaux, & de quitter enfin la côte d'Espagne à la vue de la flotte du roi d'Arragon, qui parut à propos pour les en chasser. La retraite précipitée des Tunisiens répandit la consternation parmi les assiégés, & ne laissa plus d'autre ressource, que dans le parti qu'ils prirent de se défendre jusqu'à la mort.

On battoit cependant Valence avec toutes sortes de machines, & l'on dit

même qu'on s'y servit d'une espece de bombes appellées cohetes, faites de quatre parchemins, & pleines de matieres propres à mettre le feu quand la meche venoit à y prendre, & à les faire éclater dans les endroits de la ville où elles étoient lancées. On donnoit de fréquens assauts à mesure qu'on faisoit des breches, & l'ardeur des assiégeans étoit si grande, qu'il n'y avoit entr'eux de contestation que pour être employés aux attaques, où il y avoit plus de péril. Comme il arrivoit tous les jours de nouvelles troupes qui grossissoient l'armée Arragonoise, les derniers venus occupoient toujours les postes les plus exposés, ainsi les attaques se faisoient d'ordinaire par des gens frais & intéressés à établir leur réputation. Le roi d'Arragon se trouvoit par-tout, & son exemple relevoit le courage des moins braves. Personne ne craignoit que pour lui. La reine même qui vint au camp, l'accompagnoit souvent à cheval avec une intrépidité qui faisoit plaisir au monarque, & donnoit de l'admiration aux soldats. La valeur du prince rendoit quelquefois les sujets téméraires; il étoit obligé de les réprimer, & de courir lui-même souvent aux lieux où ils s'avançoient trop, pour empêcher qu'ils ne tombassent dans les embuscades des

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

Sarrasins ; les Almagaraves, genre de milice, célebre dans les armées de ce temps-là, combattant à pied & à cheval à peu-près comme nos dragons, auroient été enlevés sans lui. Il eut du chagrin d'une perte que firent les gens de l'archevêque de Narbonne, par une feinte sortie des Maures, qui les attirerent en fuyant dans un piege qu'ils leur avoient tendu. Cet événement étoit récent, lorsqu'une autre troupe s'avançant trop dans une rencontre à peu-près pareille, il y courut pour les arrêter, & reçut un coup de fleche au front ; il fut le seul qui ne fut pas effrayé, du coup dont il avoit été frappé ; mais la blessure ne se trouva pas dangereuse, & il en fut quitte pour l'ennui de demeurer dans sa tente sans paroître en public pendant cinq jours, le visage lui étant enflé considérablement, & l'enflure lui ayant offusqué un œil.

La vigilance du Mahométan Zaën, & l'espérance d'un secours qu'il attendoit, ou d'Almérie, ou de Murcie, fit durer le siege depuis le printemps jusqu'au commencement de l'automne, que les bourgeois de Valence dépourvus de vivres, commencerent à le menacer de traiter avec le roi d'Arragon, s'il ne vouloit entrer lui-même en négociation ; il vit bien la nécessité de déférer à leurs instan-

ces, il s'y rendit, & envoya Halialbatan à l'Arragonois lui faire des propositions. Elles étoient si avantageuses, que Jacques ne balança point à les accepter. On convint de part & d'autre, qu'un neveu de Zaën, que l'on nommoit Abulamalet, viendroit dans le camp terminer le traité. Le roi d'Arragon l'envoya recevoir par deux des plus grands seigneurs de sa cour, jusqu'à la porte de la ville assiégée. Pendant qu'ils l'amenoient, deux aventuriers Maures, bien montés la lance en arrêt, vinrent jusqu'à la tente du roi, & demanderent deux chevaliers qui voulussent entrer en lice avec eux; ces sortes de combats bizarres étoient encore en usage aux temps que nous parcourons. Plusieurs guerriers se présenterent pour être les champions de la nation, entr'autres un domestique du roi nommé dom Simon Tarassone, & un Catalan qu'on nommoit dom Pedre Clariana. Le roi fit difficulté de permettre à Tarassone de combattre. La superstition avoit prévenu les esprits avec tant d'empire touchant ces sortes de combats singuliers, qu'on étoit persuadé que le Ciel s'intéressoit à l'événement, & n'accordoit un succès heureux qu'à ceux qui l'avoient mérité par leur innocence & par leur vertu. Jacques objecta au champion cer-

ANNÉE de J. C. 1238, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

tains vices auxquels il étoit sujet, & lui prédit qu'il seroit vaincu ; il en arriva en effet ainsi. Cependant Tarassone pressa ; le roi se rendit à ses instances : mais au premier coup de lance, le Sarrasin fit quitter l'arçon à l'Espagnol, & le renversa de son cheval, moins incommodé de sa chûte, que honteux de son désavantage : Clariana répara l'honneur de la nation, par la seule fierté avec laquelle il poussa son cheval contre son adversaire. Au milieu de la course le Maure eut peur, & tournant bride tout d'un coup, prit la fuite & se retira dans la ville. Abulamalet & ses conducteurs s'étoient arrêtés en chemin pour être spectateurs du combat. Quand il fut fini, le Sarrasin prit avec lui le champion Maure qui avoit renversé Tarassone, & l'amena au roi d'Arragon, qui leur fit à l'un & à l'autre toutes les caresses qu'ils pouvoient attendre d'un monarque civil, & qui savoit estimer la valeur.

La conférence fut secrete, & personne n'y fut admis que la reine & un interprete : on convint que non-seulement Valence, mais toutes les places du royaume situées en deçà du Xucar seroient rendues au roi d'Arragon ; qu'il y auroit treve pour huit ans, à l'égard de celles qui sont au-delà ; que ceux qui voudroient

abandonner Valence, se retireroient dans les villes de Dénia & de Cullera, où ils seroient sous la protection du roi vainqueur à couvert des insultes de ses sujets; qu'ils pourroient sortir avec leurs équipages, leur argent, leurs meubles, & toutes les choses qui étoient de nature à être transportées, sans que personne les inquiétât, & eût droit de visiter leurs hardes; qu'on employeroit à ce transport cinq jours consécutifs avant que de rendre la ville, & que les Chrétiens y entrassent. Les choses étant ainsi arrêtées, pendant qu'Abulamalet en portoit la nouvelle au roi de Valence, le roi d'Arragon rendit public le traité qu'il venoit de conclure avec les Mahométans, & en attendoit les conjouissances, lorsqu'il fut averti que les grands, irrités de n'y avoir eu aucune part, s'en plaignoient hautement, & disoient, qu'il étoit étrange que le roi eût précipité une affaire qui demandoit tant de délibération, & qu'il laissât emporter aux vaincus des richesses qui devoient être la récompense des vainqueurs; qu'on s'attendoit qu'il en useroit comme à Majorque, dont les maisons avoient été livrées en proie aux soldats; que les dépouilles dont ils s'étoient enrichis dans cette isle, les avoient animés à suivre le roi à Valence. Le con-

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

quérant ne s'étonna point de ces murmures imprudens, & ne les méprisa point aussi ; il parla aux grands qui l'avoient accompagné dans son expédition avec une fermeté mêlée de douceur, & leur fit comprendre par tant de raisons la justice d'un procédé, qui laissant aux vaincus de quoi se défendre du désespoir, réservoit assez aux vainqueurs pour remplir leurs espérances, qu'il les satisfit pleinement : ainsi les choses furent exécutées au contentement de chacun. Cinquante mille Maures, tant hommes que femmes & petits enfans, sortirent de Valence, & suivirent la fortune de leur roi. Le victorieux fit son entrée dans cette capitale la veille de S. Michel, au mois de septembre, de l'année 1238. Son premier soin fut d'y établir solidement le Christianisme, sous l'autorité d'un évêque, & d'y faire consacrer une cathédrale selon sa dévotion ordinaire, sous le nom de la Mere de Dieu. Le roi d'Arragon n'omit rien de tout ce qu'il croyoit pouvoir contribuer à faire fleurir la religion dans sa nouvelle conquête. Ensuite il partagea aux Chrétiens qui l'avoient secondé dans cette glorieuse entreprise, toutes les terres abandonnées par les Maures, & appella des colonies d'Arragonois & de Catalans, pour sup-

pléer au peuple infidele qui étoit sorti de la ville & des environs. Plusieurs de deçà les monts y passerent, y établirent leur demeure, & firent bâtir des maisons dans tous les quartiers. Ainsi Valence devint en peu de temps plus belle & plus peuplée qu'elle n'avoit jamais été; il agrandit même son enceinte de murailles, qui ne comprenoit auparavant que mille pas géométriques de circuit; & au-lieu qu'elle étoit ronde, on lui donna une figure quarrée, telle qu'on la voit encore aujourd'hui. Le roi fit des loix exprès pour ce nouveau peuple, & n'écouta pas les Arragonois, qui vouloient y vivre selon celles de leur pays natal. Il méprisa même les remontrances qu'ils lui firent pour l'engager à faire rédiger le recueil de ces loix en langue espagnole; il les avoit écrites en catalan, que Gomez appelle la langue limousine; on n'y changea rien: & il fallut que la fierté arragonoise en passât par-là.

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

La réduction de Valence & d'une si grande partie du royaume de ce même nom, ne laissoit plus guere à dom Jacques de chemin à faire pour atteindre les limites marquées aux conquêtes de l'Arragon. Il vouloit observer la treve qu'il avoit faite avec les Maures, mais ses lieutenans y contrevinrent durant un

ANNÉES de J. C. 1238, & suiv.

voyage qu'il fit en France, pour pacifier les habitans de Montpellier, qui étoient depuis quelque temps divisés entr'eux: quoiqu'à son retour à Valence il eût châtié les coupables, les Sarrasins reprirent les armes, & forcerent le roi d'Arragon à de nouvelles hostilités. Le Mahométan Zaën, qui prévit que ce conquérant seroit bientôt maître de tout le royaume, où il ne lui restoit plus que peu de villes à subjuguer, fit proposer au roi d'Arragon de le mettre en possession de celle d'Alicante, qui lui eût rendu plus facile la conquête de toutes les autres, à condition que ce prince lui donneroit en échange l'isle de Minorque pour y vivre en paix. Le roi n'y voulut pas consentir, parce qu'Alicante ressortissoit alors de la province de Murcie, & se trouvoit comprise dans les limites assignées aux conquêtes des Castillans. Dom Jacques alla son chemin, & en peu d'années, malgré de grands démêlés domestiques qu'il eut avec ses sujets à l'occasion de ses enfans, il imposa le joug à toutes les villes Sarrasines de la domination de Valence. Xativa, l'ancienne Setabe, fut la derniere qui se rendit au roi d'Arragon; mais elle se soumit enfin, & à quelques aventuriers près, qui conserverent leur liberté un peu plus long-

temps que les autres dans les montagnes voisines du royaume de Castille, plutôt pour voler & pour y exercer des brigandages que pour faire la guerre, tous les Sarrasins de la contrée reconnurent le monarque victorieux pour leur unique souverain.

ANNÉES de J. C. 1239, & suiv.

On ne peut exprimer l'alégresse que causa la conquête du royaume de Valence à toute l'Espagne Chrétienne : un si rude coup ébranla les fondemens de la domination sarrasine, & dès-lors elle commença d'être sur le penchant de sa ruine. En effet, la perte d'un si grand pays fut d'autant plus funeste aux Maures, que ce qui leur restoit de provinces en Espagne, étoit occupé par différens chefs plus redoutables les uns aux autres par leur mésintelligence, que ne l'étoit le roi de Castille, toujours attentif à profiter de leurs divisions. Après la mort du roi Abenhut, Mahomad Alhamar, qui de simple berger s'éleva par tous les degrés de la milice jusqu'aux premieres dignités dans les troupes mahométanes, s'étoit emparé de Grenade & y avoit fondé la monarchie, qui depuis a porté ce nom. Il avoit ajouté ce petit royaume aux autres places qu'il possédoit en souveraineté. La Murcie s'étoit donnée un roi nommé Hudiel, au préjudice

ANNÉES de J. C. 1239, & suiv.

d'Alhamar dont elle avoit secoué le joug. Séville n'avoit plus qu'un gouverneur particulier, & les Algarves, langue de terre située au midi du Portugal, obéissoient à un prince nommé Jaffon, résidant à Niébla. Le roi Ferdinand étoit demeuré depuis la conquête de Cordoue quelques années dans ses états, où il s'étoit remarié avec Jeanne de Ponthieu, fille de Simon, seigneur de Dammartin, & d'Adélaïde, princesse Françoise, issue du sang de nos rois; il avoit fait commencer un recueil de loix que son successeur fit achever; & pour mettre les lettres en honneur, il avoit résolu de transférer, comme il fit quelque temps après, l'université établie par Alphonse le Noble à Palence, dans la ville de Salamanque, où elle est encore aujourd'hui. Ce prince pensoit à la guerre pendant qu'il étoit occupé dans ces exercices de paix. L'inquiétude des Maures l'engagea à la recommencer plutôt qu'il ne l'eût fait. Profitant de son éloignement, ceux de Séville d'un côté, de l'autre Alhamar, homme vif & intéressé à maintenir sa réputation parmi ses sujets, infestoient les frontieres de Tolede & de l'Andalousie Chrétienne. Dom Alvare de Castro, qui en avoit la garde, vint lui-même informer le roi du besoin qu'il avoit de secours.

Alhamar en effet assiégea la ville de Martos où étoit la femme de dom Alvare, pendant que le mari alloit à la cour. Dom Alphonse de Ménésez, à qui Castro avoit laissé en son absence le soin de sa place, en étoit sorti pour aller en parti avec les plus braves de ses soldats, lorsqu'Alhamar la vint investir. La gouvernante ne s'étonna point, & joignant le stratagême au courage, elle fit déguiser & armer toutes les femmes qui se trouverent dans la forteresse. Cette nouvelle troupe d'amazones affecta de se faire voir sur les remparts, & tint en respect les ennemis du nom chrétien, qui craignirent de trouver à Martos plus de résistance qu'ils ne pensoient. Comme la place étoit bloquée de toutes parts, il étoit difficile à dom Alphonse d'y pénétrer. Mais dom Diégo Pérez Varas, habitant de Tolede & officier distingué par sa bravoure, rangea sa petite troupe en escadron; & s'étant mis à la tête, il força les retranchemens des ennemis, se fit jour l'épée à la main au travers de ceux qui s'opposoient à son passage, & se jeta dans la place. Ménésez, suivi de ses soldats, profita de cet avantage. Il rentra dans Martos, avant que le prince mahométan en eût réglé les attaques. Enfin Alhamar perdit l'espérance de forcer la

ANNÉES de J. C. 1239, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1235, & suiv.

ville à se rendre ; & contraint par la disette, autant que par la bravoure des assiégés, il leva honteusement le siege. Dom Alvare n'eut pas le bonheur de voir sa courageuse femme après une si belle action ; il étoit reparti de la cour de Castille pour retourner en Andalousie, lorsqu'il tomba malade à Orgas, & y finit une vie glorieuse par toute la valeur & tous les exploits qui rendent les guerriers célebres dans l'histoire.

Ferdinand sentit vivement la perte de ce grand capitaine, & se pressa de marcher en personne vers l'Andalousie, où un Almohade Africain étoit passé depuis quelque temps, pour réunir les Mahométans sous un même chef contre les Chrétiens. On ne sait ni son nom ni sa naissance ; mais tout le monde convient du fait, & l'histoire nous apprend, qu'il fut pris à l'arrivée du roi Ferdinand, avec un assez grand nombre de villes, pour obliger Alhamar à demander une treve, qui lui fut accordée pour un an. Le roi de Castille étoit retourné à Burgos, après avoir employé plus de treize mois dans cette derniere expédition. Il attendoit que la treve fût expirée, pour tenter une nouvelle entreprise contre le royaume de Grenade, lorsqu'étant tombé malade, il résolut jusqu'à ce qu'il eût

rétabli sa santé, d'envoyer toujours devant avec son armée, le prince dom Alphonse, son fils aîné & son héritier présomptif. La fortune du pere vint au-devant du fils. Alphonse étant arrivé à Tolede, y trouva des ambassadeurs de Hudiel, roi de Murcie, qui craignant le roi de Grenade plus fort & plus habile que lui, venoit offrir à Ferdinand de mettre sous sa protection son royaume, de l'introduire dans ses places, & de le reconnoître pour maître, à condition qu'il lui laisseroit pour vivre en homme qui portoit le nom de roi, la moitié des tributs qui y payoit le peuple, & qu'il entreprît sa défense contre le roi de Grenade, le plus formidable de ses ennemis. Le prince trouva les offres trop belles pour balancer à les accepter. Il n'y avoit point de temps à perdre; les Sarrasins étoient des esprits légers & décriés pour leur inconstance. Alphonse présuma que le roi approuveroit ce qu'il alloit faire, & marcha sans le consulter à Murcie, pour traiter en personne avec Hudiel. Il fut mis en possession de toutes les forteresses des villes, nommément de celle de la capitale, où Ferdinand, qui étoit accouru au bruit d'un événement si heureux, fit des actes de souverain, même en faveur de la religion chrétienne,

ANNÉES de J. C. 1239, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1240, & suiv.

dont on conserve encore les monumens. Lorca, Mula & Carthagene refuserent le nouveau joug; on n'eut pas le temps de les assiéger. Le roi étoit rappellé en Castille pour des affaires que l'histoire ne marque pas; mais qui devoient être considérables, puisqu'elles obligerent ce prince de quitter la frontiere en un temps où sa présence y étoit si nécessaire.

A peine le roi Ferdinand & le prince dom Alphonse son fils étoient retournés à Burgos, qu'ils apprirent qu'une partie de leurs troupes conduites par un frere naturel du roi, nommé dom Rodrigue Alphonse de Léon, avoit été défaite dans le royaume de Grenade, où il avoit perdu de fort braves gens, qu'Alhamar, enflé de ce succès, étoit entré à main-armée dans l'Espagne Chrétienne, & y faisoit de grands dégâts. Ferdinand, frappé de cette nouvelle, craignit en même temps pour la Murcie & pour l'Andalousie Castillane. Dans le dessein de faire face de toutes parts à l'ennemi, il sépara ses forces, & envoya un gros détachement à Murcie avec son fils, pendant qu'il mena l'autre en personne du côté d'Arjone, qu'il enleva bientôt après aux Sarrasins, & de Jaën, ville dont il méditoit alors la conquête. A l'arrivée de Ferdinand, Alhamar se mit à couvert sous ses places

d'Andalousie, & se tint à son tour sur la défensive : mais le roi ne lui permit pas d'y être long-temps en repos ; ayant divisé son armée, il en donna une partie à dom Alphonse de Molina son frere, avec ordre de s'avancer le plus avant qu'il pourroit vers Grenade. Alphonse en approcha de si près, qu'il se trouva à portée d'y mettre le siege. Il ne doutoit pas que s'il paroissoit quelque secours pour le faire lever, le roi ne fût bientôt à lui pour empêcher les approches. Ferdinand n'attendit pas que le secours parût ; il n'eût pas plutôt eu avis que la ville de Grenade étoit assiégée, qu'il prit sa marche de ce côté-là, & arriva au siege à propos pour combattre une nombreuse armée de Maures qui se présenta pour l'attaquer. Il la défit en bataille rangée ; mais il n'eut pas le loisir de prendre une ville aussi forte & aussi peuplée que l'étoit cette capitale, dans un temps où il eut avis que les Maures d'Andalousie assiégeoient Martos. A cette nouvelle il envoya le prince dom Alphonse son frere & le grand-maître de Calatrava au secours de la place avec un gros détachement. Ferdinand y accourut lui-même, mais les deux généraux avoient déja forcé les Maures à lever le siege. Le roi de Castille donna du repos à ses troupes,

ANNÉES de J. C. 1241, & suiv.

Année de J. C. 1242, & suiv.

& peu de temps après il résolut d'assiéger dans les formes la ville de Jaën, qui avoit été jusques-là le plus fort rempart de ce qui restoit aux Maures de leurs anciennes conquêtes. Il avoit long-temps balancé à l'entreprendre : Jaën étoit estimé imprenable par sa seule situation. Les Sarrasins avoient ajouté aux avantages de la nature tout ce que l'art leur avoit pu fournir ; & rien ne manquoit dans la place, de toutes les provisions qui étoient nécessaires pour empêcher qu'on ne l'affamât. La garnison étoit très-nombreuse, & les munitions de guerre presque inépuisables, fournissoient aux Infideles des armes & des machines de toutes les sortes pour se défendre long-temps. Ferdinand craignoit d'y risquer la réputation de ses armes, d'y ruiner ses troupes, de se mettre hors d'état d'entreprendre le siege de Séville, sans laquelle il étoit persuadé, qu'il ne seroit jamais maître de l'Andalousie, & qui seule lui paroissoit mériter qu'il hazardât tout pour la conquérir. Dom Pélage Corréa, grand-maître de l'ordre de S. Jacques, qui jusques-là avoit suivi avec beaucoup de gloire l'infant dom Alphonse dans la guerre de Murcie, lui fit envisager les avantages d'une si importante conquête, & lui allégua des raisons si fortes pour le

déterminer, qu'enfin le ſiege de Jaën fut réſolu. On juge de la bonté des conſeils par l'heureux ſuccès des événemens : Jaën ſe défendoit d'une maniere à attendre aiſément le ſecours qu'Alhamar, roi de Grenade, lui pouvoit donner, lorſque ce prince, embarraſſé par une faction puiſſante qui menaçoit de le détrôner, & ne voyant pas d'autre appui qui pût ſûrement le maintenir ſur le trône, que la protection du roi de Caſtille, réſolut d'avoir recours à ce monarque. Il traite, il ſe tranſporte lui-même dans le camp de l'armée chrétienne, ſous la foi publique, & ayant offert à Ferdinand de lui faire rendre la ville de Jaën, de devenir ſon feudataire, de le ſuivre à la guerre, de combattre ſous ſes ordres, de ſe trouver aux États-Généraux du royaume de Caſtille, comme ſujet de la monarchie, de partager avec lui les tributs qu'il levoit dans toute l'étendue de ſa domination, pourvu qu'il lui en aſſurât la poſſeſſion paiſible pour lui, pour ſes enfans, pour ſes ſucceſſeurs, l'accord fut conclu ; Jaën ſe rendit, Ferdinand y entra comme en triomphe à la tête de ſon armée. Il érigea cette ville en évêché, en fit conſacrer la principale moſquée, par dom Guttiere, évêque de Cordoue, & n'oublia rien pour y établir la religion

Années de J. C. 1243, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1243, & suiv.

chrétienne sur les débris du Mahométisme. Alhamar de son côté observa fidélement tous les articles du traité qu'il venoit de conclure avec le roi de Castille. A sa sollicitation, la ville d'Alcala *Guadayra* se rendit aux troupes de Ferdinand. Il porta le ravage aux environs de Carmone, & dans le territoire de Xérez, villes soumises à la domination sarrasine.

Après la prise de Jaën, Ferdinand crut ne pouvoir plus manquer Séville: mais il venoit de s'élever un fâcheux différend entre son fils & Jacques le Conquérant, roi d'Arragon, dont on eut sujet de craindre les suites. Le prince dom Alphonse de Castille, ayant heureusement réduit les trois villes de la Murcie qui avoient refusé de se soumettre, voulut passer plus avant, & moins religieux que l'Arragonois à observer les anciens traités, il avoit fait solliciter quelques places Sarrasines dans le voisinage de Murcie, & dépendantes de Valence, que dom Jacques, alors trop occupé des démêlés de sa famille dans l'intérieur de son royaume, n'avoit pas encore eu le loisir d'obliger à se soumettre. Un tel procédé avoit offensé d'autant plus vivement ce monarque, qu'il se l'étoit moins attiré, & que par le ménagement qu'il avoit eu pour

pour le roi de Castille, en refusant l'échange d'Alicante, que Zaën lui avoit offert, il méritoit qu'on eût pour lui quelque égard. Il étoit venu sur les lieux, & avoit même traité durement quelques Castillans, qui s'étoient trouvés parmi les garnisons ennemies, & qu'on y avoit pris prisonniers. L'affaire s'aigrissoit, & les deux couronnes étoient sur le point de tourner l'une contre l'autre les armes qu'elles avoient si heureusement employées contre leurs ennemis communs, si des gens sages des deux nations n'eussent travaillé fortement à pacifier un différend si nuisible au bien public. Le moyen dont ils se servirent, fut de faire épouser au prince de Castille, Violante d'Arragon, fille aînée de Jacques. Les deux rois y donnerent les mains, toujours sages, & toujours disposés à bien vivre l'un avec l'autre. Alphonse avoit moins de penchant à ménager le roi d'Arragon : mais la fille lui plut, il l'aima, & la mena à Valladolid, où les noces furent célébrées avec pompe. Ainsi la concorde fut rétablie entre les princes & les deux nations.

Années de J. C. 1244, & suiv.

Ferdinand ne quitta pas la frontiere, & n'assista point au mariage. Il étoit alors uniquement occupé du siege de Séville, & ne pensoit qu'à s'y préparer; il n'alla

ANNÉES de J. C. 1245, & suiv.

pas même aux obseques de la reine Bérengere sa mere, qui mourut environ vers ce temps-là, princesse respectable par sa vertu, & aussi digne d'être mere du saint roi Ferdinand, que Blanche le fut d'avoir donné à la France le plus saint de nos rois, dans la personne de S. Louis. La mort de Rodrigue Ximénès, ce célebre archevêque de Tolede, dont nous avons si souvent cité les Annales, augmenta la tristesse publique, que causa la mort de la reine Bérengere. Il étoit allé à Lyon, où le pape Innocent III tenoit alors un concile. Rodrigue avoit entrepris ce long voyage, dans le dessein de porter ses plaintes contre l'archevêque de Tarragone, qui avoit excommunié ce grand prélat, parce qu'en qualité de primat d'Espagne, il avoit marché la croix levée dans le territoire de sa métropole. Après un jugement favorable à sa personne, & peu décisif pour sa dignité, s'étant embarqué sur le Rhône pour retourner à Tolede, il tomba malade d'une fievre violente qui le conduisit au tombeau. Il fut inhumé dans le monastere des Bernardins à Huerta, ville située sur les frontieres de l'Arragon, où l'on voit encore son tombeau près du grand autel, avec une inscription latine, dont voici le sens : *LA*

NAVARRE EST MA MERE, LA CASTILLE MA NOURRICE, PARIS MON ÉCOLE, TOLEDE MA DEMEURE, HUERTA MON SÉPULCRE, LE CIEL MON REPOS. La Chrétienté eſt redevable au zele de cet incomparable prélat, d'avoir plus contribué que perſonne à échauffer celui des rois chrétiens, pour chaſſer les Maures d'Eſpagne. La Caſtille, où il fut long-temps l'ame des conſeils & du miniſtere, lui a des obligations immortelles; les lettres, & en particulier l'hiſtoire lui doivent de la reconnoiſſance. L'obligation qu'il avoit à la monarchie où il avoit été comblé des faveurs de la fortune, le porta à inférer dans ſes mémoires, ſimples d'ailleurs & inſtructifs, par rapport à leur briéveté impolie, des éloges & ſouvent des fables, qui ſe doivent faire lire avec précaution. A tout conſidérer, c'étoit un grand homme, de mœurs irréprochables, d'une prudence conſommée dans le choix des expéditions, d'un génie élevé & propre aux grandes choſes, d'un courage au-deſſus des difficultés, attaché aux devoirs de ſa profeſſion, portant dans le gouvernement de l'état la droiture & la charité d'un ſaint évêque, & n'entrant dans les affaires du ſiecle, que par le

Années de J. C. 1247, & ſuiv.

ANNÉE de J. C. 1247, & suiv.

rapport essentiel qu'elles avoient alors en Espagne avec celles de la religion & de l'église. Il est à croire, que du ciel il contribua à attirer sur les armes du roi Ferdinand, la bénédiction qu'eut ce prince dans la fameuse entreprise de Séville.

Ce fut l'an 1247 que cette capitale de l'Andalousie fut assiégée par le roi de Castille, après que sa flotte eut défait celle des Maures Africains venue de Tanger & de Ceuta pour garder l'embouchure du Guadalquivir. Séville qui n'en est pas éloignée, étoit dès-lors une des plus belles villes de l'Europe, non-seulement par cette situation, qui l'enrichit du commerce des deux mers; mais par l'étendue de son enceinte, par la somptuosité de ses édifices, par la fertilité de son terroir, & par l'agrément & la beauté de son climat. Elle étoit encore la capitale de l'empire du roi de Maroc en Espagne; ceux qui portoient dans cette ville le titre de roi lui rendoient hommage, & lui payoient tribut. La flotte de Ferdinand servit à empêcher tous les secours qui pouvoient venir de la part du monarque Africain à Séville. Comme elle est séparée d'un grand fauxbourg par la riviere, & que l'on va de l'un à l'autre par un pont, le roi campa au-des-

fous de la ville, dans la plaine de *Tablada*, près des rives du Guadalquivir qui baigne fes murailles. Il envoya le grand-maître de l'ordre de S. Jacques, dom Pélage Pérez Corréa, prendre fon pofte du côté du fauxbourg, dans une bourgade ou petite ville nommée *Aznalfarache*, pour tenir tête à Aben-Jaffon, roi de Niébla, qui étoit accouru au fecours de Séville avec une nombreufe troupe d'Infideles, qui s'étoient déja faifis de tous les poftes voifins. Ainfi rien n'entroit dans Séville, que quelques barques qui échappoient à la vigilance de celles que le roi avoit diftribuées audeffus du pont : mais par la valeur du grand nombre de guerriers qui fe trouvoient dans une fi grande ville, & par le foin que l'on avoit pris de la munir de toutes les chofes néceffaires pour foutenir un long fiege, les affiégeans avançoient peu. Soit dans les forties, foit dans les attaques, les braves fe faifoient remarquer, mais ils ne recueilloient qu'une réputation paffagere. Les progrès du fiege étoient lents, & toute la fatisfaction du roi fe bornoit au plaifir de commander des troupes infatigables, & que leur courage n'abandonnoit point au milieu des plus grands dangers. Un coup de hardieffe dont il fut témoin oculaire,

Années de J. C. 1247, & fuiv.

ANNÉES de J. C. 1247, & suiv.

devint pour lui un sujet d'admiration. Dom Garcie Vargas, cavalier fameux par la valeur qu'il montra durant le siege, trouva sept Maures qu'il se mit en devoir d'attaquer; son compagnon moins hardi que lui ne voulut pas tenter l'aventure, & se retira avec précipitation. Vargas ne crut pas qu'il fût d'un homme sage de se mesurer seul contre sept. Mais il fut assez intrépide pour les attendre avec fierté, résolu de les combattre s'ils l'attaquoient; on dit que l'ayant reconnu, ils n'oserent passer outre, tant son nom étoit redouté. Quand il leur eut donné le temps de prendre leur parti, il prit le sien; & comme s'il fût revenu d'un voyage, ou d'une promenade, il tourna lentement, & revenoit à petits pas du côté où étoit le camp, lorsqu'en étant déja assez près, il s'apperçut qu'il avoit perdu l'agraffe qui fermoit son casque; alors il retourna sur ses pas avec le même sangfroid, & l'alla chercher jusqu'au lieu où les cavaliers Sarrasins paroissoient encore. Après avoir ramassé ce qu'il cherchoit, il s'en revint avec autant de gravité qu'il avoit fait la premiere fois. Cette bravoure espagnole fut fort applaudie, & ce qui doit être du goût de toutes les nations du monde, on ne put jamais le forcer à dire le nom du timide guer-

rier qui l'avoit abandonné dans le péril.

L'hiver n'interrompit point le siege de Séville ; mais on étoit déja au printemps, & on n'y avoit fait que peu de progrès. Cependant l'armée chrétienne s'affoiblissoit de jour en jour, la maladie s'y étoit mise, & les soldats étoient rebutés de tant de fatigues inutiles. Pour faire de plus grands efforts on attendoit les troupes de Grenade que devoit amener Alhamar, & celles que le prince Alphonse occupoit depuis long-temps en Murcie ; ni les unes ni les autres ne paroissoient ; & pour surcroît de disgrace, on apprenoit que ce dernier, malgré son alliance avec le roi d'Arragon, s'étoit de nouveau brouillé avec ce monarque ; qu'il avoit sollicité Xativa de se donner à lui, dans le temps que le roi son beau-pere se préparoit à l'assiéger ; qu'il s'étoit emparé d'Enguerra ; qu'enfin Jacques pour repousser l'injure, avoit pris sur les Sarrasins, dans les limites de la Castille, Villéna, Sarsia, Bugarra ; qu'ainsi la guerre s'allumoit entre les deux couronnes chrétiennes, avec danger que les Infideles n'en profitassent pour se réunir. Le roi Ferdinand ne sentit jamais mieux le soin que le Ciel prenoit de lui, que dans cette conjoncture fâcheuse. Dans le fort de l'inquiétude que lui donnoient ces

ANNÉES de J. C. 1247, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1247, & suiv.

événemens, & le peu de succès de son entreprise, Alhamar parut avec un corps considérable de troupes; plusieurs prélats lui en amenerent, qu'ils avoient levées à leurs dépens. Deux fils du roi, les infans dom Fabrique & dom Henri, les grands-maîtres de Calatrava & d'Alcantara, dom Garcie de Cordoue, dom Pedre de Gusman, dom Pedre Ponce de Léon, dom Gonzalve Giron, & d'autres grands arriverent au camp avec leur suite, & l'on avoit déja eu nouvelle que les affaires de Murcie avoient été accommodées par l'habile reine d'Arragon, qui s'étoit rendue médiatrice entre son gendre & son mari; que Jacques assiégeoit Xativa qu'il prit cette année-là en effet; & qu'Alphonse venoit à Séville avec dom Dieghe de Haro, & d'autres seigneurs qui le suivoient. Bientôt on les vit arriver avec une joie incroyable de l'armée. Pour comble de bonheur, le roi de Castille apprit que Carmone, ville située à six lieues de Séville, s'étoit rendue d'elle-même à l'armée chrétienne, dans la crainte d'avoir à soutenir un siege, dont les habitans ne vouloient point éprouver les suites funestes. Ferdinand se voyant donc en état de presser plus vivement les assiégés, qu'il ne l'avoit pu faire jusques-là, fit redoubler par-

tout les attaques ; & comme le pont de bateaux qui joignoit le fauxbourg avec la ville, unissoit les forces des Infideles, & leur donnoit moyen de défendre plus aisément l'un & l'autre, il le fit rompre à la persuasion de l'amirante dom Raymond Boniface, qui prenant l'occasion du flux & d'un vent d'ouest forcé, qui le secondoit, risqua deux gros bâtimens pour l'exécution de cette entreprise. L'un des deux navires venant à heurter impétueusement contre les barques, dont ce pont étoit composé, rompit les chaînes de fer qui les attachoient ; quelques bateaux coulerent à fond, & le pont s'écroula dans la riviere. On tira delà deux grands avantages, le premier d'empêcher la communication de la ville avec le fauxbourg, l'autre de donner passage aux vaisseaux pour arrêter plus aisément les vivres, qui venoient aux assiégés par ce côté du fleuve, où la flotte jusques-là n'avoit pu passer. Le succès de cette expédition parut être aux assiégeans un présage heureux, & un gage assuré de la victoire. Les Chrétiens animés d'une nouvelle confiance, s'empressent de planter les échelles pour escalader la place, les autres montent à l'assaut par les breches. Le principal effort des combattans étoit au fauxbourg de

ANNÉES de J. C. 1247, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1248, & suiv.

Triana. Ce poste étoit vivement attaqué, mais les assiégés le défendirent avec une valeur qui étonna plus d'une fois les assiégeans. Ceux-ci cependant serroient la ville de près, la faim commençoit à s'y faire sentir parmi le peuple accoutumé jusques-là à vivre dans l'abondance. Enfin Séville insensiblement, quoique toujours bien défendue, se trouva réduite à l'extrêmité, & demanda enfin à capituler. Le traité fut long à conclure ; le gouverneur & les habitans consentirent d'abord de payer au roi de Castille, le même tribut qu'ils payoient aux Miramolins d'Afrique. Ils offrirent ensuite le tiers, & puis la moitié de la ville. Ferdinand non-seulement la voulut entiere, mais il prétendit avoir de plus toutes les places du territoire : il se relâcha néanmoins jusqu'à laisser à Jaffon, roi des Algarves, les villes de Niébla & d'Aznalfarache, qu'il possédoit en Andalousie ; il donna permission aux Maures qui voudroient sortir de la ville, de se retirer où il leur plairoit avec Axata leur gouverneur. Cent mille ames en sortirent, ou pour passer en Afrique, ou pour aller s'établir dans les villes de la domination sarrasine, dans le royaume de Grenade, & aux environs. Ce fut le 22 de décembre de l'année 1248, que Ferdinand III,

après 16 mois de siege, entra dans Séville, où donnant ses premiers soins à la religion, il établit un archevêque, & en fit une métropole, telle qu'elle étoit du temps des rois Goths; ensuite de quoi voulant remplacer ce qu'il en étoit sorti d'habitans, il proposa de si grands privileges à ceux qui viendroient s'y transplanter d'ailleurs, qu'en peu de temps elle fut plus peuplée, plus magnifique en édifices, plus abondante en richesses qu'elle n'avoit été dans sa plus grande splendeur, sous la domination mahométane. ANNÉES de J. C. 1252, & suiv.

La réduction de l'Andalousie ne suivit pas si promptement celle de la capitale, que le roi ne fût obligé de faire d'autres sieges assez longs; il prit sur les Maures Xérez, Arcos, Médina Sidonia, Lebrixa, Lucar de Baraméda, Begel, Alpéchin, & d'autres places. Il y a apparence aussi que ce fut pour leur ôter toute ressource, & les faire tomber d'un même coup, qu'il résolut de porter la guerre en Afrique, en même temps que S. Louis, roi de France, l'attaquoit du côté de l'Égypte, où il avoit pris Damiette. Ferdinand n'exécuta pas son dessein; la mort le prévint, & l'enleva à son peuple le 30 de mai de l'année 1252, après avoir régné en Castille 34 ans onze mois 23 jours,

ANNÉES de J. C. 1252, & suiv.

& porté la couronne de Léon environ 22 ans. Sa mort fut semblable à sa vie, sainte dans toutes ses circonstances, & aussi accompagnée de tous les sentimens qu'inspire l'humilité chrétienne, que de toute la fermeté d'une constance vraiment royale. Ce fut un prince au-dessus de tout éloge, & dont il seroit difficile de faire autrement le portrait, que par ce tempérament de toutes les vertus, qui ne fournit point de trait singulier, parce que tout y est dans cette juste proportion de qualités & d'actions éminentes, d'où résulte la perfection; peut-être y eut-il quelque chose de plus brillant & de plus vif pour la guerre dans Jacques, roi d'Arragon son ami; mais il y eut aussi quelque chose de plus réglé, de plus uniforme & de plus mûr dans Ferdinand. Aussi hors du temps des conquêtes, Jacques presque toujours troublé chez lui, goûta peu les douceurs de la paix; Ferdinand ne cessa point de jouir d'une tranquillité profonde, & depuis qu'il eut dompté ceux qui s'étoient d'abord opposés à son élévation au trône, il les gagna de telle sorte, que de sujets par nécessité, ils devinrent ses amis par inclination. Mais en quoi le roi d'Arragon ne lui put être comparable, c'est dans la sainteté des mœurs, & par-là Ferdinand ne peut

être mis en parallele avec personne, qu'avec S. Louis son cousin-germain, tous deux grands rois, tous deux grands guerriers, tous deux faisant la guerre aux Infideles, non pour étendre leur domination, mais pour répandre la vraie foi, & détruire par-tout l'hérésie & le mahométisme. Louis hazarda plus que Ferdinand, & il y eut dans ses entreprises quelque chose de plus héroïque. Mais Ferdinand gagna plus que Louis, & sa conduite plus mesurée fut plus heureuse, & eut des succès plus utiles & plus durables; la sainteté du monarque François fut plus éclatante, & mérita plutôt les honneurs publics; celle de Ferdinand moins éprouvée par l'adversité, n'a eu que de nos jours le suffrage de l'église, pour devenir au peuple un objet digne de culte; & il n'est même encore permis qu'aux sujets d'Espagne d'en faire la fête, en vertu du bref de Clément X. Il y a lieu d'espérer, que ce sera dans la suite un bien commun pour tous les royaumes du monde chrétien. Son corps repose dans l'église de Séville, où ayant été visité par l'archevêque & par ses officiers l'an 1668, on le trouva encore entier & sans corruption; on raconte des miracles faits à son tombeau; on dit même qu'il en fit durant sa vie; mais on

Années de J. C. 1252, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1252, & fuiv.

n'en raconte point de plus grand & de plus sûr que sa vie même. Un roi grand, heureux, conquérant, vainqueur de tous ses ennemis, continent, modéré, modeste, n'agissant que pour la gloire du Seigneur, pour le bien de l'église, pour le repos de ses sujets, ne recevant les hommages des hommes que pour les rapporter à Dieu, ne connoissant de politique que celle qui s'accorde avec la sagesse chrétienne, assidu aux autels, pratiquant exactement tous les exercices de la religion, zélé pour la foi, ennemi juré de toutes les erreurs qui l'attaquent, juge sévere des grands oppresseurs du peuple, l'asile des petits opprimés, charitable envers les pauvres, magnifique dans la décoration des temples du Seigneur. Tel fut le caractere de Ferdinand III, dit le Saint, roi de Castille, dont le nom écrit au livre de vie, sera éternellement consacré sur la terre par le culte religieux qui lui rend toute l'Espagne. Ce grand roi laissa une nombreuse famille des deux femmes qu'il avoit épousées, de Béatrix, fille de l'empereur Philippe, il eut Alphonse qui lui succéda, les infans dom Henri, dom Philippe, dom Manuel, dom Sanche, Bérengere qui se fit religieuse à Burgos, au monastere de las Huelgas; de Jeanne de Ponthieu, il eut

dom Fernand, dom Louis, Jeanne & Léonore ; quelques-uns lui en donnent d'autres, mais je crois qu'il s'en faut tenir à ceux qui ont été nommés par les auteurs contemporains. Années de J. C. 1252, & suiv.

On attribue à ce saint roi l'établissement du conseil royal de Castille, avec une autorité souveraine & sans appel, pour juger les procès qui s'élevent entre les Espagnols, & pour connoître en dernier ressort des plus importantes affaires. On fut redevable à son zele d'un nouveau recueil de loix, dont il confia la collection & l'examen aux plus célebres jurisconsultes de son temps, pour en faire un corps de droit, que l'on appelle encore aujourd'hui *las Partidas.* Comme cet ouvrage demandoit un travail & des recherches immenses, il ne reçut sa derniere perfection que sous le regne de dom Alphonse le fils & le succésseur de Ferdinand III.

Le meilleur vaisseau fait naufrage, quand il est conduit par un mauvais pilote. La Castille si florissante par les soins de Ferdinand troisieme, déchut beaucoup après sa mort, sous le regne de son fils Alphonse, qui fut le dixieme du nom. L'Espagne entiere eût été en danger, si la modération du roi d'Arragon n'eût servi de correctif à la mauvaise conduite du nou-

ANNÉES de J. C. 1252, & suiv.

veau roi de Castille. Il ne put cependant empêcher que ce jeune prince ne fît des fautes qui le précipiterent à sa ruine, & causerent celle de ses enfans; mais loin d'en profiter pour contribuer à sa perte, quoiqu'il en eût été offensé, il n'omit rien pour le seconder au milieu des tempêtes qui agiterent la Castille dès le commencement de son regne, & le mit dans la nécessité d'être de ses amis, pour lui pouvoir tenir lieu de pere.

Alphonse fut surnommé le Sage, au sens qu'on appelloit de ce nom les savans dans l'ancienne Grece, & personne ne l'a mieux mérité que lui; mais il ne fut rien moins que sage de cette sagesse qui convient aux rois. Non que son application à l'étude l'empêchât d'en avoir aux affaires; ceux qui l'ont dit, l'ont mal connu; il avoit l'esprit assez étendu pour être grand philosophe, grand astronome & grand roi, s'il eût eu autant de cette prudence politique qui fait un monarque accompli, qu'il avoit de cette pénétration spéculative, qui fait un grand philosophe & un mathématicien profond. On a dit de lui, qu'en étudiant le ciel, il avoit perdu la terre. L'un ne fut pas la cause de l'autre; il pensoit aux affaires de la terre autant qu'aux mouvemens du ciel; mais il avoit un talent pour penser

juste quand il étudioit le ciel, qu'il n'avoit pas pour prendre des mesures dans les affaires de la terre. Esprit léger, capricieux, changeant, fin sans prudence, entreprenant sans suite, pensant beaucoup & n'approfondissant rien, se laissant éblouir par les apparences; & quoiqu'il agît avec lenteur, tombant par son inconstance dans tous les inconvéniens de la précipitation. Brave au reste, & ne faisant pas mal la guerre, quand il l'entreprenoit à propos, ayant assez les sentimens d'une personne de son rang, de la douceur dans le fond, du naturel, mais aigre & fier par impolitesse, défaut ordinaire aux esprits spéculatifs, n'aimant pas le sang, mais trop avide d'argent; & ce fut par ce bizarre assemblage de bonnes & de mauvaises qualités, que s'étant d'abord attiré la haine de la plus grande partie de ses sujets, il échoua dans les entreprises qu'il forma contre les étrangers.

ANNÉES de J. C. 1252, & suiv.

Il ne fut pas plutôt sur le trône, que pour remplir son épargne épuisée par les longues guerres du roi Ferdinand son pere, il fit un changement dans les monnoies, dont il lui revint d'assez grandes sommes, mais qui ayant causé un grand désordre dans le commerce, fit élever beaucoup de murmures, & aliéna de lui les esprits: car, dit fort bien Mariana,

Années de J. C. 1252, & suiv.

cette voie d'enrichir les princes, quoique souvent mise en usage, a été rarement heureuse, & a presque toujours eu des suites funestes à ceux-mêmes qui en ont profité : la politique vouloit au moins qu'Alphonse mécontentant ses sujets, ménageât un peu ses voisins, particuliérement le roi d'Arragon, qui, outre qu'il étoit son beau-pere, pouvoit plus aisément lui faire du bien ou du mal. Loin de ménager ce prince, il se prépara à lui faire la guerre, & l'offença en même temps par un endroit encore plus sensible. Il y avoit déja six ans qu'Alphonse avoit épousé sa fille Yolande, dont il n'avoit point eu d'enfans. Quoique le mariage fût au fond très-légitime, il ne désespéra pas de trouver des moyens de le faire déclarer nul & invalide. Des flatteurs lui en suggérerent, & la chose fut poussée si loin, qu'il envoya une ambassade en Danemarck, pour demander la princesse Christine, une des filles du roi, qui y régnoit alors. A ces nouvelles le roi d'Arragon fut autant surpris qu'irrité ; il eut peine à les croire, & à tout événement ayant fait marcher quelques troupes du côté qu'il avoit appris que le Castillan faisoit avancer les siennes, il attendit pour entrer en action, que l'affaire fût éclaircie d'une maniere à n'en pou-

voir douter. Dès qu'il fut instruit des procédés d'Alphonse, il prit ses mesures avec son habileté ordinaire. Non content de garnir sa frontiere, ayant appris que Thibauld I, roi de Navarre & comte de Champagne, étoit mort au retour des saints lieux, le huitieme de juillet de l'année 1253, il alla trouver à Tudelle Marguerite de Bourbon Archambauld, sa veuve, mere de deux princes en bas âge, & reconnue pour régente du royaume. Il lui offrit ses services, & fit ligue avec elle contre le Castillan, que cette princesse craignoit comme le plus redoutable ennemi de la fortune de ses enfans.

Années de J. C. 1253, & suiv.

Le roi d'Arragon & la reine régente de Navarre tirerent de cette alliance tout l'avantage qu'ils s'en étoient promis, & firent avorter par-là tous les desseins que l'imprudent Alphonse forma diverses fois contre leurs états. Thibauld II & Henri son frere furent maintenus successivement sur le trône de Navarre, que le Castillan eût pu envahir, comme il en avoit intention; & dom Jacques préserva son royaume des révolutions qu'il y auroit pu causer dans la conjoncture des troubles domestiques qu'y excitoit depuis quelques années la discorde de ses enfans.

Une autre affaire qu'il eut alors avec

Années de J. C. 1251, & suiv.

les Sarrasins de Valence, quoique devenus ses sujets, l'empêcha de pousser dom Alphonse aussi vivement qu'il eût fait, s'il eût été plus tranquille chez lui, & lui fit donner les mains à une suspension d'armes, que proposerent des prélats zélés, pour avoir le temps de négocier la paix. Un Maure, nommé Alazarach, s'étoit rendu considérable par ses intrigues & par ses faits d'armes dans le royaume de Valence, pendant que dom Jacques en faisoit la conquête. C'étoit un homme de peu de naissance, mais de beaucoup d'esprit & d'un grand talent pour gagner ceux à qui il s'attachoit. Avec toute la résolution d'un soldat déterminé, il joignoit toute l'insinuation d'un habile courtisan; il avoit des qualités agréables qui ne permettoient pas de penser qu'il en pût avoir de mauvaises: il étoit bazané, mais bien fait, & l'avantage de sa taille réparoît la couleur de son teint; sa conversation étoit enjouée, & il disoit souvent de ces bons mots qui courent le monde & rendent un homme célebre parmi les gens d'esprit, s'exprimant aussi heureusement en espagnol que le plus poli Castillan. Il étoit aussi sérieux en affaires que libre & agréable dans ses entretiens familiers: vif dans les expéditions militaires, où il n'eut guere néanmoins de

plus considérable emploi que de conduire des partis, en quoi consistoit son talent; grand fourbe au reste, comme l'événement le fit voir, & capable des trahisons les plus noires. Dès le commencement de la guerre, il avoit pris ses mesures pour se ménager de telle sorte entre les deux nations, qu'en les trompant toutes deux, il les engageât à contribuer également à sa fortune. Ce manege lui réussit long-temps; comme il rendoit souvent des services utiles à ses compatriotes, ils lui conferent des places, & comme souvent aussi il donnoit des avis importans au roi d'Arragon, il s'en attira la confiance. Chaque parti étant persuadé qu'il ne trompoit que le parti contraire, il alloit dans le camp du roi, sans que les Maures en prissent ombrage, & lorsqu'il retournoit dans sa place, le roi qui tiroit de grands avantages des avis secrets qu'il lui donnoit, croyoit que c'étoit pour le mieux servir. ANNÉES de J. C. 1253, & suiv.

Ce prince en eut si bonne opinion, qu'il crut le pouvoir engager à embrasser le Christianisme; il l'en sollicita plus d'une fois; mais en vain, & ce fut l'unique chose en quoi le perfide Maure ne le voulut pas tromper; il lui répondit en raillant qu'il ne changeroit de religion, que quand il lui feroit épouser la sœur d'un

ANNÉES de J. C. 1253, & suiv.

seigneur Espagnol, nommé Carracio, la plus belle femme de son temps.

Alazarach continua ce manege, jusqu'à ce qu'ayant trouvé occasion de faire un coup décisif pour sa fortune, & en même temps pour la nation mahométane, il attira le roi d'Arragon dans un piege, où l'on ne peut excuser ce prince, si sage d'ailleurs & si avisé, d'avoir donné avec une imprudence qu'on ne devoit pas attendre de lui. Jacques étoit incommodé du voisinage d'un château, dont Alazarach étoit maître, mais qu'il ne lui pouvoit apparemment rendre sans devenir suspect à ceux de sa nation. Le roi l'en pressoit néanmoins, & les sollicitations qu'il lui en fit, parurent à l'adroit Sarrasin une trop belle occasion de lui dresser une embûche, pour le faire périr sans courir aucuns risques. Il promit donc à Jacques de lui livrer la place, mais à condition qu'il y viendroit de nuit, & que l'affaire passeroit pour une entreprise imprévue, dont on pût attribuer le succès à la surprise de la garnison, & non au défaut de courage & à l'infidélité du gouverneur. Les desirs trop ardens aveuglent, & rarement les princes en ont de modérés : le roi accepta le parti, & convint même avec le Maure Alazarach, qu'il se présenteroit en personne à

la porte de Réguara, c'étoit le nom du château, pour en rendre la reddition plus excusable. L'imprudente confiance du conquérant pour le perfide Sarrasin, alla jusqu'à fixer le nombre des cavaliers qui l'accompagneroient. Il n'y en mena que cinquante, dont la moitié prit les devants, & l'autre marcha avec lui. Si cette division de sa troupe fut un effet de quelque prévoyance, il ne fut imprudent qu'à demi. Alazarach y fut trompé. Il s'étoit caché avec trois cents hommes, sur le chemin par où venoit le roi, & ne doutant pas qu'il ne fût dans le premier escadron qui parut, il s'attacha à cette troupe, & donna par-là au monarque le loisir de se retirer de ce mauvais pas où il s'engageoit.

Jacques ne demeura pas long-temps sans se venger de la trahison : mais le traître lui échappa. On attaqua le château, on le prit, & le gouverneur s'étant retiré à propos, la conquête en alla plus vîte. Après la prise de Réguara, le roi déclara Alazarach banni de tout le royaume conquis, & ne lui permit pas de jouir de la liberté qu'il laissa aux autres Mahométans de demeurer dans le pays. Tout banni qu'il étoit, il trouva moyen d'y pratiquer des intelligences secretes, & d'y former une conspiration qui mit la

Années de J. C. 1253, & suiv.

conquête en danger. Les démêlés des princes chrétiens, & l'occupation que le Castillan donnoit au roi d'Arragon ailleurs, rendoit les Maures de Valence aisés à séduire & à soulever. L'entreprise étoit concertée, & on n'attendoit que le temps qu'on avoit marqué pour en venir à l'exécution, lorsque le roi fut averti du complot; il étoit alors à Calatajud, d'où étant parti pour Valence, il apprit que le Maure exilé avoit paru sur la frontiere où il étoit revenu de Murcie; qu'il avoit surpris des châteaux; que les Sarrasins d'au-delà du Xucar l'appuyoient ouvertement, & que ceux d'en-deçà n'attendoient que le moment de se déclarer. Il n'y avoit plus rien à craindre depuis qu'on étoit averti. Le roi d'Arragon avoit amené des troupes; mais la sûreté du présent n'en donnant pas pour l'avenir, il lui vint en pensée qu'un préservatif efficace contre un tel danger seroit de chasser entiérement les Maures de toute la nouvelle conquête, & de leur substituer des Chrétiens qui y passeroient volontiers de beaucoup de contrées stériles, où ils vivoient mal-aisément.

L'affaire étoit trop importante, & intéressoit trop de gens pour la décider sans conseil. Le roi pour en délibérer fait assembler dans la cathédrale tout ce qui

qui se trouva à Valence d'ecclésiastiques avec l'évêque, de grands seigneurs, des magistrats, des bourgeois même considérables, & après qu'on eût dit la Messe & invoqué le St-Esprit, il leur proposa son dessein ; l'évêque, les ecclésiastiques, les bourgeois furent de son avis. Les seigneurs du royaume d'Arragon s'y opposerent, & la raison qu'ils en avoient, étoit la crainte que leurs terres cultivées par les Sarrasins ne devinssent désormais stériles, & qu'ils n'en perdissent les fruits. Les colonies qu'on leur promettoit ne les appaiserent pas. Ils traitoient les Maures en esclaves, & ils prévoyoient bien qu'ils n'auroient pas le même empire sur les Chrétiens, qu'ils seroient obligés de ménager, & dont ils ne tireroient pas les mêmes services qu'ils exigeoient des Infideles. D'ailleurs les principaux officiers de la maison du roi vendoient leur crédit à ces Infideles, & en recevoient de grosses pensions, pour ménager leurs intérêts auprès du souverain. Les courtisans intéressés à conserver les Maures du royaume de Valence, n'eurent garde de laisser entrevoir les motifs de leur opposition. Ils disoient que c'étoit désoler cette belle partie de l'Espagne, que d'en chasser tant de milliers d'habitans, qu'on ne rem-

Années de J. C. 1253, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1253, & suiv.

placeroit que difficilement dans le cours de plusieurs siecles; & que d'un royaume peuplé on alloit faire un grand désert. Le roi avoit pris sa résolution; l'édit de bannissement fut publié portant injonction à tous les Maures, hommes & femmes de tout âge & de toute condition, de sortir du royaume de Valence dans l'espace d'un mois au plus tard, avec permission néanmoins de recueillir leurs effets, & tout ce qu'ils pourroient de leurs biens, pour les transporter où bon leur sembleroit. L'historien Bernardin Gomez s'est manifestement trompé, quand il a dit qu'une des principales raisons qui affermit ce prince dans son sentiment, malgré la contradiction des seigneurs de la cour, fut un bref du pape Clément quatrieme, par lequel ce pontife l'exhortoit à chasser incessamment les Infideles de toutes les terres dépendantes de sa couronne. Clément IV n'étoit point encore pape, & ne le fut que long-temps après. De plus, le bref de ce souverain pontife adressé au roi d'Arragon, regardoit les Maures de ses autres états, que l'édit dont je parle ne comprenoit en aucune sorte, & que ce bref même, quoique fort pressant, ne le put obliger à chasser des autres lieux soumis à sa domination.

Le roi d'Arragon fut plus embarraſſé pour l'exécution de ſon édit, par les clameurs des grands que par celles des Maures. Il fut ſi bien diſpoſer ſes troupes, qu'il n'avoit rien à craindre de ceux-ci : mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il vint à bout d'appaiſer ceux-là. Au bruit que fit l'édit, pluſieurs de ceux qui n'étoient point alors à Valence y accoururent, & s'oppoſerent hautement aux deſſeins du roi. Pierre de Portugal poſſédoit de grandes terres dans ce royaume, depuis qu'ayant quitté ſon pays il s'étoit établi en Arragon. Étant venu à la cour, il ſe mit à la tête des oppoſans, qui étoient devenus plus fiers, depuis qu'ils avoient trouvé un chef de cette diſtinction. Ils redoublerent leurs plaintes, & firent craindre un trouble domeſtique d'autant plus fâcheux, qu'en ſe faiſant les protecteurs des Maures, ils étoient ſûrs de les avoir dans leur parti. Dom Jacques n'étoit point de ces princes qui riſquent l'autorité pour la conſerver; il ſavoit négocier, quand il ne pouvoit agir avec empire ; & quand l'un & l'autre étoient ſans effet, il trouvoit des expédiens & des tours dans les affaires pour plier avec dignité. Comme dom Pierre de Portugal avoit plus d'autorité que les autres, dont il étoit le chef & le nœud,

ANNÉES de J. C. 1253, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1253, & suiv.

le roi résolut de le gagner, & d'y employer même les prieres si les raisons ne suffisoient pas. L'ayant donc appellé en particulier, il lui fit entendre qu'il étoit étrangement surpris de trouver en lui tant d'opposition, dans le succès d'une affaire d'où dépendoient la sûreté publique, le bien de la religion & le salut de l'état ; que quand il faudroit sacrifier quelque intérêt particulier, il avoit sujet d'attendre de la générosité d'une personne de son rang & de sa naissance, un sacrifice qu'il se flattoit même être dû à son amitié ; qu'il le lui demandoit avec instance, & qu'au reste il pourvoiroit à le dédommager de ce qu'il pourroit y perdre, & même au-delà de ses espérances ; qu'il lui permettoit de choisir à son gré des juges pour régler ce dédommagement ; qu'il s'en rapporteroit volontiers à leur décision ; & qu'il lui tiendroit même compte de la complaisance qu'en cela il voudroit bien avoir pour lui. Dom Pierre de Portugal ne put tenir contre un discours si engageant ; il accepta la condition. Les juges prononcerent en sa faveur. Le prince Portugais fut content, & abandonnant la cause qu'il avoit embrassée d'abord avec ardeur, il entra tellement dans celle du roi d'Arragon, qu'il devint le principal instrument de

l'exécution du banniſſement projeté.

Quelques précautions que le roi eût prifes pour exécuter fûrement fon deffein, le défefpoir fit prendre les armes à plus de 60,000 Maures, dont Alazarach fe fit chef. Ils s'emparerent de quelques places; mais comme leurs femmes & leurs enfans demeuroient expofés par leur révolte à la vengeance du vainqueur, les armes leur tomberent des mains. Quand ils virent approcher le jour fixé pour leur banniffement, ils firent propofer au roi d'Arragon une groffe fomme d'argent, pourvu qu'il voulût bien leur pardonner leur révolte, & qu'il les laifsât fortir en paix chacun avec leur famille. On leur accorda plus qu'ils ne demandoient; le roi défendit qu'on exigeât rien d'eux, & leur laiffa paifiblement plier bagage & prendre leur marche où ils jugeroient à propos; les uns fe retirerent en Murcie, les autres en Grenade, d'autres pafferent en Afrique : une partie de ces Infideles fe retira dans le pays que l'on appelle aujourd'hui *la Manche d'Arragon*, & qui fut autrefois nommé *la Manche du Mont Arragon*, à caufe d'une ville du même nom fituée aux environs. Quelques déterminés s'attrouperent fous la conduite d'Alazarach, & ayant gagné des montagnes près des frontieres de

ANNÉES de J. C. 1253, & fuiv.

ANNÉES de J. C. 1253, & suiv.

Castille, ils s'y maintinrent assez longtemps par les secours que le Castillan, & un de ses freres qui commandoit à Villena, leur donnerent sous-main malgré la treve. Jacques le sut & le dissimula, ne se trouvant pas en état d'en témoigner alors son ressentiment; & sa dissimulation fut telle qu'Alazarach étant pressé par les armes de l'Arragonois qui l'attaqua dans les montagnes, & ayant eu recours au Castillan pour lui obtenir une année de treve, le roi d'Arragon l'accorda; la facilité du monarque rendit le rebelle insolent; il en parloit avec mépris; & comme il étoit bien venu à la cour de Castille, Alphonse lui ayant un jour demandé s'il étoit chasseur, il lui répondit qu'il ne savoit point d'autre chasse que celle des hommes, & que quand il lui plairoit, il chasseroit pour lui prendre les places du roi d'Arragon. Ce mot fit rire Alphonse, & piqua Jacques auquel il fut bientôt rapporté. Celui-ci dans le dessein de finir cette guerre, s'avisa de gagner un homme en qui Alazarach avoit confiance, pour lui persuader de vendre durant la treve une grande provision de bled qu'il avoit faite, & qui étoit alors fort cher, dans l'espérance que cette treve finie, il en obtiendroit aisément une autre, durant laquelle il rempliroit à bon marché ses

magasins. Le Sarrasin donna dans le piege; il vendit son bled, & employa l'intercession du roi de Castille pour faire prolonger la suspension d'armes, mais ce fut inutilement. La treve expirée, le Maure fut poussé & pris au dépourvu. Il demanda composition, & promit d'abandonner le royaume pour n'y revenir jamais, à condition qu'on n'obligeât pas sa parenté à en sortir. Le roi d'Arragon ne s'opiniâtra pas à lui refuser une chose qui ne lui paroissoit pas importante. Il donna des terres à son frere, qui s'étoit mis en possession des places qu'occupoit le rebelle; sur quoi il écrivit d'un style ironique au roi de Castille, qu'il s'étoit addonné à la chasse, & qu'il avoit pris en huit jours seize châteaux. Ainsi finit cette grande affaire, qui auroit eu de plus grandes suites pour purger tout-à-fait l'Espagne des Infideles qui l'infectoient, si les princes chrétiens y eussent été mieux d'accord. Car en même temps que le roi d'Arragon les chassoit du royaume de Valence, le roi de Castille avoit conquis des places, & après avoir pris sur eux ce que les Portugais n'avoient point encore assujetti dans les Algarves, il attaquoit ce qui leur restoit de forts & de villes dans l'Andalousie. Les Maures n'y eussent rien conservé, si les préparatifs que

ANNÉES de J. C. 1253, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1253, & suiv.

faisoit le jeune Thibaud, roi de Navarre, n'eussent obligé le Castillan d'être sur ses gardes en Castille. Il y étoit assez contre les étrangers, s'il eût su s'y mettre contre ses sujets : mais sa mauvaise conduite à l'égard de ceux-ci, déconcerta fort les mesures qu'il avoit prises contre ceux-là.

La suspension d'armes étant sur le point de finir, les rois d'Arragon & de Navarre se disposoient à réunir toutes leurs forces contre Alphonse, sans que ceux qui se mêloient de négocier la paix eussent rien fait pour la conclure, que de moyenner une entrevue de l'Arragonois & du Castillan qui n'avoit pas eu grand effet. On faisoit les préparatifs pour commencer les hostilités de part & d'autre. Le roi d'Arragon étoit déja en Navarre avec Thibaud, deuxieme du nom ; ce jeune monarque étoit formé par les mains de la reine Marguerite sa mere, princesse d'un mérite rare & d'un génie fort au-dessus de son sexe. Plein de valeur & d'ambition, il ne cherchoit que les occasions d'acquérir de la gloire. Il comptoit beaucoup sur le secours du roi d'Arragon, avec qui il avoit depuis peu renouvellé les anciennes alliances entre les deux couronnes. Thibaud se disposoit donc à faire irruption sur les terres du roi de Castille. Il prétendoit

que les provinces de Guypuscoa, d'Alava, de la Rioja & de Briviesca, avoient appartenu autrefois aux rois ses prédécesseurs ; que les souverains de Castille profitant de la foiblesse des rois de Navarre, s'en étoient rendus maîtres par voie de conquête, sans autre droit que la loi du plus fort, & les avoient démembrés de la couronne dont il avoit hérité. Le roi de Castille étoit déja sur les frontieres, lorsque celui-ci se vit déserté par dom Diegue de Haro, un des seigneurs de la cour le plus recommandable par sa probité & par son zele pour le bien public. Il abandonna la Castille pour n'avoir point la douleur de voir sa patrie dans l'oppression. La mort renversa ses projets ; car étant tombé malade en chemin, il mourut à Bagnarès. Son fils dom Lope de Haro, quoiqu'encore fort jeune, marcha sur les traces de son pere, & se retira avec un grand nombre d'autres des plus considérables seigneurs du royaume de Castille, qui allerent offrir leurs services au roi d'Arragon contre leur maître. Les manieres dures d'Alphonse & son insatiable avidité pour l'argent qu'il répandoit en certaines occasions avec autant de prodigalité qu'il l'amassoit avec avarice, avoient apparemment choqué ces seigneurs. L'histoire

Années de J. C. 1253, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1253. & suiv.

ne dit point en particulier la cause de leur mécontentement. L'infant dom Henri, frere de ce roi, prince inquiet & aimant la guerre où il venoit tout récemment de montrer qu'il avoit du talent, dans l'expédition d'Andalousie, quitta la cour & suivit l'exemple de ces transfuges mécontens, pendant que le peuple se plaignoit tout haut du gouvernement & du prince. Le changement des monnoies qui avoit commencé à aigrir les esprits contre lui, avoit causé un désordre dans le commerce qui acheva de les irriter. Comme l'argent avoit haussé de valeur, & qu'on l'avoit même altéré, en y mêlant beaucoup d'alliage, toutes les choses nécessaires à la vie se vendoient au double. Alphonse avoit cru remédier à ce mal en fixant le prix des denrées, mais le mal avoit augmenté par le remede. Les marchands ne vouloient plus vendre, les pauvres souffroient, parce qu'ils n'avoient point d'argent, les riches, parce qu'on ne vouloit pas recevoir celui qu'ils présentoient. Quoique le roi de Castille eût encore des troupes suffisantes pour tenir tête à celles de ses ennemis, il prévit l'orage qui se formoit & le danger dont il étoit menacé. Ainsi il prit la résolution de gagner le roi d'Arragon, & de le détacher du parti des rebelles. Le mouve-

ment qu'il vit dans le peuple, & dont il lui importoit d'arrêter le cours pour faciliter l'exécution d'un grand dessein qu'il formoit alors, l'obligea de penser sérieusement à la paix. Il la fit proposer. La défiance que l'Arragonois avoit de sa légéreté, lui donnoit du penchant pour la guerre; mais ce prince n'étoit pas de son côté sans raisons d'entendre à une négociation; il avoit aussi ses desseins, & dans sa famille une semence de divisions domestiques qui troubloient son repos, qui demandoient son application pour en empêcher les mauvais effets, s'il ne la pouvoit étouffer aisément. Les médiateurs entre les deux couronnes le disposerent donc à un accord, duquel il y avoit déja long-temps, que par un événement imprévu le plus grand obstacle avoit été levé; car Alphonse n'avoit point répudié Violante d'Arragon sa femme. Pendant que ses ambassadeurs lui amenoient Christine de Danemarck, la reine s'étant trouvée grosse; Alphonse qui ne la répudioit que pour sa stérilité, la garda, & s'y attacha d'autant plus volontiers, que cette princesse belle, & de beaucoup d'esprit, ne lui avoit déplu que par ce seul défaut. Christine étoit arrivée néanmoins à Tolede l'an 1254, & ce n'avoit pas été pour Alphonse une affaire d'un

ANNÉE de J. C. 1253, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1254, & suiv.

médiocre embarras ; il s'en étoit dégagé en lui persuadant d'épouser dom Philippe son frere. Ce prince avoit été destiné à l'église, & avoit étudié à Paris : pendant le cours de ses études, le roi Ferdinand son pere l'avoit fait nommer évêque d'Osma. Urbain IV avoit refusé, sur ce que Philippe étoit encore trop jeune, d'en accepter la nomination. On l'avoit fait abbé de Valladolid, & au temps dont je parle, il étoit élu archevêque de Séville, sans ordre sacré néanmoins qui l'empêchât de contracter validement un mariage. Christine qui n'avoit quitté sa patrie que dans la vue de porter une couronne, ne consentit qu'avec répugnance à un changement si imprévu ; mais une promesse qu'on ne lui garda pas, de faire son mari roi de Galice, & de la traiter de reine en attendant, lui avoit adouci l'aventure. Les ambassadeurs Danois y avoient donné les mains, & apparemment le roi leur maître, quoique l'histoire n'en parle point. Ainsi chacun étoit demeuré content ; mais un mariage si différent de celui dont la princesse de Danemarck s'étoit flattée, ne fut pas de longue durée. Le chagrin qu'elle conçut d'un affront si sensible, lui causa une langueur, dont elle mourut peu de temps après. Cependant Alphonse en usoit si

bien avec la reine sa femme depuis sa grossesse, que le roi d'Arragon, qui aimoit sa fille, entendit plus volontiers les propositions qu'on lui fit pour se réconcilier avec son gendre. On convint donc que les deux rois se trouveroient à Soria, & ce fut là qu'enfin la paix fut conclue l'an 1256.

ANNÉES de J. C. 1256, & suiv.

L'histoire ne parle pas nettement de la part qu'eut à ce traité le roi de Navarre, qui venoit de perdre la reine Marguerite sa mere; on ne voit pas qu'il y en ait eu aucune, & il est difficile de croire qu'il n'y en eût point; quoiqu'il en soit, on a lieu de conjecturer qu'il n'en fut pas content. En effet, Thibaud devoit épouser une des filles du roi d'Arragon, selon les traités conclus entre sa mere & ce monarque. Cependant il se maria un an après avec Isabelle de France, fille de S. Louis, & ce fut par son alliance avec ce grand roi si respecté de tous les autres souverains, qu'il se mit à couvert de ce qu'il auroit pu craindre du Castillan & de l'Arragonois. Ces princes rechercherent cette alliance aussi-bien que le Navarrois. Le roi d'Arragon n'eût pas plutôt accepté les conditions de paix, qu'il alla trouver le monarque François à Corbeil, bourgade située sur la riviere de Seine, où

ANNÉES de J. C. 1256, & suiv.

fut conclu le mariage de Philippe le Hardi, successeur de S. Louis, & d'Isabelle la plus jeune des filles de dom Jacques; & là en même temps fut fait un traité, par lequel le premier cédoit les droits de souveraineté, dont avoit joui jusqu'alors la France sur la principauté de Catalogne, & que ses prédécesseurs avoient assez négligés. Le second donna en échange ses droits prétendus sur la Provence, la propriété de Beziers, de Carcassonne, & d'autres villes dont il avoit hérité deçà les monts. Le roi de Castille avoit un fils, & Louis encore une fille, qui furent destinés l'un pour l'autre; mais ils étoient encore enfans, & il fallut attendre que l'âge les rendît capables de mariage.

Alphonse avoit alors d'autres soins que celui d'établir sa famille. L'empire étoit vacant par la mort du fameux Frédéric second, dernier de la maison de Suabe, qui a tenu le trône impérial. Long-temps avant la mort de ce prince, les longs démêlés du saint-siege & de l'empire sous les empereurs de cette maison, étant venus à un point d'aigreur qui ne souffroit plus de remede, Benoît IX entreprit de le déposer, & de mettre en sa place Robert de France, comte d'Artois, l'un des freres de S. Louis. Le roi à qui il

en écrivit, lui répondit assez fiérement; que le frere d'un roi de France étoit au-dessus d'une dignité élective, qui n'ajoutoit rien à sa grandeur. Matthieu-Paris rapporte ces lettres, & fait parler S. Louis au pape d'une maniere si peu respectueuse, qu'on ne peut douter que lui ou d'autres écrivains n'aient beaucoup ajouté du leur. Il étoit dans les principes de S. Louis, de ne pas approuver l'entreprise du pontife, mais il n'étoit pas de sa piété de parler au vicaire de Jesus-Christ, comme cet historien outré en tout ce qui regarde les papes, le fait répondre à celui-ci. L'affaire de Robert ayant manqué, Innocent IV, successeur de Benoît, prononça au concile de Lyon, sentence de déposition contre l'empereur Frédéric. Quelques électeurs partisans du pape, élurent en la place de l'empereur qu'ils supposerent déposé, Henri, landgrave de Hesse, & après lui Guillaume, comte de Hollande, qui porterent tous deux successivement le titre de roi des Romains. La mort de ces trois princes finit la querelle, & l'empire vaqua sans contestation en l'année 1256. Plusieurs princes y prétendoient, Conrad, petit-fils de Frédéric, y eût eu la meilleure part, si le pape Alexandre IV n'eût pas empêché son élection. Deux

ANNÉES de J. C. 1256, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1256, & suiv.

autres s'étoient présentés, Richard, comte de Cornouailles, frere de Henri III, roi d'Angleterre, & Alphonse, roi de Castille, dont nous parlons; les suffrages furent partagés : mais ils le furent de telle sorte, que chacun crut en avoir assez pour se donner le titre de roi des Romains : tous deux dès-lors en prirent la qualité, & eurent chacun leurs partisans, tant en Allemagne qu'ailleurs. L'archevêque de Treves & le duc de Saxe regarderent l'élection de Richard comme nulle, & s'unirent ensemble pour nommer Alphonse empereur. La décision ne consistoit plus que dans la diligence & dans la force, qui décide ordinairement du droit entre les souverains. Richard eut de la diligence, & prit possession de l'empire, mais il n'eut pas assez de force pour lever la contestation, & ne fut reconnu que de son parti. Si Alphonse eût été en état de se mettre à la tête du sien, l'Anglois n'eût pas tenu devant lui : mais outre que ce prince philosophe étoit naturellement long à agir, la mauvaise disposition de ses sujets à son égard, lui donnoit une défiance qui ne lui permettoit pas de quitter l'Espagne. L'état présent de ses affaires en Castille ne lui laissa donc d'autre moyen de soutenir son parti dans l'empire, que la

foiblesse de son compétiteur, & l'espérance qu'il donna qu'ils le verroient bientôt pour leur apprendre qu'il n'étoit pas indigne de leur choix. ANNÉES de J. C. 1256, & suiv.

Il avoit sujet de se défier des siens. Son frere dom Henri profitant du peu d'affection qu'on avoit pour lui, mit ses affaires en grand danger; ce prince inquiet & brouillon étant sorti mécontent de la cour, l'histoire ne dit pas pourquoi, il se retira en Andalousie, & étant allé jusqu'à Lébrixa, il sollicita les habitans & la garnison de cette ville à la révolte. On l'avoit écouté, on prenoit des mesures; le mouvement étoit à craindre dans l'agitation où se trouvoient alors les esprits qu'Alphonse ne savoit point calmer, si dom Nugnez de Lara qui commandoit un corps de troupes dans la province, & qui étoit alors à Séville, n'eût paru devant Lébrixa avant que le parti de l'infant fut en état de lui résister. A l'arrivée de ce général, dom Henri pris au dépourvu, se sauva par mer à Valence, où il trouva le roi d'Arragon occupé à régler les affaires de ce royaume nouvellement conquis. Dom Jacques reçut d'abord l'infant avec de grandes démonstrations d'amitié, & lui fit rendre les honneurs dûs à un prince de sa naissance. Mais il ne lui voulut jamais accorder de

ANNÉES de J. C. 1256, & suiv.

secours, ni s'engager même à le favoriser sous-main, pour ne point donner sujet au roi de Castille, de rompre l'alliance contractée entre les deux couronnes. Ainsi ce prince déchu de toute espérance, prit le parti de passer en Afrique auprès du roi de Tunis. Il demeura quatre ans à sa cour, traînant une vie pauvre & misérable. Delà étant repassé en Europe après avoir erré par la France & dans les royaumes voisins, il alla brouiller l'Italie & eut part aux scenes tragiques que nous y allons bientôt voir.

Pendant ces troubles de Castille, qui n'étoient que des étincelles d'un plus grand incendie que préparoient secrétement des esprits plus cachés que celui du prince Henri, le roi d'Arragon n'étoit pas paisible; mais avec cette différence, que par une habileté de pratique, Jacques gouvernoit toujours tellement son vaisseau durant la tempête, que le plus violent orage ne l'empêchoit point de faire sa route, & d'arriver où il vouloit, au-lieu qu'Alphonse, savant, mais sans art; & bon astronome, mais mauvais pilote, donnoit contre tous les écueils, & au-lieu d'arriver au port, il passoit sa vie à recueillir les débris d'un naufrage pour en faire un autre. Les troubles domestiques de Jacques furent un châti-

ment d'en haut, & l'effet d'une paſſion qui porte preſque toujours avec elle la peine des péchés qu'elle fait commettre. Il aimoit les femmes, & ce mauvais penchant le fit tomber dans des déſordres qui ternirent la gloire de ſes actions, qui troublerent le repos de ſes peuples, & mêlerent de grands chagrins aux proſpérités de ſa vie.

ANNÉES de J. C. 1253, & ſuiv.

J'ai déja raconté l'embarras que le dégoût qu'avoit pris ce prince pour Bérengere de Caſtille, lui avoit cauſé pendant pluſieurs années, qu'il avoit déſagréablement employées à ſurmonter les difficultés du divorce qu'il pourſuivoit. Il n'étoit pas échappé de ce labyrinthe, que l'amour l'engagea dans un autre, dont il ne ſortit jamais bien. Paſſionné pour une Catalane, nommée Thérese Vidaura, fille de qualité, mais ſa ſujette, il avoit trouvé en elle une réſiſtance à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Thérese avoit eu aſſez de vertu pour ne vouloir pas être ſa maitreſſe, & aſſez d'ambition pour vouloir être ſa femme. Le foible prince n'ayant pu ſurmonter, ni ſa paſſion, ni la conſtance de la fille, avoit prononcé le mot fatal clandeſtinement néanmoins, & n'ayant voulu d'autre témoin d'une promeſſe, qu'apparemment il n'avoit pas envie de tenir, que le ſeul évêque de

Années de J. C. 1258, & suiv.

Gironne, confident malheureux de cet engagement secret. Après quelques années passées dans ce bizarre mariage, duquel il avoit eu deux fils, ayant été pressé par les grands, qui le croyoient veuf, de se remarier, il avoit aisément oublié qu'il l'étoit, parce qu'il eût bien voulu ne le pas être. Ainsi il avoit fait demander Yolande, fille d'André, roi de Hongrie. Thérese s'y étoit opposée, mais inutilement, l'évêque qui avoit été témoin de son mariage n'ayant pas voulu parler. Yolande avoit déja eu des enfans, lorsque sa rivale obtint que le prélat rendit au pape du moins un témoignage secret de son mariage avec le roi d'Arragon. Ce prince inquiété de nouveau par les remontrances du pontife mieux informé qu'auparavant, & jugeant bien que le seul évêque de Gironne lui avoit pu donner cette information, l'avoit fait appeller dans son cabinet, & dans l'ardeur de sa colere, lui avoit fait couper la langue. Le pape l'avoit excommunié, & mis son royaume en interdit, & ce prince n'avoit pu se tirer de ce désagréable embarras, que par une pénitence publique, aussi édifiante que sa faute avoit été énorme & scandaleuse. On l'avoit vu aux pieds des évêques recevant à genoux son absolution, & se soumettant humblement à la

satisfaction enjointe avec l'esprit de David pénitent, dont il avoit imité le péché. L'affaire du mariage étoit d'une nature à n'être pas si aisément décidée. La naissance d'Yolande, l'attachement que le roi avoit pour cette princesse, qui le méritoit par mille endroits, le grand nombre d'enfans qu'il en avoit, & dom Pierre qui en étoit l'aîné, & que son pere aimoit tendrement, furent des obstacles au divorce qu'on ne crut pas pouvoir surmonter. D'ailleurs ce prince n'avouant point d'autre engagement avec Thérese, que celui d'une passion qu'il avoit voulu contenter; & le témoignage secret qu'avoit rendu l'évêque de Gironne d'un mariage contre lequel un si grand roi s'inscrivoit en faux, n'ôtant pas toute raison de suspendre encore une fois une affaire qu'il étoit dangereux de décider, le pape demeura dans le silence, & Jacques ne fut pas hors d'embarras. Le chagrin que donnoit à la reine cette désagréable contestation, lui en causoit beaucoup à lui-même.

ANNÉES de J. C. 1258, & suiv.

Ses enfans ne lui firent pas moins de peine que ses femmes, en ayant de tous ces mariages qui rendirent leurs droits indécis : il voyoit sa famille dans un cahos qui l'occupa toute sa vie, & souvent peu s'en fallut que toute son habileté n'é-

ANNÉES de J. C. 1258, & suiv.

chouat : il crut pouvoir les pacifier en leur assignant des partages capables de les contenter; mais aucun d'eux ne fut content, & chacun crut qu'on lui ôtoit tout ce qu'on donnoit aux autres. Pierre & Jacques, fils d'Yolande, ne purent souffrir que l'infant dom Alphonse, fils d'Éléonore, qu'ils regardoient comme illégitime étant né d'un mariage nul, fût partagé comme l'aîné des couronnes de Valence & d'Arragon, & celui-ci ne put digérer qu'on démembrât du corps de l'état la Catalogne en faveur de Pierre, & les isles Baléares pour dom Jacques. Il protesta contre cette disposition; il remua les seigneurs & se les attacha par-là. S'étant attiré la haine du roi son pere, il mourut de chagrin, & laissa ses freres héritiers de ses biens & de son ambition. Ils se haïrent dès qu'ils n'eurent plus d'objet commun de leur jalousie, & tout ce que put faire l'autorité paternelle, fut d'empêcher que les mouvemens que leur mésintelligence causa souvent dans l'état, ne dégénérassent en guerre civile, qui l'obligeât à prendre parti. Il fit d'inutiles efforts pour les réunir pendant sa vie; il retint leur haine, & ne l'éteignit pas, elle se ralluma après sa mort. Un fils naturel, nommé Fernand Sanche, qu'il eut d'une de ses maîtresses, forma des partis

qui souvent mirent le royaume en péril, & furent fatals à leur auteur, comme nous le dirons en son lieu. Les enfans de Thérese Vidaura furent les plus paisibles, quoiqu'ils eussent des raisons de ne le pas être, mais leur mere ne le fut jamais. La reine étant venue à mourir, elle renouvella ses poursuites avec plus de vivacité qu'auparavant; elle fit citer encore une fois le monarque devant le pape, & trouva assez de crédit à Rome pour obtenir une sentence, qui déclara son mariage légitimement contracté. Le roi d'Arragon n'y acquiesça pas, mais il y déféra assez pour ne se marier plus, & l'état dut à la modération ou à la foiblesse des enfans que le roi avoit eu de cette femme impérieuse, s'il ne fut pas troublé par leurs prétentions.

ANNÉES de J. C. 1258, & suiv.

Les partialités dans les familles royales en font toujours naître dans les royaumes, & les démêlés particuliers des princes deviennent d'ordinaire des querelles publiques qui partagent le peuple, & qui se tournent souvent contre le souverain. Ainsi l'éprouva le roi Jacques plus d'une fois; l'un de ses enfans le croyant plus favorable à l'autre forma des factions contre lui-même, & épousa les mécontentemens du peuple, qui à son tour épousoit les siens. Les Arrago-

ANNÉES de J. C. 1258, & suiv.

nois ont des privileges fort gênans pour les souverains, & peu de nations ont souffert plus impatiemment qu'eux qu'on y contrevînt. Jacques s'étoit vu dans un état à ne les pas trop ménager, ses conquêtes avoient ébloui, & le peuple attentif à ses victoires, n'avoit pas pris garde qu'en assujettissant les étrangers, il diminuoit insensiblement l'ancienne liberté de ses sujets. L'autorité de certains magistrats qui selon les loix de la monarchie furent établis pour contrebalancer celle du prince, n'étoit presque plus connue que par des titres sans fonction. Les subsides étoient devenus arbitraires, & on ne les demandoit plus guere que quand on les faisoit payer. Si l'état eût été paisible, la puissance royale étoit venue à un point où il eût été facile au roi de conserver sans beaucoup d'art l'ascendant qu'il s'étoit donné. Les peuples s'y accoutumoient, & si quelqu'un en murmuroit, c'étoient de ces murmures impuissans, qui n'ont point d'autre effet que de soulager le mal que l'on sent. La discorde des enfans du roi d'Arragon donna souvent le moyen de faire revivre ces anciens privileges favorables à la liberté de la nation. Le parti mécontent de dom Jacques chercha des prétextes dans le bien public, de s'appuyer des loix

loix contre sa puissance, & d'attirer dans ses intérêts particuliers ceux qui avoient à cœur le bien commun.

Annales de J. C. 1258, & suiv.

Il n'y avoit qu'un génie aussi étendu & aussi supérieur aux affaires, qu'étoit celui de Jacques premier, qui pût se démêler de ces embarras domestiques, sans rien perdre, ni de l'estime qu'il s'étoit acquise à la guerre, ni de l'autorité qu'il s'étoit donnée dans le gouvernement. Il n'agit pas toujours avec hauteur, mais il ne s'abaissa jamais; & s'il ne fut pas toujours inflexible, il plia sans qu'on s'apperçut qu'une autre raison le fit plier, que l'équité & le respect des loix auxquelles il ne se soumettoit que pour se conserver dans la possession où il s'étoit mis d'en être arbitre; quelque expérience qu'il eût de ce qu'il pouvoit par la force, il savoit modérer l'usage de sa force & de son pouvoir, & employer la condescendance pour ne pas risquer l'autorité : aussi avoit-il une attention infatigable aux événemens; rien ne le surprenoit, & il étoit toujours si prêt à apporter le remede au mal, qu'on voyoit bien qu'il l'avoit prévu : il rioit quelquefois quand on lui annonçoit quelque nouveau démêlé de ses enfans, ou quelque mouvement de ses peuples, & admirant sa destinée, il n'en fut jamais ébranlé. Ces

Années de J. C. 1258, & suiv.

sujets de dégoûts ne l'empêchoient pas de travailler au repos de ses sujets. La guerre avoit beaucoup fait de voleurs, & leur hardiesse alla si loin, que les villes étoient comme assiégées par ces brigands. Il les faisoit punir sévérement, & pour les exterminer tout-à-fait, il institua des officiers publics qui furent nommés *Azeros*, entretenus par chaque canton, ou par un nombre de villes associées pour leur commune sûreté. Il fixa la valeur de la monnoie, qui jusqu'à lui n'avoit eu de prix que celui qu'y mettoient les rois d'Arragon au commencement de chaque regne. Ces variations successives causoient beaucoup de déréglement dans le commerce public, & de grandes pertes aux particuliers. Avant lui on ne connoissoit presque d'autres regles de droit en Arragon, que les usages reçus, les exemples, & les coutumes établies par la tradition. Ce qu'on nommoit les anciens *Fores*, ne contenoit guere que les loix fondamentales de l'état. Cette maniere de juger rendoit la justice trop arbitraire & trop dépendante de la bonne & de la mauvaise disposition des juges. Pour remédier à cet inconvénient, Jacques ayant consulté les lumieres des plus sages jurisconsultes & des plus gens de bien, réduisit ces coutumes à des loix

écrites, & parce que la chicane en peut abuser par de mauvaises interprétations pour traîner les affaires en longueur, il voulut qu'en telles rencontres un homme prudent les terminât par un jugement définitif, porté selon les lumieres du bon sens, & plutôt selon l'esprit, que selon la lettre de la loi.

ANNÉES de J. C. 1260, & suiv.

Une attention si continuelle aux affaires du dedans en eût peu laissé à ce prince pour celles du dehors, s'il n'eût eu l'esprit aussi vaste & aussi agissant qu'il l'avoit. Il étoit par-tout, & passoit d'une frontiere du royaume à l'autre, avec une promptitude incroyable; il avoit l'œil à tout, & jamais roi ne sut mieux prendre les conjonctures dans le point de vue propre à en profiter pour l'agrandissement de son état. Le mariage qu'il fit de dom Pedre son successeur à la couronne avec Constance, fille de Mainfroy, bâtard de Frédéric, nous fait voir encore aujourd'hui combien ce monarque portoit loin ses vues.

Mainfroy avoit usurpé la Sicile, & presque tout ce que Frédéric avoit possédé de provinces en Italie, & aux environs, sur le jeune Conradin son neveu, petit-fils de cet empereur & son légitime héritier. L'usurpateur avoit peu à craindre d'un enfant élevé en Suabe,

Années de J. C. 1261, & suiv.

& qui ne pouvoit être en état de troubler sa possession que quand il s'y seroit affermi : mais il avoit à se maintenir contre toute la puissance des papes ennemis jurés de sa maison, & auxquels le défaut de sa naissance fournissoit une nouvelle raison d'employer leurs forces & leur crédit, pour les chasser d'un état qui relevoit du saint-siege. Urbain IV avoit publié une croisade contre ce prince, Mainfroy en redoutoit l'effet, & ce fut dans le besoin qu'il eut de s'appuyer de quelque grande puissance, qu'il rechercha l'alliance de dom Jacques, & lui envoya des ambassadeurs à Barcelone, où il étoit alors, pour offrir sa fille, la princesse Constance, à dom Pierre, son fils aîné, héritier du royaume d'Arragon. Le parti étoit trop avantageux au roi pour le refuser ; cependant le respect que le roi avoit pour le saint-siege l'embarrassa, il consulta le pape Alexandre, & tâcha de réconcilier avec lui Mainfroy. Dans ce dessein, il fit partir pour Rome Raymond de Pegnafort, de l'ordre de S. Dominique, un des plus saints & des plus savans personnages de ce temps-là. Le député n'oublia rien pour fléchir le Saint-Pere, & employa tout le crédit que lui donnoient sa haute réputation & son éminente sainteté,

pour mettre fin aux divisions qui avoient éclaté entre le saint-siege & Mainfroy, au sujet des deux Siciles. Mais le pontife ne se laissa point ébranler, par l'éloquence ni par les raisons du religieux Dominicain. Loin d'entendre à cette réconciliation, il fit de fortes remontrances au monarque pour le détourner d'une alliance qui déshonoreroit sa maison, & y attireroit, disoit-il, la malédiction du Ciel. Jacques balança, mais l'utile, comme parle un historien Espagnol, l'emporta cette fois sur l'honnête. Outre l'espérance d'une riche succession, qui ne paroissoit pas douteuse, Mainfroy lui offroit cent mille ducats d'or, somme considérable en ce temps-là, & le roi avoit besoin d'argent. Ainsi le mariage fut conclu malgré les remontrances réitérées du pape, & apporta aux rois d'Arragon un mauvais droit sur la Sicile, que leur habileté & leurs armes ont fait prévaloir aux plus légitimes.

Annéé de J. C. 1262, & suiv.

Le roi de Castille demeuroit cependant dans la même situation, où la paix de Soria l'avoit mis, toujours attendant le temps propre à prendre possession de l'empire qui lui avoit été déféré, sans se mettre en danger de perdre ses couronnes héréditaires par la mauvaise disposition où étoient pour lui ses sujets;

Années de J. C. 1262, & suiv.

car elle étoit toujours la même par le peu de soin que ce prince, qui ne changeoit point de conduite avec eux, apportoit à la faire changer. Un ennemi commun sembla néanmoins les avoir réunis. Une nouvelle famille de Maures que l'on appelloit les Mérins de Bucar, s'étoit établie en Afrique. Mérin, son auteur, avoit été détrôné par les Almohades, & après avoir fondé un nouveau royaume à Fez, s'étoit emparé de Maroc, où Jacob-Aben-Joseph, frere de Mérin, se trouvoit maître du vaste empire de tous les Maures Africains. Ceux d'Espagne, lassés du joug que leur avoient imposé les Chrétiens, conçurent l'espérance de le pouvoir secouer sous la protection de ce prince ambitieux & guerrier, dont ils se promettoient de puissans secours. Ils l'inviterent donc secrettement à passer incessamment la mer pour les soutenir, & s'unirent cependant entr'eux pour attaquer le Castillan. Mahomet Alhamar, roi de Grenade, & Udiel, roi de Murcie, traiterent ensemble, & s'accorderent à lever de concert l'étendard, quand le secours qu'ils ménageoient seroit à portée de les seconder. Leurs menées ne purent être si secretes qu'Alphonse n'en fût averti; résolu de les prévenir & de se servir de cette occasion pour achever d'assujet-

tir ce qui restoit en Andalousie de villes & de places aux Sarrasins qui n'avoient pas subi le joug, il implora le secours du pape & des princes chrétiens d'Espagne, particuliérement du roi d'Arragon. Le pape Alexandre IV lui envoya l'indulgence des croisades en faveur de ceux qui l'assisteroient. Le roi d'Arragon parut froid, & répondit en termes ambigus, peut-être parce qu'il étoit mécontent qu'Alphonse n'eût pas encore entiérement accompli toutes les conditions du traité de paix qu'ils avoient fait à Soria. Alphonse se mit en colere, & peu s'en fallut qu'il n'abandonnât le dessein de faire la guerre aux Maures, pour la déclarer à l'Arragonois. Le péril pressant qui le menaçoit du côté des Mahométans, lui fit prendre le meilleur parti, il satisfit le roi d'Arragon, & en tira quelque secours, mais le contre-temps de cette négociation ayant donné le loisir aux Maures de se mettre en campagne, ils lui enleverent le château de Murcie, Medina Sidonia, Arcos, Bejar, San-Lucar, Roda, & plusieurs autres places; peu s'en fallut même qu'Alphonse ne fût assassiné par les Mahométans de Séville, que les deux rois Maures avoient pratiqués pour commettre cet attentat. Ce prince étoit alors dans cette ville.

Années de J. C. 1262, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1263, & suiv.

Mais par un grand bonheur le projet ne réussit pas, & le roi de Castille échappa aux recherches de ceux qui furent apostés pour le poignarder. Il arriva au siege de Xérez un événement remarquable qu'on ne doit pas dérober à l'histoire. Dom Garcie Gomez qui y commandoit se signala par tant d'actions de valeur, qu'il s'étoit attiré l'estime des barbares même qui l'assiégeoient. Il ne pouvoit conserver la place, mais il étoit résolu de périr pour ne la laisser prendre qu'à l'extrêmité. Les Maures respectant son intrépidité, lui firent offrir pour le sauver, les conditions les plus honorables; mais il ne leur répondit jamais qu'en paroissant les armes à la main, à la tête de ceux qui le vouloient suivre. Cette constance loin de les irriter ne fit qu'augmenter leur estime; ils prirent donc la résolution de le sauver malgré qu'il en eût. Ils oublierent que le brave Gomez étoit leur ennemi. Dans la chaleur du combat, ce grand homme s'étoit précipité du haut des murailles dans le fossé, pour s'épargner la douleur de voir sa ville au pouvoir des Infideles. Au-lieu de le tuer comme ils pouvoient faire, ils lui jeterent un crampon de fer, avec lequel l'ayant attiré, ils le firent panser avec tant de soin, qu'ils lui conserverent la

vie. Il eſt difficile de dire, s'il fut plus glorieux, ou à lui de l'avoir mépriſée, ou aux ennemis du nom chrétien d'avoir rendu un ſi grand homme à la Caſtille.

Alphonſe ayant échappé le péril de la conſpiration de Séville, dont il avoit été averti, alla faire de nouvelles levées en Caſtille, à la tête de ſes troupes. Il revint ſur ſes pas en Andalouſie, où le danger étoit plus preſſant. Il pouſſa les Maures à ſon tour, recouvra ſes places, & ſe vit en état d'achever la conquête de cette belle province. Ce fut dans le cours de cette expédition que ce prince jeta les premiers fondemens de *Villaréal*, près des ruines d'Alarcas, à une lieue des rives du Guadiana, dans une plaine des plus fertiles de l'Eſpagne. Elle conſerva ſon nom juſqu'au regne de Jean II, roi de Caſtille, qui donna à cette nouvelle ville le nom de Ciudad Réal. Alphonſe prétendoit que cette place bâtie ſur les frontieres de l'Andalouſie, ſervît de rempart à la Caſtille pour arrêter les courſes des barbares, & pour être un lieu de retraite aux Chrétiens des environs, en cas d'irruption de la part des Mahométans. Le Caſtillan après avoir paſſé quelque temps à Villa-Réal, pourſuivit ſes conquêtes dans l'Andalouſie. Il ſe rendit maître de Xérez & des autres

villes que ces Infideles avoient enlevées aux Chrétiens, après quoi il se rendit à Séville, & mit ses troupes en quartier d'hiver jusqu'au retour de la belle saison.

ANNÉES de J. C. 1264, & suiv.

Cependant le bruit se répandit qu'Aben-Joseph, qui jusques-là n'avoit fait transporter en Espagne qu'un assez foible secours, se disposoit à passer lui-même avec toutes les forces de son empire, & ne se promettoit rien moins que de faire revivre les temps malheureux de Tarif & de Muza. Toute la Chrétienté Espagnole se remua à cette nouvelle, & le roi d'Arragon, de nouveau sollicité par le monarque Castillan, promit de se rendre en personne sur les frontieres de Valence, pour agir du côté de Murcie, pendant qu'Alphonse feroit la guerre en Andalousie & au royaume de Grenade. Il étoit de l'intérêt des deux couronnes d'opposer une forte digue à ce torrent, qui menaçoit d'inonder toute l'Espagne Chrétienne. Ce ne fut pas néanmoins sans éprouver de grandes difficultés que dom Jacques fit son armement. Après avoir convoqué les États-Généraux de Catalogne à Barcelone, il demanda le bovatique, espéce de capitation, qui s'imposoit dans les besoins pressans de l'état. Mais dom Raymond Folck, vicomte de Cardonne, s'opposa hautement à la

levée de cet impôt, & dit qu'avant que de l'accorder, il falloit que le roi d'Arragon satisfît aux griefs de la nation Catalane, dont on anéantissoit, disoit-il, de plus en plus les privileges & les plus authentiques droits. Il protesta avec une hardiesse qui étonna l'assemblée, que son parti étoit pris de délivrer le peuple de l'oppression, de lui rendre son ancienne liberté, & de ne pas permettre qu'on donnât atteinte aux loix du pays. Comme la plus grande partie de ceux qui composoient les états, avoit paru favorable au roi d'Arragon, ce prince habile jugea, qu'en montrant de la hauteur & de la colere, il engageroit les seigneurs de la province à faire eux-mêmes désister dom Raymond de cette opposition faite à contre-temps. Ce fut apparemment dans cette pensée, qu'ayant oui le discours du vicomte de Cardonne, il se leva brusquement de son siege, rompit l'assemblée, & fit préparer ses équipages pour se retirer. Les plus sages craignirent l'effet de cette indignation du prince, & en prévoyoient des suites fâcheuses pour la tranquillité publique. Afin de prévenir ces maux, ils représenterent au vicomte, qu'il étoit de mauvaise grace d'abuser de la nécessité où étoit le roi, pour faire naître des difficultés dans un temps où

ANNÉES de J. C. 1264, & suiv.

l'Espagne couroit risque d'être en proie à la fureur des Mahométans. Folck persuadé par la force de leurs raisons, n'insista pas davantage, & se rendit aux suffrages du plus grand nombre. Ainsi l'on revint au roi, on lui fit excuse, on lui accorda tout ce qu'il voulut, non-seulement il fut résolu qu'on imposeroit le bovatique, mais que la province fourniroit par-dessus, les frais nécessaires pour armer une puissante flotte, dont il donna le commandement à dom Pedre Fernand, l'un de ses enfans naturels.

De Barcelone le roi vint à Sarragosse, où ayant assemblé les états du royaume d'Arragon à leur tour, il demanda les mêmes secours que lui avoient accordé les Catalans. Il espéroit que l'exemple de ceux-ci lui rendroit ceux-là moins difficiles, & plus prompts à le contenter. Le roi y fut trompé, & il le fut d'autant plus désagréablement, qu'il trouva à la tête des réfractaires dom Fernand Sanche, l'un de ses enfans, & Simon Urréa, dont ce jeune prince avoit épousé la fille. Jacques n'eût pas plutôt exposé le sujet qui l'avoit obligé de convoquer cette assemblée, qu'il s'éleva un grand murmure ; on se regarda, on s'enhardit les uns les autres à se déclarer, & personne ne parla plus haut contre les inten-

tions du roi d'Arragon, que dom Fernand Sanche & son beau-pere Urréa. Un religieux de l'ordre de S. François s'étant ingéré de parler pour adoucir l'aigreur des esprits irrités, apporta inutilement tous les motifs de religion qui devoient engager les états à contribuer à une guerre, que le prince n'entreprenoit que pour le maintien des autels & de la Chrétienté, menacée d'une nouvelle invasion. En vain il représenta, que Dieu avoit destiné le roi pour exterminer les restes de la nation Maure en Espagne. On le traita de visionnaire, on déclama violemment contre le bovatique, on demanda le rétablissement de la liberté de la nation, & des loix fondamentales de la monarchie, sur-tout de l'autorité attribuée par les anciens *Fores* aux *justices*, ou aux anciens justiciers d'Arragon, abolies par l'abus prétendu que le roi faisoit depuis long-temps de son pouvoir. Dom Jacques ne se rebuta pas d'abord de ces premieres contradictions, il crut qu'un peu de modération & d'industrie pourroient enfin les surmonter. Les premieres séances de l'assemblée s'étant séparées en tumulte, il appella en particulier son fils dom Fernand Sanche & ses principaux partisans ; il leur remontra la nécessité de s'opposer promp-

ANNÉES de J. C. 1264, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1264, & suiv.

tement aux Maures, l'impossibilité où il étoit d'entreprendre autrement cette guerre, qu'avec le secours qu'il leur demandoit, & le danger où étoit l'état de perdre le royaume de Valence, si l'on ne prévenoit les efforts que les Maures se préparoient à faire pour le recouvrer. Il fit plus, il offrit de rendre aux nobles du royaume ce qu'ils contribueroient cette fois pour l'expédition dont il s'agissoit; & même s'ils le trouvoient à propos, il s'engageoit d'abolir pour toujours le bovatique. Ni des offres si raisonnables, ni des remontrances si persuasives ne purent calmer les esprits, & toutes les conférences aboutirent à prendre les armes de part & d'autre. Le roi se retira à Monçon, où les Catalans se joignirent à lui; il se mit à leur tête, & parut en campagne avant que les mutins eussent eu le temps de se reconnoître. Alors pris au dépourvu, ils commencerent à rentrer en eux-mêmes. Le roi d'Arragon s'étoit déja saisi de quelques châteaux qui appartenoient à dom Sanche, & à quelques-uns des principaux du parti, lorsqu'on lui fit des propositions, qu'il crut ne devoir pas rejeter dans la conjoncture présente, où la guerre civile, à la veille d'en avoir une étrangere, lui paroissoit un plus grand mal que tout ce

qu'il pouvoit relâcher de son autorité pour un temps. On le supplioit de faire régler les prétentions des états par des arbitres, moyennant quoi l'on promettoit de le secourir dans son entreprise : il se laissa fléchir, & l'on convint que les évêques de Sarragosse & de Valence décideroient de la querelle. Le résultat du jugement fut, que les nobles dorénavant seroient exempts du bovatique, que la *justice* d'Arragon seroit remise en possession de son ancienne autorité, que les charges militaires ne seroient données qu'aux seigneurs naturels du pays, & qu'elles ne seroient point affectées aux enfans légitimes des rois.

ANNÉES de J. C. 1265, & suiv.

Après que la concorde eût été ainsi rétablie entre le roi d'Arragon & ses sujets, on pressa les levées avec d'autant plus d'ardeur, que la crainte des peuples d'Espagne grossissoit tous les jours l'armée des Maures, que l'on disoit prête à passer la mer, & que les villes s'imaginoient déja voir à leurs portes. Tout étant prêt on ne tarda pas à se mettre en marche, & l'armée Arragonoise ayant traversé tout le royaume de Valence, arriva aux frontieres de Murcie. Dom Jacques avoit déja enlevé aux Infideles Villéna, & avoit restitué cette ville à dom Manuel son gendre, & frere du

ANNÉES de J. C. 1265., & suiv.
roi de Castille. Elda, Oréclis, Elche, & plusieurs autres forteresses qui appartenoient aux Sarrasins, éprouverent le même sort que Villéna. Les unes ouvrirent leurs portes, les autres furent prises de vive force. Ces premiers progrès animerent l'ardeur du roi d'Arragon. Il passa la riviere de Ségure, & sur sa route, il se saisit de plus de deux mille bêtes de charge, qui portoient toutes sortes de provisions à Murcie, & tailla en pieces un nombreux détachement de Maures qui escortoient le convoi. Enfin Jacques enrichi des dépouilles de l'ennemi, pénétra jusqu'aux frontieres de Murcie à la tête de son armée victorieuse. Ce fut là que le roi d'Arragon apprit que le roi Alphonse alloit de son côté faire irruption dans le royaume de Grenade. Cependant les Maures d'Afrique ne parurent point. Ils étoient retenus dans leur pays par des contre-temps, ou par des intérêts, dont l'histoire nous a laissé ignorer le détail. Ainsi les deux monarques Espagnols ayant attaqué en même temps les deux tributaires rebelles, eurent moins d'affaires qu'ils n'en attendoient. Alphonse avoit déja fait des conquêtes, & Jacques venoit de remporter un avantage considérable, contre un assez grand corps de Sarrasins, près de la ville de

Murcie, lorſque pour agir plus de concert, les deux rois ſe donnerent rendez-vous à Alcaraz. La reine Yolande d'Arragon s'y trouva avec ſon fils aîné Ferdinand, jeune prince de grande eſpérance; & une fort groſſe cour. Quelque tendreſſe que le roi d'Arragon eût pour la reine de Caſtille ſa fille, & quelques affaires qu'il eût à régler avec Alphonſe ſon mari, il n'eut que trop d'attention de reſte pour la belle Bérengere Alphonſine, fille d'Alphonſe de Molina, frere de Ferdinand III; il en fut aimé, apparemment ſous eſpérance de mariage. On n'en peut juger autrement, vu la naiſſance de cette princeſſe, qu'il attira en Arragon. Cependant elle s'accoutuma inſenſiblement à n'être que ſa maîtreſſe. Ce fut la derniere qu'il eut, mais auſſi la garda-t-il long-temps. Il diſoit ſur la fin de ſa vie, qu'Alphonſine étoit le péché qu'il portoit à confeſſe; quelque violente que fût la paſſion qu'elle venoit de lui inſpirer, il fallut que l'amour cédât à la gloire.

ANNÉES de J. C. 1265, & ſuiv.

Après la conférence, les deux rois confédérés ne tarderent pas à ſe mettre en campagne. Le roi d'Arragon vint droit à Murcie, ville alors qui le diſputoit en grandeur, en richeſſes & en beauté, avec les plus conſidérables de toute l'Eſpagne. Après avoir établi ſon

ANNÉES de J. C. 1265, & suiv.

camp à la vue de cette ville, dom Jacques prit un guide durant la nuit pour aller reconnoître la place. Le guide le mena si près des murs, & si fort à la portée du trait, que le prince lui dit en le regardant : » Vous m'avez amené trop loin, » mais puisque nous y sommes nous ne » reculerons pas «. Alors faisant avancer l'armée, il commença les attaques du même lieu, où il avoit connu le danger. Les assiégés se défendirent avec un ordre & une vigueur, qui obligea le roi de joindre l'art & le stratagême à la force. Il avoit avec lui des Maures qui lui étoient affectionnés par les bons traitemens qu'il leur avoit fait. Il s'en servit heureusement pour faire entendre aux habitans, que n'ayant plus de secours à espérer, ils ne pouvoient prendre un meilleur parti, que de se remettre volontairement à la clémence d'un roi, qui tôt ou tard les forceroit à se rendre, & de se faire auprès d'un prince généreux & reconnoissant, un mérite du temps & de la peine qu'ils lui épargneroient à les réduire. Tandis que ces émissaires qui se glisserent dans la ville sans être connus, sollicitoient les Murciens, le roi les gagnoit d'un autre côté, par le soin qu'il prenoit de conserver leurs maisons de campagne, & leurs mûriers qui fournis-

foient la nourriture des vers à soie, & qui font encore aujourd'hui la richesse de ce pays. Par cette adresse, Jacques hâta la réduction de cette capitale, après laquelle le reste de l'état ne tint pas longtemps contre le vainqueur. Udiel demeura en possession de quelques domaines sous le bon plaisir du roi de Castille, à qui son beau-pere rendit généreusement la Murcie. Alphonse s'étoit laissé fléchir par les soumissions de ce prince mahométan, à condition qu'il renonceroit à la qualité de roi, qu'il se contenteroit des revenus qu'on lui assigna pour sa subsistance, & de quelques terres dont il ne jouiroit que sous la dépendance du roi de Castille. Ce dernier venoit de réduire les Maures de Grenade, & ne leur accorda la paix qu'après qu'ils se furent engagés par serment, à renoncer pour jamais à l'alliance d'Udiel, & à lui payer tous les ans la somme de 50,000 ducats. De son côté Alphonse promit de ne donner aucun secours aux seigneurs Sarrasins de Guadix & de Malaga, qui s'étoient révoltés contre le roi de Grenade leur souverain, pourvu que celui-ci leur accordât une treve d'un an.

ANNÉES de J. C. 1265, & suiv.

Comme Alphonse étoit pressé de retourner vers les Pyrénées pour vaquer à l'affaire de l'empire, qu'il n'avoit point

ANNÉES de J. C. 1265, & suiv.

abandonnée, il laissa le Grenadin à peu-près dans la même situation qu'il étoit avant la guerre, sinon que cet adroit Sarrasin tira de son alliance avec les Africains, les villes de Tariffe & d'Algézire, qu'il ajouta à son royaume; & s'étant avancé jusqu'à Murcie, d'où le roi d'Arragon s'étoit déja mis en marche pour retourner dans ses états, il prit le parti de dépouiller Udiel de ses domaines, & de lui substituer un autre souverain. Alphonse eut en même temps la précaution de laisser dans la ville de Murcie une garnison suffisante pour la garder, après quoi il reprit la route de ses états.

Les prospérités des rois ont leur contre-poids, comme celles des autres hommes. Jacques & Alphonse étoient tous deux destinés à trouver des revers au milieu de leurs familles & de leurs sujets. A peine Jacques étoit de retour, qu'il apprit la funeste issue des vastes projets de Mainfroy, beau-pere de dom Pedre son fils, lorsqu'il le croyoit sur le point d'être sans contestation roi de Sicile. La croisade que le pape avoit fait publier contre cet usurpateur, n'ayant pas eu l'effet qu'il en attendoit, il crut qu'un moyen sûr de dompter Mainfroy, seroit de donner l'investiture du royaume de Sicile & de ses dépendances à un prince

guerrier & puissant, & qui n'étant pas roi auroit l'ambition de le devenir. Les prédécesseurs d'Urbain IV, qui tenoit alors le siege Romain, avoient déja tenté cet expédient; mais deux princes Anglois, auxquels ils avoient offert ce royaume, dont le premier étoit Richard, élu depuis roi des Romains, & l'autre Edmond son neveu, fils de Henri III, roi d'Angleterre, n'étoient pas d'un caractere propre à une si grande entreprise. Celui-ci avoit refusé, celui-là après avoir accepté, avoit laissé traîner l'affaire & ne paroissoit plus y penser. Urbain portant ses vues ailleurs, les arrêta sur Charles de France, comte d'Anjou, frere de S. Louis. Ce prince avoit épousé Béatrix de Provence, troisieme fille de Raymond Bérenger, sœur des reines de France & d'Angleterre. Il possédoit, outre son apanage, ce comté, dont sa femme étoit héritiere en vertu du testament de son pere. Charles n'étoit pas moins grand prince par sa valeur que par sa naissance. Le roi son frere qui ne crut pas devoir favoriser son élévation à l'empire contre un empereur reconnu, n'avoit pas eu le même scrupule de l'appuyer contre l'usurpateur d'un royaume feudataire de la tiare, par un droit anciennement établi. Ainsi Charles ayant

ANNÉES de J. C. 1266, & suiv.

Années de J. C. 1266, & suiv.

paru au pape un ſujet tel qu'il le falloit pour entreprendre de chaſſer Mainfroy, Urbain lui offrit la couronne de Sicile aux mêmes conditions, à peu-près que l'avoient poſſédée les Normans, de l'hommage dû au ſaint-ſiege, que les Allemans ne rendoient plus. Il y eut des difficultés ; & quelque charme qu'eût la couronne, Charles auroit eu peine à l'accepter, ſi la princeſſe Béatrix ſa femme, dont le chagrin étoit de voir ſes deux ſœurs reines, & de n'être que comteſſe, n'eût piqué ſon ambition par la ſienne. Il accepta donc les offres d'Urbain, & ayant levé tout ce qu'il put de troupes en France, il paſſa à la tête de ſon armée en Italie, ſe fit couronner roi à Rome, & favoriſé des Guelphes, il marcha pour chercher Mainfroy, que tous les Gibelins appuyoient ; il le trouva près de Bénévent. Les deux partis en vinrent aux mains. Le combat fut ſanglant ; mais la victoire ſe déclara pour Charles d'Anjou. Mainfroy demeura étendu ſur le champ de bataille, & mit fin par ſa mort au regne des princes Normans, qui avoient conquis avec tant de valeur Naples & la Sicile ſur les empereurs Grecs. Ainſi le vainqueur fut reçu & proclamé ſouverain ſans contradiction.

Le roi d'Arragon aimoit Charles, &

autrefois dans un traité de ligue, fait envers & contre tous avec la Navarre, il n'avoit excepté que lui seul : mais la plus ancienne amitié tient rarement contre l'intérêt. A cette nouvelle, Jacques touché du malheur & de la mort de Mainfroy son allié, chercha des moyens de traverser Charles. Il s'avança jusqu'à Barcelone pour être plus à portée d'apprendre ce qui se passoit en Sicile, & apparemment d'y passer, pour peu qu'il y eût espérance de sauver à son fils la succession dont ils s'étoient flattés tous deux. Comme il avoit l'esprit solide, & que dans les affaires d'état l'impétuosité ne l'emportoit pas, tout ce qu'il apprit de l'Italie lui fit comprendre, que le nouveau roi étoit trop bien établi pour entreprendre de l'en chasser. Une seconde victoire de Charles l'en convainquit encore davantage, & ne lui laissa plus d'espérance. Le jeune Conradin, duc de Suabe, n'avoit pas vu sans ressentiment son héritage usurpé par son oncle Mainfroy : il en étoit vengé par sa mort ; mais le plaisir de la vengeance ne le dédommageoit pas d'une couronne dont son vengeur s'étoit emparé, & qu'il n'étoit pas d'humeur à lui rendre. Il étoit en âge de la recouvrer, & comme Charles l'avoit conquise sur Mainfroy, il ne dé-

ANNÉES de J. C. 1268, & suiv.

fespéroit pas de la conquérir fur Charles. Ce jeune prince comptoit fur un puiffant parti qui s'étoit déclaré pour lui en Italie, quoique le pape favorifât ouvertement celui de Charles d'Anjou. Ayant donc levé une puiffante armée d'Allemans aguerris, il paffa en Italie avec Frédéric, duc d'Autriche, jeune prince à peu-près de fon âge, uni d'amitié avec lui, & d'autres feigneurs qui s'étoient attachés à fa fortune. Bientôt il fut joint par l'inquiet Henri de Caftille, qui ne pouvant plus faire de mal à fon frere, n'attendoit que l'occafion de nuire à quelqu'autre. Toute la faction Gibeline appuya le parti de ces princes, malgré les foudres du Vatican, que le pape avoit lancés. Ceux du roi de Sicile furent plus efficaces. Il vint au-devant du jeune Conradin à la tête de fes François, & toujours fecondé de fes Guelphes. Les armées fe rencontrerent dans le champ du Lys, près du lac Fucin, connu aujourd'hui fous le nom de lac *Célano.* Le roi de Sicile y fut vainqueur par la mort de 12000 ennemis, & par la prife de Conradin, du duc d'Autriche, & de l'infant Henri. Charles étoit le plus glorieux prince du monde, fi une action de cruauté, que le fang de France défavoue, & dont on a injuftement cherché

ché la cause dans la haine qu'avoient les papes pour celui de Suabe, n'eût flétri tant de lauriers. Une politique étrangere & que Charles avoit prise hors de son pays, fit périr sur un échafaud l'infortuné Conradin & le duc d'Autriche, jeunes princes à la fleur de leur âge, & qui venoient de montrer par leur courage qu'ils méritoient de plus longs jours.

Années de J. C. 1268, & suiv.

Par une victoire si décisive, la puissance de Charles parut d'autant plus affermie, qu'il n'avoit plus de concurrent, & qu'il faisoit craindre aux plus audacieux de devenir ses ennemis. Il y a néanmoins apparence, qu'il en auroit dès-lors trouvé un en dom Pedre, prince d'Arragon, assez hardi pour s'opposer au torrent de sa bonne fortune, si le roi son pere, plus prudent que lui, eût laissé à ce prince la liberté de suivre les mouvemens de son ambition. La contrainte qu'il lui faisoit pour l'empêcher de troubler les étrangers, fut funeste au repos de sa famille. Le feu de cet esprit ardent ne pouvant se répandre au dehors, causoit des incendies au dedans, dont toute l'attention du roi ne pouvoit prévenir les effets. Si sa jalousie contre l'infant dom Jacques étoit alors un peu assoupie, il avoit commencé à concevoir une haine implacable contre dom Fernand Sanche, qui

ANNÉES de J. C. 1269, & suiv.

auroit plutôt éclaté, si elle n'eût été suspendue par une nouvelle croisade de tous les royaumes chrétiens de l'Europe, où Sanche, avec beaucoup d'autres, se préparoit à suivre le roi son pere. Ce fut dans ces circonstances, qu'Alphonse, roi de Castille, fit demander Blanche, fille de S. Louis, pour Ferdinand son fils aîné, surnommé de la Cerda, d'une espece de croix au dos qu'il avoit apportée en naissant. Les auteurs Espagnols & les François rapportent unanimement, qu'en vertu de ce mariage, fut terminé un différend qui pouvoit avoir de grandes suites par le droit que prétendoit S. Louis sur la couronne de Castille, dont sa mere étoit héritiere; mais la plupart se sont trompés touchant le fondement de ce droit, qu'ils ont établi sur l'aînesse de cette princesse, dont ils disent que Bérengere, reine de Léon, étoit cadette. Cette aînesse est du moins douteuse; & l'examen qu'en a fait de nos jours un savant écrivain Flamand, joint à d'autres raisons que j'en trouve dans l'histoire de ce temps-là, me persuade l'opinion contraire, quoiqu'en disent Mariana, Garibay & d'autres auteurs. La France avoit pourtant ce droit, puisqu'il est certain qu'on en fit un article exprès dans le traité conclu au sujet du

mariage dont nous parlons ; mais il avoit une autre source que l'aînesse prétendue de Blanche de Castille sur Bérengere. Il étoit fondé sur la succession de la cadette à son aînée. Le mariage de celle-ci avec le roi de Léon ayant été déclaré nul, Ferdinand III, qui en étoit issu, ne pouvoit par le droit commun succéder à la reine sa mere, au préjudice de sa tante, reconnue même par le testament du pere de ces deux princesses pour héritiere de ses états. La possession néanmoins & une espece de coutume qui s'introduisoit en Espagne en faveur des enfans nés de ces mariages de bonne foi, avoit fait regarder à S. Louis ce droit sur la monarchie Castillane pour des successeurs ambitieux, comme une semence de guerre, qu'il s'étudioit à prévenir quelquefois même à ses dépens. Il y renonça en faveur de son gendre & des enfans qui lui succéderoient, d'où Sponde conclut que la couronne de Castille ayant été usurpée sur ce prince, tout le droit qu'y avoit la France lui étoit revenu en bonne justice, si comme dit l'historien d'Espagne, la justice décidoit du droit des rois comme de celui des autres hommes.

ANNÉES de J. C. 1269, & suiv.

Les noces de Ferdinand & de Blanche furent célébrées à Burgos avec un concours extraordinaire des plus grands

ANNÉES de J. C. 1269, & suiv.

princes de l'Europe. Le roi de Castille qui s'étoit avancé jusqu'à Logrogno pour recevoir la princesse, & le roi d'Arragon faisoient les honneurs de la cérémonie avec leurs familles. Philippe, héritier présomptif de la couronne de S. Louis, avoit accompagné sa sœur. Édouard, fils aîné du roi d'Angleterre, qui avoit épousé une sœur d'Alphonse, le roi de Grenade Mahomad, & plusieurs des princes du sang de France & d'Espagne, honorerent la fête de leur présence ; la jeunesse n'y pensa qu'au plaisir, mais les rois Espagnols y eurent des conversations fort sérieuses, où il eût été à souhaiter que le Castillan eût su profiter des leçons de l'Arragonois moins docte, mais plus habile que lui. Le beau-pere ayant oui les plaintes qu'on faisoit de son gendre en Castille, prévit son malheur & l'en avertit : » Je vois avec douleur, lui dit-il un jour, » qu'avec toutes les qualités qui vous rendent estimable aux » étrangers, vous n'êtes pas aimé de vos » peuples ; ils vous craignent, mais facilement la crainte dégénere en haine » quand elle vient à un certain point ; il » est des caracteres de gens qui n'obéissent que quand ils craignent ; mais » pour contenir dans le devoir ceux qui » ne se soumettent qu'à regret, il faut

» pouvoir se répondre de la fidélité d'un » certain nombre de personnes qui nous » aiment. Quand la crainte est univer- » selle, on se rassure contre l'autorité, » en s'unissant par la révolte. Les grands » sont ici insolens; peut-être que leur » insolence vient du peu de ménagement » qu'on dit que vous avez pour eux, & » qu'ils s'irritent contre un joug que » votre sévérité rend trop pesant. Si vous » croyez dangereux de plier, & de les » rendre encore plus fiers par un chan- » gement de conduite, au moins atta- » chez-vous le peuple & les prélats qui » le gouvernent; en vous rendant ai- » mable à ceux-ci, vous vous ferez plus » sûrement craindre de ceux-là. Sur- » tout ne punissez personne que vous ne » l'ayez convaincu, & que le public ne » soit hautement persuadé par des preu- » ves authentiques du crime & de la jus- » tice du châtiment. Punissez hautement » les coupables, quand vous ne leur » pourrez pardonner. Les peines se- » cretes sont pour l'ordinaire suspectes » ou de foiblesse ou d'injustice, bles- » sent toujours la réputation, & souvent » ruinent l'autorité «.

Années de J. C. 1269, & suiv.

Tels étoient les défauts qu'on blâmoit alors le plus communément dans Alphonse; il fut assez sage pour trouver bon

ANNÉES de J. C. 1269, & suiv.

la remontrance de son beau-pere qui l'aimoit véritablement, mais il ne le fut pas assez pour en profiter; son tempérament l'emportoit malgré sa philosophie, & peut-être que sa philosophie l'attachant trop à ses idées secondoit son tempérament. Ainsi quoiqu'on l'accusât d'inconstance & de légéreté dans les bonnes actions, parce qu'il ne les suivoit pas, il n'eut que trop d'uniformité dans sa mauvaise conduite qu'il ne corrigea point, & dont nous verrons bientôt les effets.

Pendant qu'on faisoit des noces en Espagne, on préparoit des funérailles dans les autres contrées de l'Europe, par la malheureuse croisade de l'an 1270. Alors chacun se rangeant en foule sous la banniere de S. Louis, partit avec lui pour Tunis, dont on crut devoir se rendre maître avant que de passer en Syrie pour reprendre Jerusalem; le roi de Navarre, le prince d'Angleterre, Henri son cousin, le comte de Flandres, les freres & les enfans du saint roi suivirent l'Oriflamme, & passerent la mer; le roi de Sicile partit plus tard, & fut le seul qui profita de ce voyage. Après de légers avantages, & le siege de Tunis formé, les maladies se mirent dans l'armée chrétienne. La plus grande partie des princes en fut attaquée. S. Louis & son

fils Triſtan en moururent. Les autres étant allés chercher un air plus ſalutaire en Sicile, y porterent celui de Tunis. Le roi de Navarre & la reine ſa femme moururent en fort peu de temps ; Iſabelle d'Arragon, reine de France, depuis la mort de ſon beau-pere eut le même ſort : le roi ſon mari eut peine à guérir, & pour comble d'accidens funeſtes, Henri d'Angleterre fut aſſaſſiné dans cet infortuné voyage. Le prince ſon couſin vit les ſaints lieux où il avoit fait vœu d'aller, mais il les vit ſans avoir rien tenté pour leur délivrance, & retourna dans ſon pays, où la couronne que Henri ſon pere lui venoit de laiſſer par ſa mort, le conſola du ſuccès d'une malheureuſe entrepriſe. Le roi de Sicile étant paſſé en Afrique, y recueillit le fruit des travaux de S. Louis ſon frere ; car ayant continué le ſiege, il réduiſit le roi de Tunis à ſe rendre ſon tributaire, & revint triomphant dans ſon iſle avec ce nouveau relief. Il y reçut les Arragonois à leur retour de la Terre-Sainte, où ils n'avoient pas plus fait que les autres, & les combla de tant de careſſes, que dom Fernand Sanche voulut être armé chevalier de ſa main.

Années de J. C. 1269, & ſuiv.

Ce fut à peu-près dans ces circonſtances du funeſte ſort des armes chrétien-

Années de J. C. 1269, & suiv.
nes contre les Infideles, que le Grand-Cham des Tartares envoya des ambassadeurs à presque tous les potentats de l'Europe, pour les engager à s'unir avec lui, contre la domination sarrasine en orient. Le roi d'Arragon en particulier se rendit aux sollicitations des députés, & malgré son grand âge, il forma le dessein de passer dans la Terre-Sainte. Le roi de Castille son gendre, & la reine Yolande sa fille, n'omirent rien pour le détourner d'une entreprise si hazardeuse. Ils lui rappellerent la perfidie des Grecs qui avoient déja fait échouer les projets des princes chrétiens, & lui firent entendre, qu'il ne pouvoit sans imprudence compter sur les promesses des Tartares, nation dont on avoit plus d'une fois éprouvé l'inconstance & la barbarie.

Dom Jacques fut inébranlable, & sa fermeté l'emporta sur les raisons du roi de Castille & sur les larmes de la reine d'Arragon. » Si je meurs, dit-il, j'aurai » du moins la gloire d'avoir sacrifié un » reste de vie qui finira bientôt aux in- » térêts & à l'honneur de la religion «.

Le roi de Castille céda enfin à l'empressement de dom Jacques, & lui promit cent mille ducats pour contribuer aux frais de la guerre. Grand nombre de seigneurs Castillans, sur-tout le grand-

maître de S. Jacques & de S. Jean obtinrent l'agrément de leur maître, pour accompagner le roi d'Arragon dans cette expédition. Ainsi ce monarque sollicité de nouveau par les ambassadeurs du Cham, & par ceux de Michel Paléologue, empereur de Constantinople, s'embarqua sur la flotte qu'il avoit fait équiper à Barcelone, au mois de septembre de l'an 1269. A peine fut-il à la vûe de l'isle de Minorque, qu'une furieuse tempête dispersa ses vaisseaux, & jeta le navire qui le portoit sur les côtes de Marseille, & ensuite vers le golfe d'Agde, où il fut contraint de mouiller, tandis que dom Ferdinand Sanche d'Arragon poursuivoit sa route du côté d'Acre en Palestine, où il aborda heureusement. Les fatigues que dom Jacques eut à souffrir dans ce trajet, l'obligerent de séjourner à Montpellier pour y prendre quelque repos. Ce fut-là qu'il se donna le loisir de faire de nouvelles réflexions sur son entreprise. Il jugea que la Providence n'approuvoit pas son dessein, & qu'elle n'avoit suscité la tempête que pour le forcer à retourner dans ses états. Il reprit donc la route de Catalogne, où il fut reçu aux acclamations des peuples de la province.

ANNÉES de J. C. 1269, & suiv.

L'honneur que Charles d'Anjou, roi

ANNÉES de J. C. 1269. & suiv.

de Naples, avoit fait à dom Fernand Sanche, en l'armant chevalier de sa propre main, coûta cher à ce jeune prince. La haine qu'avoit déja pour lui dom Pierre, héritier présomptif de la couronne d'Arragon, n'en devint que plus vive, & ce ne fut que par une seconde diversion que l'effet en fut encore une fois suspendu. Alphonse, comte de Poitiers, frere de S. Louis, & Jeanne sa femme, héritiere de Raymond le jeune, comte de Toulouse, étant morts au retour de la croisade, & n'ayant point laissé d'enfans, Toulouse devoit être réunie à la couronne. Philippe le Hardi en prit possession, mais parce que les Arragonois avoient eu des prétentions sur ce comté, comme sur plusieurs autres terres du Languedoc, soit en vertu de leur alliance avec les seigneurs de ces terres, soit en vertu de certains hommages que les mêmes seigneurs leur en avoient quelquefois rendus quand ils étoient brouillés avec la France, dom Pedre sans avoir égard au traité de Corbeil qui terminoit ces différends, leva des troupes pour troubler Philippe dans la possession de Toulouse. Dom Sanche qui vouloit appaiser son frere, se préparoit à le suivre dans cette guerre, lorsque le roi, dont la politique étoit de n'avoir rien à démêler

avec la France, défendit au prince de passer outre. Comme il le connoissoit d'humeur à ne pas trop déférer à son ordre, il défendit en même temps à tous ses sujets de le suivre : on obéit, & chacun s'étant retiré, le prince se vit obligé d'abandonner son entreprise. Le chagrin qu'il en eut retomba sur dom Sanche, qu'il haïssoit de longue main, & dont l'exemple ayant contribué à la désertion des autres, lui parut une nouvelle offense qui mit le comble à sa fureur. Résolu de le perdre, il publia qu'il étoit informé de ses intrigues avec le roi de Sicile, qu'il prétendoit à la couronne, & que ce prince devoit l'appuyer quand il en seroit question. Il ajouta les menaces aux plaintes, & personne ne douta que bientôt on n'en vît de fâcheux effets. Dom Sanche n'étoit pas un homme qu'on pût opprimer aisément. La famille d'Urréa son beau-pere étoit puissante, & il y étoit aimé ; il étoit brave de sa personne, & comme il fut le plus zélé défenseur des libertés de la nation, il avoit mis le peuple dans ses intérêts. Les grands que la puissance du roi tenoit dans une dépendance gênante, & qu'ils croyoient contraire à leurs droits, le regardoient comme un chef capable de faire un parti dans l'occasion, & d'opposer à l'autorité royale

ANNÉES de J. C. 1269 & suiv.

Années de J. C. 1270, & suiv.

une digue qui l'arrêtât, & empêchât au moins la prescription que le caractere de son successeur leur donnoit sujet de craindre. Dom Pedre avoit beaucoup de ces qualités qui avoient acquis à son pere le surnom de conquérant; mais il en avoit peu de celles qui font un bon roi; ayant comme lui de la grandeur dans l'esprit, de l'étendue dans le génie, une grande valeur, un grand feu, de grandes vues, de grands desseins; il n'avoit rien de cette conduite mesurée, qui va plus lentement à sa fin pour y arriver plus sûrement; esprit impétueux, violent, qui n'étoit content de rien s'il n'avoit tout, hautain jusqu'à l'insolence, & vindicatif jusqu'à la cruauté; toujours déterminé à la guerre, & incapable de sacrifier le moindre intérêt à la paix. Un prince de ce tempérament ne pouvoit avoir beaucoup d'amis; aussi n'en trouva-t-il dans la querelle qu'il eut contre dom Sanche son frere, que ce que l'espérance & la crainte de le voir roi lui en attacha.

La noblesse Catalane se déclara contre lui, irritée de ce que ce prince avoit fait jeter dans la riviere dom Guillaume Ordéna, gentilhomme du pays. En Arragon, dom Simon Urréa eut soin de ménager à son gendre la faction du feu prince Alphonse Ainsi le parti de dom Sanche

devint redoutable au prince d'Arragon, & se trouva d'autant mieux appuyé, que le roi pancha d'abord en faveur du premier. La violence du prince avoit irrité son pere, tandis que dom Sanche par sa conduite respectueuse, le mettoit dans ses intérêts. Pierre avoit attenté à la vie de son frere, & l'ayant pris au dépourvu, il avoit envoyé ses domestiques pour le tuer dans sa maison. Sanche avoit échappé ce péril, & auroit pu par voie de fait pousser loin son ressentiment : il en fut maître néanmoins, jusqu'à prier son pere d'employer ses soins pour le réconcilier avec dom Pedre. » Je n'ai pas dessein, lui dit-il, » de troubler la maison royale, » je ne le puis sans troubler le vôtre, » auquel je sacrifierai volontiers les plus » chers de mes intérêts. Décidez-en & » me donnez la paix, j'ai l'honneur » d'être votre fils, la vie que vous m'a» vez donnée est en butte à l'injuste haine » que le prince a conçue contre moi : » j'ai fui jusqu'ici par respect, mais il est » des momens où ne pouvant fuir, on se » trouve dans la nécessité de se défendre. » Et à quelles extrêmités ne porte point » le désespoir ? Prévenez des événe» mens tragiques qui déshonoreroient » votre sang & affligeroient votre bon » cœur, épargnez-vous-en le chagrin, &

Années de J. C. 1270, & suiv.

» à moi le malheur de vous déplaire «.

ANNÉES de J. C. 1270, & suiv.

Le roi d'Arragon fut touché de ce discours, & n'obmit rien pour engager le prince à un accommodement ; il y employa en vain la douceur, il fallut en venir aux menaces ; Pierre les méprisa d'abord, & abusant de la tendresse qu'il connoissoit pour lui dans son pere, il se flattoit de l'impunité; mais un évêque de ses amis lui ayant remontré en particulier le danger où il se mettoit en poussant à bout la puissance du roi, sans changer d'intention, il sut changer de conduite, & gagna sur sa haine de feindre une réconciliation. Dom Fernand Sanche se crut quelque temps hors d'intrigue ; mais il apprit bientôt que le prince lui tendoit de nouveaux pieges, d'autant plus dangereux, qu'ils n'étoient connus que de ceux qui avoient part à ses secrets. Pierre l'avoit assez publiquement accusé d'avoir conspiré contre le roi, de se frayer le chemin au trône, de se faire des partisans pour l'aider dans ce mauvais dessein. Cette accusation qui n'avoit pas paru faire impression sur l'esprit du monarque dans le temps qu'elle avoit été faite, n'avoit pas laissé dans le fond d'y causer une altération dont le prince sut profiter ; & comme Sanche qui s'apperçût que Pierre n'avoit fait semblant de

se réconcilier avec lui, que pour le perdre plus sûrement, continuoit à ménager ses amis, tous les mécontens se joignirent à lui. Par-là son parti étant odieux au roi, le chef ne put éviter de le devenir. Insensiblement les affaires s'aigrirent, & quoique souvent de part & d'autre on en vînt à des pourparlers qui firent espérer la paix, personne n'y trouvoit sa sûreté : on prit donc le parti de la guerre, le roi n'ayant plus pour Sanche, qu'il regardoit comme un parricide, aucun de ces sentimens de pere que les offenses les plus grieves effacent rarement tout-à-fait, lâcha la bride à la haine implacable que Pierre son frere avoit pour lui.

ANNÉES de J. C. 1271, & suiv.

Un événement imprévu obligea néanmoins encore une fois ce prince impétueux à en suspendre les effets. Henri de Champagne, roi de Navarre, qui avoit succédé à Thibaud son frere, venoit de mourir, & ne laissoit qu'une fille de Jeanne d'Artois, niece de S. Louis, qui avoit été reconnue solemnellement héritiere présomptive de la couronne par tous les grands du royaume, peu de temps avant la mort du roi son pere. La petite princesse de même nom que sa mere, avoit à peine atteint l'âge de trois ans. Les rois de Castille & d'Arragon jugeant la conjoncture favorable pour

ANNÉES de J. C. 1271, & suiv.

faire valoir leurs anciennes prétentions sur la couronne de Navarre, envoyerent leurs députés à Pampelune, où les États-Généraux s'étoient assemblés pour délibérer sur le choix d'un nouveau roi, qui pût épouser la princesse quand elle seroit en âge d'être mariée, & gouverner cependant l'état pendant la minorité. Le prince de Castille & le roi d'Arragon s'étoient mis sur les rangs. Le roi d'Arragon ne se contenta pas d'envoyer des ambassadeurs, il fit avancer dom Pierre son fils avec une armée jusqu'à Sos, sur les frontieres des deux royaumes, pour appuyer sa négociation. Il publia par un manifeste le droit qu'il avoit à la couronne de Navarre, en vertu du testament de dom Sanche, huitieme du nom, & ses autres prétentions fondées sur des titres plus anciens. Il ajoutoit, que les Navarrois ne pouvoient au moins lui refuser soixante-dix mille marcs d'argent, que le feu roi Thibaud s'étoit engagé quelque temps auparavant de payer à la couronne d'Arragon. L'infant envoya son manifeste à tous les évêques & à tous les grands du royaume. Cette affaire fut examinée, & enfin les seigneurs d'un commun accord convinrent, que la princesse Jeanne épouseroit le prince de Castille, & qu'elle lui porteroit pour

dot la Navarre. Cependant en cas que le mariage n'eût pas lieu, les Navarrois s'engageoient à payer au roi d'Arragon deux cents mille marcs d'argent, pour fournir aux frais de la guerre dont ils étoient menacés par le roi de Castille. Ainsi tout étoit disposé en faveur de dom Pierre, lorsque la reine-mere fut à propos enlever la petite princesse sa fille, & s'enfuir avec elle en France, où le roi Philippe le Hardi son cousin, profitant de sa puissance & de l'occasion, fit épouser la petite princesse à Philippe le Bel son fils. Par ce mariage il fut si bien attacher la couronne de Navarre à sa maison, qu'elle y demeura plus de deux cents ans. Ni les princes Espagnols ni les Navarrois ne se trouverent point alors dans une situation à pouvoir empêcher le monarque François de prendre possession de ce nouveau royaume.

Années de J. C. 1271, & suiv.

Quelque ambitieux que fût le prince d'Arragon, l'impatience qu'il avoit de poursuivre sa vengeance contre son frere, adoucit le chagrin qu'il devoit avoir du peu de succès de cette entreprise; content des paroles qu'on lui donna d'avoir égard à son droit quand il en feroit temps, il mena son armée en Catalogne, & apprit que les états étoient convoqués à

ANNÉES de J. C. 1271, & suiv.

Lérida, le roi ayant eu l'adresse d'amuser les seigneurs ligués pendant l'absence du prince son fils, ou voulant en effet la paix. Quoiqu'il en soit, l'arrivée du prince fit rompre la négociation sur quelques formalités dont le roi fut offensé, ou le voulut être. Pierre eut ordre de passer en Arragon où Fernand Sanche étoit occupé à munir ses châteaux, & de le pousser lui & son parti, pendant que le roi seroit attentif aux démarches des Catalans. Quelques personnes sages remontrerent à Jacques, qu'il commettoit trop ses enfans, qu'il en auroit du déplaisir, & que quelque accident fâcheux le feroit repentir trop tard, d'avoir trop écouté ses ressentimens. Mais ce prince vouloit être maître, & Sanche ne lui tenoit plus assez au cœur pour sacrifier à sa conservation l'autorité royale & les droits de sa couronne. Pierre partit de Sarragosse, il trouva Sanche occupé à fortifier ses places, & allant souvent de l'une à l'autre sans être trop accompagné. Le prince d'Arragon mit cent chevaux en embuscade sur le chemin d'Antilione, où il apprit qu'il devoit se rendre. Le malheureux seigneur donna dans le piege. Il fut attaqué au dépourvu, & ce qu'il avoit de gens avec lui ayant été défaits ou mis en fuite, il avoit trouvé moyen

d'échapper, & de se retirer à Pomar; mais le prince en fut averti, & l'étant allé assiéger avec toutes ses troupes, il le réduisit bientôt à l'extrêmité; ceux qui l'auroient pu secourir n'ayant pu s'assembler assez tôt. Il trouva encore néanmoins une ressource dans son industrie : il fit prendre ses armes à son écuyer, & pendant que celui-ci avec quelques soldats amusoit d'un côté les ennemis dans une sortie où on le prenoit pour son maître, Sanche, déguisé en berger, échappoit de l'autre & se retiroit. Mais l'écuyer ayant été pris, il n'eût pas la constance de résister aux menaces qu'on lui fit, pour l'obliger à découvrir le déguisement du fugitif. On mit des gens en campagne, on trouva Sanche suivant la rive du Cinga qu'il ne pouvoit passer; on le prit, on avertit Pierre, qui sans avoir égard au sang fraternel, le fit jeter dans la riviere, où ce seigneur finit une vie que de grandes qualités auroient rendue plus heureuse pour lui, & plus utile pour l'état, s'il en eût su faire un usage plus agréable au souverain. Le roi l'avoit pris en aversion depuis ces derniers troubles, & quoiqu'il fût naturellement bon pere, il avoue lui-même dans ses mémoires, qu'il sentit de la joie à la nouvelle de sa mort; il est à présumer du caractere de ce

ANNÉES de J. C. 1271, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1271, & suiv.

prince, qu'elle fut diminuée par l'horreur du crime qui ternit la réputation de celui de ses enfans qu'il aimoit le plus; mais les grands rois trouvent toujours des gens qui les consolent aisément de tout. La tranquillité qui suivit cette exécution odieuse, contribua encore à en adoucir le chagrin. Le parti de dom Sanche, déconcerté par sa mort, se dissipa de lui-même. Il en coûta la vie à quelques-uns des seigneurs de Catalogne. Il y en eut qui furent dépouillés de leurs terres; les autres eurent recours à la clémence du monarque, & si quelques-uns l'aimerent moins, tout le monde le craignit davantage.

Quelque grand que fût l'embarras que ce démêlé domestique avoit causé au roi d'Arragon, il avoit ménagé des intervalles pour vaquer à d'autres affaires, dont le succès lui fit grand honneur. Roger Bernard, comte de Foix, venoit de se révolter contre Philippe, roi de France son souverain, & étoit assiégé par ce prince. Jacques avoit appaisé le roi & moyenné la paix du comte. Le pape l'ayant invité à honorer de sa présence royale, le concile de Lyon qui duroit encore, il s'y étoit montré avec beaucoup d'éclat & avoit soutenu son rang avec fermeté. Par une ambition qui tenoit un peu de la vaine gloire, il desira

d'y être couronné de la main du pontife, qui étoit alors Gregoire, dixieme du nom. Mais ce pape ayant exigé qu'il rendît hommage au saint-siege de la couronne d'Arragon, comme avoient fait plusieurs de ses prédécesseurs, il renonça à l'honneur du couronnement, pour conserver l'indépendance de sa couronne. Jacques avoit si délicatement traité l'affaire, qu'il avoit refusé le pape sans se trop brouiller avec lui. Il s'étoit souvent abouché avec le roi de Castille, menacé d'une fâcheuse guerre, & l'avoit longtemps soutenu par son autorité & par ses conseils, mais on ne peut soutenir toujours ceux qui ne s'aident pas eux-mêmes.

ANNÉES de J. C. 1271, & suiv.

Alphonse, philosophe sans prudence, demandoit souvent conseil & n'en suivoit point; quelques avis que son sage beau-pere lui eût donné dans les conférences qu'ils avoient eues souvent ensemble, de ménager un peu plus les grands & de se faire des amis, de s'attacher au moins une partie de ses sujets pour lui aider à tenir l'autre dans la soumission qu'il en exigeoit, il continuoit à mécontenter tout le monde, lorsqu'un prétexte du bien public donna occasion à plusieurs de faire éclater leurs ressentimens particuliers.

Alphonse, troisieme roi de Portugal, avoit épousé Béatrix, fille naturelle du

Années de J. C. 1271, & suiv.

roi de Castille, & en avoit eu dom Denys, héritier présomptif de la couronne. Le Portugal s'étoit étendu considérablement sur les Sarrasins, & avoit acquis le royaume des Algarves, partie par les armes, partie par un don que leur en avoit fait le Castillan pour dot de sa fille, à condition que ce royaume seroit tributaire du sien. La qualité de feudataire ne plaisoit pas aux Portugais, & ils avoient sujet de craindre, que l'hommage qu'ils rendoient pour les Algarves, ne fit regarder le Portugal même comme un fief relevant de la Castille, ainsi qu'il est arrivé en effet, tous les historiens Castillans ayant confondu cet hommage pour donner du relief à cette nation, dont ils prétendent que le Portugal relevoit alors. Il étoit question d'engager le roi de Castille à consentir, que le petit royaume des Algarves fût exempté de cette servitude qui chagrinoit les Portugais; on n'en trouva point de meilleur moyen, que d'envoyer dom Denis, enfant de huit ans, faire sa cour à son grand-pere, & ménager par la tendresse ce qu'une négociation sérieuse auroit moins aisément obtenu. Denis étoit un prince aimable, & il sut si bien flatter le monarque, qu'il le détermina à lui accorder la grace qu'il demandoit. Le roi proposa

l'affaire au conseil. Dom Nugno Gonzalez de Lara s'y oppoſa, mais il ne fut pas écouté, & comme il parla en cette occaſion avec une fierté qui chagrina Alphonſe, il en fut chagriné à ſon tour. Dom Nugno de Lara avoit l'eſprit de ſes ancêtres, peu docile à l'autorité, & peu capable de ſouffrir un mauvais traitement ſans ſe plaindre; il ſe plaignit d'abord à ſes amis, & ne les trouva que trop diſpoſés à entrer dans ſes ſentimens par ceux où ils étoient eux-mêmes. L'infant dom Philippe frere du roi, dom Lope de Haro, & d'autres grands du royaume ayant conféré pluſieurs fois enſemble, formerent enfin le projet de la révolte; comme ils ne crurent pas pouvoir former un parti aſſez fort dans l'état pour contrebalancer la puiſſance royale, ils chercherent des appuis parmi les étrangers, & par un nouveau crime, ils inviterent les rois de Grenade & de Maroc à ſeconder leurs mauvais deſſeins.

Années de J. C. 1271, & ſuiv.

Pendant que les agens & les émiſſaires des chefs de la révolte négocioient au dehors, ils continuoient leurs pratiques au dedans, pour ſoulever les ſeigneurs de la nobleſſe de Caſtille. Ils eſſayerent de corrompre la fidélité d'un homme de qualité, nommé Fernand Pérez. Mais non-ſeulement il ne ſe laiſſa

Années de J. C. 1271, & suiv.

point séduire par leurs sollicitations, mais encore il avertit Alphonse qui étoit à Murcie, de la trame qu'on ourdissoit contre lui. Ce prince qui pensoit plus que jamais à terminer l'affaire de l'empire, que son retardement avoit fort dérangée, dépêcha promptement en Castille dom Henri d'Arana aux ligués, qui profitant de son éloignement s'étoient assemblés à Palence, pour faire ensorte de les ramener à l'obéissance pendant qu'il alla lui-même à Alicante consulter le roi d'Arragon son beau-pere, & lui demander un prompt secours. L'embarras où en ce temps-là étoit dom Jacques de son côté pour le démêlé de ses deux enfans, dom Pierre & dom Sanche, ne lui ayant pas permis d'aider son gendre autrement que par ses conseils, Alphonse revint en Castille, où loin que la négociation d'Arana eût rien gagné sur l'esprit des seigneurs ligués, Lara & Haro s'étoient déja retirés chez les Infideles, & le roi de Grenade ayant joint un assez grand corps de cavalerie, envoyé par le roi de Maroc en faveur des confédérés, s'étoit déja mis en campagne. Le prince de Castille, dom Fernand, étoit heureusement à Séville, d'où il lui étoit facile d'arrêter les ennemis. Le roi s'en reposa sur sa vigilance, & convoqua les États-

Généraux

Généraux à Burgos. Il y fit inviter sous la foi publique, même les deux seigneurs transfuges; on traita de paix; mais en vain; les esprits loin de se calmer s'irriterent de plus en plus; & l'audace des révoltés croissant à mesure qu'on les recherchoit; non-seulement Lara & Haro s'en retournerent à Grenade; mais l'infant dom Philippe, frere du roi, dom Rodrigue de Saldagna, dom Fernand de Castro, dom Lope de Mendoza les suivirent avec plusieurs autres des plus grands seigneurs du pays, & un nombre infini de noblesse. Les rebelles même en quittant la Castille y causerent d'horribles ravages, & répandirent par-tout des marques de la haine implacable qu'ils portoient au roi.

ANNÉES de J. C. 1271, & suiv.

Une guerre civile étoit pour un prince qui ne se sentoit pas aimé, un événement à éviter par toutes sortes de moyens; & celle-ci étoit pour Alphonse un contretemps d'autant plus fâcheux, que par un autre contre-temps il se disposoit à partir incessamment pour l'Allemagne, où son droit à l'empire devenoit caduc par sa lenteur à le poursuivre. Ces motifs l'ayant obligé de mettre tout en œuvre pour avoir la paix, il s'avança vers la frontiere de Grenade à dessein de gagner Alhamar, pendant que la reine passa à Cor-

Années de J. C. 1271, & suiv.

doue, avec dom Sanche, archevêque de Tolede, fils naturel du roi d'Arragon, & dom Gonzale Ruis d'Ahença, pour traiter d'accommodement avec les seigneurs mécontens. Alhamar mourut sur ces entrefaites, & ce fut un bien pour Alphonse. Mahomet, quoique fils aîné d'Alhamar, n'étant pas monté sans contestation sur le trône de son pere, entendit aisément à la paix ; & les grands gagnés par la reine de Castille & par les offres qu'on leur fit, rentrerent dans l'obéissance. Les choses demeurerent de ce côté-là, à peu-près dans le même état qu'elles étoient auparavant, & parurent assez calmes dans le reste du royaume, pour donner au roi le loisir de faire le voyage qu'il méditoit, non point en Allemagne, où il n'étoit plus temps d'agir, mais en France, d'où il venoit encore quelque rayon d'espérance de faire valoir ses prétentions à l'empire. Les sages la trouvoient frivole, & lui représentoient fortement, qu'il risquoit sa réputation de pousser une affaire où il ne réussiroit pas. Le prince Richard d'Angleterre étant mort il y avoit déja long-temps, les électeurs pressés par le pape de terminer l'affaire de l'empire, s'étoient assemblés à Francfort, & sans y avoir aucun égard aux remontrances des ambassadeurs

qu'Alphonse avoit envoyés à la diete, ils avoient élu roi des Romains, avec un consentement unanime, Rodolphe, comte d'Hasbourg, premiere tige de ce que nous appellons aujourd'hui la maison d'Autriche. Le pape avoit agréé l'élection, & pressé l'empereur élu de venir recevoir la couronne d'or, que les souverains pontifes prétendent avoir droit de donner seuls aux empereurs. Il avoit même envoyé en Espagne un nonce exprès pour exhorter Alphonse à se désister de sa prétention, & à ne pas troubler le repos public en la poursuivant à contre-temps & sans espérance de succès. Sur ces nouvelles les gens sensés conseilloient à Alphonse de donner sa rénonciation, de mépriser une couronne si dépendante du caprice d'autrui, pour donner tous ses soins à celle qu'il avoit reçue de ses ancêtres, & que personne ne lui contestoit. Ils lui faisoient voir le peu d'apparence, qu'il pût contraindre les Allemans à révoquer leur élection, vu l'intervalle qui séparoit le royaume de Castille de leur pays; que ceux-mêmes qui l'avoient élu l'ayant abandonné, il ne pouvoit plus espérer de faire un parti en Allemagne, sans quoi il étoit évident qu'il n'y pouvoit soutenir son droit; que le pape n'étant pas pour lui, sa derniere

Années de J. C. 1272, & suiv.

Années de J. C. 1272, & suiv.

ressource lui manquoit ; que les rois de France & d'Angleterre, les seuls à portée de le secourir, n'entreroient pas aisément dans une même cause ; & qu'aucun de ces deux monarques n'embrasseroit ses intérêts au péril de s'attirer l'autre, & de se brouiller en même temps avec le saint-siege & avec l'empire ; qu'il pouvoit renoncer sans honte à ce qu'il ne pouvoit entreprendre sans témérité, & se faire un mérite de modération, où il n'en pouvoit acquérir un de vigueur.

Alphonse avoit assez bon esprit pour juger que ces raisons étoient bonnes, mais il crut peut-être en avoir assez pour faire changer de sentiment au pape, s'il pouvoit lui-même parler à ce pontife. Grégoire étoit alors à Lyon, où il terminoit le concile qui s'y tenoit depuis long-temps. Le roi de Castille résolut de l'aller trouver, & il ne manqua pas de flatteurs, qui donnerent dans ses sentimens, & qui lui firent espérer une bonne issue de son voyage & de son habileté. Après avoir donné ses ordres pour la sûreté de ses états, il laissa le gouvernement du royaume à Ferdinand, son fils aîné, & envoya dom Nugno de Lara, qu'il vouloit s'attacher par cette marque de confiance, sur les frontieres de l'Andalousie, pour veiller sur les dépor-

temens des Sarrasins. Alphonse partit donc avec la reine son épouse, dom Manuel son frere, & quelques-uns de ses enfans, accompagné d'une grosse cour; & il prit son chemin par l'Arragon, pour consulter son beau-pere qui étoit son oracle ordinaire, & dont il suivoit rarement les avis. Dom Jacques le reçut à Barcelone avec toute la magnificence & tout le bon accueil possible; mais il ne put s'empêcher de s'opposer au dessein qui le menoit en France, & lui représenta là-dessus tout ce qu'il crut être capable de le toucher. Le roi de Castille, suivant son caractere, écouta les remontrances du roi d'Arragon, & n'y déféra pas. Ayant passé la fête de Noël à Barcelone, & après avoir assisté aux funérailles de S. Raymond de Pegnafort, qui y mourut en ce temps-là, il continua sa route, & laissant la reine & les infans à Perpignan, il s'achemina à Beaucaire, où le pape qui avoit congédié les prélats assemblés à Lyon, se devoit trouver pour l'entendre, mais bien résolu de ne se laisser pas persuader.

ANNÉES de J. C. 1273, & suiv.

Les deux cours s'étant assemblées, le pontife & le roi de Castille se virent. Alphonse harangua le pape avec une éloquence à laquelle la couronne donnoit un grand relief. Il lui représenta que

ANNÉES de J. C. 1273, & suiv.

la mort de Richard, son compétiteur, ayant fini la contestation qui étoit entre lui & ce prince, il étoit étonnant qu'on voulût lui ôter un droit que personne ne pouvoit plus lui disputer; qu'il étoit élu roi des Romains, & qu'il en avoit pris le titre de l'aveu même de plusieurs pontifes; qu'on ne pouvoit, sans lui faire affront, le lui vouloir enlever; qu'il y alloit de son honneur & de celui de toute l'Espagne, de le garder jusqu'à la mort; & qu'il étoit de la justice du pape d'employer son autorité à le lui faire conserver; qu'au reste il étoit résolu de pousser cette affaire à bout. Qu'il étoit roi d'une nation belliqueuse, qui n'épargneroit ni son sang ni ses biens pour le seconder dans une si juste entreprise; qu'il appartenoit au Pere commun de prévenir les suites funestes d'une guerre qui mettroit en feu la plus grande partie du monde chrétien; qu'il devoit à son rang la vengeance du mépris qu'on faisoit de sa personne; qu'on y pensât, & qu'on prît garde d'allumer dans l'Europe un feu qu'on n'éteindroit pas aisément.

Grégoire X étoit un homme accort, mais ferme dans ses résolutions: il répondit en peu de mots, que la vengeance dont le roi menaçoit les princes Allemans, ne les effrayeroit pas beau-

coup, dans l'éloignement où ils étoient de lui, que son droit à l'empire, loin d'être devenu meilleur par la mort de son compétiteur, avoit été jugé caduc par la réunion des électeurs à l'élection du même sujet; que cette nouvelle élection étoit un aveu de ceux-mêmes qui avoient contribué à la sienne, du défaut qu'il y avoit eu; qu'en tout cas il se devoit souvenir, qu'ayant été averti de sa part après la mort de Richard d'Angleterre, il s'étoit rapporté au saint-siege de la décision de ce différend; que ses longs retardemens lui avoient fait comprendre, qu'il regardoit la couronne impériale avec assez d'indifférence pour donner au repos public des prétentions qu'il ne poursuivoit point; qu'il avoit décidé pour Rodolphe, sans croire faire du chagrin à Alphonse; qu'on n'y pouvoit plus revenir, & qu'il le prioit de s'en tenir là; qu'il lui seroit glorieux de céder pour le repos des peuples une couronne qu'il avoit méprisée, qui ne lui apporteroit qu'un titre onéreux, qui l'engageroit à épuiser les biens de ses sujets naturels pour enrichir des étrangers; sur quoi l'embrassant d'un air tendre, que ce pontife savoit mettre en œuvre mieux que nul homme de son temps. » Donnez prince, ajouta-t-il, à la religion,

Années de J. C. 1273, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1273, & suiv.

» à la tranquillité publique, à l'intérêt » de vos états, à l'affection paternelle » que j'ai pour vous une prétention rui» neuse, & dont vous ne recueillerez » jamais aucun fruit «.

Alphonse se laissa toucher par ces manieres engageantes, & en ce moment les raisons du pape faisant impression sur son esprit, il s'y rendit, & se désista de sa prétention à l'empire; mais croyant qu'en donnant beaucoup à l'autorité du pontife, il en profiteroit au moins pour en obtenir autre chose; il le pria premiérement de lui faire rendre justice touchant le droit qu'il prétendoit sur le royaume de Sicile & sur le duché de Suabe, comme héritier par sa mere, fille légitime de l'empereur Frédéric, des états de cette maison envahis, ainsi en parloit-il, en Italie par Charles d'Anjou, en Allemagne par Rodolphe d'Hasbourg, celui qu'on avoit élu empereur. Il se plaignit de plus, que la Navarre étant par d'anciennes prétentions dévolue aux rois de Castille, le roi de France s'en étoit mis injustement en possession; il demanda enfin, que le pontife donnât les mains à la liberté de son frere, l'infant dom Henri, que Charles d'Anjou tenoit en prison, disant, que quoique ce prince l'eût lui-même offensé, il ne pouvoit re-

fuser au sang fraternel de s'intéresser dans sa disgrace, & que le roi de Sicile s'excusant de consentir à sa délivrance, parce que le saint-siege s'y opposoit, il le prioit de n'y plus mettre d'obstacle. Le pape qui avoit obtenu du roi de Castille ce qu'il prétendoit, répondit assez froidement à ces propositions d'Alphonse, que ces sortes d'affaires ne le regardoient point ; que chaque prince avoit ses droits, ses prétentions & ses raisons, dont il n'étoit pas à propos qu'il se mêlât de décider. Cette réponse mutina Alphonse. Il se retira mécontent, & aussi-tôt qu'il fût de retour, il reprit le nom de roi des Romains : Grégoire l'en reprit, & ordonna à l'archevêque de Séville de l'excommunier, s'il pensoit à le conserver ; l'archevêque obéit, & Alphonse menacé d'une nouvelle invasion des Maures, fut enfin obligé de céder pour n'avoir pas deux guerres à la fois, & ne pas perdre un royaume qu'il possédoit, pour retenir le vain titre d'un empire qu'il voyoit bien qu'il ne posséderoit jamais. Pour adoucir un peu la violence qu'on lui faisoit, le pape voulut bien lui accorder la troisieme partie des dîmes destinées à la réparation des temples, pour soutenir la guerre contre les Infideles, qui venoient tout nouvellement

Années de J. C. 1273, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1273. & suiv.

de la déclarer aux Chrétiens d'Espagne. Mariana assure que le pontife n'accorda la disposition de ces revenus que pour un temps limité, & se plaint de ce que les rois de Castille l'avoient retenu jusqu'au sien. Cet historien fait observer, que ce fut par-là que les monarques de Castille commencerent à s'approprier les biens de l'église.

Alphonse n'avoit point encore eu plus besoin de secours qu'il en eut alors ; il étoit encore en France, lorsque les Maures formerent le dessein de l'attaquer. Mahomet, nouveau roi de Grenade, étoit l'auteur de cette entreprise qu'il avoit si bien concertée avec Jacob-Aben-Joseph, roi de Maroc, qu'elle avoit déja eu de grands succès, avant qu'Alphonse fût de retour dans ses états.

Le roi de Castille étoit encore en France, lorsque les Sarrasins firent dans son royaume une irruption qui en fit craindre l'entiere ruine. Mahomet, nouveau roi de Grenade, fut l'auteur de cette entreprise. Ce prince las d'être feudataire d'Alphonse, & trouvant son joug d'autant plus pesant qu'il étoit soumis à un prince chrétien, crut que l'absence du roi de Castille étoit une conjoncture favorable pour se rendre indépendant. Dans ce dessein il envoie en Afrique

vers Aben-Joseph, roi de Maroc, pour lui proposer une ligue contre les Chrétiens de Castille, plus faciles à être remis sous la domination sarrasine qu'ils ne l'avoient jamais été par l'éloignement de leur roi, & par le peu d'intelligence qui étoit entre ce prince & ses sujets. Aben-Joseph étant entré dans les pensées de Mahomet, ils firent leur traité ensemble, où après être convenus du partage de leurs futures conquêtes, ils stipulerent que le roi de Grenade abandonneroit au roi de Maroc, pour faciliter sa descente & pour lui servir de places d'armes, Tariffe & Algézire, sur le détroit de Gibraltar.

ANNÉES de J. C. 1274, & suiv.

Aben-Joseph usa d'abord d'artifice pour cacher le dessein de son armement; il feignit qu'un prince Maure qui possédoit alors Ceuta, presque à l'entrée du détroit de Gibraltar, avoit refusé de lui payer le tribut, & que pour le punir de sa révolte, il avoit résolu de l'assiéger; & afin de mieux colorer sa feinte, il envoya en Arragon demander au roi une somme considérable d'argent à emprunter pour cette expédition : cette ruse ne lui réussit pas, le roi d'Arragon prévit son dessein, & renvoya ses ambassadeurs, sans daigner même les écouter. Aben-Joseph ayant cependant levé une puis-

Années de J. C. 1275, & suiv.

fante armée passa avec elle en Espagne, & ayant assemblé toutes ses troupes à Tariffe & à Algézire, après avoir réconcilié avec le roi de Grenade les villes de Malaga & de Guadix, depuis long-temps brouillées avec lui, il s'avança vers Cordoue, pendant que Mahomet à la tête de ses troupes marcha du côté de Jaën, pour être à portée de s'opposer aux Arragonois, qui pouvoient venir par la Murcie au secours des Castillans. Le roi de Maroc étoit près d'Écija, où s'étoit jeté à propos dom Nugno Gonzalez de Lara pour la défendre. Lara avoit bien pris ses mesures, s'il ne les eût point rompues lui-même par trop de précipitation. Au bruit de la descente des Sarrasins, il avoit envoyé à Burgos avertir le prince de Castille, dom Ferdinand de la Cerda, du danger où étoit l'état; ce prince avoit assemblé des troupes, & ayant envoyé devant dom Sanche son frere du côté de Cordoue, il étoit prêt de se mettre en marche avec l'armée pour aller au secours d'Écija. Dans cet intervalle Lara ayant voulu sortir de sa place pour combattre les ennemis, fut défait & tué dans le combat avec un grand carnage des siens. Du moins il est certain que les Chrétiens perdirent 250 cavaliers, & 4000 hommes d'infanterie. Les Maures

envoyerent au roi de Grenade, pour premier fruit de leurs exploits, la tête de ce général. A l'aspect de cet objet lugubre, le prince mahométan se rappella le souvenir des obligations qu'il avoit à ce grand homme. Il étoit en effet redevable de sa couronne à la valeur de Lara. Aussi envoya-t-il sa tête à Cordoue pour y être inhumée.

ANNÉES de J. C. 1275, & suiv.

A la nouvelle d'un événement si funeste, l'archevêque de Tolede, dom Sanche, fils naturel du roi d'Arragon, leva d'un côté ce qu'il put de troupes, à Tolede même, à Madrid, à Guadalajara, à Talavéra, & se mit promptement en marche pour se rendre en Andalousie, pendant que dom Lope de Haro en rassembloit d'un autre pour le même dessein. Sanche fut plus diligent que dom Lope, qui le suivoit néanmoins de près; & le prélat étant à portée d'attaquer l'ennemi, quoique les plus sages fussent d'avis qu'on attendît la jonction des troupes, il se laissa inconsidérément séduire à l'ambition qu'on lui inspira d'être regardé comme le restaurateur de l'état, en remportant seul une victoire qui devoit être le salut de la Castille. Il donna sur les Sarrasins à la vue de Martos, & eut le même sort que Nugno de Lara, à la réserve qu'ayant été pris, comme des

ANNÉES de J. C. 1275, & suiv.

officiers de l'armée mahométane se disputoient le prisonnier & se disposoient à en venir aux mains, le gouverneur de Malaga les mit d'accord, en lui passant son épée au travers du corps, & disant : » Qu'il ne falloit pas que la tête » d'un *chien* fût la cause d'une division si » préjudiciable au bien commun entre » d'honnêtes gens «. Don Lope de Haro arriva sur ces entrefaites, & après avoir rétabli le combat, il auroit remporté la victoire, si la nuit qui survint ne la lui eût ôté des mains. Il n'eut pas, il est vrai, le bonheur de vaincre, mais au moins il se rendit assez redoutable aux ennemis pour les réprimer & rabattre leur orgueil. Il attendoit le prince dom Ferdinand qui étoit en marche pour les attaquer de nouveau, lorsqu'on apprit qu'une maladie l'avoit enlevé en chemin. Il étoit mort à Villaréal, laissant Blanche de France sa femme & deux enfans qu'il en avoit, dom Alphonse & dom Ferdinand, l'un & l'autre en très-bas âge, encore plus désolés que l'état. Cette famille fut alors sans appui contre les desseins ambitieux que conçut Sanche, oncle des deux infans, d'usurper sur eux la couronne; le royaume en trouva un dans ce même Sanche, qui rassembla toutes les troupes de la Castille auprès de lui. Ce prince

fut temporiser si à propos qu'il laissa les rois Maures, & les engagea à une treve de deux ans, qui fit repasser Aben-Joseph en Afrique, & lui donna le moyen de poursuivre ses prétentions contre son neveu.

ANNEES de J. C. 1275, & suiv.

Les Maures d'Espagne ne furent pas tous aussi traitables que les Africains : ceux des villes du royaume de Valence, que Jacques, roi d'Arragon, avoit conquises les dernieres, particuliérement au-delà du Xucar, étoient demeurés jusques-là paisibles sous la domination de ce prince; mais ils avoient cru pouvoir secouer le joug, lorsqu'ils eurent appris les premiers succès du roi de Maroc Aben-Joseph dans l'Andalousie. Plusieurs de ces villes s'étoient révoltées, & le roi avoit été obligé malgré son grand âge & une fâcheuse maladie qui l'avoit fort affoibli, de s'avancer jusqu'à Xativa, pour arrêter le feu de la rebellion. Il étoit sur le point de l'éteindre. Les rebelles en plusieurs endroits avoient été défaits par ses troupes. Dom Pedre, prince d'Arragon, étoit entré sur les frontieres de Murcie, & avoit mis tout à feu & à sang aux environs d'Almérie, lorsque la prise de Luxen par ces Infideles attira aux Arragonois une disgrace plus fâcheuse que la perte d'un royaume, puis-

ANNÉES de J. C. 1275, & suiv.

qu'elle fut l'occaſion de la mort du roi Jacques. Ce prince tout vieux qu'il étoit, & à peine convaleſcent, étoit réſolu de ſe mettre lui-même à la tête d'un petit corps d'armée, pour marcher en perſonne contre les Mahométans révoltés, qui s'étoient emparés de Luxen. Les mouvemens qu'il ſe donna pour diſpoſer cette expédition, l'affoiblirent de telle ſorte, que toute ſa cour fut effrayée du double danger où il s'expoſoit, dont le moins à craindre étoit celui du combat qu'il alloit donner; la plupart douterent qu'il pût aller juſqu'aux ennemis ſans retomber dans la maladie dont il n'étoit pas encore bien guéri; toute la cour s'empreſſa de lui repréſenter ce péril, & le conjura, les larmes aux yeux, de ne pas expoſer ſa perſonne à périr dans une occaſion où ſa préſence n'étoit pas néceſſaire, & que ſa ſanté ne pouvoit ſoutenir. Ni ces remontrances ni ces prieres n'euſſent point fait d'impreſſion ſur ſon eſprit, ſi l'autorité des évêques & des eccléſiaſtiques qui l'accompagnoient ne fût ſurvenue pour les appuyer. Jacques depuis quelques années, dont l'âge & la crainte de Dieu avoient enfin amorti la paſſion dominante, vivoit plus chrétiennement, & avoit la conſcience délicate. L'évêque d'Hueſca & d'autres

gens d'églife lui firent fcrupule du peu de foin qu'il avoit de conferver une fanté fi nécessaire au bien public ; ils lui repréfenterent outre cela, que c'étoit être homicide de lui-même & courir volontairement à la mort, que d'entreprendre une expédition militaire dans l'état où il fe trouvoit, qu'il n'étoit pas maître de fa vie, qu'il étoit obligé de la conferver, & qu'il en étoit redevable d'ailleurs à fes peuples. Cette confidération le frappa ; il confentit à demeurer, & envoya fes troupes à Luxen, fous la conduite de dom Pedre d'Azagra, feigneur d'Albarazin, un des plus illuftres guerriers de fon temps, & du grand-maître des hofpitaliers, que quelques-uns nomment dom Pedre de Moncade. Ces deux généraux furent malheureux, foit par leur faute, foit par celle de leurs gens, qui combattoient fans aucun ordre, & furent défaits avec tant de perte, que le mardi, qui fut le jour auquel fut donnée cette bataille, paffa depuis, parmi les Arragonois, pour un jour fatal à la nation. Dom Garcie d'Azagra, fils de dom Pedre Azagra, y fut tué avec plufieurs autres feigneurs, & le fous-maître fait prifonnier en fut quitte pour une rançon.

ANNÉES de J. C. 1276, & fuiv.

Cette nouvelle avoit été apportée au roi d'Arragon, & l'inquiétude où il étoit

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

du succès de ses armes à Luxen l'avoit extraordinairement abattu. Le chagrin survenant à la foiblesse le fit retomber malade; heureusement le prince son fils aîné arriva de Catalogne dans cette conjoncture, pour lui donner quelque consolation, & remédier au désordre qu'avoit causé une si funeste journée. Il lui remit le commandement de ses troupes, & lui ordonna de partir pour aller soutenir les places que les ennemis pourroient attaquer pour tirer avantage de leur victoire. Le prince n'étoit pas encore parti, lorsque la maladie du roi étant notablement augmentée, on commença à craindre pour sa vie; on le transporta à Algézire, ville du royaume de Valence de même nom, mais moins considérable qu'Algézire d'Andalousie; la premiere chose qu'il fit après ce changement d'air, qui ne soulagea point son mal, fut d'appeller son confesseur, & de commencer à se disposer à la mort par le Sacrement de Pénitence, dont il donna des marques sinceres par les larmes qu'il versa; il communia dans les sentimens de la plus tendre dévotion; ensuite ayant assemblé les grands, il adressa la parole au prince qui l'avoit suivi. » Je vous re-
» commande trois choses nécessaires à
» votre bonheur, la crainte de Dieu qui

» tient en sa main le sort comme le cœur
» des rois, le soin de maintenir vos su-
» jets dans une parfaite concorde, d'où
» dépendent la force & les prospérités
» des royaumes, l'union entre vous &
» dom Jacques votre frere, que je dé-
» clare roi des Baléares, & à qui outre
» cela j'ai donné le Roussillon & Mont-
» pellier, pour le mettre plus en état de
» vous soutenir contre vos ennemis.
» Soyez son appui contre les siens, &
» portez de concert les armes contre les
» Sarrasins d'Afrique, quand vous au-
» rez purgé l'Espagne de cette peste qui
» l'infecte; n'en laissez point dans vos
» royaumes, autant que vous y en lais-
» serez, autant y aurez-vous d'ennemis.
» Allez commencer par les soumettre,
» c'est le premier de vos devoirs, vous
» rendrez en son temps à mes cendres
» ceux que les enfans doivent rendre
» aux peres en les accompagnant au
» tombeau; j'ordonne que mon corps
» soit mis en dépôt dans une des églises
» du lieu où je mourrai, & qu'on at-
» tende pour le porter au monastere de
» Pueblo, où je desire être inhumé, que
» vous ayez pacifié les troubles que
» nous ont suscités les Maures dans ce
» pays nouvellement conquis, où leur
» révolte est plus dangereuse qu'elle ne

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

» le feroit ailleurs. Ne leur donnez pas » le loifir de profiter de l'avantage qu'ils » viennent de remporter fur nous ; partez & laiffez ma deftinée entre les » mains du Maître des rois, pour conferver à la Chrétienté & à la monarchie » où vous allez régner, un royaume que » je leur acquis. Dès maintenant vous » êtes roi, & je me démets entre vos » mains d'un fceptre que vous devez » porter, pour ne penfer plus qu'à m'affurer une couronne plus durable que » Dieu donne aux pénitens comme aux » faints «.

Jacques ayant fini ce difcours, dit le dernier adieu au prince, qu'il fit partir, en lui recommandant quelques perfonnes de fon confeil, particuliérement l'évêque d'Huefca, qu'il avoit fait chancelier du royaume, & en général les anciens officiers de fa maifon, qu'il le pria de préférer aux autres dans la diftribution des graces, & dans les occafions de faire leur fortune. Enfuite ayant formé la réfolution de ne penfer plus déformais qu'à fon falut, il prit l'habit de l'ordre de Cîteaux, dans le deffein d'aller paffer ce qu'il lui reftoit de vie, fi Dieu lui rendoit la fanté, au monaftere del Pueblo, où il vouloit être enterré ; il fe crut encore affez de forces pour fe faire porter à

Valence. Il y arriva en effet, mais si foible & si abattu, qu'il n'eut de temps que ce qu'il lui en falloit pour achever de se disposer au dernier passage. Il mit entre les mains de l'évêque de Valence un testament qu'il avoit fait quatre ans auparavant à Montpellier, & dont l'article principal étoit le partage de ses enfans. Quoiqu'il en eût perdu trois ou quatre, il en avoit encore beaucoup de légitimes, de naturels, & d'autres d'un état douteux. Les enfans qu'il considéroit comme légitimes, étoient ceux qu'il avoit eus d'Yolande d'Hongrie; Pierre, roi d'Arragon après lui, & Jacques, roi des Baléares; Violante ou Yolande, reine de Castille; Constance qui fut mariée à dom Juan Manuel, l'un des freres du Castillan; Isabelle, reine de France; Marie, religieuse dans l'hôpital de S. Jean à Jerusalem, où elle mourut en odeur de sainteté. Il n'avoit plus qu'un fils naturel, dom Pedre Fernandès, seigneur d'Yxar, souche de la maison de ce nom, comme le malheureux Fernand Sanche, lequel avoit laissé des enfans, l'étoit de celle qui en Arragon a porté celui de Castro. Ceux qui étoient d'un état douteux furent les enfans de Thérese Vidaure, dont il n'avoit point avoué le mariage avant que de

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

le faire casser. Dom Jacques, l'aîné de ceux-ci, étoit seigneur d'Exérica, d'où ses descendans prirent le nom, comme ceux du cadet dom Pedre prirent celui d'Ayerva leur partage. Pour faire quelque justice à ces deux derniers qui lui avoient le moins donné de peine, & s'étoient contentés de leur sort, il les déclaroit par son testament capables de succéder à la couronne, en cas que les deux rois freres, dom Pedre & dom Jacques, vinssent à mourir sans enfans; & à ceux-là il substituoit les enfans mâles d'Yolande, reine de Castille, d'Isabelle, reine de France, & de la princesse Constance, selon l'ordre de leur naissance, confirmant la constitution qui excluoit les filles du trône, en quoi ce droit differe de celui de France, qui n'y admet pas même leurs fils. Par ces dispositions ce prince ayant cru avoir réparé, autant qu'il étoit en lui de le faire, le désordre que son incontinence, qui fut le seul de ses défauts, avoit mis dans sa famille, rendit tranquillement l'esprit en invoquant particuliérement la protection de Notre-Dame, dont il avoit avec le lait puisé la dévotion dès l'enfance. Ainsi mourut Jacques le Conquérant, le 26 juillet de l'année 1276, la soixante sixieme de son âge. Deux royaumes conquis, trente

batailles où il se trouva en personne, & dont il sortit toujours victorieux, sont des preuves de sa valeur, comme plus de deux mille temples consacrés à Dieu par ses soins, seront des monumens éternels de sa religion & de sa piété. Le nouveau roi son fils ayant réduit la plupart des Maures rebelles avec plus de facilité qu'on ne croyoit qu'il en dût trouver, interrompit son expédition, qu'il acheva quelque temps après avec le même succès, pour venir faire rendre à son pere les honneurs funebres qui lui étoient dûs; & ce ne fut qu'après qu'il eût conduit son corps dans le monastere où il devoit être inhumé, qu'il voulût prendre le nom de roi.

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

Fin du troisieme Livre.

LIVRE QUATRIEME.

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

JAcques le Conquérant, roi d'Arragon, laissa en Espagne à sa mort deux grands acteurs sur le théatre, qui ne se ressembloient pas mal en bonnes & en mauvaises qualités. Pierre III son successeur, & dom Sanche, infant de Castille, second fils d'Alphonse le Sage. L'un & l'autre surent mettre en usage de grandes vertus & de grands crimes pour satisfaire leur ambition. Pierre acquit le royaume de Sicile par une cruauté, soutenue de beaucoup de politique & de valeur : Sanche usurpa celui de Castille par une injustice & un attentat qu'il fit passer pour nécessaires. Ils formerent ces desseins presqu'en même temps : mais Pierre ne fit éclater le sien qu'au moment de l'exécution ; Sanche fit d'abord des démarches, dont les gens éclairés augurerent qu'il iroit plus loin qu'il ne disoit ; & si le roi son pere eût philosophé aussi prudemment sur les affaires d'état, qu'il philosophoit subtilement sur les secrets de la nature, il l'auroit arrêté au premier pas.

A peine dom Sanche avoit-il appris la mort de Ferdinand de la Cerda, son frere aîné,

aîné, qu'il prétendit devoir prendre sa place, & commença à briguer sourdement, pour se faire déclarer par les états du royaume de Castille, héritier présomptif de la couronne, au préjudice des princes ses neveux. Déja il avoit les vœux du peuple & les suffrages d'une partie des grands. Magnifique, libéral, affable, civil, adroit, insinuant, il se rendoit aisément maître de ceux qu'il avoit intérêt de gagner. Sa valeur lui avoit acquis le surnom de brave, & il avoit si heureusement pratiqué l'art de temporiser à la guerre pour lasser un puissant ennemi, qu'on le regardoit comme une ressource nécessaire à l'état dans la conjoncture où les affaires étoient alors. Ce prince ambitieux profita de ces avantages pour s'attacher particuliérement l'infant dom Manuel son oncle, & dom Lope de Haro, qui seul pouvoit accréditer un parti. Il s'agissoit de gagner le roi Alphonse. Ce prince revenoit de France par l'Arragon pour se rendre à Tolede; il n'y fut pas plutôt arrivé, que dom Sanche l'y alla trouver, sous prétexte de lui rendre ses devoirs; mais en effet pour lui représenter le droit que lui donnoit, disoit-il, à la couronne de Castille, l'honneur qu'il avoit d'être son fils aîné, depuis la mort de dom Ferdinand son

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

Années de J. C. 1276, & suiv.

frere. Dom Lope de Haro, le plus zélé de ses partisans, porta la parole en faveur de dom Sanche, & employa toute son éloquence, pour affoiblir le droit de représentation favorable aux princes de la Cerda, établi par l'usage commun de presque toutes les nations, & pour donner force à celui que des oncles ambitieux ont de temps en temps fondé sur l'ordre de la naissance, dans le dessein de déposséder leurs neveux. Le roi de Castille écouta avec un air de courroux & de chagrin un discours si peu attendu. Il témoigna trouver mauvais, qu'on parlât de sa succession de son vivant, & comme il avoit aimé le prince dom Ferdinand, il vit avec douleur la tempête qui s'élevoit contre ses enfans, & les premiers préludes des guerres intestines qui déchirerent dans la suite le royaume. D'ailleurs le droit des jeunes princes à la couronne paroissoit au roi Alphonse ne pouvoir souffrir aucune contestation; & ce fut sur cela qu'il appuya particuliérement le refus qu'il fit de décider pour dom Sanche, qu'il vouloit d'ailleurs ménager. Dom Sanche & ceux de son parti eurent bientôt levé cet obstacle, par la proposition qu'ils firent à Alphonse de remettre ce différend à la décision des États-Généraux. Dom Manuel fut

celui qui fit au roi cette ouverture ; ce prince qui avoit déja des liaisons secretes avec dom Sanche, représenta vivement au roi en le prenant par son propre intérêt, que dans la situation où étoient les affaires du royaume, il devoit ménager l'infant, qu'il en avoit besoin, surtout dans un âge où il se devoit ménager lui-même ; qu'il ne falloit pas l'aliéner de lui, en prononçant contre un droit plausible, & dont Sanche n'étoit pas le premier qui eût fait naître la contestation ; que si le droit étoit jugé mauvais, il valoit mieux que le corps de la nation portât la haine de ce jugement, que de mettre un pere en danger d'être pris à partie par son propre fils ; qu'il falloit renvoyer l'affaire à la résolution des États-Généraux, qui en jugeant selon les loix, feroient justice aux princes de la Cerda, si elles leur étoient favorables, & ôteroient tout sujet à dom Sanche de se plaindre de personne en particulier, quand il seroit condamné par la voie publique. ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

Alphonse étoit de ceux qui savent tout, hors ce qui se passe chez eux. Il ignoroit que son frere & son fils étoient d'intelligence : ainsi il donna dans le piege qu'on lui tendoit, il convoqua les états du royaume à Ségovie. L'affaire

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

y fut proposée, & d'abord assez vivement combattue, pour faire appréhender à dom Sanche qu'elle ne tournât pas bien pour lui. Ce prince étoit d'un caractere fier, & qui souvent alloit jusqu'à la férocité; mais quand il le vouloit il étoit gagnant, & personne n'avoit l'esprit plus souple & plus insinuant que lui. Il mit tout en œuvre en cette occasion pour faire réussir ses desseins, il persuada les uns, il intimida les autres, & en même temps qu'il plaidoit sa cause avec toute la modestie d'un homme qui attend son sort de ses juges, il faisoit entendre par ses émissaires, qu'il n'étoit pas d'humeur à s'en tenir à un jugement qui ne lui feroit pas favorable. On craignit en le mécontentant d'allumer une guerre civile, dont les Sarrasins ne manqueroient pas de profiter pour se mettre en possession de l'Andalousie, & peut-être d'une partie de l'Espagne Chrétienne. On considéra que dom Sanche leur étoit devenu redoutable; qu'il avoit arrêté leurs progrès; que seul de la maison royale, il pouvoit remédier aux maux que le mauvais gouvernement du roi avoit causés à la Castille; que les infans de la Cerda étoient dans un âge à être plutôt à charge au royaume, qu'à lui faire espérer de l'appui. Ces raisons déduites avec art, & par

elles-mêmes assez plausibles, vu la puissance de dom Sanche & la multitude de ses partisans, lui acquirent les suffrages de ceux-mêmes qui dans d'autres circonstances auroient maintenu le droit des pupilles, dont ils reconnoissoient la justice. A un petit nombre près de ces esprits inflexibles, & qui ne connoissent que la loi pour regle de leurs jugemens, l'assemblée prononça en faveur de Sanche; il fut déclaré prince de Castille, & héritier présomptif de la couronne. Le roi dom Alphonse lui-même contre ses inclinations le reconnut; il suivit le torrent & ne se sentit pas assez de force pour s'y opposer. La reine Yolande sa femme plus courageuse que lui, ne put acquiescer à ce jugement, qui lui parut d'autant plus inique, que le droit de ses petits fils n'étoit pas seulement fondé par la loi commune des successions, mais sur un traité solemnel fait avec S. Louis, roi de France, dans lequel il avoit été conclu, que le royaume de Castille appartiendroit aux enfans de Blanche, en faveur de laquelle ce prince avoit cédé les prétentions qu'il avoit sur cette couronne. La reine soutint son opposition jusqu'à se lier d'intérêt & de faction avec Blanche, & emmener secrettement les deux infans en Arragon. En effet, cette

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

princesse ne se croyant pas elle-même en sûreté, forma la résolution de sortir du royaume, & se rendit au monastere d'Huerta, sous prétexte d'aller voir le roi d'Arragon son frere. Les princes ses petits-fils l'accompagnerent comme par honneur. La reine leur aïeule les retint auprès d'elle, & les mit en sûreté contre les entreprises de dom Sanche.

La nouvelle de cette fuite mit le roi de Castille en fureur & le nouveau prince en grand trouble. Le roi craignit de n'avoir évité un mal que pour tomber dans un autre plus fâcheux. Le prince dom Sanche connut le péril où cet événement le mettoit, de n'être jamais paisible possesseur d'un état, dont les héritiers légitimes n'étoient plus en son pouvoir, & dont deux oncles aussi puissans qu'étoient les rois de France & d'Arragon, devoient naturellement parlant embrasser la protection. Leur chagrin les porta d'abord à tirer une vengeance éclatante de deux seigneurs de haute naissance, qu'on accusa d'avoir favorisé la retraite de la reine Yolande & des infans. L'un étoit dom Frédéric, frere du roi de Castille, qui sans égard au sang royal dont il étoit issu, fut étranglé à Burgos, où d'autres historiens prétendent qu'il eut la tête coupée : l'autre se nommoit dom

Simon Ruiz de Haro, ſeigneur de *los Caméros*, d'une des plus anciennes & des plus illuſtres familles du royaume. Après avoir été reſſerré dans une étroite priſon, ce ſeigneur fut condamné à être brûlé vif, & l'arrêt fut exécuté à Trévigno. Ce châtiment parut inhumain, & effaroucha les eſprits des grands du royaume. Dom Sanche craignit d'autant plus les ſuites de ce mécontentement, qu'il prévoyoit une autre tempête du côté du roi d'Arragon. Pour conjurer ce double orage, il rejeta adroitement ce qu'il y avoit d'odieux dans le ſupplice de dom Frédéric & de dom Simon Ruiz, ſur le roi Alphonſe qui l'avoit ordonné; & dépêcha en Arragon pour ſe plaindre de la retraite qu'on y avoit donnée à la reine & aux infans de la Cerda, & pour prier qu'on les renvoyât ſous bonne eſcorte. ANNÉES de J. C. 1276, & ſuiv.

Dom Pierre n'avoit aucune raiſon de retenir la reine Yolande ſa ſœur plus de temps qu'il n'en falloit pour la réconcilier avec le roi Alphonſe ſon mari, & l'on accuſa cette princeſſe d'en avoir d'autres pour retourner en Caſtille, que celles que lui devoit inſpirer l'amour conjugal. Quoiqu'il en ſoit de cette circonſtance, on ménagea ſans beaucoup de peine le retour de la reine; mais on trouva une

ANNÉES de J. C. 1276, & suiv.

détermination opiniâtre dans l'eſprit de l'Arragonois à retenir les deux infans. Il n'en découvrit pas les véritables motifs, mais les raiſons qu'il allégua parurent ſi raiſonnables, que dom Sanche ne crut pas devoir le preſſer. Outre celle de la ſûreté de deux neveux qu'il devoit protéger, les ambaſſades de Philippe le Hardi, roi de France, qui le prioit de ne les pas expoſer à l'ambition d'un uſurpateur, qui après avoir envahi leur héritage, pourroit être tenté de leur ôter ou la liberté ou la vie, étoient un prétexte honnête de ne pas les renvoyer en Caſtille. Il les retint donc, & pour plus grande précaution, il les fit élever ſous bonne garde au château de Xativa, place très-forte, ſituée ſur les rives du Xucar au royaume de Valence.

Cette démarche ne laiſſa pas de raſſurer dom Sanche, qui conçut par-là, que l'Arragonois ne ſe déclaroit pas encore ouvertement pour les princes de la Cerda, & qu'il auroit le temps de le gagner. Blanche de France, veuve du feu prince Ferdinand, en fut effrayée, & étant ſortie ſecrettement de Caſtille, elle vint trouver le roi d'Arragon, le conjura par tout ce qu'elle crut le plus capable de le toucher, de reprendre en main la cauſe des deux enfans ſi injuſtement opprimés, de

ne décourager pas au moins en les retenant captifs, ce qui leur restoit encore de gens bien disposés à soutenir leur bon droit, de les lui rendre, s'il ne vouloit pas les défendre, & de laisser cette querelle à démêler au roi son frere, auquel elle les alloit conduire. Dom Pierre ne se laissa pas fléchir, & Blanche indignée de ce refus, se vit contrainte de quitter le royaume d'Arragon sans avoir pu rien faire, pour venir en France animer le roi son frere, à tirer vengeance de l'injustice que lui faisoient les deux rois Espagnols.

ANNÉES de J. C. 1277, & suiv.

Ces princes le prévirent bien, & Alphonse pensoit à chercher quelque voie d'accommodement; il craignoit la puissance françoise, alors d'autant plus redoutable à l'Espagne qu'Édouard premier, roi d'Angleterre, qui avoit entrepris la conquête de l'Écosse, ménageoit soigneusement Philippe, prince belliqueux, qui étoit alors maître de la Navarre, d'où il pouvoit sans obstacle porter ses armes en Castille & en Arragon. Pierre & Sanche eurent la même crainte. Mais comme ils avoient d'autres intérêts à ménager que celui de leur repos, l'accommodement ne leur convenant pas, ils résolurent de s'aboucher, pour former entre les deux couronnes une ligue

ANNÉES de J. C. 1279. & suiv.

offensive & défensive. Dans ce dessein, le roi d'Arragon & dom Sanche se rendirent le 14 septembre de l'année 1279, dans un endroit situé entre Réquéna & Bugnol, comme ils en étoient convenus. Ils eurent dans cette entrevue de longues conférences, sur le choix des partis dans une affaire aussi importante que celle dont il étoit question. Chacun oublia les anciens sujets de plainte, & l'on ne pensa de part & d'autre qu'aux intérêts de la cause commune. Les deux princes se promirent une assistance mutuelle en cas que la France vînt à se déclarer; & lierent ensemble une étroite amitié. Le roi de Castille cependant fut pressé de nouveau par le roi de France, qui aimoit tendrement ses neveux. Philippe avoit déja fait solliciter vivement le roi d'Arragon de leur rendre la liberté, & de les lui remettre entre les mains. A ce sujet il envoya des ambassadeurs aux deux rois Espagnols. Leur instruction portoit de traiter les choses à l'amiable, & par toutes les voies de douceur; en cas de refus, ils étoient chargés de déclarer, que le roi leur maître défendroit à main armée les intérêts des deux princes, & que les Espagnols trouveroient dans les François des ennemis irréconciliables. Il ne paroît pas que les menaces des ambas-

fadeurs de Philippe euffent fait une vive impreffion fur les deux rois. Cependant l'affaire fut mife en négociation entre le monarque François & le Caftillan. Et fi dom Sanche ne put empêcher la conférence, il fut du moins en détourner l'effet. Il y accompagna le roi, & fit d'abord naître tant de difficultés à une entrevue perfonnelle, que les deux monarques ne fe virent point. Alphonfe demeura à Bayonne, & Philippe ne paffa point Sauveterre. Charles Ponce de Tarente, fils du roi de Sicile, porta les paroles de part & d'autre. Philippe s'étoit relâché jufqu'à confentir, que dom Sanche demeurât prince de Caftille, & régnât après fon pere, à condition qu'on donneroit à l'aîné des deux la Cerda, Jaën à titre de royaume, feudataire de la monarchie Caftillane. Alphonfe trouvoit la propofition raifonnable, mais dom Sanche la trouva dangereufe, & en repréfenta fi bien les inconvéniens, qu'on fe fépara fans rien conclure. Philippe, au défaut du roi de Caftille, fe promit d'engager le roi d'Arragon à prendre en main la caufe de fes neveux. Il partit donc pour Touloufe, où dom Pedre ne tarda pas à fe rendre : mais cette entrevue ne réuffit pas mieux que la précédente. On fe fépara fans rien terminer,

ANNÉES de J. C. 1279, & fuiv.

ANNÉES de J. C. 1279, & suiv.

& il parut que les rois de Castille & d'Arragon étoient de concert pour amuser le roi de France.

Quelque heureux qu'eût été le succès de ces deux conférences pour le prince de Castille, il n'en sortit pas néanmoins sans inquiétude; l'inconstance naturelle du roi Alphonse son pere, & le penchant qu'il lui voyoit à accommoder une affaire où nul tempérament n'assuroit la fortune d'un usurpateur, lui fit chercher de nouveaux moyens de l'établir si solidement, que l'on n'y pût donner aucune atteinte. Pour parvenir là, trois choses lui étoient nécessaires; la premiere, que les deux princes de la Cerda fussent insensiblement oubliés dans une longue captivité, de tout ce qui leur pouvoit rester de partisans zélés dans le royaume; la seconde, qu'il fût en état de s'opposer à tous les efforts qu'il prévoyoit que le roi de France pourroit faire pour les rétablir; la troisieme, qu'il achevât de prendre tellement l'ascendant sur le roi Alphonse son pere, dans le gouvernement du royaume de Castille, qu'il n'eût plus rien à craindre de son inconstance. Suivant ce plan, il ménagea adroitement une entrevue des deux rois Espagnols sur leurs frontieres, & les engagea à conclure une ligue qui les attachoit l'un à l'autre, &

les oppofoit tous deux aux François. Philippe s'étoit rendu maître de la Navarre, malgré les efforts que ces deux couronnes avoient fait pour l'empêcher. Il étoit fur le point de faire époufer à Philippe le Bel fon fils aîné, Jeanne, héritiere de ce royaume qu'il faifoit élever à fa cour. Par-là cette couronne Efpagnole alloit s'unir à la Françoife au préjudice de la Caftille & de l'Arragon, qui faifoient valoir depuis long-temps de mauvaifes prétentions fur la Navarre. Dom Sanche repréfenta fi bien aux deux rois la facilité de s'en emparer, quand ils voudroient joindre leurs armes, & confentir à partager à l'amiable une conquête que nul des deux ne pouvoit faire, & moins encore conferver feul, qu'il leur perfuada de s'aboucher, & d'en venir à une conférence. Ce fut le fujet d'un voyage que firent Gonzale Giron & le marquis de Montferrat, qui furent chargés par le prince dom Sanche, de propofer au roi d'Arragon une entrevue. Les deux monarques Efpagnols fe rendirent le 27 mars de l'année 1281, à Campillo, entre Agréda & Tarraffonne. Dom Sanche qui avoit ménagé ce pourparler ne manqua pas de s'y trouver. On y renouvella une ligue & une alliance perpétuelle entre les deux royaumes,

ANNÉES de J. C. 1281, & fuiv.

ANNÉES de J. C. 1281, & suiv.

avec cette clause, que celui qui s'en départiroit le premier, payeroit à l'autre seize mille livres d'argent. On donna au roi d'Arragon pour garantie du traité les villes de Palacuélos, de Thérésa, de Xéra, d'Ayora; & pour dédommager l'infant dom Manuel à qui ces places appartenoient à titre d'appanage, on lui céda la ville d'Escalona avec toutes ses dépendances. On rendit les articles publics : mais l'article qui concernoit l'union des deux rois, pour chasser les François de la Navarre, fut tenu secret.

Dom Sanche eût bien voulu pouvoir obliger le roi d'Arragon à lui remettre entre les mains les deux infans de la Cerda ses neveux; mais Pierre qui avoit ses vues, & qui dans les projets qu'il faisoit, avoit intérêt que ce prince demeurât attaché à lui, n'avoit garde de consentir à rompre le lien qui formoit cette union. Il s'engagea de ne les point élargir; & dom Sanche contraint de s'en tenir là, tourna toute sa politique à le mettre dans la nécessité de ne lui pas manquer de parole, & à l'intéresser par-tout ce qu'il crut de plus fort pour l'obliger à la garder : les deux rois s'étant séparés, il accompagna encore quelque temps l'Arragonois comme par honneur jusqu'à

Tarraſſonne ; mais en effet pour ſe l'attacher par un nouveau lien d'intérêt, lui promettant que ſi jamais il devenoit roi de Caſtille, il lui laiſſeroit la Navarre entiere, & y ajouteroit Réquéna avec toutes ſes dépendances. Là-deſſus ils ſe ſéparerent, Sanche pour ſuivre le deſſein qu'il avoit formé d'attirer à lui le peu qui reſtoit encore à Alphonſe d'autorité dans ſes états, Pierre pour profiter des avantages du traité qu'il venoit de faire, ou pour envahir la Navarre, ou pour exécuter l'entrepriſe qu'il méditoit ſur la Sicile. La guerre civile qui s'alluma entre le roi & le prince de Caſtille preſqu'auſſitôt qu'ils ſe furent rejoints, par les ombrages que prit Alphonſe de la conduite de ſon fils, ne permit pas à l'Arragonois de rien entreprendre contre la Navarre, qu'il ne pouvoit eſpérer, étant ſeul, d'enlever au roi de France. D'ailleurs il avoit à ſoumettre les Catalans, qui s'étoient révoltés à la ſollicitation du comte d'Urgel Armengol de Cabréra, à qui le roi avoit donné ce comté en fief mouvant de la couronne d'Arragon. La priſe de Balaguer que dom Pierre aſſiégea en perſonne, réduiſit les rebelles à implorer la clémence du vainqueur. Il en coûta pour quelque temps la liberté au chef de la rebellion, & à Roger Bernard, comte

ANNÉES de J. C. 1281, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1282, & suiv.

de Foix, qui furent confinés dans une prison. Enfin la sanglante intrigue que le roi d'Arragon conduisoit depuis long-temps pour s'emparer de la Sicile, étant sur le point de produire l'effet qu'il en avoit attendu, demandoit désormais tous ses soins.

L'an 1282 fut l'époqne de cet événement tragique, si mémorable dans l'histoire, si funeste au repos de l'Europe, & dont à peine quatre siecles ont pu arrêter le déluge de sang qui a inondé l'Italie & la Sicile. La monarchie Espagnole en a reçu un accroissement considérable, mais l'Espagne en a été affoiblie, & à bien apprécier toutes choses dans l'état où elles sont aujourd'hui, on peut dire, que c'est une de ces conquêtes qu'elle devoit souhaiter à ses ennemis. Le malheur de la France est de l'avoir contestée à l'Espagne; & s'il ne lui est pas glorieux d'avoir succombé dans cette fameuse querelle, il est avantageux pour elle de n'y avoir pas prévalu.

Pour prendre le fil de cette affaire depuis sa source & dans ses principes, Charles d'Anjou, frere de S. Louis, roi de France, régnoit en paix dans l'une & l'autre Sicile, depuis qu'il avoit conquis ces deux royaumes sur Mainfroi & sur Conradin, derniers princes de la maison

de Suabe. Une telle conquête & les victoires qui lui en avoient frayé le chemin, mettoient le comble à sa gloire, & le faisoient considérer parmi les monarques de l'Europe, comme celui qui méritoit le mieux de tenir rang entre les héros. Ses qualités personnelles & ses exploits éclatans le rendoient digne de ce nom, mais il n'étoit pas sans défauts. Il avoit le génie des François, qu'un historien Espagnol définit, une nation propre à conquérir des empires, mais non pas à les conserver. Deux choses lui firent perdre une partie de ce qu'il avoit conquis, & causerent les malheurs qui traverserent la fin de son regne. L'une fut d'abandonner trop à la discrétion, ou plutôt à la licence de la nation dominante, le gouvernement de la nation conquise, dans les lieux où il n'étoit pas, particuliérement de l'isle de Sicile où il ne se faisoit voir que rarement, trop attaché à embellir Naples, capitale de ses royaumes ; la seconde fut de négliger les avis qui lui furent donnés par ses amis les plus zélés, des mauvais effets que sa négligence faisoit sur les esprits d'un peuple naturellement peu fidele, & d'ailleurs trop opprimé. Le pape Clément IV qui l'aimoit, & qui avoit le plus contribué à le mettre en possession de ces deux cou-

ANNÉES de J. C. 1282, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1282, & fuiv.

ronnes, lui avoit fouvent repréfenté que cette négligence ruinoit fes affaires. Charles avoit eu quelque déférence aux remontrances de ce pontife ; il avoit écrit à fes lieutenans & aux gouverneurs qu'il avoit établis dans les principales villes des deux royaumes. Mais fuivant mal ces premieres démarches, après de foibles réglemens qui demeuroient toujours fans exécution, le défordre avoit continué, & étoit venu à un point, qu'on ne regardoit plus en Sicile fon regne que comme une tyrannie, que des gouverneurs infatiables & une nation infolente exerçoient fans ménagement fur un peuple qu'ils méprifoient, & fur lequel ils ofoient tout, parce qu'ils n'en craignoient plus rien. Une trifte expérience leur apprit qu'on a tout à craindre de ceux à qui on ne laiffe d'autre reffource que leur défefpoir. Un efprit audacieux & déterminé fut profiter fi à propos de la haine publique contre les François, & des conjonctures du temps pour ébranler la fortune de Charles d'Anjou, qu'il engagea en même temps les Siciliens à lever l'étendard de la rebellion, & leur ménagea les moyens de fecouer le joug impunément.

Jean Prochyte, ainfi s'appelloit l'auteur de cette confpiration, étoit feigneur

d'une petite isle située aux environs de la Sicile, & dont il avoit emprunté le nom. C'étoit un ancien serviteur des princes de la maison de Suabe; quelques-uns prétendent qu'il fut médecin du bâtard Mainfroi, qui l'avoit admis dans ses conseils, où son esprit & ses talens l'avoient rendu utile à l'état. Charles d'Anjou s'en servit d'abord, mais ayant apparemment reconnu qu'il conservoit pour ses anciens maîtres un attachement dangereux à celui qui les avoit détrônés, il l'éloigna & le priva de la plus grande partie de ses biens. Prochyte, chassé de la cour & déchu de sa premiere fortune, reçut des François un nouveau chagrin, qui mit le comble à ceux que déja le roi Charles d'Anjou lui avoit causés en l'éloignant de la cour, & de l'administration des affaires. Comme ils se permettoient tout dans l'impunité où leurs officiers les laissoient vivre, quelqu'un d'eux porta l'insolence jusqu'à faire violence à la femme de Prochyte, ainsi le disent quelques historiens; & il est sûr dans toute l'histoire, que les François excédoient, sur-tout dans cette sorte de licence à l'égard des Siciliens. Prochyte tira de cette derniere injure un grand avantage pour se venger, & de celle-là & des autres. Les grands du pays indi-

ANNÉES de J. C. 1282, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1282, & suiv.

gnés, entrerent aisément dans tous les projets de révolte que leur proposa cet esprit hardi, artificieux & entreprenant. Dans les conseils secrets qu'ils tinrent entr'eux, il fut arrêté qu'on imploreroit le secours du roi d'Arragon, dont on connoissoit l'ambition, & qu'on savoit être attentif aux occasions de recouvrer un royaume, dont il prétendoit que Constance sa femme, fille de Mainfroy, devoit naturellement hériter. Cette intrigue s'étant nouée secrettement en Sicile, Prochyte passa en Arragon, où ayant fait ouverture au roi dom Pedre de l'occasion qui se présentoit, de le mettre en possession de l'isle entiere, il fut écouté avec plaisir, & reçut en reconnoissance de ce qu'il avoit déja fait pour le service de l'Arragonois, de grands dons & de grandes terres pour subsister d'une maniere honorable & conforme à sa qualité. Dom Pedre sur-tout lui fit présent des villes de Luxen, de Béniçan, de Palma, & de leurs territoires dans le royaume de Valence. On convint donc de part & d'autre, que le roi dom Pedre armeroit incessamment une flotte, sous prétexte de passer en Afrique, pour porter la guerre chez les Sarrasins, pendant que Jean Prochyte iroit à Constantinople solliciter l'empereur Grec, Michel Pa-

léologue, de favoriser une entreprise, au succès de laquelle il n'avoit pas moins d'intérêt que le roi d'Arragon; car Charles d'Anjou étoit son ennemi, & cet empereur qui avoit usurpé sur la maison de Courtenai l'empire de Constantinople, avoit tout à craindre de la puissance de ce prince belliqueux qui le menaçoit, & qui après avoir marié sa fille à Henri de Courtenai, prétendoit rétablir son gendre sur le trône de ses aïeux. Prochyte fit heureusement son voyage déguisé en cordelier, & en apporta au roi d'Arragon des sommes considérables d'argent pour fournir aux frais de la flotte. On assure que par un procédé indigne, ce prince en reçut de Charles même, sous prétexte que cet armement étoit destiné pour faire la guerre à l'ennemi commun des rois chrétiens. Il n'y avoit plus à ménager que le pape, la conjoncture y étoit propre; Nicolas III, de la maison des Ursins, qui occupoit alors le saint-siege, étoit aussi opposé à Charles que ses prédécesseurs lui avoient été favorables. Ce pontife avoit un défaut trop commun aux ecclésiastiques, d'aimer excessivement leurs familles, & de donner à l'élévation de leurs parens, des soins qu'ils ne devroient employer qu'au gouvernement de l'église. On dit que ce pape avoit

ANNÉES de J. C. 1282, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1282, & suiv.

desiré, qu'un de ses neveux épousât une fille du roi de Sicile, & que ce prince non content d'avoir rejeté cette alliance, avoit ajouté le mépris au refus : disant, que ce n'étoit pas assez de porter des mulles de pourpre pour mêler son sang avec celui des rois.

On tolere un refus, mais on ne pardonne guere un mépris. Le pape n'éclata pas contre Charles dont il appréhendoit la puissance; mais il n'omit rien de tout ce qu'il put faire secrettement pour l'abaisser. Les pontifes précédens l'avoient fait sénateur de Rome & vicaire de l'empire en Étrurie, dignités qui le rendoient maître de la Toscane & de la Lombardie. Nicolas par une politique adroite l'engagea d'y renoncer de lui-même, sous prétexte que Rodolphe d'Autriche trouvant mauvais qu'on lui donnât un vicaire sans son aveu, menaçoit d'armer l'Allemagne pour abolir ce vicariat introduit contre ses droits en Italie. Charles redoutoit peu Rodolphe, mais entêté de l'entreprise qu'il méditoit sur l'empire d'orient, il ne vouloit pas s'exposer à l'embarras d'une diversion du côté de celui d'occident. Docile aux remontrances du pape, il renonça aux qualités qui faisoient ombrage à l'empereur; mais cette déférence ne calma pas la co-

lere secrete du Saint-Pere. Prochyte qui n'ignoroit rien de tout ce qu'il avoit intérêt de savoir, étant allé trouver le pontife au retour de son voyage de Constantinople pour lui proposer son projet, eut moins de peine à l'y engager, qu'il ne l'auroit dû attendre du Pere commun de tous les rois chrétiens. J'ai de la peine à croire qu'un pape, qui d'ailleurs avoit des vertus convenables à la place qu'il occupoit, soit entré dans toute la noirceur de la conspiration de Sicile. Apparemment on cacha la maniere dont les conjurés étoient convenus de changer de maître. Quoiqu'il en soit, on étoit sur le point d'exécuter ce sanglant projet, lorsque la mort de Nicolas inopinément survenue, & l'exaltation de Martin IV du nom, qui étoit François de naissance, en firent suspendre l'exécution. Le roi d'Arragon envoya à Rome Hugues de Métaplana pour sonder le nouveau pontife, sous prétexte de demander la canonisation de Raymond de Pegnafort. L'ambassadeur fut mal reçu : Martin répondit avec aigreur, qu'il n'accordoit rien à un roi qui étant vassal du saint-siege, ne lui avoit point encore rendu hommage ; dès-lors même il révoqua les constitutions des papes ses prédécesseurs, qui accordoient au roi dom

ANNÉES de J. C. 1282, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1282, & suiv.

Jacques, pere de dom Pedre, les décimes des biens des églises. Cette réponse qui sembloit devoir intimider le prince Espagnol, ne fit que le rendre plus fier. Résolu de peu ménager la puissance pontificale, dont le glaive ne l'effrayoit pas, il pressa l'armement de sa flotte. Le pape lui envoya demander à quoi cette armée navale étoit destinée; il ne lui fit point d'autre réponse, sinon qu'il brûleroit sa chemise si elle savoit son secret. Aussi-tôt que la flotte fut prête à mettre à la voile, le roi d'Arragon s'embarqua à Tortose, & fit route vers les côtes d'Afrique: il fit même des descentes en plusieurs endroits où il porta le ravage, pour ôter le soupçon qu'on avoit à Rome, en France & à Naples même, qu'il méditoit quelqu'autre dessein. Charles avoit paru quelque temps en avoir de l'inquiétude; mais la confiance françoise l'avoit bientôt rassuré contre la ruse espagnole. Jugeant du roi d'Arragon par lui-même, il ne crut pas qu'il fût capable de l'attaquer autrement qu'en lui faisant la guerre à force ouverte; & une telle guerre contre le roi d'Arragon ne faisoit pas peur à un prince qui étoit prêt de la déclarer à un empereur de Constantinople: il avoit déja plus de cent galeres, vingt gros vaisseaux, un nombre infini de barques &

& de bâtimens de charge, 10,000 chevaux, & une belle infanterie, qu'il ne falloit plus qu'embarquer.

ANNÉES de J. C. 1282, & suiv.

Tout occupé de cet armement, Charles ne pensoit qu'à partir pour aller conquérir Constantinople, lorsqu'il apprit qu'il avoit perdu la Sicile. Ce fut sur la fin du mois de mars, une des fêtes de Pâques, & selon quelques écrivains, le dimanche même de la Résurrection qu'arriva cette catastrophe de la conjuration de Prochyte & de ses Insulaires contre les François, appellée *Vêpres Siciliennes.* Elle fut ainsi nommée, parce qu'elle commença par toute l'isle au son de la cloche, qui appelloit le peuple à l'église pour chanter Vêpres. Il est étonnant qu'une conspiration générale de tout un royaume, & dont l'exécution avoit été suspendue plusieurs années auparavant, ait pu échapper à la connoissance de tant de gens engagés par de grands intérêts à veiller sur un peuple conquis, mécontent, plaintif & suspect. La haine publique contre les François, l'inconsidération naturelle dont on les accuse, surtout dans la prospérité, eurent part à cet aveuglement; mais on ne peut douter qu'il ne fut un effet de cet esprit de vertige que Dieu envoie à ceux qu'il éleve au-dessus des autres hommes, quand ils

ANNÉES de J. C. 1282, & fuiv.

abufent de leur pouvoir, pour opprimer ceux qu'il leur a foumis. En moins de deux heures tous les François ou qui étoient en garnifon, ou qui s'étoient habitués en Sicile, furent maffacrés fans pitié. Quelques hiftoriens ont affuré, que ce cruel maffacre commença d'abord dans la ville de Palerme à l'occafion d'un François nommé *Droguet.* Cet homme qui portoit la débauche jufqu'à l'impudence, fe mit en devoir d'infulter à la pudeur d'une femme qu'il voúlut dépouiller, fous prétexte qu'elle portoit des armes cachées fous fes habits. C'étoit le mardi de Pâques, que le peuple alloit par dévotion vifiter l'églife du Saint-Efprit qui eft à Mont-Réal, à une lieue de Palerme. Les habitans irrités de l'effronterie du François, fe fouleverent & coururent aux armes. Bientôt la révolte devint générale. Le fang ruiffeloit dans les villes & dans les campagnes. Herbert d'Orléans, gouverneur de toute l'ifle pour le roi Charles, retint pour quelque temps par fa préfence & par fa fageffe, la ville de Meffine dans le devoir, mais ce calme fut de courte durée. Le refpect des Meffinois pour leur gouverneur, & la crainte du nom françois ne furent pas d'affez fortes digues contre le torrent de la rebellion. Animés par

l'exemple des autres villes, ils chasserent le gouverneur & la garnison Françoise. Un seul gentilhomme Provençal, nommé Guillaume Porcellet, qui commandoit dans Catalasimia, fut épargné en considération de sa probité universellement reconnue, & fut renvoyé dans son pays. Ce respect pour la vertu dans ce peuple furieux & agité de la plus violente haine dont on n'avoit jamais oui parler, est d'autant plus singulier & plus admirable qu'il ne fit pas même grace à l'innocence, & qu'il alla chercher les enfans jusques dans les entrailles des meres qu'on croyoit grosses des François, pour les faire mourir avant qu'ils fussent nés. Ces excès au reste si barbares ne furent pas seulement commis par la populace, les personnes sacrées souillerent leurs mains du sang françois, comme les autres, & on ne peut lire sans horreur ce qu'écrit un religieux Sicilien, des inhumanités exercées dans la fureur de cette boucherie, par certaines personnes des plus graves & des plus saintes professions. L'imprudente confiance des François augmentée par la sécurité qu'inspiroit la circonstance de la fête, les ayant tous mis hors d'état de faire aucune résistance, bientôt ils furent exterminés, sans qu'il en restât un seul.

ANNEES de J. C. 1282, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1282, & suiv.

Le roi de Sicile étoit en Toſcane lorſqu'il apprit cette nouvelle, & le pape Martin IV y étoit avec lui; ils furent également conſternés d'une aventure ſi peu attendue, & Charles laiſſa échapper des paroles, qui marquoient un trouble indécent dans l'ame d'un grand conquérant, tant il eſt vrai que le courage qui ſuffit pour pouſſer une grande fortune, ne ſuffit pas toujours pour ſoutenir une grande adverſité. Charles néanmoins rappella le ſien, & prit des meſures avec le pontife pour réduire les Siciliens. Le pape envoya en Sicile le cardinal Gérard Bianchi pour tenter les voies d'accommodement, & fit en même temps publier une croiſade contre les rebelles, avec les indulgences attachées à celles qui ſe faiſoient pour les ſaints lieux. Le roi cependant dépêcha en Provence, où étoit Charles ſon fils aîné, pour l'avertir de ce qui venoit d'arriver, avec ordre de ſolliciter un prompt ſecours à la cour de France, pour venger le ſang de tant de François ſi inhumainement répandu. Ayant pris ces meſures, il fit embarquer ſur une partie des vaiſſeaux qu'il préparoit pour l'orient ce qu'il avoit de troupes prêtes, & ayant fait voile en Sicile, il alla aſſiéger Meſſine; il l'attaqua ſi vivement, que les Meſſinois craignant les

effets de la juſte colere de ce prince, s'il emportoit leur ville d'aſſaut, demanderent à capituler, & propoſerent des conditions que l'état des affaires de Charles auroient dû lui faire accepter. Le légat du pape qui l'accompagnoit, lui conſeilloit d'y conſentir. Son reſſentiment l'emporta ſur les conſeils de ce prélat ; il rejeta les articles propoſés, & réſolut de faire un exemple ; il en fut lui-même un à la poſtérité, pour apprendre aux plus grands guerriers à ne pas jeter dans le déſeſpoir un ennemi quelque foible qu'il ſoit. Les Meſſinois ſoutinrent le ſiege avec une opiniâtreté invincible. Le roi d'Arragon averti de ce qui ſe paſſoit en Sicile, arriva à Palerme avec ſon armée navale, & y reçut ſolemnellement la nouvelle couronne que ſes artifices lui avoient acquiſe. Dom Pedre groſſit ſa flotte des vaiſſeaux, dont les Siciliens s'étoient rendus maîtres au commencement de la révolte, & qui avoient été deſtinés pour une nouvelle expédition contre les Grecs. Charles trahi d'ailleurs par pluſieurs des ſiens, fut contraint de lever le ſiege, de repaſſer le Phare, & par ſon retour en Italie, de laiſſer la Sicile à ſon ennemi.

ANNÉES de J. C. 1282, & ſuiv.

Tout maître du terrain qu'étoit dom Pierre, il n'avoit pas en ſes propres

ANNÉES de J. C. 1282, & suiv.

forces la même confiance que Charles en cela seul au-dessus de lui ; il n'étoit pas sans inquiétude, lorsqu'il apprit les puissans secours que Philippe le Hardi, roi de France, envoyoit à son adversaire sous la conduite du duc d'Alençon. De plus, la sentence d'excommunication prononcée contre lui par le pape à Monte-Fiasconé le neuvieme de novembre, ses royaumes mis en interdit, quoiqu'il n'eût pas la conscience assez tendre pour craindre les foudres de Rome, l'union de tant de puissances liguées & conjurées contre lui, ne lui permettoient pas de goûter sans crainte le plaisir d'une conquête qu'il avoit faite avec peu de gloire, & qu'il pouvoit perdre avec beaucoup de honte. Agité de cette pensée, ne pouvant se conserver par la force ce qu'il avoit acquis par l'artifice, il prit la résolution d'employer encore une fois l'artifice pour suppléer à la force. Durant le siege de Messine, ils s'étoient écrit Charles & lui des lettres injurieuses, insultantes & peu dignes de deux grands rois. On les voit encore à leur honte dans les recueils qui en furent faits ; peut-être les a-t-on altérées, peut-être en a-t-on augmenté le nombre & fait dire à ces princes irrités, ce qu'un auteur mal instruit des bienséances de ce rang

aura pensé conformément à son génie & à son esprit. Mais il est sûr, qu'ils s'écrivirent pour se faire les défis ordinaires entre les guerriers de ce temps-là ; on dit que ce fut une ruse suggérée par Prochyte au roi d'Arragon, pour amuser son ennemi, pendant qu'il envoyoit sa flotte secrétement pour surprendre la sienne. Par le style de ces lettres, Pierre comprit que Charles étoit d'humeur à suspendre les actions de la guerre générale, pour accepter un cartel qu'il lui fit offrir d'un combat particulier, sous prétexte, disoit-il, d'épargner le sang, & de décider la querelle plus justement, au péril de ceux qui prétendoient en profiter, qu'aux dépens de la fortune & de la vie de tant de gens qui n'y pouvoient que perdre. L'ardeur françoise donna dans ce piege, malgré les remontrances du pape, malgré les raisons de politique & de religion qu'il put alléguer ; malgré les anathêmes mêmes dont il menaça de frapper ; Charles accepta ce défi captieux. Les historiens d'Arragon ont même prétendu, que Charles le fit d'abord proposer à son rival par Simon de Léon, de l'ordre des Freres-Prêcheurs. Quoiqu'il en soit, on convint d'abord que les deux rois auroient chacun 100 hommes avec eux, lesquels combat-

Années de J. C. 1282, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

troient en champ clos, & que celui des deux partis qui auroit avantage sur l'autre acquéreroit la Sicile à son chef; sans qu'on la lui pût contester; que pour éviter les surprises on combattroit en pays neutre, & sur les terres d'un prince assez puissant, pour empêcher tous les procédés qui blesseroient la bonne foi, que pour cela l'un & l'autre roi se rendroit avec sa troupe à Bourdeaux, ville de la domination d'Angleterre, le premier jour de juillet de l'année 1283, qui fut destiné à ce combat. Il est vrai que le pape écrivit au monarque Anglois, pour le conjurer de ne point accorder aux deux rois, ni la ville de Bourdeaux, ni aucun autre lieu de son obéissance; mais ses soins & ses précautions furent inutiles.

L'artifice de l'Arragonois eut tout l'effet qu'il en prétendoit. Ce défi suspendit la guerre & lui donna le temps d'affermir sa domination en Sicile; il y fit venir la reine sa femme & l'infant Jacques son second fils, auquel il destinoit ce royaume, pour gouverner pendant son absence un peuple en réputation d'être changeant. Sous prétexte d'un combat qui piquoit la valeur & qui flattoit la vanité françoise, il endormit son concurrent, tandis qu'il s'occupoit à lever des troupes, à armer des vaisseaux, & à s'établir

ſolidement dans ſa nouvelle conquête. Toute l'Europe cependant attendoit le jour deſtiné au plus extraordinaire ſpectacle que l'on eût vu depuis long-temps. Dès le mois de mai Bourdeaux fut rempli d'une multitude innombrable de toutes ſortes d'étrangers, attirés par la curioſité de voir décider d'une maniere juſques-là ſi peu uſitée, de la poſſeſſion d'un royaume & de la deſtinée de deux rois. Les ſpectateurs furent trompés. Charles parut à la vérité avec 100 cavaliers fort fiers, & paſſa ſur le champ marqué tout le jour aſſigné au combat, mais Pierre ne s'y fit point voir. Il n'eſt pas étonnant qu'un ramas de mauvais auteurs Eſpagnols, qui ſemblent n'avoir écrit l'hiſtoire que pour louer leur nation, aient oſé écrire le contraire. Toutes les nations ont leurs écrivains fanfarons, que les honnêtes gens déſavouent, & dont les eſprits ſolides ſe moquent. Il en eſt en France comme ailleurs. Je ſuis ſurpris que Surita, hiſtorien équitable & exact, ſe ſoit laiſſé emporter en cette occaſion à cette foibleſſe de l'eſprit national, dont il s'eſt ſi bien défendu en d'autres, & ait écrit contre le témoignage de tous les contemporains les moins ſuſpects de partialité, que Charles ne comparut point, l'excuſant néanmoins ſur ce que le pape

ANNÉES de J. C. 1283, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

lui avoit défendu sous peine d'anathême un combat contraire aux loix de l'église. Mariana, Espagnol comme lui, & qui n'est pas indifférent pour la gloire de sa nation, quand sans blesser les loix de l'histoire il trouve occasion de l'élever, en parle autrement; & voici ses termes que je traduis exactement : » Le premier » de juillet, qui étoit le jour désigné pour » le combat, Charles avec sa troupe se » trouva à Bourdeaux ; Pierre, roi d'Ar- » ragon, ne comparut point. Les écri- » vains François attribuent ce manque- » ment de parole à lâcheté, & disent que » l'Arragonois n'avoit point eu d'autre » intention en faisant proposer ce com- » bat, que de gagner du temps pour af- » fermir sa domination en Sicile, & pour » amuser les François, délicats jusqu'à » la simplicité sur le point d'honneur. » Nos historiens excusent Pierre sur ce » qu'il fut averti par le sénéchal de » Bourdeaux, de se donner de garde des » embûches des François ; que le roi de » France s'avançoit avec un puissant » corps d'armée, contre lequel il auroit » à combattre avec ses 100 cavaliers ; » que les secours qui venoient de France » avoient bien moins de chemin à faire » que ceux qui pourroient venir d'Arra- » gon ; à quoi ces historiens ajoutent,

» que l'Arragonois qui s'étoit rendu à » Bourdeaux, avoit laiſſé au ſénéchal » ſon caſque, ſon bouclier, ſa lance & » ſon épée, pour faire foi qu'il s'étoit » rendu au lieu du combat dans le temps » marqué; après quoi ayant pris la poſte » il s'étoit retiré en Biſcaye, la plus pro- » che frontiere d'Eſpagne «. Ainſi parle cet écrivain Eſpagnol, ſuppoſant avec toute l'hiſtoire la comparition de Charles & le manquement de parole de Pierre. Il laiſſe ſeulement à douter de la maniere & du motif. Je dis ceci préciſément pour la vérité de l'hiſtoire, fort éloigné de faire un honneur au célebre Charles d'Anjou, d'avoir comparu ſur une ſcene, où un roi chrétien, un grand roi, un conquérant ſi renommé ne pouvoit faire qu'un mauvais perſonnage. De pareils combats ne conviennent qu'à des aventuriers qui ont lu les Amadis, & non à des princes qui marchent ſur les pas des Alexandres & des Céſars. Je ne ſuis point auſſi de ceux qui attribuent au défaut de courage le ſubterfuge du roi d'Arragon, c'étoit un prince belliqueux, & dont la valeur éprouvée ne peut donner lieu à un tel reproche, que le vulgaire de nos hiſtoriens lui a fait fort mal-à-propos. Il eſt blâmable de s'être ſervi d'une ſupercherie ſi peu digne d'un roi

Années de J. C. 1283, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

pour supplanter son ennemi, mais Charles ne l'est guere moins d'avoir donné si imprudemment, & contre les remontrances d'un grand pape, aussi respectable par la sagesse de sa politique, que par sa piété & par sa religion, dans le piege que lui tendit un homme dont il avoit éprouvé la mauvaise foi. Cette faute lui fit perdre la Sicile, qu'il auroit pu reconquérir s'il ne se fût point laissé séduire pas l'appas d'une fausse gloire, qui ne pouvoit rien ajouter à l'éclat de celle qu'il avoit acquise en tant de combats, & par tant de victoires. Pierre au contraire en la méprisant avec l'avantage de commettre un crime de moins, recueillit ce fruit de sa perfidie, de s'affermir dans la possession de la couronne contestée, & d'avoir mis son concurrent hors d'état de la lui enlever. Ainsi Dieu pour des desseins qui nous sont cachés punit certains péchés par eux-mêmes, & permet que d'autres soient heureux, si l'on peut appeller bonheur une prospérité passagere, qui est bien souvent un effet de la plus vive colere du Ciel. Les longues guerres que ce prince d'une ambition démesurée, & ne ménageant rien pour la satisfaire, attira sur ses états; l'embarras & l'agitation de sa vie; sa mort prématurée & troublée de remords; les semences de division qu'il

laiſſa dans ſa propre famille, dont cette conquête même qu'il avoit faite par tant de crimes, fut ſouvent le ſujet funeſte, ſont un exemple qui doit apprendre aux ſouverains, que l'accroiſſement de leur empire & de leur puiſſance eſt une proſpérité plus à craindre que la plus mauvaiſe fortune, quand il n'eſt pas le fruit de leur vertu. L'hiſtoire de dom Sanche, prince de Caſtille, & celle de ſa poſtérité, eſt une autre preuve de cette maxime qui en confirme la vérité.

ANNÉES de J. C. 1283, & ſuiv.

Cet ambitieux uſurpateur d'un droit qui ne lui appartenoit pas, pouſſa le deſir de régner juſqu'à dépouiller ſon propre pere de ce qui lui étoit reſté de pouvoir & d'autorité, après l'avoir obligé contre les loix à le déclarer ſon ſucceſſeur; il n'avoit employé d'abord que la ſoupleſſe & l'artifice pour ſe rendre maître du gouvernement, & cette voie lui avoit réuſſi, tandis qu'il avoit ſu cacher ſon deſſein au roi ſon pere; mais le vieillard enfin s'apperçût où viſoit l'ambition du jeune prince, & réſolut enfin d'en arrêter le cours: il n'étoit plus temps; de quelque adreſſe dont il uſât pour couvrir ſes démarches, dom Sanche étoit trop bien ſervi, & s'étoit fait un trop grand nombre de créatures, pour rien ignorer ni des intrigues, ni des intentions du vieux

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

roi. Alphonse avoit enfin reconnu qu'en laissant tout faire à dom Sanche, il tomboit insensiblement dans un mépris, qui le faisoit regarder de ses sujets comme un roi inutile à l'état & à la fortune de ses serviteurs. Pour se relever de cet opprobre, il renouvella la guerre contre les Maures, qui depuis la treve expirée, s'étoient servi de l'occasion que leur en donnoit l'embarras où les Castillans se trouvoient dans la contestation mue par dom Sanche, pour la succession à la couronne. Ces Infideles avoient fait des hostilités & remporté quelque avantage; dom Sanche les avoit réprimés, depuis qu'il avoit été déclaré prince, & ils n'entreprenoient plus rien. Alphonse voulut les pousser & les attaquer en personne, & comme son dessein étoit de rétablir parlà son crédit, pour ôter ensuite à dom Sanche celui qu'il lui avoit donné, & les dépouiller du droit injuste qu'il lui avoit laissé usurper sur ses neveux de la Cerda; il envoya au roi de France Frédule, évêque d'Oviédo, François de nation, en qualité d'ambassadeur, avec des instructions secretes pour traiter cette affaire. Mais il falloit un prétexte pour colorer le motif de cette ambassade & empêcher que l'infant ne le pût pénétrer. Alphonse fit donc courir le bruit, que

la commiſſion de Frédule ſe réduiſoit à faire agir Philippe pour obtenir l'indulgence de la croiſade contre les Maures ; mais le but de la députation étoit de concerter avec le roi de France ſur les moyens qu'il convenoit de prendre pour mettre en liberté les enfans du feu prince Ferdinand de la Cerda, ſoit qu'Alphonſe fût véritablement touché du malheur de ſes petits-fils, ſoit qu'il y fût porté par la haine qui l'animoit contre dom Sanche. Quelque ſoin que le roi prît de cacher ſes intentions, on ne ſait pas par qui le prince de Caſtille apprit le ſecret de cette négociation ; mais il en fut bientôt informé, & pendant que le roi ſon pere prenoit de mauvaiſes meſures pour pouſſer les Maures, il en prit de trop bonnes pour le détrôner.

ANNÉES de J. C. 1283, & ſuiv.

Alphonſe étoit entré avec ſon armée ſur les terres du roi de Grenade, & y avoit jeté aſſez de terreur, pour obliger le prince Maure à faire des offres pour avoir la paix. Il avoit conſenti à donner la troiſieme partie des deniers qu'il retiroit de ſon royaume pour tribut au roi de Caſtille, & ce prince l'avoit rejeté. Cependant comme il avoit beſoin d'argent pour remplir ſon tréſor épuiſé, il avoit fait battre de mauvaiſe monnoie, à laquelle il avoit donné la même valeur

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

qu'à la bonne : l'altération & le changement des monnoies est rarement un bon remede aux nécessités d'un état. Alphonse l'éprouva en cette occasion, les peuples en murmurerent hautement, & il fut facile à dom Sanche, attentif à tout pour détruire son pere, de les faire passer du murmure à la révolte. S'étant donc retiré à Cordoue, il leva le masque, & ne pensa plus qu'à fortifier son parti, déja plus redoutable que celui du roi son pere. Il étoit sûr du peuple mécontent de l'altération des monnoies. Il souleva par les intrigues de l'infant dom Jean, l'un de ses freres, les grands de Castille & de Léon ; il gagna le roi de Grenade en concluant avec lui le traité que son pere avoit refusé ; il fit entrer dans ses intérêts, Denis, roi de Portugal, qui venoit d'épouser dans la ville de Tronçoso, la fille du roi d'Arragon son ami, l'infante Élizabeth, que ses vertus ont fait mettre depuis au nombre des Saints. Il épousa lui-même Marie, fille d'Alphonse de Castille, seigneur de Molina son oncle, sans égard à la parenté, n'envisageant dans ce mariage que la femme qui lui plaisoit, & le beau-pere qui lui étoit utile.

Le roi de Castille vit croître cette puissance ouvertement opposée à la sienne,

avec une conspiration qui lui en fit craindre les suites ; il convoqua ses états à Tolede, ou pour trouver les moyens de détruire ce parti, ou pour tenter des voies d'accommodement. Trop peu de gens se rendirent à cette assemblée pour rien entreprendre de considérable. Pendant que le roi tenoit les états à Tolede, le prince dom Sanche les tenoit de son côté à Valladolid, où il les avoit convoqués de son autorité propre. Les grands s'y étoient rendus en foule ; & la cour de dom Sanche étoit aussi grosse que celle d'Alphonse étoit déserte. L'assemblée de Valladolid porta sans ménagement l'insolence & la révolte à l'extrêmité. Tout s'y passa au gré des grands, que dom Sanche s'étoit attachés à force de bienfaits & de promesses qui ne lui coûtoient rien. On lui déféra toute l'autorité ; on alla même jusqu'à le proclamer roi ; & quoiqu'il fît voir un reste de modération qui l'empêcha d'accepter ce titre, peut-être, comme dit l'historien d'Espagne, pour augmenter l'empressement de ceux qui l'exhortoient à le prendre, il souffrit que son oncle dom Manuel, au nom des états & au sien, déclarât le roi dom Alphonse déchu de la couronne, & les peuples dégagés du serment de fidélité.

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

Dom Sanche revêtu de la souveraine

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

autorité, nomma des gouverneurs & des magistrats, & envahissant tous les droits de la puissance royale, il ne fit que trop voir que ce n'étoit point par un principe de modestie qu'il refusoit le nom de roi.

Ainsi étoient venus à leurs fins par des voies à peu-près semblables, Pierre le Grand, roi d'Arragon, & Sanche le Brave, prince de Castille; ce sont les surnoms qu'on leur donne, & qu'ils auroient mérité, si Pierre eût acquis sa grandeur par des voies moins sanglantes & plus droites, & si parmi les actions qui firent renommer la valeur de Sanche, on avoit pu retrancher celles qu'il fit pour détrôner son pere; mais pour être parvenus où ils desiroient, bientôt ces princes reconnurent qu'ils n'étoient pas à bout de leurs travaux, & qu'il leur en coûteroit encore plus pour se maintenir en possession des couronnes qu'ils avoient acquises, qu'il ne leur en avoit coûté pour les acquérir.

Le vieux roi de Castille abandonné de sa famille & de ses sujets, dépêcha des ambassadeurs à Aben-Joseph, roi de Maroc, le pria de l'assister d'hommes, & pour en obtenir de l'argent il lui envoya sa couronne en gage des sommes qu'il lui demandoit. Il écrivit en même temps à dom Alphonse de Gusman son

ſujet, ſeigneur de San-Lucar, qui avoit encouru ſa diſgrace pour des raiſons, dont l'hiſtoire ne nous a point inſtruits. Ce ſeigneur s'étoit réfugié en Afrique, & étoit en grand crédit auprès du roi Maure. Alphonſe le pria d'oublier le paſſé, & d'employer ſes bons offices auprès du prince Mahométan qu'il ſervoit, pour le ſecours de ſon roi naturel. Guſman en uſa en homme généreux, & le monarque Africain ne le fut pas moins. Il paſſa en perſonne à Algézire, & le Caſtillan s'étant avancé juſqu'à Zahara, ſur les confins de Grenade, pour aller s'aboucher avec lui, l'Africain le reçut avec des témoignages de conſidération & de reſpect, qu'on n'eût pas dû attendre d'un prince Mahométan. Comme le lieu de la conférence étoit de la domination ſarraſine, Aben-Joſeph en fit les honneurs, il donna la premiere place à Alphonſe, & ce prince s'excuſant de la prendre: » Elle vous eſt due, dit le Maure, » la longue ſuite des rois dont vous êtes » iſſu, ne me permet pas de prétendre » de m'aſſeoir au-deſſus de vous. Au » reſte, ajouta-t-il, ne penſez pas que je » faſſe pour vous, quand vous ſerez » heureux, ce que je fais dans votre » malheur; je ſuis Mahométan & vous » Chrétien; ma religion m'oblige à être

ANNÉES de J. C. 1283, & ſuiv.

Années de J. C. 1283, & suiv.

» votre ennemi ; je le redeviendrai
» quand vous n'en aurez plus d'autre ;
» l'indigne procédé de votre fils m'unit
» aujourd'hui avec vous en faveur des
» droits communs de la nature. Je vous
» aiderai avec zele à punir un enfant in-
» grat, qui vous doit la vie, & qui vous
» ôte la couronne «.

Ce procédé honnête & droit, & ce mélange de sentimens vertueux & fiers tout ensemble, ne déplut pas à un roi philosophe; après qu'Alphonse eût répondu aux civilités du Mahométan, on tint conseil sur les affaires, & l'on forma un plan de campagne. On convint que la premiere action seroit le siege de Cordoue, qui s'étoit déclarée pour le prince dom Sanche, quoique Séville, capitale du pays, fût demeurée fidelle au roi de Castille. Cette entreprise ne réussit pas. Cordoue fut bien défendue par dom Sanche & par la valeur de ses habitans. Les deux rois leverent le siege de cette ville après trois semaines d'attaques inutiles, & leur campagne se termina à quelques courses sur les terres de Castille, où ils firent un butin considérable, dont le soldat seul profita. Leur séparation fut plus brusque qu'on n'auroit dû l'attendre, de la maniere dont avoit commencé leur union. Alphonse étant entré

en défiance qu'Aben-Joseph avoit dessein de se saisir de sa personne, se déroba de lui secrétement, & se retira à Séville. Le Maure choqué de ce procédé, & encore plus d'avoir été soupçonné de perfidie par le Castillan, repassa la mer avec ses troupes ; il eut pourtant la générosité de renvoyer en passant à Alphonse, 1000 cavaliers Espagnols, qui sous la conduite de dom Fernand Ponce, étoient depuis quelque temps à sa solde. Le roi de Castille en tira un service considérable. Ce petit corps mit en déroute sous les murs même de Cordoue, 10,000 hommes de l'armée du prince dom Sanche, qui en fut notablement affoiblie. Après avoir humilié le parti rebelle, Alphonse le voulut rendre odieux par une sentence d'exhérédation, qu'il prononça contre son fils en présence de plusieurs grands, & de tout le peuple de Séville, avec des cérémonies & des circonstances qui firent frémir tous les assistans. Il le déclara convaincu d'avoir conspiré contre sa personne, d'avoir séduit les peuples, excité la révolte, violé tous les droits divins & humains, par le complot d'un parricide inoui ; il le priva non-seulement de l'héritage de la couronne de Castille, mais de tous autres biens, dignités, prérogatives & honneurs,

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

comme sujet rebelle & criminel de leze-majesté au premier chef, lui donnant sa malédiction comme à un enfant impie & dénaturé. On voit tout au long cette sentence dans les Annales de Surita. Dom Sanche en apprit le contenu sans faire paroître beaucoup d'émotion. Il s'étoit fait une habitude de parler toujours respectueusement & avec modération du roi son pere. Il ne changea ni de langage, ni aussi de maniere d'agir. Il méprisa ces imprécations comme les efforts impuissans d'un pere affoibli par l'âge, & renouvella son alliance avec le roi de Grenade. Ainsi la guerre continua. Le roi de Maroc passa encore une fois en Espagne à la sollicitation d'Alphonse, & malgré les mécontentemens de la campagne précédente, il lui amena l'été suivant un nouveau secours. Cette seconde jonction du Castillan avec le monarque infidele, ne lui fut guere plus utile que la premiere; il en tira néanmoins cet avantage, que faisant traîner la guerre en longueur, & qu'empêchant qu'il ne fût opprimé, il eut le temps de gagner le pape Martin IV, & de le rendre favorable à sa cause. Le pontife y avoit procédé lentement, & s'étoit contenté d'abord d'exhorter les évêques du pays à s'entremettre pour procurer la paix entre le

pere & le fils. Mais enfin l'affaire ne finiſſant point, le crime d'un fils rebelle qui vouloit détrôner ſon pere, lui parut digne de l'anathême ; il excommunia ſes partiſans & mit leurs terres en interdit. Ces foudres lancés causerent une étrange révolution dans le royaume, malgré les oppoſitions de l'infant, qui menaçoit de faire mourir les commiſſaires du ſaint-ſiege s'ils tomboient entre ſes mains. Cependant le pape preſſa les rois de France, d'Angleterre & de Portugal de ſecourir un pere opprimé par ſon fils, & de faire ceſſer un ſcandale, qui expoſoit le nom chrétien au mépris des nations infideles. L'autorité pontificale dans une cauſe qui regardoit les mœurs, prévalut beaucoup ſur l'eſprit des peuples, & pluſieurs grands, même du mauvais parti, n'y furent pas conſtans. Parmi les freres du roi, dom Pedre y fut retenu par l'eſpérance qu'on lui donna de le faire roi de Murcie, mais dom Juan le quitta hautement pour prendre celui où l'appelloit ſon devoir. Ce commencement de révolution embarraſſa d'autant plus dom Sanche, que Philippe le Bel, nouvellement roi de Navarre, fit valoir ſes prétentions ſur certaines terres, autrefois envahies par la Caſtille. Il pourſuivit ſon droit les armes à la main, & porta la terreur juſ-

ANNÉES de J. C. 1283, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

qu'aux portes de Tolede, pendant que dom Juan Nugnez de Lara, seigneur d'Albarazin, partisan de la Cerda, ravageoit les environs d'Osma, de Calahorra, de Siguença, & des autres places voisines.

Le secours du roi d'Arragon eût été nécessaire à dom Sanche dans cette conjoncture fâcheuse; mais ce prince s'étoit fait trop d'affaires à lui-même pour vaquer à celles d'autrui. Il s'étoit retiré dans son pays, où par un gouvernement peu conforme aux loix & aux privileges de la nation, il avoit ligué les grands contre lui, & fait naître cette confédération entr'eux, qu'ils appellerent l'*Union*, pour rétablir les anciennes bornes données à la puissance royale, en faisant revivre les loix primitives de la nation, qu'ils nommoient les maximes fondamentales de l'état. Jacques son pere avoit commencé à leur donner de fâcheuses atteintes; Pierre étoit allé plus loin que lui; mais il éprouva qu'il est dangereux aux princes de pousser l'autorité souveraine jusqu'à la puissance arbitraire, & qu'il arrive des conjonctures où les sujets s'en font un droit de porter le privilege jusqu'à l'indépendance. Les Arragonois d'un côté & les Catalans à leur exemple, entreprirent de soumettre leurs souverains aux loix, que ce qu'on

qu'on appelle en Arragon les anciens *Fores*, imposent aux rois comme aux sujets ; il n'omit rien pour parer ce coup. Il assembla les états du royaume, & les transféra diverses fois d'une ville à l'autre ; mais plus l'affaire traînoit en longueur, plus le conseil de l'union s'opiniâtroit à ne rien relâcher des droits prétendus dont le peuple aimoit à se flatter. Dom Pedre représenta plus d'une fois aux états, que c'étoit mal prendre leur temps pour remuer ces questions capables de causer une guerre civile, tandis qu'il en avoit une étrangere à soutenir, où de grandes puissances liguées armoient de toutes parts contre lui & contre eux. La raison qu'ils lui apportoient pour les faire désister de leurs poursuites, étoit celle qui les engageoit à pousser plus vivement. Ils en vinrent aux dernieres menaces; nul homme n'étoit moins d'humeur à plier que ce prince dur & hautain s'il en fut jamais; mais que ne fait-on point lorsqu'on est forcé par la nécessité. Pressé de la guerre étrangere, il accorda tout pour en éviter une civile : par cette condescendance il réunit ses sujets, pour soutenir avec honneur les efforts des ennemis du dehors ; mais sa postérité sentit long-temps la plaie faite à l'autorité royale, par l'imprudence qu'il avoit eue

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

Années de J. C. 1283, & suiv.

d'en user sans modération. L'union poussa son entreprise jusqu'à disputer aux rois le droit de choisir les officiers de leur maison ; & ce fut-là durant plusieurs regnes entre le prince & les sujets une semence de discorde, qui produisit de temps en temps de fâcheux troubles dans l'état.

Pierre eut à peine le loisir de sortir de cet embarras pour se mettre en état de résister au grand nombre d'ennemis conjurés unanimement à sa perte qui lui alloient tomber sur les bras. Le roi de Sicile passant en France pour le combat dont j'ai parlé, avoit rappellé de Provence le prince de Salerne son fils en Italie pour tenir sa place. Il y repassoit pour continuer la guerre contre la Sicile, pendant que d'un autre côté Philippe, roi de France, se préparoit à la porter en Arragon même. Le pape avoit solemnellement excommunié dom Pierre à Civita-Vechia, il avoit mis ses royaumes en interdit, déclaré ce prince déchu de toute dignité royale, & donné ses états à Charles, fils de France, comte de Valois, auquel dès ce temps-là l'on fit prendre le titre de roi d'Arragon. La Navarre suivant alors tous les mouvemens de la France, entra dans le même parti. Pierre trouva des ennemis jusques dans sa pro-

pre famille. Jacques, roi de Majorque, son frere, se plaignoit de lui, & ce n'étoit pas sans sujet. La vaste ambition de l'Arragonois ne respectoit pas même les liens de la nature & du sang, quand il étoit question d'étendre un empire toujours trop petit pour un homme sans modération. Jacques embrassa donc le parti François, & se rendit auprès de Philippe. Pierre vit élever cet orage avec beaucoup d'intrépidité & une grande présence d'esprit; il appella du pape au pape même, agissant dans les vues de pere & de pasteur commun; il faisoit quelque fond sur l'intérêt que devoit prendre l'empereur Rodolphe à une querelle où les Gibelins attachés à la faction impériale, étoient menacés d'oppression par les Guelphes partisans des papes. Il en attendoit du secours, & n'en reçut que des paroles. Il ne se découragea pas pour cela, il envoya ses ordres en Sicile à la reine & à l'infant dom Jacques son second fils, qui y commandoient, pour soutenir la guerre que le roi Charles & le prince de Salerne y alloient porter. De son côté, pour se disposer en Arragon à repousser l'irruption des François, Pierre munit ses places, & leva des troupes, qu'il prit soin de discipliner.

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

Les actions commencerent plutôt en

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

Italie qu'en Espagne, & par l'imprudence du prince de Salerne, Charles, surnommé le Boiteux, elles furent d'abord si heureuses au parti Arragonois, que celui de France ne s'en put bien relever. Charles d'Anjou avoit ordonné au prince son fils, d'éviter tout combat par mer & par terre jusqu'à ce qu'il se fût joint à lui. Malgré cette défense, le prince ne put soutenir les insultes que l'amiral de la flotte Arragonoise lui alla faire jusques dans Naples pour l'attirer dans le piege qu'il lui tendoit, & se fit un point d'honneur d'accepter le combat. Roger Lauria, c'est le nom de cet amiral si fameux, fut le plus grand homme de mer de son temps. On le dit Calabrois de naissance, & qu'il ne s'étoit donné au roi d'Arragon, que parce que Charles lui avoit préféré un Génois qui lui étoit fort inférieur en expérience & en valeur, tant il est de conséquence aux rois de ne pas donner à la faveur, ce qu'il importe à l'état qu'ils donnent au mérite. Le prince de Salerne contre les avis des personnes sages qui composoient son conseil, livra la bataille, fut défait, abandonné de la plupart de ses Italiens, & mal servi par ceux-mêmes qui paroissoient les plus zélés pour sa gloire, gens pour la plupart peu expérimentés aux combats de mer.

On s'attacha à son vaisseau ; on le fit percer par des plongeurs ; le prince combattit jusqu'à la fin avec un courage digne de son sang, mais enfin il fut obligé de céder à sa mauvaise fortune ; il fut pris, mené à Messine, où les Siciliens toujours furieux, firent brûler ou égorger inhumainement les François pris avec lui, & le condamnerent à subir le même supplice, que son pere Charles d'Anjou avoit autrefois fait endurer au jeune Conradin ; grand exemple aux vainqueurs d'user modérément de leurs victoires, & d'exercer contre les vaincus une clémence dont le sort des armes, toujours incertain & toujours changeant, peut les mettre en état d'avoir besoin. La sagesse de Constance, reine d'Arragon, sauva le prince de Salerne ; elle empêcha l'exécution de l'arrêt, disant qu'une affaire de cette importance ne devoit pas être décidée sans l'ordre du roi son mari. Outre que le roi de Sicile avoit encore entre les mains une sœur de cette princesse qui auroit pu servir de représailles, & donner occasion de perpétuer entre les deux maisons rivales ces exécutions sanglantes d'un exemple si pernicieux entre les rois. Quelques historiens attribuent à la piété de cette reine ce que d'autres n'ont raconté que comme un effet de sa

ANNÉES de J. C. 1283, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1283. & suiv.

prudence & de sa modération; ceux-ci disent que la sentence du prince de Salerne étoit prononcée, & que le vendredi, destiné à cette action tragique, Constance lui envoya annoncer de se préparer à la mort; à quoi le prince de Salerne ayant répondu qu'il étoit tout prêt, & qu'il se tenoit heureux de mourir le même jour que le Sauveur du monde étoit mort pour lui; la reine touchée d'une réponse si chrétienne, lui avoit fait dire, qu'il lui apprenoit à profiter de l'occasion de lui pardonner ce jour-là même pour l'amour du même Sauveur. Quoiqu'il en soit de cette circonstance, dont le silence des auteurs du temps les plus sûrs & les plus exacts donne grand sujet de douter, Constance fit secrétement tirer de prison le prince de Salerne, & l'envoya en Arragon où il fut soigneusement gardé.

Le parti Arragonois profita d'autant plus de cette victoire, que Charles d'Anjou survécut trop peu de temps à sa disgrace, pour avoir le loisir de la réparer; il arriva à Caiette trois jours après, où il amenoit de Provence vingt galeres, & des troupes Françoises. Il ressentit vivement la perte qu'il venoit de faire, & la précipitation de son fils. Quand on lui annonça qu'il étoit pris: » Que n'est-il

» mort, répondit-il dans le premier mouvement de sa colere ; » il ne méritoit que » trop de périr en punition de sa désobéissance «. Puis ayant rappellé son courage : » Allez, dit-il à ceux qui étoient présens, » vous avez plus de sujet en » cette occasion de vous conjouir avec » moi que de me plaindre : nous avons » perdu un clerc qui nous embarrassoit, » & qui n'étoit propre qu'à rallentir la » valeur de nos soldats «. Comme les Arragonois avoient fait une descente, & s'étoient saisis de quelques postes dans le continent du royaume, il étoit à craindre que les villes situées sur la côte, ne suivissent la loi du nouveau conquérant. Pour les contenir dans le devoir, Charles parcourut les provinces ; mais tandis qu'il faisoit faire des préparatifs pour passer en Sicile, il fut attaqué à Foggia dans la Pouille de la maladie dont il mourut. Il se prépara au dernier passage avec toute la piété d'un bon chrétien ; il reçut les Sacremens de l'Église; & quand on lui apporta le Viatique, animant sa foi & sa confiance : » Je vous conjure, Seigneur, s'écria-t-il, » d'avoir pitié de mon ame, » comme je crois que vous êtes mon » Sauveur, & de me pardonner mes péchés. Vous savez, ô mon Dieu ! que » j'ai entrepris la conquête de Sicile plus

ANNÉES de J. C. 1284, & suiv.

Années de J. C. 1284, & suiv.

» pour l'honneur & les avantages de » l'Église, que pour les miens propres ». Il mourut le septieme de janvier de l'année 1285, dans la soixante & sixieme de son âge, la vingtieme de son regne dans l'une & l'autre Sicile, & la huitieme depuis qu'il eut pris le titre de roi de Jerusalem, en vertu de la cession que lui en avoit faite Marie, princesse d'Antioche, héritiere titulaire de cette couronne.

Charles d'Anjou, malgré les malheurs des dernieres années de sa vie, a conservé dans l'histoire le surnom de Grand, que peu de rois ont en effet porté plus justement que lui; ses qualités royales, ses hauts faits d'armes, la conquête de deux royaumes, presque toute l'Italie soumise à ses loix par l'ascendant qu'il avoit pris sur tous les états qui la composent; sans pourtant jamais donner atteinte aux prérogatives du saint-siege, dont tous les papes, excepté un seul que son ambition lui rendit contraire, le reconnurent pour défenseur, & qu'il délivra en effet du danger où étoit la tiare de subir le joug de l'empire, sous les princes de la maison de Suabe, les royaumes de Naples & de Hongrie où sa postérité régna si long-temps, sont des vestiges de sa grandeur, que quelques fautes & quel-

ques pertes que l'on doit plutôt attribuer à ses ministres & à ses officiers qu'à lui, n'ont pu effacer dans l'histoire, & que ses ennemis même ont reconnus par des éloges qui ne peuvent être suspects. Le pape qui lui fut si opposé, disoit qu'il avoit joint en sa personne toutes les bonnes qualités de la maison de France & de Castille. Les historiens Grecs l'ont appellé le plus grand monarque de son temps, & un d'entr'eux a rapporté, que Michel Paléologue avoit coutume de dire, que Charles auroit conquis la Grece si elle eût eu un autre empereur, & que lui auroit pu conquérir l'Italie, si elle n'eût été défendue par un tel roi; aussi Villani, sincere historien, & qui le connoissoit à fond, ne fait point difficulté de dire, que c'étoit le prince le plus redouté, le plus courageux, & du meilleur sens, qu'eût produit la maison de France depuis Charlemagne. Le pape ne lui survécut guere, & ce fut une nouvelle disgrace pour l'infortunée maison d'Anjou, dont le chef étoit prisonnier, mais qui fut néanmoins réparée par l'exaltation d'Honoré IV, de la famille des Savelli, qui ne fut pas moins favorable au parti François en Italie, que l'avoit été son prédécesseur.

ANNÉES de J. C. 1284, & suiv.

Ce pape avoit d'abord pris les voies

Années de J. C. 1284, & suiv.

de négociation & de douceur pour amener l'Arragonois à quelque accommodement tolérable; mais ce roi fier de ses succès rejeta les propositions qu'on lui avoit faites. Le pontife indigné renouvella les censures portées contre Pierre. Avant lui le pape Martin s'étant joint au roi de France & à Marie de Hongrie, veuve de Charles, pour conserver l'Italie au roi captif, avoit établi un légat à Naples, en même temps que le roi de France y envoyoit Robert, comte d'Artois. Honoré suivit les traces de son prédécesseur, & mit tout en œuvre pour arrêter les progrès que la mort de Charles & la captivité de son fils faisoient espérer à leurs ennemis.

Deux choses purent contribuer à rendre le roi d'Arragon si entier; la prise d'Albarazin d'un côté, place jusques-là tant de fois inutilement attaquée par les Castillans & les Arragonois, dont il chassa dom Jean de Nugnez de Lara, & qu'il donna pour appanage avec les villes d'Algézire & de Liria dans le royaume de Valence, à Ferdinand son fils naturel. De l'autre la possession paisible de la couronne de Castille étoit échue à son ami dom Sanche par la mort d'Alphonse son pere, qui dans le temps que son parti commençoit à se relever & à contreba-

lancer la faction contraire, étoit mort à Séville l'année précédente. Prince très-prudent, dit Mariana, s'il eût pu l'être pour lui-même ; c'est-à-dire très-imprudent, puisqu'il péchoit contre l'usage le plus essentiel de la prudence. On lui reproche un mot impie, en punition duquel il est vraisemblable, que Dieu confondit les grands projets qu'il fit pour son agrandissement. Car on rapporte qu'il lui échappa de dire un jour en s'entretenant des ouvrages du Créateur, sur-tout de la composition du corps humain, que s'il eût été du conseil de Dieu, quand il voulut former le monde, bien des choses en auroient été mieux ordonnées. Il ne paroît pas néanmoins que jamais ce roi ait été athée, & je crois qu'on doit moins attribuer à l'esprit d'irréligion un discours si mal digéré, qu'à la vanité inconsidérée de cet esprit faussement philosophe, qui se fait honneur d'une liberté de sentimens & de paroles, qu'il porte jusques dans les choses saintes. Il mourut chrétiennement à Séville, le vingt-unieme d'août de l'année 1284. Après avoir reçu les derniers Sacremens, il ordonna que son corps fût porté à Jerusalem pour être inhumé au Calvaire.

Années de J. C. 1284. & suiv.

Si le roi d'Arragon tira quelqu'avantage de la prise d'Albarazin, pour mettre

ANNÉES de J. C. 1285, & suiv.

ses troupes en haleine, il en tira peu de l'avénement de son ami à la couronne. Un testament du roi Alphonse où il déclaroit successivement héritiers de la Castille ses deux petits-fils, Alphonse & Ferdinand de la Cerda, auxquels il substituoit Philippe, roi de France, petit-fils de Blanche, & une donation qu'il avoit faite de la Murcie à l'infant dom Diegue, de Séville & de Badajoz à dom Juan, deux de ses cadets, avec le titre de royaumes feudataires de celui de Castille, donnerent un nouvel embarras à dom Sanche, & l'avoient déja forcé à faire des démarches secretes pour gagner Philippe & pour se réconcilier avec lui. Ainsi Pierre se trouva seul à soutenir toute la puissance du roi de France & de ses alliés. Il y résista en prince courageux, mais il eut besoin pour n'y pas succomber que la fortune s'en mêlât.

Ce fut au mois de mai de l'année 1285, que Philippe s'étant rendu à Narbonne, entra dans le comté de Roussillon à la tête de cent mille hommes, accompagné du cardinal Gervais, légat du pape, du roi de Navarre, le fils aîné de Philippe, du comte de Valois son cadet, portant le titre de roi d'Arragon, & de dom Jacques, roi des Baléares. On attaqua d'abord Perpignan, afin d'em-

pêcher par cette diverſion, que Pierre ne réunît toutes ſes forces du côté d'Italie. La priſe de cette ville ne coûta que peu d'efforts au vainqueur. Les habitans ſe rendirent de leur plein gré, après avoir attendu inutilement, que le roi leur maître ſe mît en état de les ſecourir. Ce prince avoit abandonné le Rouſſillon pour garder plus facilement les avenues des Pyrénées, & ne pas affoiblir ſon armée s'il la partageoit en trop d'endroits; il avoit tellement occupé les défilés de ces montagnes, qu'il y eût long-temps arrêté les rois confédérés, ſi un ſeigneur qu'ils avoient épargné dans une petite place nommée Génova, enlevée de force, où ils avoient fait faire main-baſſe ſur les habitans, opiniâtrés à ſoutenir témérairement le ſiege, ne les eût guidés par des routes que peu d'autres que lui connoiſſoient. Le gros de l'armée ennemie étoit campée au pied des monts du côté qui regarde l'Eſpagne. La ſurpriſe y fut grande quand on apperçut ſur le ſommet les troupes Françoiſes, prêtes à deſcendre & à attaquer. On prit l'épouvante, & on ſe retira avec le moins de déſordre qu'on put. Ainſi la plaine demeura ouverte; les rois y entrerent ſans obſtacle, & s'avancerent dans le Lampourdan juſqu'à la vue d'Ampurias. Ils ne tarderent pas à ſe

ANNÉES de J. C. 1285, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1285, & suiv.

rendre maîtres de Péraltas, de Figuéras, & de tous les forts qui étoient entr'eux, & de Gironne, place forte & de grande importance, par où ils avoient résolu de commencer la conquête. Dom Raymond, vicomte de Cardonne, s'y défendit avec vigueur; & déja le siege avoit duré l'espace de près de trois mois, sans que l'on parlât de se rendre, lorsqu'un événement heureux aux François lui ôta tout espoir de secours, & l'obligea de capituler.

Le roi de France avoit à Roze une flotte de six vingt vaisseaux, qui s'étant saisie de ce port, fournissoit des vivres à l'armée de terre. Le monarque Arragonois ne se voyant pas en état de donner bataille, avoit mis toute son espérance à couper les vivres aux François. Ayant appris qu'il leur en venoit un convoi considérable, il résolut de l'attaquer & voulut être de la partie, parce que c'étoit pour lui un coup décisif. Il s'étoit mis en embuscade avec deux mille hommes de pied, & environ cinq cents chevaux dans un lieu avantageux, lorsque le connétable de France, Raoul de Nesle, & le maréchal d'Harcourt, qui l'avoient appris par leurs espions, lui tomberent inopinément sur les bras. Le combat fut rude & sanglant. Les François n'étoient qu'au nombre de cinq cents, le conné-

table & le maréchal n'en avoient pas voulu davantage, pour rendre leur marche plus secrete, en la rendant moins tumultueuse. Malgré cette inégalité, les Arragonois furent défaits. Le roi qui pour inspirer aux siens le courage qui l'animoit, combattoit moins en roi qu'en soldat, reçut une blessure au visage qui pensa lui coûter la liberté, peut-être en lui sauvant la vie. Déja un François avoit saisi la bride de son cheval, lorsque ce prince présent à lui-même, & de sang-froid dans le plus grand péril, coupa les rênes & se sauva, laissant toute son infanterie sur la place, & deux cents de ses cavaliers. Gironne déja aux abois, se rendit par composition à cette nouvelle, & Philippe y mit garnison. On accuse les François d'avoir exercé dans cette ville des cruautés & des violences qui déshonorent le nom chrétien.

ANNÉES de J. C. 1285, & suiv.

Ce fut ici que la fortune fournit au roi d'Arragon des ressources, que toute son habileté & sa valeur ne lui pouvoient promettre. La maladie se mit dans l'armée Françoise, fatiguée des chaleurs de l'été dans un climat si différent de la température de France; & cette contagion augmentée par la corruption de l'air infecté de la pourriture & de la puanteur des cadavres, contraignit Philippe de

ANNÉES de J. C. 1285, & suiv.

terminer là les exploits de cette campagne, que les approches de l'hiver ne permettoient pas de pousser encore loin. Il commença par renvoyer la plus grande partie de sa flotte, ne croyant pas avoir besoin de plus de vaisseaux en Catalogne que ce qu'il en conservoit. Résolu de ramener son armée en France par terre, il étoit prêt de décamper lorsqu'il apprit un événement qui lui fit connoître sa faute. Roger Lauria, informé du danger où étoit le roi d'Arragon, avoit quitté les côtes de Naples, quoiqu'il s'y fût saisi de Tarente, & s'étoit approché de l'Espagne, où il fut instruit de la division que Philippe avoit fait de sa flotte. Pour ne pas manquer une occasion si favorable d'affoiblir le parti François, il alla fondre sur l'armée de Roze, qui ne s'attendoit à rien moins, & la défit, prit l'amiral, & reconquit plusieurs places. A cette nouvelle, Philippe voyant son armée en danger de périr par la maladie & faute de vivres, se mit en marche, quoique malade lui-même, pour regagner le Roussillon ; ce ne fut pas sans beaucoup de peine, & même sans quelque perte des siens, souvent attaqués dans les montagnes par les Arragonois embusqués dans des défilés inconnus ; il passa néanmoins avec son armée, mais

si abattu de son mal augmenté par tant de fatigues, & sans doute par beaucoup de chagrin, qu'on fut obligé pour le soulager, de le faire porter en litiere par des hommes qui se relayoient. A peine eut-il atteint Perpignan, que son mal fut jugé sans remede; il y mourut le 6 d'octobre, laissant son royaume à son fils Philippe le Bel, quatrieme du nom, déja roi de Navarre, qui par cette succession devint héritier de deux couronnes à l'âge de dix-sept ans. On trouve dans les histoires d'Arragon des circonstances de cette guerre différentes de celles que je rapporte ici; mais tous les bons écrivains les démentent, & Surita convient de bonne foi, qu'il n'y a que les Arragonois qui en aient autrement parlé.

Années de J. C. 1285, & suiv.

Le départ de Philippe rendit facile à dom Pierre le recouvrement de ses places, & la mort d'un tel adversaire ne lui fit pas peu de plaisir, mais il n'en jouit pas long-temps. Il formoit de nouveaux projets pour reprendre le Roussillon, & pour faire de nouvelles conquêtes en Italie, lorsque la mort le surprit à Villefranche, âgé de quarante-six ans. Il mourut peu de jours après Philippe le Hardi, soit de sa blessure, soit de quelqu'excès, qu'on le soupçonna d'avoir commis avant

ANNÉES de J. C. 1285, & suiv.

qu'elle fût tout-à-fait guérie, soit par quelque maladie subite; car les auteurs sont partagés sur la cause de cette mort; il ne survêcut qu'un mois à son ennemi. Quelques-uns écrivent que son excommunication l'inquiéta au dernier passage, quoique l'évêque de Tarragone lui en eût donné l'absolution; & Mariana dit, qu'il importe pour l'exemple public qu'on le croie. Il est encore plus important que l'histoire fasse observer, que ce roi mourut dans la force de son âge, & que les princes soient persuadés qu'il encourut les châtimens dont Dieu menace dans l'Écriture ceux qu'il appelle des hommes de sang. Quelqu'un a dit assez spirituellement, qu'il avoit eu plus de célébrité qu'il n'avoit mérité de louange. Il exécuta en effet avec succès de grandes entreprises, & il ne manquoit pas de raisons pour colorer son ambition de droits plausibles & apparens sur le royaume de Sicile, ayant épousé la fille de celui qui y avoit régné le dernier avant que Charles d'Anjou en fît la conquête; mais sans entrer en discussion de la nature de ses droits, il employa de si indignes moyens pour les faire valoir, qu'il n'y a pas même acquis la gloire que l'erreur & la corruption donnent aux conquérans, quoiqu'injustes. Peut-être que les Sici-

liens porterent la cruauté dans le massacre général des François, plus loin qu'il ne l'auroit voulu, au moins devoit-il s'en disculper & profiter tellement de leur crime qu'il ne parût pas l'approuver. ANNÉES de J. C. 1285, & suiv.

Pierre troisieme eut pour successeur à la couronne d'Arragon dom Alphonse, troisieme de ce nom, surnommé le Chaste, parce qu'il mourut avant que d'avoir été marié en réputation de prince continent. Le nouveau monarque différa pour quelques mois son couronnement, parce qu'il étoit occupé à former une puissante armée navale, pour aller se saisir des isles de Majorque & de Minorque, comme le roi son pere le lui avoit particuliérement recommandé en mourant, pour punir le roi des Baléares d'avoir embrassé le parti du roi de France.

Après avoir pourvu aux préparatifs de l'expédition qu'il méditoit, il se rendit à Sarragosse où se fit la cérémonie de son couronnement, le quatorzieme d'avril, jour de Pâques, par dom Jacques, évêque d'Huesca, au défaut de l'archevêque de Tarragone, dont le siege étoit vacant, & à qui appartenoit de temps immémorial, le privilege de faire la cérémonie du couronnement des rois d'Arragon. Le roi jura de conserver suivant l'ancienne coutume les droits, les privi-

ANNÉES de J. C. 1285, & suiv.

leges, & les libertés de la nation; on parla souvent & avec assez de chaleur de réformer les dépenses du royaume, & de régler celles de la maison royale. Cette affaire fut agitée aux États-Généraux qui se tinrent quelque temps après dans la ville d'Huesca, mais sans aucun succès. On accorda seulement à la noblesse d'Arragon, que les habitans du royaume de Valence se gouverneroient selon les loix anciennes de la monarchie Arragonoise.

Jamais deux caracteres d'esprit ne furent plus différens l'un de l'autre que celui du pere & du fils, Alphonse étant aussi modéré que son pere étoit ambitieux. Cette modération au reste étoit moins un effet de son tempérament que de sa prudence & de sa raison. Il avoit vu le feu roi son pere en danger de perdre son royaume, pour avoir voulu faire une conquête qui avoit réuni contre lui les plus redoutables puissances de l'Europe, & il se voyoit menacé du même péril pour la conserver. Il trouvoit le corps de l'état affoibli pour s'être étendu, l'Arragon épuisé d'hommes & d'argent pour faire une conquête mal assurée, l'autorité royale énervée par le prétexte que prenoient les peuples du besoin qu'on avoit de leur service, pour la bor-

ner & pour la contraindre. A peine avoit-il été élevé ſur le trône, que le conſeil de l'union lui avoit fait les mêmes embarras qu'au feu roi dom Pierre, & il avoit été obligé après de grandes conteſtations, de conſentir qu'elle établit des inſpecteurs juſques dans ſa maiſon.

ANNEES de J. C. 1285, & ſuiv.

Convaincu par tant de raiſons de la néceſſité de la paix, quelque génie qu'il eût pour la guerre, & quoique tout nouvellement il eût conquis les iſles Baléares où ſon pere l'avoit envoyé, contre dom Jacques ſon oncle, attaché au parti François, il n'omit rien de ce qu'il pouvoit faire ſans intéreſſer ſon honneur pour la donner à l'Arragon. Ce fut apparemment dans cette vue qu'il laiſſa la Sicile à ſon frere dom Jacques qui s'en étoit fait couronner roi à Meſſine, & qui s'étoit déja rendu maître dans le royaume de Naples, de la Pouille, & de la ville de Capoue. Alphonſe abandonna ſans peine à un autre, une conquête qu'il prévoyoit devoir être une ſource de guerres, dont pluſieurs ſiecles ne verroient pas la fin. Ce fut pour la même raiſon qu'Édouard, premier roi d'Angleterre, dont il devoit épouſer la fille, s'étoit offert d'être médiateur entre lui & ſon priſonnier Charles, ſurnommé le Boîteux, roi de Sicile depuis la mort de ſon pere.

ANNÉES de J. C. 1285, & suiv.

Alphonse l'alla trouver à Oléron, où ils traiterent ensemble de cette paix ; l'Arragonois y ménagea les intérêts de sa maison, & se servant habilement de l'empressement du roi captif pour recouvrer la liberté, il le fit consentir à céder pour toujours l'isle conquise, au prince Jacques & à sa postérité. De plus, il fit promettre à son prisonnier de faire ses efforts pour obtenir du pape la révocation des censures portées contre ses états, & d'engager le roi de France à faire renoncer son fils Charles de Valois au titre de roi d'Arragon ; il exigea outre cela trente mille marcs d'argent pour sa rançon, trois de ses enfans pour ôtages, & soixante seigneurs Provençaux, avec promesse, que si dans trois ans de treve, qu'il s'obligeoit de lui ménager auprès des puissances liguées, les articles du traité n'étoient pas ratifiés par tous les princes intéressés, il retourneroit en prison. Tel est le prix de la liberté d'un roi, & telle l'imprudence d'un roi qui risque sa liberté. Charles alloit recouvrer la sienne, lorsque le pape Honorius, choqué d'un traité qui s'étoit conclu sans sa participation, le déclara nul, & fit défense au roi prisonnier de l'exécuter. Il importoit trop à ce prince de ne s'attirer pas le pape pour oser lui désobéir ; il eût

demeuré en prison, si ce pontife qui vint à mourir justement sur ces entrefaites, n'eût fait changer les choses de face. Quelques démarches que fit Nicolas IV à son avénement au pontificat, fournirent un prétexte pour renouer ce traité de paix. On se flatta de lui en faire agréer tous les articles. Les rois s'assemblerent de nouveau à Campfranc, près des Pyrénées, le prisonnier y fut amené; ennuyé de sa captivité, il confirma le traité d'Oléron, & ayant livré les ôtages, il fut enfin mis en liberté.

ANNÉES de J. C. 1289, & suiv.

Il paroît que de bonne foi Charles n'omit rien pour fléchir & le roi de France & le pape, opiniâtrés à lui refuser ce qu'il leur alla demander en faveur du roi d'Arragon; mais quoiqu'il fît il n'en put venir à bout. Le pape le voulut couronner lui-même, & le força de prendre comme son prédécesseur le titre de roi des deux Siciles. Alphonse vit bien par cette démarche qu'il falloit se préparer à la guerre, & que ce qu'il apprenoit des intrigues que faisoit le roi de Castille pour se réconcilier avec la France, lui donnoit sujet de craindre d'avoir à la fois deux ennemis à combattre. Bientôt il n'eut plus lieu d'en douter. Il y avoit long-temps que Sanche poursuivoit cette réconciliation, à laquelle il avoit trouvé

ANNÉES de J. C. 1285 & suiv.

jusques-là des difficultés qui paroissoient insurmontables. Mais le pape enfin s'en mêla & consomma ce grand ouvrage. L'alliance fut conclue à Lyon où le pape avoit envoyé le cardinal Jean Cholet son légat, pour en être médiateur en son nom. Les conditions de ce traité furent, que les infans de la Cerda seroient tirés de leur prison, & que l'on donneroit à l'aîné la Murcie en titre de royaume feudataire de la couronne de Castille, moyennant quoi il renonceroit à tout ce qu'il prétendoit d'autres droits; que Sanche envoyeroit à Philippe le Bel mille chevaux pour la guerre d'Arragon; & que s'il étoit nécessaire il donneroit passage sur ses terres aux troupes Françoises que Philippe jugeroit à propos d'envoyer par-là.

Un pareil traité sembloit dur à la fierté d'un roi de Castille, mais la nécessité fait faire à propos aux habiles gens, ce qu'un orgueil mal entendu fait rejeter aux esprits vains & peu éclairés. Dom Sanche alloit au solide de la gloire, qui étoit de se maintenir & de conduire au port son vaisseau, malgré les orages fréquens qui jusques-là l'avoient agité. Après la mort du roi son pere, il avoit contraint les Maures Africains, venus au secours de ce prince, de repasser en leur pays;

pays ; il avoit obligé ses freres de se désister des prétentions qne l'un avoit sur la Murcie, & l'autre sur Séville & sur Badajox. Une nouvelle tempête qui venoit de s'élever, mettoit tout l'état en mouvement, & menaçoit d'un grand naufrage. Dom Lope de Haro, à qui Sanche étoit redevable plus qu'à aucun autre, de la couronne de Castille, avoit encouru sa disgrace, moins à la vérité par l'inconstance du prince, que par la mauvaise conduite du sujet. Le roi l'avoit comblé d'honneurs, de charges, de biens lui & sa famille, jusqu'à faire épouser Marie de Haro sa fille, à son frere l'infant dom Juan ; mais dom Lope étoit de ceux que rien ne contente, & qui croient toujours leurs services au-dessus des récompenses. Il en vint à un tel excès d'insolence, qu'il osa tenter de faire casser le mariage du roi, pour lui faire épouser Guillelmine, fille de Gaston, vicomte de Béarn sa parente. C'étoit justement blesser dom Sanche dans la partie la plus sensible, il aimoit sa femme, il en avoit des enfans, & quoique son mariage en effet fût invalide par la parenté qui étoit entre lui & la reine, sans en avoir pu obtenir dispense, il s'étoit opiniâtré à le soutenir, jusqu'à rompre un traité conclu entre lui & le roi de France, dont il recher-

ANNÉES de J. C. 1286, & suiv.

Année de J. C. 1286, & suiv.

choit l'amitié, parce que ce prince lui avoit demandé la dissolution de ce mariage pour lui faire épouser sa sœur. On peut juger de l'indignation du monarque de Castille par la démarche du favori. Sanche eut autant de haine pour dom Lope depuis cette tentative imprudente, qu'il l'avoit aimé jusqu'alors : il le ménageoit encore néanmoins, lorsqu'ayant eu une conférence avec Denis, roi de Portugal, ce sage prince lui conseilla de se défaire d'un ministre impérieux, qui vouloit donner la loi à son maître, & lui suggéra d'appeller à son service les Lara, alors disgraciés, comme partisans de la maison de la Cerda. Dom Sanche déterminé par ce conseil, & voulant néanmoins encore garder des mesures avec son ministre, rappella les Lara à la cour, où par le crédit qu'il donna à dom Nugnez Alvare de Lara, il l'eut bientôt mis en état de contrebalancer la puissance de dom Lope de Haro, & de ses parens, devenus odieux, parce qu'il en avoit trop. L'ambitieux favori ne put souffrir une concurrence à laquelle il n'étoit pas accoutumé. Ayant pris prétexte d'aller visiter son parent, le vicomte de Béarn, vers les Pyrénées, il se retira mécontent, & cherchoit déja les moyens de se venger du Castillan. Il avoit même en-

gagé les Navarrois à prendre les armes, & à faire irruption dans la Castille, lorsque la mort de dom Alvare le fit retourner à la cour, s'étant flatté de l'espérance de n'y plus trouver de concurrent. Il y fut trompé, dom Juan de Lara prit la place de dom Alvare, & le crédit de dom Lope diminuoit d'autant plus tous les jours, qu'on s'appercevoit que le roi de Castille prenoit à tâche d'humilier l'esprit de cet homme superbe. S'aigrissant de plus en plus par ces traitemens, il faisoit de temps en temps des éclats qui aigrissoient réciproquement le roi, lorsqu'une intrigue découverte lassa enfin la patience du monarque, & combla la mesure des fautes qui perdirent le favori. Sanche avoit négocié une entrevue entre lui & le roi d'Arragon, à dessein d'engager ce prince à lui rendre les la Cerda, la chose du monde la plus importante pour sa sûreté & pour son repos. On étoit proche du rendez-vous, lorsque pour discuter les affaires, Sanche oubliant qu'un sujet mécontent est un mauvais dépositaire des secrets intérêts de son maître, dépêcha dom Lope à l'Arragonois, avec ordre de commencer la négociation, dont il s'agissoit. L'infidele ministre s'acquitta de sa commission, non pas comme l'attendoit Sanche, mais

ANNÉES de J. C. 1286, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1287, & suiv.

comme il le devoit attendre. Il regardoit les mouvemens que pouvoient faire les la Cerda par leurs justes prétentions sur sa couronne, comme une ressource à sa disgrace, & un moyen de se venger. Loin d'avancer la négociation il la fit rompre par ses artifices, que le roi pénétra, & dont il s'apperçut trop tard. Les deux monarques ne se virent point, & le Castillan manqua ce coup si décisif pour sa fortune & celle de ses enfans. Irrité contre dom Lope de Haro au point qu'il est aisé de comprendre, il résolut sa perte; & un jour que la cour restoit à Alfaro, il ordonna en plein conseil, où ce seigneur étoit présent avec l'infant dom Juan son gendre, qu'on se saisît de ses châteaux, & qu'on y mît garnison royale. Ce coup de foudre étonna moins l'esprit audacieux de Haro, qu'il ne l'alluma de fureur; s'étant levé avec des yeux & un visage étincelans, il tira brusquement son épée, & appellant le roi tyran, il courut à lui pour le percer; mais ceux qui environnoient le prince ne lui en donnerent pas le temps, il fut bientôt percé lui-même, & expira par une mort trop douce un crime pour lequel les loix n'ont point d'assez rigoureux supplices. Dom Juan qui avoit voulu défendre son beau-pere, & qui avoit déja blessé

quelques-uns de ceux qui s'étoient jetés sur lui, le voyant tombé mort, échappa dans le tumulte, & alla chercher un asyle dans la chambre de la reine. Le roi l'y poursuivit l'épée à la main, & il fallut que cette princesse se mit entre deux toute éperdue, pour empêcher qu'il ne souillât ses mains d'un sang qu'il devoit respecter. L'infant en fut quitte pour la liberté, & le tumulte s'appaisa, mais ce ne fut que pendant un aussi court intervalle qu'il en fallut à sa famille & aux amis de dom Lope, pour prendre un parti convenable à leur ressentiment & à leur vengeance.

ANNÉES de J. C. 1287 & suiv.

Dom Sanche l'avoit prévu, & craignant de voir unir contre lui toutes les forces de la province de Biscaye, où les Haro étoient puissans avec celles de la Navarre, qui suivoit le mouvement des François, il s'étoit hâté de conclure l'accommodement dont j'ai parlé; il empêcha cette union, mais il ne put éviter un orage qu'exciterent en Arragon les Haro & leurs partisans, qui selon la coutume du temps ayant renoncé à leur pays, exclus de la Navarre, allerent former leur parti sur les terres d'un roi qu'ils crurent irrité contre Sanche, d'une alliance contractée avec son plus grand ennemi.

En effet, Alphonse en colere, & d'ail-

ANNÉES de J. C. 1287, & suiv.

leurs ayant intérêt d'occuper le Castillan chez lui, reçut favorablement les transfuges, se déclara hautement pour eux, & à la persuasion des Haro, du vicomte de Béarn & des autres partisans de cette maison, fit tirer de prison les princes Alphonse & Ferdinand de la Cerda, pour les mettre à la tête d'une faction puissante, qui devenoit par-là le parti du légitime souverain. Bientôt on couronna Alphonse, roi de Castille & de Léon, bientôt les provinces, les villes, les grands du royaume & le peuple furent partagés. Dom Jean de Lara même, homme léger, abandonnant Sanche, embrassa le parti de ses ennemis, & ce prince si souvent en butte aux brouillons & aux gens de bien, ne s'étoit encore jamais vu plus près du précipice qu'en cette occasion.

Le roi d'Arragon lui laissa démêler cette fusée avec ses sujets, pendant que suivant les desseins qu'il avoit formés d'obtenir la paix du saint-siege & du roi de France, il étoit attentif aux moyens de les engager à la lui donner ; il la rechercha avec dignité, mais pour l'avoir, il n'omit rien de tout ce qui ne blessoit point sa gloire. La religion lui fut un prétexte de faire demander au pape la levée du fâcheux interdit où étoient depuis long-temps ses états, ne doutant pas

que si le pontife pouvoit se résoudre à cette démarche, il ne s'intéressât à rétablir entiérement le calme en terminant une guerre funeste aux intérêts de la Chrétienté. Résolu de se relâcher sur l'article de la Sicile, si les princes François se désistoient de leurs prétentions sur l'Arragon, il se plaignoit des contraventions faites contre le traité d'Oleron, moins pour accuser le roi de Naples, qui de bonne foi s'employoit pour le faire mettre à exécution, que pour engager le roi d'Angleterre en qualité de médiateur à une nouvelle négociation qui procurât une paix solide. Cette adresse réussit à Alphonse. Le médiateur prit l'affaire à cœur. Le pape fut touché de l'empressement que témoignoit le roi d'Arragon, de rentrer en grace avec le saint-siege, & peut-être encore plus des maux que faisoit la continuation de la guerre en Italie, où quoique le comte d'Artois eût rétabli les affaires de Naples, la diversité des événemens faisoit craindre, que la querelle longue à décider ne causât l'entiere désolation du pays. L'un & l'autre firent enfin fléchir le roi de France à négocier. L'assemblée se tint à Tarascon, où avec deux légats du pape, se trouverent les ambassadeurs de tous les princes intéressés, hors ceux de Jacques

Années de J. C. 1287 & suiv.

ANNÉES de J. C. 1287, & suiv.

régnant en Sicile, qu'Alphonse son frere n'y appella point, de crainte qu'il ne mît obstacle à la paix. Charles y assista en personne, protestant qu'il venoit en France pour retourner dans sa prison, si l'on ne s'accommodoit. La facilité du roi d'Arragon à se relâcher touchant la Sicile, en apporta beaucoup au traité. Le pape fut content, & le roi de France n'ayant de droit sur l'Arragon que celui qu'il tenoit du Saint-Pere, se relâcha de son côté de ses prétentions sur ce royaume, d'ailleurs difficiles à faire valoir. On conclut enfin, que l'Arragonois cédant les siennes sur l'isle de Sicile, en rappelleroit incessamment tous ses sujets, & employeroit auprès de sa mere & de son frere qui la possédoient, tous ses soins pour la faire restituer, que moyennant cela le pape leveroit l'interdit d'Arragon après qu'Alphonse auroit reconnu par hommage, & par un tribut conforme à l'engagement de ses ancêtres, cette couronne tributaire de l'église, & que le roi de France feroit renoncer le comte de Valois son frere, aux droits qu'il prétendoit avoir sur les états d'Alphonse.

On alloit voir la paix terminée. Le roi d'Arragon ne pensoit plus qu'à exécuter les conditions qu'on y avoit mises, & pour en rendre la joie plus complette,

il envoyoit pour conclure son mariage avec Eléonore d'Angleterre, des ambassadeurs qui la lui devoient amener. Charles pour engager encore plus le comte de Valois son parent, à renoncer à ses prétentions sur la couronne d'Arragon, lui avoit donné en mariage Clémence, l'une de ses filles, qu'il avoit dotée du comté d'Anjou ; lorsque la mort inopinée de l'Arragonois, à l'âge de 27 ans, changea les fêtes qu'on préparoit de toutes parts dans ses états en pompes funebres, d'autant plus tristes qu'on y perdit un bon & grand roi. Toute l'Europe sentit ce coup, qui la jetoit dans le trouble d'où elle étoit sur le point de sortir. Mais tel est le sort des choses humaines, d'être sujettes aux révolutions les plus subites.

ANNÉES de J. C. 1290 & suiv.

Peu de princes l'ont plus éprouvé que Charles le Boîteux dont je parle, dans le temps même qu'il erroit assez incertain de sa destinée, entre la prison & le trône, engagé à quitter le trône pour retourner dans sa prison, en danger de perdre encore une fois sa liberté pour dégager sa parole ; il venoit tout nouvellement d'acquérir le royaume de Hongrie, dont sa femme avoit hérité, & où Charles-Martel son fils alla peu après établir la maison d'Anjou sur un nou-

ANNÉES d. J. C. 1290 & suiv.

veau trône qu'elle occupa long-temps avec gloire. Trois de ses autres enfans cependant, l'un desquels étoit ce Louis, qui ayant depuis renoncé au monde, a été mis au nombre des saints, gémissoient sous les fers du vainqueur. Au moment que Charles leur pere les alloit rompre, ils venoient de s'y voir rengagés. Ce prince ne pouvoit espérer leur délivrance qu'en se remettant en leur place; il avoit d'autant plus sujet d'appréhender cet événement, que dom Jacques, roi de Sicile, qui succédoit à son frere à la couronne d'Arragon, paroissoit prendre des sentimens & une conduite différente de celle de son prédécesseur; il avoit témoigné du chagrin au sujet du traité conclu à Tarascon, & avoit pris la résolution, de concert avec les Siciliens, de n'y acquiescer point, déterminé à se maintenir dans la possession de son isle, où il laissa prêt de passer en Espagne, dom Frédéric son frere, en qualité de gouverneur. Il ne fut pas plutôt en Arragon, que marchant sur les mêmes traces, il prit des mesures si opposées à celles du feu roi Alphonse, qu'on ne crut pas alors pouvoir douter qu'il n'eût des intentions contraires à celles de ce prince, empressé pour avoir la paix avec les François.

Après divers événemens le parti d'Al-

phonse de la Cerda, qui avoit eu d'abord des succès capables de lui faire tout espérer, étoit devenu le plus foible. Sanche partie par sa vigueur, partie par des exemples de sévérité qui le firent passer pour cruel, mais qui le rendirent redoutable, avoit repris la supériorité, & avoit ramené à lui grand nombre de seigneurs qui l'avoient quitté, & entr'autres dom Juan de Lara, homme important & de grand poids pour l'un & pour l'autre parti. Celui des la Cerda chanceloit, & n'avoit plus guere d'espérance que dans les nouveaux secours qu'il pouvoit tirer du nouveau roi d'Arragon; ils lui en demanderent, mais inutilement; Sanche l'ayant aussi recherché, Jacques lui donna la préférence, & fit non-seulement la paix avec ce prince, mais une alliance étroite, & retira de la faction contraire ceux de ses sujets qui s'y étoient engagés. On ne douta point qu'allant plus loin, il n'engageât le Castillan à une ligue contre la France & contre la maison d'Anjou. On y fut heureusement trompé; cette ligue ne se fit point, & Sanche ayant depuis envoyé des ambassadeurs en France, pour s'excuser auprès de Philippe le Bel, de la paix qu'il venoit de faire, ce prince qui avoit pris des desseins plus solides pour ses intérêts, que

ANNÉES de J. C. 1290. & suiv.

ANNÉES de J. C 1291, & suiv.

l'entreprise qui avoit été commencée par son pere contre l'Espagne, témoigna en être content, & fit même dire au Castillan, que s'il pouvoit engager dom Jacques à restituer la Sicile à l'Église Romaine, Charles de Valois, son frere, s'offroit de renoncer à ses prétentions sur l'Arragon. Dom Sanche étant par-là devenu médiateur, trouva plus de facilité qu'on n'eût osé se le promettre, à faire entendre dom Jacques à la paix; il consentit qu'on la traitât, & par-là deux choses arriverent qu'on ne croyoit pas si-tôt voir. Sanche redevint maître, le parti des la Cerda ne fit plus que languir; ce prince se trouva même en état d'enlever Tariffa aux Maures Africains, qui, profitant de son embarras, étoient entrés en Andalousie; ces Infideles n'avoient plus que fort peu de villes en Espagne, car le royaume de Grenade s'étoit entiérement soustrait à la domination des rois de Maroc. Ils vinrent assiéger cette capitale, assistés de l'infant dom Juan, qui après être rentré en grace, s'étoit révolté de nouveau. Mais dom Alphonse de Gusman, celui qui fut surnommé le Bon, & auquel l'illustre maison de Medina-Sidonia fait gloire de devoir son élévation, défendit la place avec tant de courage, qu'il la conserva à son roi.

L'histoire ne doit pas supprimer une action digne de l'ancienne Rome, que fit ce seigneur à cette occasion. Les Maures avoient pris son fils prisonnier, & l'ayant amené au pied des murailles, menacerent le pere s'il ne se rendoit, de le faire mourir à ses yeux. » J'en aurois cent, répondit Alphonse avec une fermeté de héros, » que je les immolerois tous à mon devoir «. Aussi-tôt il jeta du côté des ennemis un poignard, après quoi il alla tranquillement se mettre à table. A peine fut-il assis qu'un grand cri s'éleva tout à coup parmi les soldats postés sur les remparts. Gusman accourt en hâte, demande quelle est la cause de cette alarme; il apprend que son fils venoit d'être égorgé par l'ordre de l'infant dom Juan, à la vue des assiégés. » Je pensois que la ville fût » prise «, repliqua Gusman sans s'émouvoir. Aussi-tôt il retourna dans sa maison avec le même sang-froid, sans donner le moindre signe de douleur. Sanche survécut peu à ces exploits. Il mourut à Tolede, après 11 ans & 4 jours de regne. Il laissa pour successeur Ferdinand son fils, quatrieme du nom, dont la minorité donna lieu aux troubles qui affligerent la Castille.

ANNÉES de J. C. 1292, & suiv.

Le second effet de l'union de Sanche le Brave avec Jacques II du nom, roi

ANNÉES de J. C. 1292, & suiv.

d'Arragon, fut l'acheminement à la paix de ce dernier avec le pape, le roi de France & la maison d'Anjou. Ils se brouillerent à la fin, il est vrai, dans une conférence qu'ils eurent à Logrogno au sujet de cette paix, & Jacques choqué des hauteurs de dom Sanche, lui avoit renvoyé sa fille, l'infante Isabelle, qui n'étant pas encore nubile, avoit été mise en attendant qu'elle le fût, entre ses mains pour l'élever. Mais Sanche ayant déja beaucoup avancé le traité de paix, Jacques sut habilement se servir des avances qu'il avoit faites pour la conclure depuis sans lui. Le pape Nicolas étoit mort. Célestin V avoit renoncé à la tiare, pour ne s'occuper dans la solitude que du soin de sa sanctification. Boniface VIII, après avoir pris la place vacante, assembla les ambassadeurs des couronnes intéressées à Anagnie, où Charles se trouva : la paix fut enfin conclue, & les principales conditions furent, que la Sicile & ce que les Arragonois occupoient dans le continent d'Italie, seroit restitué sans délai, que le roi d'Arragon épouseroit Blanche, une des filles de Charles, & que si les Siciliens refusoient de se soumettre au traité, Jacques aideroit à les y contraindre, que le comte de Valois renonceroit à ses prétentions

fur l'Arragon, que les princes & les feigneurs que l'on y retenoit en ôtage, feroient inceffamment rendus, que le roi des Baléares feroit rétabli, moyennant quoi l'interdit jeté fur les états de l'Arragonois par les papes précédens, feroit levé par celui qui rempliffoit alors le fiege de S. Pierre.

ANNÉES de J. C. 1295, & fuiv.

Le traité fut exécuté avec une exactitude de part & d'autre, qui auroit rendu la paix complette, fi les Siciliens qui regardoient, dit un hiftorien Efpagnol, comme l'extrêmité des malheurs d'être fous la domination des François, n'euffent opiniâtrément réclamé. Le pape leur envoya des légats pour les faire rentrer en eux-mêmes, mais ce fut inutilement. A peine les légats purent échapper à la fureur d'un peuple outré qui ne gardoit plus de mefures. Frédéric fut proclamé roi, quoiqu'il eût fait des démarches pour fe conformer au traité, fur l'efpérance qu'on lui donnoit de l'empire de Conftantinople, en lui faifant époufer la fille du prince Philippe, fils de Baudouin, héritiere de ces empereurs, ou pour mieux dire de leurs droits. Frédéric préféra un royaume, dont on le mettoit en poffeffion, à un empire qu'il falloit conquérir. L'entreprife de ce prince & de fes infulaires fit renaître la guerre en Ita-

ANNÉES de J. C. 1293, & suiv.

lie avec plus de vivacité que jamais. Boniface, dont les plus grands rois éprouverent la fermeté à leur dommage & à sa ruine, n'étoit pas homme à laisser jouir un prince d'une aussi médiocre puissance que le nouveau roi de Sicile, du fruit de son obstination. Pendant que Charles & Frédéric commençoient entr'eux une guerre, dont le succès étoit incertain à cause de l'égalité de leurs forces, le pape invita le roi d'Arragon à faire un voyage à Rome, où il le somma de sa parole, & pour l'engager d'une maniere plus efficace, il lui donna l'investiture des isles de Sardaigne & de Corse, qu'il vouloit ôter aux Génois. Pressé de joindre ses armes à celles de Charles contre Frédéric, Jacques se rendit aux instances du pape; mais comme ce prince voulut d'abord employer la voie de négociation & de douceur contre un frere qu'il devoit ménager, sa modération devint suspecte au pontife, dont le génie impétueux & défiant ne connoissoit point l'art de temporiser. Boniface envoya donc en France pour appeller le comte de Valois au secours de son beau-pere. L'Arragonois fut plus fidele que le pape Boniface ne l'avoit espéré; après avoir tenté en vain d'attirer son frere à une conférence, il fit venir sa mere à Rome, où le fameux Ro-

ger Lauria, mécontent de Frédéric, suivit cette reine, sous prétexte de la conduire, mais en effet pour s'attacher au parti du roi d'Arragon. Prochyte l'y accompagna, & l'un & l'autre ayant été réconciliés avec Charles, Lauria le suivit à Naples pour le servir contre Frédéric, pendant que le roi d'Arragon repassa promptement en Espagne pour donner ordre à l'armement qu'il vouloit conduire en Sicile, & pour appuyer les intrigues qu'il avoit nouées en Castille pour joindre le royaume de Murcie à ses états.

ANNÉES de J. C. 1294, & suiv.

Les troubles de la minorité du jeune Ferdinand IV avoient fait naître ce dessein peu généreux à l'Arragonois. Jamais monarque, commençant à régner dans un âge tendre, ne vit élever contre lui tant de diverses factions que ce successeur de Sanche. Le pere étoit à peine mort, que trois ou quatre chefs de parti s'éleverent contre le fils. Ils prétendirent qu'étant né d'un mariage défectueux, & que le pape n'ayant jamais dispensé de l'empêchement qui le rendoit tel, il n'étoit pas légitime roi. Sur ce fondement dom Juan prétendit l'être, & repassant d'Afrique en Espagne, il gagna le roi de Portugal, & se vit bientôt en état de disputer la couronne à son neveu. Alphonse de la Cerda n'avoit pas

ANNÉES de J. C. 1294, & suiv.

oublié qu'il avoit un droit véritable, & ayant cherché les moyens de relever son parti, réduit à garder Almazan & quelques places des environs qui étoient restées en son pouvoir, il fit proposer au roi d'Arragon de l'assister dans une entreprise qui étoit devenue facile par le bas âge de Ferdinand, moyennant quoi il s'engageoit de lui abandonner la Murcie. Jacques agréa la proposition, & ayant levé une armée, il l'envoya sous la conduite de dom Pedre son frere, & d'Alphonse de la Cerda vers le royaume de Léon, d'où dom Juan s'approchoit aussi. Ce qui paroissoit être avantageux à Ferdinand, de voir deux concurrens si près l'un de l'autre, lui fut nuisible en cette occasion. Dom Juan & Alphonse, loin de se croiser, s'accorderent à diviser le royaume. Alphonse fut encore une fois couronné roi de Castille, dom Juan fut salué roi de Léon, de Galice & de Séville. Yolande d'Arragon, aïeule des la Cerda, le roi de Grenade, le roi de France quoique fort occupé ailleurs, & l'inconstant dom Jean de Lara entrerent dans cette confédération. La reine, femme au-dessus de son sexe, n'abandonna point le gouvernail à la vue de cette tempête, & ce fut au courage de cette princesse autant qu'à son habileté,

que Ferdinand fut redevable de la conservation de sa couronne. Elle s'attacha les Haro assez déterminés eux-mêmes à suivre le parti opposé à celui qu'embrassoient les Lara. L'infant dom Henri tout nouvellement sorti de sa captivité, où il avoit été retenu près de vingt-ans en Italie depuis la défaite de Conradin, s'étoit rendu auprès du roi; mais cet esprit inquiet & brouillon sembloit n'avoir suivi la reine que pour lui causer de l'embarras; il lui disputa d'abord la régence, & il fallut pour le contenter qu'elle lui en cédât le nom : car elle fut assez habile pour s'en conserver le pouvoir; mais elle eut besoin de beaucoup d'art pour se ménager avec un homme double & méchant, pour éviter les pieges qu'il lui tendit plus d'une fois, & pour ne lui pas donner occasion de nuire plus ouvertement, en lui témoignant qu'elle s'appercevoit du mal qu'il lui avoit voulu faire. Pendant que cet ennemi domestique fixoit l'attention de la reine, les chefs des factions ennemies occupoient les armes du roi en divers endroits de ses états. Le roi de Grenade, pour surcroît de maux, étoit entré en Andalousie; le roi de Portugal s'alloit joindre aux troupes qu'Alphonse de la Cerda & dom Juan avoient déja près de Léon; les Navar-

ANNÉES de J. C. 1295, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1295, & suiv.

rois attaquoient la Biscaye, & ce qui étoit de plus fâcheux, le roi d'Arragon étoit entré en personne dans la Murcie; l'avoit si brusquement attaquée, qu'il étoit maître de la capitale & de la plus grande partie du pays, lorsqu'étant appellé à Rome, il avoit laissé le reste à conquérir à ses lieutenans. Il ne trouva pas à son retour les affaires aussi avancées qu'il avoit eu lieu de l'espérer. La reine vigilante & adroite avoit déconcerté les factions par ceux qu'elle en avoit détachés. Les troupes qui avoient suivi la Cerda & l'infant dom Pedre, s'étoient retirées sans avoir rien fait, depuis que la maladie s'étoit mise parmi les troupes confédérées, & avoit obligé les chefs à les reconduire dans leur pays. Le roi de Portugal étant survenu, avoit enlevé Salamanque, mais ayant marché vers Valladolid à dessein d'y assiéger Ferdinand, qui y tenoit alors sa cour, les grands de Castille qui l'accompagnoient le quitterent aux approches de la ville : il avoit abandonné l'entreprise & étoit retourné dans son pays, où gagné par la reine de Castille, il étoit sur le point de faire une double alliance avec elle par le double mariage de sa fille, l'infante Constance avec Ferdinand, & du prince dom Alphonse son fils, avec l'infante Béatrix,

l'une des sœurs de Ferdinand. Dom Alphonse de Gusman venoit d'arrêter les efforts des Sarrasins en Andalousie. Dom Juan de Haro avoit conservé la Biscaye, & Ferdinand n'avoit guere perdu que ce que le roi d'Arragon lui avoit pris, & quelques forteresses enlevées par les troupes de Grenade. Les choses étoient en cet état lorsque Jacques revint à Rome. L'engagement où il étoit de passer promptement en Sicile, ne lui permit pas de faire en Espagne autant de séjour qu'il eût fallu pour mettre la Cerda en état de faire de nouveaux efforts avant qu'il eût reçu les secours qu'il envoyoit demander en France. Content d'avoir mis la Murcie en état de ne lui pas échapper, il arma pour aller en Sicile, abandonnant ses amis à leur destinée, pour aller combattre son frere.

ANNÉES de J. C. 1296, & suiv.

L'armement étoit avancé, & l'on se disposoit au départ, lorsque le brave Roger Lauria surprit le roi par son arrivée, & encore plus par l'aventure qui l'avoit amené vers lui ; il lui apprit qu'ayant réduit à l'obéissance de Charles plusieurs de ses places, dont les Siciliens s'étoient emparés au royaume de Naples, il avoit été défait & blessé à Cantanzaro dans la Calabre. Réduit à fuir & à se cacher, il venoit enfin chercher auprès

ANNÉES de J. C. 1297, & suiv.

d'un roi puissant & heureux une ressource à sa disgrace, & un moyen de rétablir sa gloire. Il ne l'attendit pas long-temps : la flotte fut bientôt en état de se mettre en mer, & de faire voile. Le roi la montoit en personne, & Lauria commandoit sous lui. On prit la route d'Italie, le roi & son lieutenant passerent à Rome pour saluer le pape & recevoir sa bénédiction. Delà étant passés à Naples, Robert, duc de Calabre, destiné à succéder à Charles son pere, depuis que Charles-Martel, son aîné, étoit devenu roi de Hongrie, se joignit à eux, & tous ensemble prirent leur route vers la Sicile; ils y firent leur descente sans grand embarras, & s'emparerent de Pati, où ils mirent garnison. Diverses places de la même côte ouvrirent leurs portes après une légere résistance. Ils crurent pouvoir étendre plus loin leurs conquêtes, & ayant doublé le cap de Melazo, ils allerent assiéger Syracuse qu'ils attaquerent vivement, & qui se défendit de même. Pendant qu'ils étoient occupés à ce siege, les habitans de Pati se révolterent, & assiégerent le château où étoit le gros de la garnison. Le roi d'Arragon en ayant eu avis, détacha vingt galeres pour la secourir : il en donna le commandement à Jean Lauria, neveu de

Roger. Ce général fit sa commission avec une diligence & une vigueur digne du nom fameux qu'il portoit ; il reprima la témérité précipitée de ceux de Pati, renforça la garnison, & ayant remis à la voile, il revenoit trouver le roi, lorsque les Messinois qui l'attendoient inopinément sur sa route, l'attaquerent, le défirent, le prirent lui & ses 20 galeres ; ensuite ils le conduisirent à Messine, où après lui avoir fait son procès comme à un traître & à un transfuge, ils lui firent trancher la tête sur un échafaud. Cette nouvelle en même temps portée au camp du roi d'Arragon & dans la ville de Syracuse, ranima l'ardeur des assiégés qui redoublerent de courage, & déconcerta les assiégeans, dont le nombre avoit été diminué par les maladies, sans parler de ceux que le fer avoit moissonnés. Ceux-ci consternés de cette nouvelle perte, désespérerent de prendre la place avant la fin de la campagne, & prirent le parti de se retirer. Robert s'en retourna à Naples, Jacques & Lauria, malgré le desir de vengeance qui les animoit, allerent hiverner en Arragon. Ce dernier cependant avant son départ exerça des cruautés inouies sur les Siciliens qui tomberent entre ses mains. Il en fit mourir un grand nombre pour venger

ANNÉES de J. C. 1298, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1298, & suiv.

la mort du jeune Lauria son neveu; & par droit de représailles, il fit couper la tête à Conrad Lança, seigneur distingué dans la Sicile par sa naissance & par ses grands biens.

Le roi d'Arragon & Roger Lauria étoient trop vivement piqués pour abandonner l'entreprise. Au retour de la belle saison, ils firent un armement considérable, & se mirent en mer à la tête d'une nombreuse flotte. En chemin faisant, Robert & Philippe, fils de Charles leur confédéré, se joignirent à eux, & tous ensemble arriverent près de Pati. Frédéric enflé du succès de la campagne précédente, ne leur donna pas le temps de descendre. Il avoit moins de vaisseaux que les confédérés, mais il comptoit sur l'expérience de ses officiers de marine, & sur la connoissance qu'ils avoient des mers d'Italie, peu fréquentées des Arragonois; il osa tenter le combat; il montoit lui-même sa flotte, & fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son courage; mais outre l'inégalité de ses forces, Lauria seul en savoit plus que tous les officiers ensemble: l'armée Sicilienne fut défaite, & peu s'en fallut que Frédéric lui-même ne tombât entre les mains de ses ennemis. La galere qu'il montoit étant prise, il eut assez de présence d'esprit pour se jeter dans un esquif, qui le conduisit

conduisit à Messine accompagné de quelques vaisseaux en désordre, & qui ne pouvoient plus servir qu'à annoncer sa défaite. C'en étoit fait de sa fortune si Jacques eût su tirer avantage de sa victoire. On n'a jamais bien su la raison qui empêcha ce prince de la poursuivre. On croit, & il est vraisemblable, qu'un retour d'amitié pour son frere l'emporta en ce moment sur les engagemens qu'il avoit contractés, peut-être même se persuada-t-il d'en avoir fait assez pour dégager sa promesse. Quoiqu'il en soit, après avoir vaincu, il abandonna le fruit de la victoire à ceux qui en devoient profiter, & se retira en son pays, où quoique triomphant & vainqueur, on lui sut mauvais gré d'avoir conspiré à la perte de son propre frere, tandis qu'on le blâmoit à Rome & à Naples d'avoir laissé l'ouvrage imparfait.

Années de J. C. 1298, & suiv.

Les deux princes Napolitains, que Roger Lauria voulut suivre, entrerent en Sicile, & prirent la ville de Catane. Ils auroient pu se rendre maîtres de l'isle entiere, si pour la conquérir plutôt ils n'eussent point divisé leurs forces. Frédéric s'étant reconnu, sut profiter de cette faute. Le prince Robert & Lauria assiégeoient Rendasso, place à leur bienséance, située entre Pati & Catane; Phi-

ANNÉES de J. C. 1301, & suiv.

lippe, prince de Tarente, étoit sur la côte de Drepany, Frédéric choisit le dernier comme le plus aisé à surprendre, & lui étant venu tomber inopinément sur les bras, le défit & le prit prisonnier; par-là ayant relevé son parti, il soutint la guerre avec succès tant deçà que delà le Phare, même depuis que le comte de Valois fût venu secourir ses parens. Comme le feu, qui avec le temps consume la matiere qui l'entretient, s'éteint à la fin par lui-même, la guerre qui fatigue à la longue ceux qui la font avec plus d'ardeur, cesse souvent par le concert tacite & imprévu des deux partis. Ainsi en arriva-t-il en Sicile après tant d'inutiles efforts faits par les uns pour recouvrer ce royaume, & par les autres pour s'y maintenir. Lassées de ces agitations, les maisons d'Anjou & d'Arragon, en querelle depuis si long-temps pour la possession de cette isle, se porterent d'elles-mêmes à la paix, dont le comte de Valois fut rendu arbitre. Ce fut l'année 1302 que fut conclu ce fameux traité, par lequel on convint de part & d'autre, que Frédéric épouseroit Éléonore, fille de Charles, & qu'en vertu de ce mariage, & comme par maniere de dot, il jouiroit de la Sicile & des isles qui en dépendoient sous le nom de royaume de Trinacrie,

mais sa vie durant seulement, & à condition qu'à sa mort en payant à ses héritiers la somme de cent mille onces d'or, cette couronne retourneroit à Charles & à ses successeurs; que toutes les terres conquises par Frédéric & ses prédécesseurs dans le continent d'Italie, seroient restituées à Charles, & réciproquement à Frédéric, les places possédées par Charles en Sicile, que Philippe, prince de Tarente, seroit remis en liberté, & que si même avant la mort du nouveau roi de Trinacrie, on trouvoit de quoi le dédommager par un équivalent raisonnable, il céderoit dès-lors la Sicile à ses anciens possesseurs: le traité fut porté au pape, qui l'ayant ratifié sans déroger à ses droits, les articles de part & d'autres furent mis en exécution, à la réserve de celui qui regardoit la restitution de la Sicile aux Angevins après la mort de Frédéric. Ce fut une source de nouvelles guerres qui ne sont pas de mon sujet, & qui aboutirent enfin à faire de Naples & de la Sicile, deux différentes monarchies indépendantes l'une de l'autre, en vertu de divers traités faits dans la suite entre leurs souverains.

Pendant que l'Italie recevoit la paix, la guerre continuoit en Espagne, & la malheureuse Castille en étoit toujours le

ANNÉES de J. C. 1303, & suiv.

théatre ; le roi d'Arragon, par une conduite prudente, l'avoit éloignée de chez lui, & par l'abandon d'une conquête qui avoit mis son pays en danger d'être conquis, il avoit pris de justes mesures pour se dédommager de la perte d'un héritage ruineux par des acquisitions plus sûres & beaucoup plus à sa bienséance. Il continuoit avec succès la conquête de la Murcie, & il y restoit peu de place dont il ne se fût pas rendu maître, lorsque l'habile reine de Castille ne craignant plus guere que lui, par l'ascendant qu'elle avoit pris sur toutes les factions du royaume, se résolut de lui proposer un accommodement. Ce prince y trouva son avantage, & laissa la reine recueillir paisiblement le fruit d'une sage administration. Elle avoit éludé les demandes que le gouverneur de Navarre, sollicité par ses ennemis, lui avoit fait faire par ses envoyés de la part du roi de France son maître, des terres conquises autrefois sur ce royaume par les Castillans. Elle avoit tenu ferme contre le roi de Portugal, qui s'étant fait médiateur de l'infant dom Juan auprès d'elle, avoit tâché de l'engager à lui abandonner la Galice, & quoique le Portugais eût paru mécontent de sa fermeté, elle avoit su le ramener de telle sorte dans ses in-

:rêts, qu'enfin ils avoient célébré les ançailles de Ferdinand avec l'infante 'onſtance à Alcaniz, auprès de Zamora, ır les frontieres de Portugal, & le ariage quelques mois après fut conclu Valladolid. Le monarque Portugais ⁄oit emmené chez lui Béatrix, deſtinée ſon fils pour l'élever auprès de lui juſ- ı'à ce qu'elle fût en âge d'être mariée; la vérité il en avoit coûté à la reine quel- ıes places, entr'autres les villes d'O- ⁄ença, de Conguéla & de Campo de Ioya, données en dot à Béatrix pour : dernier mariage, ſans qu'elle eût rien çu pour Conſtance; mais par-là elle 'oit engagé le roi de Portugal à ſe ren- e médiateur entre ſon gendre & ſon au-frere pour la négociation de la paix. 'le avoit obtenu du pape non-ſeule- ɜnt une diſpenſe pour lever l'empêche- ɜnt de parenté qui mettoit obſtacle au ıriage de Ferdinand & de Conſtance, ıis une réhabilitation du ſien avec le ı roi ſon mari, par un effet rétroactif, ınt Mariana dit, que pluſieurs doute- nt, & auxquels cet auteur répond avec liberté ordinaire, quelquefois bonne, elquefois mauvaiſe, mais toujours ac- mpagnée de beaucoup d'eſprit. Par s coups habiles, la reine avoit telle- ɜnt rallenti l'ardeur des partiſans de

ANNÉES de J. C. 1303, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1303, & suiv.

la Cerda, que la plupart des Castillans l'abandonnerent peu-à-peu. Il avoit été obligé d'aller lui-même solliciter quelque secours à la cour de France; mais Philippe le Bel, occupé à faire la guerre aux Flamans, ne put lui accorder les secours qu'il demandoit, & la Cerda ne recueillit d'autre fruit de son voyage, qu'une permission de faire quelques levées dans la Navarre. Dom Jean de Lara y ayant assemblé des troupes mal disciplinées, avoit été défait, pris prisonnier, contraint de demander pardon, & d'implorer la clémence du roi. L'infant dom Juan, réduit à peu-près au même état que la Cerda, avoit fait sa paix & étoit revenu à la cour. Dom Henri, prince inquiet & brouillon, n'étoit plus craint de la princesse, qui après avoir étudié constamment ses démarches, avoit rompu toutes ses mesures, & quoiqu'elle ne lui eût pas ôté le desir de susciter des troubles dans le royaume, elle lui en avoit rendu les moyens si difficiles, qu'il fut enfin forcé de se contenir dans le devoir. On le vit même se déclarer pour les intérêts de la reine. Ce fut dans cette princesse un trait de politique, qui donna un grand relief à ses vertus & à sa réputation, au milieu d'une cour que l'ambition des courtisans & la légéreté du jeune

prince régnant, esprit médiocre & aisé à surprendre, rendoit extrêmement arrogante. En effet, dom Henri s'étoit engagé avec dom Juan, les Haro, les Lara, un autre dom Juan, fils de l'infant dom Emmanuel, dans une cabale formée contre la reine-mere, pour la brouiller avec le roi son fils, & ils y avoient réussi. Jaloux de son autorité, ils en avoient donné de l'ombrage à ce prince sans expérience, il l'avoit éloignée des affaires, & s'étoit même séparé d'elle. La sage reine les laissa faire, & prévit bien que du caractere dont elle connoissoit ces esprits remuans, intéressés & ambitieux jusqu'à la fureur, ils ne seroient pas long-temps unis, que le roi auroit besoin d'elle, & qu'elle seroit recherchée sans qu'elle se donnât la fatigue de faire des avances & des pas inutiles. Elle devina juste. Dom Jean de Lara étant devenu favori, les autres en eurent de la jalousie. Les bien-intentionnés murmurerent de voir le roi si inconsidérément livré à un homme tant de fois rebelle, & toujours prêt à changer de parti, ou par inconstance, ou par intérêt. Dom Henri, dom Lope de Haro, dom Juan, fils de dom Emmanuel, s'allerent offrir à la princesse, & s'efforcerent de lui persuader d'user du crédit qu'elle avoit ac-

ANNÉES de J. C. 1303, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1323, & suiv.

quis pour maintenir son autorité. La vertueuse reine rejeta ces offres, & fit si bien par la conduite qu'elle garda avec son fils, que sans s'écarter de son devoir elle le ramena au sien, & reprit auprès de lui la place que tant de titres lui donnoient.

Ce fut dans cette situation des affaires, que l'infant dom Juan fut choisi pour aller faire au roi d'Arragon des propositions de paix, dont on le crut d'autant moins éloigné qu'il avoit témoigné lui-même depuis peu, qu'il y entendroit volontiers, pourvu qu'on lui laissât Alicante, outre que le roi de Grenade commençoit à le menacer. L'infant en effet n'eut pas de peine à lui persuader d'accepter la médiation du roi de Portugal. On convint qu'on s'assembleroit, que dom Ximenès de Luna, évêque de Sarragosse, & l'infant seroient adjoints du médiateur, qu'ils décideroient ensemble sur ce qui seroit proposé de part & d'autre pour la paix, que dom Alphonse de la Cerda seroit invité aux conférences & prié pour rendre la paix universelle dans l'Espagne Chrétienne, d'accepter pour juges de ses prétentions les rois de Portugal & d'Arragon, dont le dernier étoit son parent & en société d'armes avec lui. Le Portugais partit cependant

& se rendit en Arragon avec un superbe équipage ; on jugea par la pompe & la magnificence de son train, de ce que peut un prince attentif à maintenir la paix dans ses états, qui au-lieu de les épuiser par des conquêtes ruineuses, enrichissoit son épargne de l'abondance qu'il procuroit à ses peuples. Jacques le reçut à Tordésilas, place frontiere d'Arragon, où il fut d'abord conclu, que la riviere de Ségura, qui coupe la Murcie en deux de l'orient à l'occident, termineroit désormais de ce côté-là les terres des deux royaumes Espagnols, de sorte que tout ce qui s'étend depuis ce fleuve jusqu'en Grenade demeureroit à la Castille, & que ce qui est en deçà jusqu'aux frontieres de Valence, où est située la ville d'Alicante, seroit cédé à l'Arragonois. La cour de Castille s'étoit avancée jusqu'à Compilione, près de Tordésilas. Les deux rois y allerent recevoir Ferdinand, & là se trouverent avec eux les deux reines de Castille & la sainte reine de Portugal, si connue sous le nom d'Élizabeth. Le traité y fut ratifié, & tout le monde eût été content, si Alphonse de la Cerda eût pu l'être de ce qui fut décidé à son sujet par les rois d'Arragon & de Portugal. Dans les traités de paix les princes foibles sont toujours les victimes

Années de J. C. 1303, & suiv.

Années de J. C. 1303, & suiv.

des rois. Ce fut à Turiason que fut porté le jugement, qui obligea ce malheureux prince à céder ses droits sur tant de couronnes, en échange de quelques terres qui le rendoient assez grand seigneur pour être content de sa fortune, si les droits de sa naissance ne l'eussent pas appellé au trône : il sentit ce dernier effet de son malheur plus vivement qu'il n'avoit sentit sa captivité. Ce prince infortuné n'attendit pas le jugement ; après en avoir vu le projet, il se retira brusquement lorsqu'on s'y attendoit le moins, laissa ce qu'il avoit dans le royaume de places fortes qu'il ne pouvoit plus conserver, pour aller une seconde fois chercher en France, à sa mauvaise fortune, une ressource qu'il n'y pouvoit trouver. Ferdinand son frere fut plus traitable, il se maria en Espagne, & y vécut paisiblement. Nonobstant cette paix, le roi de Castille eut encore des affaires à démêler avec des sujets indociles.

Devenu majeur, & assisté des conseils de la reine-mere, il se crut en état de profiter d'une division domestique de la famille du roi de Grenade, non-seulement pour recouvrer ce que les Maures lui avoient pris durant sa minorité, mais pour les dépouiller tout-à-fait de ce qu'ils possédoient en Espagne. Le roi d'Arra-

gon lui offroit de l'aider de toutes ses forces, & ne demandoit que la sixieme partie des conquêtes qu'ils feroient ensemble, & qui seroit donnée en dot à Éléonore, sœur du roi Ferdinand, qui devoit épouser l'infant dom Jacques, fils aîné de l'Arragonois. Il étoit persuadé d'ailleurs qu'en déclarant la guerre aux Infideles, les seigneurs qui le traversoient auroient honte d'être rebelles, tandis que les bons Castillans suivroient leur roi à la guerre sainte. Il ne se trompa pas; la ligue étant faite avec le roi d'Arragon, il s'en trouva peu d'assez mutins pour ne pas suivre l'étendard royal; on marcha en Andalousie, & l'on alla assiéger Algézire, pendant que le roi d'Arragon se disposoit à former le siege d'Almérie, qui lui devoit tomber en partage; on ne prit ni Almérie ni Algézire, mais les Maures furent défaits deux fois en bataille rangée par les Arragonois; & pour se dédommager d'Algézire, les Castillans prirent Gibraltar. Là un vieux officier Sarrasin s'adressant au roi Ferdinand en se retirant de la ville: » Seigneur, lui dit-il, Ferdi- » nand, votre glorieux bisaïeul, me chassa » autrefois de Séville; Alphonse, votre » aïeul, de Xérez; Sanche, votre pere, de » Tariffe: vous me chassez de Gibraltar, » je m'en vais chercher en Afrique dans

ANNÉES de J. C. 1303, & suiv.

Années de J. C. 1303, & suiv.

» ma derniere vieillesse un repos que » personne ne troublera «. Malgré ces aventures des deux rois ligués, ils furent obligés de lever le siege des deux places qui avoient été le but principal de leur campagne. Ils s'attendoient d'y revenir, & Ferdinand avoit déja fait avancer dom Pierre son frere, qui s'étoit saisi d'Alcaudette; il étoit à Palence, lorsqu'un homme de la maison de Bénavidez ayant été tué au sortir du palais, sans qu'on sût l'auteur du meurtre, deux freres du nom de Carvajal en furent accusés & mis dans les fers; quoiqu'on n'eût pas de quoi les convaincre & qu'ils persistassent à nier le fait, le roi, prince clément de son fond, mais que le premier feu de la colere rendoit intraitable & cruel, ordonna qu'ils fussent précipités du haut d'un rocher en bas; ils protesterent de leur innocence, ils en appellerent à l'équité des loix; mais voyant qu'ils avoient affaire à un juge implacable & féroce, ils s'adresserent au juge des rois, & citerent Ferdinand à comparoître dans trente jours à son tribunal. On méprisa ce discours, qu'on regarda plutôt comme un vain desir de vengeance que comme une prédiction. L'événement en fit juger autrement. Le roi marchoit en Andalousie, & étoit déja à Martos, lorsqu'au

trentieme jour, justement depuis l'exécution des deux freres, ce prince s'étant retiré après son dîner pour dormir, on le trouva mort en son lit, après dix-sept ans quatre mois dix-neuf jours de regne dans la vingt-cinquieme année de son âge. Le fait est certain, & delà ce roi fut surnommé l'*Ajourné*. Tout le peuple étoit persuadé que cette mort étoit un effet de la citation de ce prince au tribunal de Dieu par les Carvajals. Il seroit plus utile que ce fait trouvât créance dans l'esprit des grands, qui d'ordinaire aiment mieux attribuer ces sortes d'événemens au hazard, qu'à la justice d'un Dieu vengeur de l'innocent & de l'opprimé.

ANNÉES de J. C. 1303, & suiv.

Cet accident arrêta les progrès que commençoit à faire dom Pedre sur les terres des Sarrasins, & empêcha apparemment le roi d'Arragon d'y retourner; car ce prince ne parut plus, & abandonnant le dessein de conquérir de ce côté-là, il tourna ses vues & ses armes ailleurs. Dom Pedre pourvût à la sûreté de la frontiere, & revint promptement en Castille, où Alphonse onzieme, encore au berceau, avoit succédé à son pere. Une nouvelle minorité donnoit d'autant plus de sujet de craindre pour le repos public, que les troubles de la précédente n'étoient pas encore bien calmés. Deux

ANNÉES de J. C. 1303, & fuiv.

reines & deux infans conteftoient pour le gouvernement de l'état, la reine-mere, l'infant dom Pedre par la prérogative du rang ; la reine aïeule & l'infant dom Juan par celle que leur donnoit l'âge & la connoiffance des affaires. Heureufement dom Henri étoit mort, c'étoit un prétendant de moins ; mais il n'en reftoit encore que trop pour exciter beaucoup de factieux, fous prétexte de l'intérêt public. La mort de la reine Conftance, mere du jeune roi, arriva à propos pour débrouiller un peu le cahos où le royaume alloit retomber. On s'accorda. La reine aïeule fut chargée de l'éducation de fon petit-fils, l'infant dom Juan eut l'intendance des affaires intérieures du royaume, dom Pedre le commandement des troupes & l'adminiftration de la guerre. La reine laiffa faire ce partage avec la même foupleffe d'efprit qu'elle avoit cédé à dom Henri, fous la minorité de Ferdinand, le titre de régent du royaume, qu'elle gouverna néanmoins encore cette fois, comme elle avoit fait la premiere par l'afcendant qu'elle favoit prendre, & que fon génie lui donnoit. La jaloufie que dom Juan conçut de la réputation que dom Pedre acquit dans fes premiers emplois à la guerre, acheva de la rendre maîtreffe

des affaires. Dom Pedre étoit jeune, mais il n'avoit d'un jeune guerrier que le feu & la valeur ; il étoit né capitaine, & avec ce talent pour la guerre qui répond ordinairement des succès, il en eut de grands, il prit des villes, il défit les Sarrasins en bataille rangée, où parmi un grand nombre de morts, périrent quarante guerriers des meilleures maisons de Grenade. Le fruit de cette victoire fut la prise des forteresses de Cambil & d'Algabardos sur les Infideles.

ANNÉES de J. C. 1313, & suiv.

Dom Pedre acquéroit trop de relief, pour ne pas donner à son oncle dom Juan, homme ambitieux & inquiet, une jalousie d'abord secrette, mais qu'il fit bientôt éclater à la ruine de l'un & de l'autre & au dommage de tout l'état. Il commença par donner aux grands de l'ombrage, au sujet même des conquêtes que dom Pedre faisoit sur les Infideles, & à faire craindre qu'il ne s'en prévalût pour son propre agrandissement contre le service du roi. Pour mieux réussir dans cette intrigue, il ne voulut pas paroître y entrer, & laissa semer ces soupçons par des gens zélés ou malins, qui d'eux-mêmes les avoient pris, ou à qui il les inspira. En même temps qu'on donnoit au public ces défiances injustes & sans fondement de la fidélité de dom

ANNÉES de J. C. 1314, & suiv.

Pedre, on chercha un expédient pour le mettre dans la nécessité de se rendre lui-même suspect, & on n'en trouva point de meilleur, que d'obliger ceux qui gouvernoient à donner au roi, pour garantie de leur gestion, quelques-unes de leurs terres, qui seroient mises en séquestre, & qui répondroient particuliérement de l'emploi des deniers publics. Pour décider cette affaire, on assembla les états d'abord à Burgos, puis à Carrion, où l'épuisement du royaume fit agréer un expédient, que la cabale opposée à l'infant, déclara être nécessaire pour prévenir la dissipation des revenus du domaine. Les ennemis de l'infant ne douterent pas que cette proposition ne le dût irriter, & ne l'engageât à des démarches qui autoriseroient les états à lui ôter le commandement des armées. On ne doutoit pas que sensible à cette injure, il n'en vînt à une rebellion ouverte, qui le rendroit odieux à la nation. L'artifice ne réussit pas, l'infant désintéressé & amateur du bien public, donna de sa fidélité toutes les assurances qu'on voulut ; il ne se rebuta pas même de ce que dans l'extrême besoin qu'il avoit d'argent, pour continuer la guerre, il ne trouva presqu'aucune ressource dans la bonne volonté des peuples que les guer-

res précédentes avoient épuisés. Dans cet embarras, dom Pedre eut recours à Jean XXII, nouvellement élevé sur la chaire de S. Pierre, dont il obtint les décimes sur tous les bénéfices ecclésiastiques & l'indulgence des croisades.

ANNÉES de J. C. 1316, & suiv.

Avec ce secours, l'infant ayant renforcé son armée, entra si avant dans le pays des Maures, qui alla jusqu'aux portes de Grenade. Comme il n'avoit pas des troupes suffisantes pour l'assiéger, il tâchoit par toutes sortes de stratagêmes d'attirer les Infideles à une bataille, mais ils l'éviterent toujours, & pour faire diversion ils avoient formé le dessein d'aller assiéger Gibraltar ; ils furent prévenus ; on munit la ville de tant de provisions de guerre & d'une si forte garnison, que leur projet échoua. Dom Pedre n'abandonna pas sans fruit les environs de leur capitale, leur ayant enlevé au retour la forteresse de Belmes. Il continuoit la guerre avec le même succès, lorsque la jalousie de dom Juan lui fit un nouvel embarras. La réputation du neveu, l'autorité qu'elle lui donnoit, l'amour des peuples qu'elle lui attiroit, causoit un chagrin mortel à l'oncle, & plus encore que tout cela, la disposition arbitraire des dîmes que le pape lui avoit accordées. Après quelques murmures inutiles, le

ANNÉES de J. C. 1318, & suiv.

vieux infant enfin éclata, leva des troupes, & quoiqu'il prît prétexte de la guerre de Grenade pour mettre une nouvelle armée sur pied, la reine prévit son dessein, & craignant une guerre civile, entreprit d'accommoder l'oncle & le neveu. Les états se tenoient alors à Valladolid, les infans s'y rendirent. La reine leur parla, & fit si bien, que secondée de l'autorité de l'assemblée, elle les engagea à convenir qu'ils auroient chacun une armée, qu'ils porteroient tous deux la guerre en différens endroits des terres infideles, & que ce qui seroit fourni pour la subsistance des troupes, seroit partagé entr'eux d'eux. Par ce nouvel arrangement, la politique de la princesse devenoit plus libre dans l'administration des affaires intérieures du royaume, & mettoit entre deux généraux concurrens, une émulation qui naturellement paroissoit devoir produire de bons effets, parce qu'elle ne leur laissoit rien à démêler ensemble. La précipitation de dom Juan & la complaisance de dom Pedre qui vouloit bien vivre avec lui, fit échouer ces espérances, & mit toute l'Espagne en péril.

Quoiqu'Ismaël, roi de Grenade, eût fait venir du secours d'Afrique, & eût donné au roi de Maroc, Algézire &

Ronda pour places de sûreté, pendant que dom Pedre attaquoit des places de proche en proche, & alloit d'ordre pour aller plus sûrement, dom Juan dans l'empressement de se signaler par quelqu'exploit extraordinaire, voulut marcher droit à Grenade, & fit si bien, qu'il engagea le jeune infant à se joindre à lui. La jonction se fit à Alcaudette, d'où les armées réunies ensemble, prirent la route de Grenade. Elles se saisirent en chemin de quelques places assez importantes, vinrent à la vue de la capitale, & y établirent leur camp. Les deux infans avoient dessein d'en faire le siege, mais ayant observé de près & la situation de la place & la contenance des ennemis, ils comprirent que ce seroit une entreprise téméraire, vu l'incommodité de la saison & la chaleur excessive du climat, beaucoup plus à craindre pour les troupes que les armes des Sarrasins. Après divers conseils, ils jugerent à propos de se retirer, dom Pedre conduisoit l'avant-garde, l'arriere-garde étoit commandée par dom Juan. Ils étoient en marche, lorsque les Maures sortirent brusquement, sans avoir d'autre dessein d'abord que d'enlever quelques escadrons de ceux qui marchoient les derniers. Les Infideles trouverent plus de facilité qu'ils

ANNÉES de J. C. 1318, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1318, & suiv.

n'avoient cru à défaire l'armée chrétienne, elle étoit épuisée de fatigues & de soif sous un ciel brûlant, & dans une campagne aride. Les Maures s'en étant apperçus voulurent profiter de cet avantage. Après avoir renversé les premiers qui avoient fait volte-face pour leur résister, ils ébranlerent aisément les autres, & à peine dom Pedre eut-il le temps d'accourir au secours de son oncle, il le trouva si en désordre, & la marche précipitée qu'il venoit de faire pour le soutenir, avoit tellement mis ses soldats hors d'haleine, que ni ses paroles ni son exemple ne furent pas capables de leur inspirer la vigueur qui leur eût été nécessaire dans une si pressante occasion. Ils se trouverent bientôt réduits dans le même état que les premiers, la confusion augmentoit à mesure que les officiers s'efforçoient de rétablir l'ordre, les deux infans couroient par-tout, pour rallier, animer, exhorter des gens qui ne les entendoient plus. Les Castillans ne distinguoient le soldat Espagnol d'avec le Maure, que par les coups qui les faisoient tomber sous le glaive des Infideles. Le courage des infans avoit cependant jusques-là empêché la fuite ; mais un accident inoui les ayant fait périr tous deux, l'armée sans chef se dissipa, & personne

ne pensa plus qu'à se sauver. Le brave dom Pedre s'étoit fait voir l'épée à la main dans tous les lieux où il croyoit sa présence nécessaire, pressant ceux-ci, encourageant ceux-là, reprochant aux autres leur lâcheté, lorsque tout d'un coup accablé de lassitude, l'haleine & la voix lui manquerent, il tomba de dessus son cheval, & demeura étendu sur la place sans mouvement & sans vie. Pour rendre la catastrophe complette, dom Juan quelques momens après périt par ce même accident, avec cette différence néanmoins, qu'ayant d'abord perdu la connoissance, il ne mourut qu'aux approches de la nuit. Quelques-uns disent qu'il tomba à la nouvelle qui lui fut portée de la mort tragique de son neveu; il ne l'aimoit pas assez pour rendre croyable cette circonstance que les auteurs exacts ne rapportent pas. Au bruit de cet événement, l'armée Castillane, que les infans n'avoient pu réunir jusques-là, se serra d'elle-même en divers pelotons, les Maures qui s'en apperçurent crurent que l'ordre s'y remettoit, & ne voulant pas s'exposer à perdre le fruit d'une victoire utile pour la rendre plus complette, ils se jeterent sur le bagage, & se retirerent avec leur butin; ils avoient meilleure opinion de l'armée chrétienne

Années de J. C. 1318, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1813, & suiv.

qu'elle ne méritoit, les Castillans ne s'étoient rassemblés que pour fuir avec moins de danger à la faveur de la nuit qui approchoit. Les ténebres & la faute des Maures leur donnerent lieu de sauver quelques débris de leur défaite, ils emporterent les corps des infans qui furent inhumés à Burgos.

La terreur fut grande en Castille au récit de cette funeste aventure, & le désordre suivit la consternation. D'un côté, le roi de Grenade, plus victorieux qu'il ne pensoit l'être, forçoit des places & avoit pris Martos; de l'autre, trois nouveaux concurrens à la régence du royaume renouvellerent les anciens troubles, & se disputerent l'administration de l'état. Heureusement un coup de la Providence arrêta l'inondation des Maures, qui accouroient de toutes parts comme à une conquête certaine. Ces Infideles se diviserent aussi entr'eux, à l'occasion d'une belle esclave que le roi de Grenade enleva au Maure, gouverneur d'Algézire, officier du roi de Maroc. La chose alla si loin, qu'Ismaël, roi de Grenade, fut assassiné, & son fils Mahomet mis en sa place. Un tel démêlé parmi les Infideles, rassura les frontieres de Castille, mais ceux des prétendans à la régence de ce royaume, déchiré depuis

si long-temps par les factions, n'en devinrent que plus dangereux.

Trois seigneurs du sang de Castille, que nous appellerons ici princes, aspiroient au gouvernement, dom Juan, surnommé le Borgne, fils de ce dom Juan qui venoit de mourir près de Grenade, dom Juan Emmanuel, son cousin germain, & dom Alphonse de Molina, frere de la reine Marie. Cette princesse qui jusques-là avoit éprouvé l'inconvénient de ce partage de la régence, n'y vouloit admettre aucun d'eux, & prétendoit que la puissance des deux infans qu'elle y avoit admis, devoit se réunir en elle, conformément au décret des états, où ce partage avoit été fait; elle en écrivit aux provinces, & défendit aux gouverneurs d'obéir à d'autres ordres qu'aux siens. Dans la premiere émotion des esprits, elle ne fut pas obéie, & elle avoit besoin pour l'être d'un loisir que Dieu ne lui donna pas. Les prétendans s'emparerent par voie de fait chacun d'un district, où une cabale formée par l'intérêt particulier les rendit maîtres en peu de temps; dom Alphonse de Molina s'empara de l'Andalousie, dom Juan Emmanuel de l'Estrémadure & du royaume de Tolede, dom Juan le Borgne de la vieille Castille. La reine, quoiqu'accablée de

Années de J. C. 1318, & suiv.

Années de J. C. 1321, & suiv.

soins, & plus encore du poids de l'âge, n'abandonna point le gouvernement, malgré la violence de cette nouvelle tempête; elle ne désespéroit pas même de la surmonter, sur-tout depuis que soutenue du légat du pape, envoyé exprès pour tâcher d'appaiser ces orages si dommageables à la Chrétienté, elle eut convoqué les états à Palence; mais la mort de cette princesse, arrivée sur ces entrefaites au mois de juin de l'année 1322 à Valladolid, mit fin à ses travaux & à sa vie. Ce fut une de ces femmes fortes, qui n'ont du sexe que la douceur sans en avoir les foiblesses, esprit mâle, éclairé, clairvoyant, ferme sans opiniâtreté, pliant & souple sans bassesse, prévoyant sans inquiétude, courageux sans présomption. Cette mort survenue si à contretemps déconcerta les mesures du légat & de l'assemblée de Palence, pour le repos public. Le cardinal obligé de se contenir dans les bornes de la puissance ecclésiastique, convoqua un concile à Valladolid, où il fit des réglemens pour le bien de l'église Castillane, pendant que le désordre croissoit dans toutes les parties de l'état.

Heureusement pour la Castille dans cette situation dangereuse, nul de ceux qui la partageoient ne fit effort pour se rendre

rendre maître absolu du royaume. Chacun gouvernoit sa province, & tâchoit de s'enrichir des dépouilles du peuple ; & ainsi revêtus de l'autorité du roi, ils n'en faisoient usage que pour s'approprier la plus grande partie de ses revenus. Peut-être auroient-ils osé davantage, si le roi d'Arragon eût été d'humeur à appuyer quelqu'un des trois. La reine avoit eu sujet de le craindre. Dom Juan Emmanuel avoit épousé une des filles de ce prince, un autre dom Juan, fils du même roi, avoit été élu archevêque de Tolede. On avoit tout lieu d'appréhender une faction si puissante dans un royaume divisé, & sous un roi mineur qui tenoit la couronne d'un grand-pere qui l'avoit usurpée. Deux choses avoient rassuré la princesse. Le nouvel archevêque & son beau-frere s'étoient d'abord brouillés ensemble sur quelques droits depuis long-temps attachés au siege primatial, & usurpés par le régent. Le roi d'Arragon étoit occupé des projets qu'il faisoit pour une conquête qui convenoit à ses états. Depuis la mort de Ferdinand, Jacques avoit quitté le dessein de faire des progrès sur les Maures, & s'étoit entiérement appliqué à bien policer ses royaumes, & à mettre ses enfans en état de recueillir paisiblement la suc-

Annees de J. C. 1322, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1319, & suiv.

cession qu'il leur laisseroit. Pour cela il avoit évité d'avoir affaire avec ses sujets, & sur-tout avec le conseil de l'union qui avoit traversé ses peres, il se ménagea de sorte avec ceux qui en étoient les conservateurs, que sans abaisser la majesté royale, il ne parut pas se mettre au-dessus des loix. Quelques seigneurs lui ayant contesté un héritage qu'il prétendoit, au-lieu d'agir par voie de fait, il avoit porté l'affaire devant la *Justice*, ou le tribunal du grand justicier d'Arragon ; & par là avec sa cause, il avoit gagné le cœur de ses sujets : prince d'ailleurs si ennemi de la chicane & des procès injustes, qu'un nommé Ximénès Rada, jurisconsulte célebre en son temps, étant accusé de les fomenter, & d'avoir contribué à la ruine d'un grand nombre de personnes, fut condamné à l'exil par son ordre. A ces soins de la police, Jacques joignit ceux de prévenir les divisions, qu'avoient si souvent causées entre les infans, les appanages & la succession. Ainsi pour empêcher les cadets de prétendre un partage nuisible à l'état, & de troubler sur cela l'aîné, il unit par une loi stable & autorisée de tous les ordres de ses royaumes, ceux d'Arragon & de Valence, avec la principauté de Catalogne, de sorte que ces trois états ne

pourroient plus se séparer, & seroient possédés par un seul. Il avoit déja fait reconnoître pour son successeur à ces couronnes, Jacques, l'aîné de ses enfans, lorsqu'une résolution bizarre de ce prince, peu digne de son sang, l'obligea de changer de mesures. Les états étoient assemblés pour quelque affaire à Tarragone, où l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à l'événement dont je vais parler. Le prince étoit dans cette ville avec son pere, qui le vouloit former aux affaires, & qui se disposoit à l'unir par les liens du mariage avec Éléonore de Castille. Un jour le roi vit venir dom Jacques, qui d'un air empressé le conjura de lui permettre de renoncer à la couronne, dont il appréhendoit le poids, disant qu'il vouloit être libre; qu'un genre de vie agitée d'autant de soins que celle des rois, n'étoit pas de son goût; & qu'en un mot il étoit résolu d'en choisir un autre. Le roi fut surpris de ce discours, & plus touché qu'il ne devoit l'être en faveur d'un fils, dont il connoissoit le caractere peu traitable, & qui par sa férocité s'étoit rendu odieux aux grands du royaume. Cependant il n'écouta que sa tendresse, & n'oublia rien pour détourner son fils d'une résolution qu'il crut être l'effet de quelque chagrin domes-

ANNÉES de J. C. 1319, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1319, & suiv.

tique. » Quoi, mon fils, lui dit-il, vous » pourriez déshonorer votre nom & le » sang de tant de grands rois dont vous » tirez votre origine, jusqu'à concevoir » des sentimens si bas. Me causeriez-» vous ce déplaisir, après ce que j'ai fait » pour vous? Avez-vous pu vous déter-» miner à entendre ce que toute l'Europe » dira d'un dessein si bizarre, & pourrez-» vous être témoin de la vive douleur qui » m'accable, sans en être touché? Com-» ment pourra-t-on annoncer cette nou-» velle à la princesse que je vous ai choisie » pour épouse? La quitterez-vous? » Consentira-t-elle à vous épouser, si » vous n'êtes roi; flattée si long-temps » d'être reine, & digne par tant d'en-» droits de la devenir? Quel noir chagrin » vous fait prendre une résolution si con-» traire à tant de devoirs & d'engage-» mens? Si j'ai eu pour vous quelque sé-» vérité, pour corriger certains défauts » dont la jeunesse n'est jamais exempte, » j'ai partagé avec vous mon pouvoir » d'une maniere à vous faire connoître, » que je ne m'en réservois sur vous, que » pour vous apprendre l'usage que vous » en devez faire à l'égard des autres. » Croyez-moi, quittez un dessein qu'il » vous est honteux d'avoir eu, & dont » vous ne pourrez effacer la honte, qu'en

» l'abandonnant fur les remontrances, fur » les prieres & fur les larmes de votre » pere & de votre roi. Au refte craignez » qu'à loifir vous ne vous repentiez de » ce que vous faites avec précipitation, je » ne manque pas d'héritiers, & vous pour» rez manquer d'héritage; vous ne re» viendrez pas à celui auquel vous allez » renoncer, fi une fois vous y renoncez, » & pourrez-vous vous affurer d'être » toujours content d'un autre? Si vous » êtes roi, vos freres tiendront leur par» tage de vous; fi un de vos freres oc» cupe le trône, vous n'aurez que ce » qu'il voudra bien vous laiffer. Penfez» y, l'affaire le mérite, & fi vous m'o» bligez enfin de confentir à ce qu'après » tout je ne puis long-temps empêcher, » en cas de repentir, fouvenez-vous, » que c'eft pour n'avoir pas fuivi mes re» montrances & mes confeils, que vous » vous ferez rendu malheureux «.

Années de J. C. 1319, & fuiv.

Le prince écouta tout ce difcours du roi fon pere fans s'ébranler. Quelques-uns difent qu'il ajouta aux mauvaifes raifons qu'il avoit données de la réfolution qu'il prenoit, un motif de religion, alléguant qu'il avoit fait vœu de renoncer à la royauté, au mariage, & au monde même. En effet, ayant obtenu par des inftances réitérées la permiffion qu'il de-

ANNÉES de J. C. 1319, & suiv.

mandoit, après avoir fait sa rénonciation entre les mains du roi & des états, il entra dans l'ordre militaire de S. Jean de Jerusalem, d'autres disent de Calatrava, d'où il est sûr qu'il passa ensuite dans celui de Montésa, qui ne venoit que d'être établi dans les terres du roi d'Arragon; quelques-uns crurent qu'il avoit été touché par l'exemple de Louis d'Anjou son oncle, nouvellement canonisé, & de Jacques de Majorque son cousin, qui avoit renoncé au trône pour se consacrer au service de Dieu, sous l'humble habit de S. François; mais une vie bien différente de ces saints princes, fit voir que celui-ci avoit imité par libertinage ce qu'ils avoient faits par dévotion, aussi déréglé dans ses mœurs que leur vie avoit été pure.

Alphonse, frere de Jacques, fut reconnu en sa place par les états, prince d'Arragon & héritier présomptif de la couronne. Il eut bientôt occasion de montrer qu'il étoit digne de la porter. Depuis long-temps le roi son pere méditoit de conquérir les isles de Corse & de Sardaigne, dont Boniface VIII l'avoit investi, & que les papes avoient entrepris d'ôter aux Pisans qui la possédoient sans droit & contre celui de l'église, dont le saint-siege prétendoit que cette isle étoit

feudataire. Jean XXII, à la persuasion de quelques cardinaux Italiens, tâcha de le détourner de cette entreprise, & lui refusa le secours qu'il avoit envoyé lui demander. Apparemment ces prélats craignoient qu'il ne portât la guerre en Italie, & d'autres l'appréhendoient comme eux sur le grand armement qu'il faisoit. Il en rassura le plus grand nombre par le soin qu'il prit de gagner les principales factions, particuliérement les Guelphes, qui se trouvoient le plus sur ses voies, s'il eût voulu faire une descente dans le continent. Le pape n'ayant agi avec lui que par maniere de conseil, il alla toujours son chemin, & ayant fait embarquer ses troupes, il leur donna pour les commander le nouveau prince dom Alphonse son fils. Alphonse alla descendre en Sardaigne, où il prit terre sans grand obstacle, & n'en eut guere plus à prendre les meilleures places de l'isle, à la réserve de Cagliari, qui en est la capitale. Il l'assiégea deux ans sans pouvoir la réduire, quoiqu'il y eût gagné deux batailles & défait deux puissans secours, qui l'y étoient venus attaquer. Il eut autant à y combattre la malignité de l'air du pays, que le courage des Pisans qui se défendirent opiniâtrément; il y perdit beaucoup de monde, &

ANNÉES de J. C. 1322, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1322, & suiv.

fut très-malade lui-même ; mais aussi opiniâtre à attaquer, que ses ennemis à se bien défendre, il les réduisit enfin à subir la loi, par un accommodement où la souveraineté de l'isle étant cédée au roi son pere, les Pisans y garderent des postes commodes pour exercer leurs commerces, & ce fut même beaucoup pour eux de n'en être pas chassés tout à fait. Alphonse y mit un gouverneur, & retourna en Arragon porter au roi la nouvelle couronne qu'il venoit de lui conquérir. On dit que d'abord il fut mal reçu, parce qu'il parut aux yeux de son pere, vêtu à la maniere bizarre des insulaires qu'il venoit de dompter. S'étant apperçu de ce qui causoit au roi cette froideur, après tant de motifs d'une meilleure réception, il reprit le vêtement de la nation victorieuse, & fut ensuite reçu en vainqueur, avec toutes les marques de tendresse qu'un fils aimable pouvoit attendre d'un bon pere, & de la juste reconnoissance qu'un roi équitable devoit au service qu'il venoit de rendre. Pour comble de faveur, Alphonse s'étant plaint que le comte de Ribagorce son frere, sur le bruit, ou de sa maladie, ou des périls qu'il couroit durant la guerre de Sardaigne, avoit témoigné que s'il mouroit avant le roi, il prétendoit faire

valoir l'exemple de Sanche, roi de Castille, pour exclure de la couronne dom Pedre son neveu, fils d'Alphonse, comme Sanche en avoit exclus dom Alponse de la Cerda. Sur cette plainte le roi fit déclarer par les états le petit dom Pedre pour son successeur, en cas qu'Alphonse vînt à mourir avant que d'être monté sur le trône. Le comte de Ribagorce refusa de le reconnoître ; mais sa colere ne dura pas faute de partisans, il se soumit comme les autres, & prêta le serment ordonné.

ANNÉE de J. C. 1324, & suiv.

Le roi d'Arragon couronna ces succès par un acte de modération qui lui fit grand honneur dans le monde. Sanche, roi de Majorque, étoit mort, & avoit laissé ses états, qui outre son royaume comprenoient le comté de Cerdagne, le Roussillon, la seigneurie de Montpellier, & quelques autres terres à Jacques III, son neveu. L'Arragonnois se laissa tenter de réunir à l'Arragon, le royaume de Baléares qui en avoit été démembré, & ses prétentions sur cette couronne n'étoient pas sans fondement. Il avoit d'abord envoyé Alphonse, son fils, en Roussillon, & ce prince s'étoit emparé de ce comté & de celui de Cerdagne, lorsque le roi, naturellement équitable, ayant examiné ses droits & conféré avec Fernand, oncle du nouveau

ANNÉES de J. C. 1325, & suiv.

roi de Majorque, qui avoit pris le parti de l'église, se départit de ses prétentions, & fit restituer ce qu'il avoit envahi, se contentant de faire rendre à la couronne d'Arragon l'hommage qui lui étoit dû pour le royaume & pour les comtés. Par cette conduite ce sage prince auroit ôté de sa famille toute semence de division, s'il eût pu en prévenir une qui se fomentoit en Castille, il y avoit déja quelque temps, & qui enfin éclata avec fureur.

Les affaires de Castille avoient changé de face, l'anarchie y avoit continué depuis la mort de la régente jusqu'à la majorité du roi. Le royaume demeuroit partagé entre trois usurpateurs de la régence, qui le gouvernoient sans concert, maîtres chacun dans le canton dont ils s'étoient saisis d'abord. Le roi avoit à peine atteint la quinzieme année de son âge, qu'ayant pris en main, avec une fierté qui étonna les plus hardis, les rênes du gouvernement, il convoqua les états, & commença par éloigner des affaires ceux de sa famille, qui jusques-là s'étoient emparés de la souveraineté. Le jeune roi se choisit trois ministres d'un rang inférieur, & plus propres à exécuter sans contradiction les ordres qu'il voudroit leur donner. Dom Garcie

Lasso de la Véga, Dom Alvare Ozorio, & un riche Juif, nommé Joseph, le plus fécond en expédiens, pour faire trouver de l'argent, furent ceux qu'il chargea du soin des affaires publiques. Des trois régens, dom Alphonse de Molina avoit seul acquiescé à ce changement. L'un & l'autre dom Juan s'étoient retirés & s'étoient ligués ensemble pour s'opposer au gouvernement. Le roi, plus prudent que ne portoit son âge, avoit trouvé le moyen de les séparer, & de s'attacher celui des deux qu'il lui importoit plus de gagner. Dom Juan Emmanuel rentra dans le devoir, flatté de l'honneur que lui fit le jeune roi de demander sa fille, qu'il feignit de vouloir épouser. Du moins il n'est pas sûr que la demande eût été faite de bonne foi. Nulle ligue ne tient contre un tel appas. On vit bientôt dom Juan à la cour avec la fierté d'un homme, qui se regardoit déja comme beau-pere du roi ; les suites répondirent à ce commencement, le crédit de ce seigneur devint grand, & tout plia sous sa puissance avec d'autant plus de facilité, qu'étant d'un côté issu du sang de Castille, de l'autre gendre du roi d'Arragon, peu de gens étoient à portée de pouvoir lui rien contester. L'archevêque de Tolede, son beau-frere, fut le seul qui lui

ANNÉES de J. C. 1326, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1326, & suiv.

résista ; mais il en prit mal au prélat, & ce fut la seconde fois que les droits de sa dignité lui causerent un violent chagrin, & par contre-coup au roi son pere. Autrefois ayant entrepris en qualité de primat des Espagnes, de marcher la croix levée dans le diocese de Tarragone, & dans celui de Sarragosse, les archevêques de ces villes avoient osé l'excommunier. Le roi son pere irrité de ce manquement de respect commis par ses sujets contre son fils, s'en étoit plaint aigrement au pape, & n'en avoit point eu d'autre satisfaction qu'un bref ambigu, par lequel Jean XXII avoit ordonné que les censures seroient levées, mais que le primat s'abstiendroit, jusqu'à un jugement définitif, de faire porter sa croix devant lui, ailleurs que sur son territoire. L'archevêque infant étoit venu à Tolede après avoir reçu cette mortification. L'affaire dont je parle le fit retourner en Arragon, après avoir éprouvé un pareil dégoût à Tolede. Il y avoit déja eu entre le primat & dom Juan Emmanuel son beau-frere de fâcheux démêlés durant la régence. Le roi étant devenu majeur, avoit obligé ce prélat à rendre compte de quelques deniers publics qui avoient passé par ses mains ; il l'avoit rendu, mais offensé qu'on l'eût obligé de le rendre, il crut

qu'on lui avoit fait cet affront à la suggestion de dom Juan ; il en témoigna son ressentiment en plein conseil par des paroles & des reproches injurieux qui lui en attirerent d'autres ; on tâcha d'adoucir ces esprits aigris, & ils parurent calmés pour un temps, mais ce temps fut court. Dom Juan fit si bien qu'il persuada au roi d'ôter les sceaux à l'archevêque de Tolede, charge que ses prédécesseurs avoient jusques-là exercée, comme un droit attaché à leur dignité, & qui les rendoit puissans dans l'état, presqu'autant qu'ils l'étoient dans l'église. Mauvaise politique des anciens rois, qu'Alphonse corrigea en prince habile, partageant entre plusieurs ce qui donnoit trop d'autorité à un seul. Les sceaux furent remis à dom Garcie Lasso; la charge fut insensiblement avilie, & perdit beaucoup de son éclat par le caractere de ceux qui en furent gratifiés dans la suite ; & si les archevêques de Tolede retiennent encore aujourd'hui le titre de chanceliers de Castille, c'est un titre sans fonction, comme leur primatie est sans exercice. Dom Juan d'Arragon ressentit vivement cet affront, mais il ne put s'en venger que sur lui-même. Dans son chagrin il prit le dessein de quitter la Castille, en permutant son archevêché

Années de J. C. 1326, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1327, & suiv.

avec celui de Tarragone, que gouvernoit alors dom Ximénès de Luna. Échange inégal, mais avantageux à un homme qui ne pouvoit plus être archevêque de Tolede avec honneur. Pour lui donner quelque relief par-dessus les prélats du pays, le pape lui accorda le titre de patriarche d'Alexandrie, & sa naissance qui l'approchoit si près du trône paternel, étant pour lui une distinction supérieure à celle de tout autre titre, il eut de quoi se consoler des grands revenus qu'il venoit de perdre en Castille. Le prélat n'arriva en Arragon que pour fermer les yeux à son pere. Jacques mourut à Barcelone peu de temps après en la 66e année de son âge, laissant à Alphonse IV, son second fils, avec ses royaumes, tous les préceptes & tous les exemples nécessaires pour régner avec gloire.

Quoique le nouveau monarque, que sa douceur fit nommer le Débonnaire, aimât naturellement la paix, le voisinage de Castille & les relations qu'il y avoit furent sur le point de l'engager dans la guerre aussi-tôt qu'il fut roi. Dom Juan le Borgne, méprisé & irrité de la préférence donnée à dom Juan Emmanuel, par le roi de Castille leur commun parent, se proposa d'épouser Blanche, fille

du feu infant dom Pedre, & d'une princesse d'Arragon, petite fille du roi Jacques, & par conséquent niece d'Alphonse. Cette riche héritiere, dont les terres confinoient avec l'Arragon, sembloit à l'ambition de dom Juan un dédommagement assez grand des avantages que son concurrent avoit remportés sur lui à la cour pour ne les pas regretter. Il poursuivit ce mariage, lorsque le roi en étant averti résolut de le traverser; il y employa d'abord la violence, & par le conseil de la Véga, il fit saisir les terres de Blanche & les réunit à la couronne, dans la persuasion qu'il dégoûteroit le prétendant qui la recherchoit, moins pour sa naissance que pour ses grandes richesses. A la nouvelle de cette saisie, Blanche & sa mere se retirerent secrétement en Arragon, & dom Juan plein de fureur menaça si on continuoit à le traverser davantage, d'appeller l'aîné la Cerda, & de se joindre à lui avec ses amis qui étoient encore en grand nombre, pour faire valoir ses prétentions. Cette menace fit craindre au roi de se voir sur les bras une ligue semblable à celle dont le trône de son pere & de son aïeul fut autrefois ébranlé. Il étoit en guerre avec le roi de Grenade, & actuellement dom Juan Emmanuel commandoit son armée contre

Années de J. C. 1327, & suiv.

ANNÉE de J. C. 1327, & suiv.

ce prince infidele. Le roi d'Arragon étoit offensé qu'on eût dépouillé de ses biens une personne qu'il devoit protéger par tant de titres, & qui n'avoit pas mérité un pareil traitement. Dom Alphonse de la Cerda étoit irrité de nouveau & avoit raison de l'être. Après avoir attendu en vain un secours que ne lui purent donner ni Philippe le Bel ni ses enfans dans la situation où étoit la France, quoiqu'il eût épousé Malfade, princesse issue du sang françois, las de vivre hors de son pays, il étoit réduit à se contenter, pour y retourner, de vivre en paix en attendant une meilleure fortune, & à demander qu'en exécution du traité de Turiason, on lui donnât les terres promises, & qu'on l'en laissât jouir en repos. Le pape s'y étoit intéressé, & avoit envoyé aux états, tenus à Valladolid durant la régence, un nonce pour les en sommer, avec menaces de censures si on ne faisoit justice à l'infant; tout cela n'avoit rien produit. Les états qui ne vouloient pas le retour d'un prince capable de perpétuer les troubles de la minorité, s'excuserent auprès du pape, sous prétexte qu'ils étoient contraints de se conformer aux loix, qui ne leur permettoient pas de rien aliéner des biens du domaine, dans l'âge où étoit alors le jeune roi de Castille. Ainsi

la Cerda étoit demeuré en France, toujours attentif au moment qu'il pourroit obtenir un secours capable de le venger de tant d'injustices. On savoit assez en Castille que la France ne pouvoit lui en donner : mais le roi eut sujet de craindre, que dans la situation des affaires, l'Arragon ne s'intéressât en faveur de la Cerda, & que ce prince, secondé de dom Juan & de ses partisans, ne portât le flambeau de la guerre dans le fond de la Castille. Pour prévenir les maux qui menaçoient le royaume, Alphonse résolut de perdre dom Juan, & ne se voyant pas en état d'y employer sûrement la force, il eut recours à l'artifice, & alla jusqu'à la perfidie. Il se servit du prétexte de la guerre qu'il avoit contre les Maures, pour faire tomber dom Juan dans le piege qu'il lui tendoit; il lui fit proposer sa sœur, l'infante Éléonore, en mariage, moyennant quoi il se pouvoit promettre de partager bientôt la faveur & la fortune de son concurrent. Pour le tromper plus sûrement, la Véga, son ennemi personnel, abandonna la cour, comme s'il eût eu le malheur d'encourir la disgrace du roi. Le malheureux dom Juan se laissa prendre à cette amorce. Il vint à Toro, où il avoit été invité par Alphonse; il y fut reçu avec des marques de bienveillance, qui

ANNÉES de J. C. 1327, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1327, & suiv.

lui firent oublier que son roi avoit été son ennemi, & qu'il lui avoit donné sujet de l'être. On étoit à table la fête de tous les Saints de l'année 1327, lorsque dom Juan, qui ne pensoit qu'à goûter la joie de sa nouvelle fortune, se sentit frappé par les ministres destinés à cette cruelle & honteuse exécution. Comme il étoit sans armes & hors de défense, il fut plutôt mort qu'il ne s'apperçut que l'on en vouloit à sa vie. Cet assassinat fit horreur, & c'est dommage qu'une si indigne trahison ait terni la mémoire d'un prince que tant d'actions glorieuses ont rendu recommandable. La nécessité n'excuse point ce que la probité désavoue, & nul intérêt d'état ne doit prévaloir sur celui qui est commun à tous les hommes. Nulle raison ne peut prescrire contre les loix de la bonne foi, qui est l'ame de la société & la regle inviolable de toutes les conditions.

De pareils coups ont rarement tous les effets qu'on s'en promet, ceux qui les frappent en deviennent plus hardis, & ceux qui en sont les spectateurs en deviennent plus défians. Dom Juan Emmanuel, que la mort d'un homme, capable de balancer son crédit, sembloit avoir dû rassurer, en conçut de l'ombrage; l'événement montra qu'il en avoit sujet. En

effet, il sentit bientôt que son concurrent lui manquoit, & que le roi le ménageoit moins depuis qu'il n'avoit que lui à ménager. Alphonse n'avoit jamais voulu, ou ne vouloit plus épouser sa fille : dom Juan l'apprit & en fut outré ; mais comme le politique monarque ne s'en expliquoit point encore, il continuoit avec succès la guerre qu'il faisoit aux Maures ; & après leur avoir enlevé la forteresse de Ruté, il les avoit défaits dans une bataille donnée sur les rives du Guadalborça, lorsqu'il apprit que le roi, dégoûté de la princesse Constance, traitoit de son mariage avec Marie, fille d'Alphonse IV, roi de Portugal, à la sollicitation du favori dom Alvare Nugnez Ozorio. Au récit de cette nouvelle il se retira dans ses terres fort mécontent. Le roi sans s'en embarrasser prit lui-même le commandement de ses troupes, en même temps qu'il envoyoit dom Alphonse Jofre, grand amirante de Castille, combattre les Maures sur mer. L'un & l'autre fut heureux, le roi prit des villes, entr'autres Olivéra, Pruna, Ayamonté, qui relevoient du royaume de Grenade ; l'amiral gagna une bataille navale contre les Infideles. De vingt-deux galeres qui composoient leur flotte, dont une partie appartenoit au roi de Grenade & l'autre au roi de

Années de J. C. 1328, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1328, & suiv.

Maroc, trois furent prises par les Chrétiens, & quatre coulées à fond. On compta plus de 1200 Maures tués ou faits prisonniers dans le combat. Après la campagne finie, Séville reçut le prince triomphant avec les acclamations, dont le peuple est prodigue en ses occasions. La joie ne fut pas générale, dom Juan Emmanuel n'avoit point encore éclaté, parce qu'il attendoit toujours l'effet des remontrances qu'il faisoit faire par ses agens auprès du roi de Castille. Il perdit patience quand il apprit que le mariage de Portugal, ménagé par Ozorio, avoit été conclu au retour de la campagne, & que l'entremetteur en reconnoissance venoit d'être honoré du titre de comte de Trastamare, de Lemos & de Sarria, chose jusques-là sans exemple. Les titres de comte & autres semblables n'étoient point en usage en Castille, depuis le temps qu'ils se donnoient aux gouverneurs héréditaires qui étoient devenus souverains. La cérémonie de l'investiture eut quelque chose de singulier, & se ressentoit de la simplicité de ces temps-là. On mit trois soupes dans une coupe de vin. Le roi & le comte s'inviterent trois fois à en goûter. Le roi d'abord en prit une, & le comte une autre. Alors celui-ci eut le droit d'avoir une cuisine séparée pour

fes gens dans le camp du roi, & sa banniere propre, avec son cri, ses armes & sa devise à la guerre. On fit sur l'heure même expédier les lettres patentes d'érection; & ceux qui étoient présens crierent à haute voix : *Vive le comte !* Dom Juan Emmanuel entra en fureur à cette nouvelle, & porta son dépit si loin, que renonçant à sa patrie, il fit alliance non-seulement avec le roi d'Arragon son beau-frere, qui entra dans son ressentiment, mais même avec le roi de Grenade, dont il crut qu'en cette occasion il ne lui étoit pas honteux d'emprunter le secours.

ANNÉES de J. C. 1328, & suiv.

Le roi croyoit avoir réprimé l'audace des esprits rebelles par la punition des coupables, & par cette inflexible sévérité qui lui fit donner le surnom de *Vengeur*. Pendant son séjour à Cordoue il exerça un nouvel acte de rigueur, en faisant trancher publiquement la tête à dom Juan Ponce, & à d'autres habitans de cette même ville accusés de sédition. Ponce malgré les ordres du roi son maître avoit refusé de restituer aux chevaliers de Calatrava la forteresse de Cabra, qu'il leur avoit enlevée dans la confusion des guerres civiles. De plus il passoit pour un esprit brouillon. Le roi de Castille éprouva que la punition des coupables n'étoit pas un remede infaillible pour ar-

ANNÉES de J. C. 1318, & suiv.

rêter le cours du mal, & que si la crainte du châtiment le suspend quelquefois, elle ne le guérit pas toujours. A peine Alphonse fut-il sorti de Cordoue, que l'exemple de dom Juan Emmanuel souleva d'autres mécontens en divers endroits de la domination castillane. La puissance des ministres servoit de prétexte aux factieux. On se plaignoit que trois personnes partageoient seuls les biens du royaume, & possédoient entiérement l'esprit du roi; car quoique la Véga ne fût pas actuellement à la cour, il n'en avoit pas moins de pouvoir; surtout la noblesse étoit irritée contre ce favori, sur un bruit qui s'étoit répandu qu'il avoit entrepris de l'abaisser. Il en fut la victime. Des scélérats apostés l'assassinerent à Soria, pendant qu'il entendoit la Messe dans l'église du monastere de S. François. Ce meurtre sacrilege fut comme le signal de la rebellion, qui éclata bientôt en divers lieux. Escalona, près de Tolede, fut la premiere ville qui leva le masque. Le roi y courut & y mit le siege; mais il fut bientôt obligé de le lever pour passer plus avant dans l'intérieur de la Castille, où il apprit que Zamora, Toro, Valladolid & les environs commençoient à se mutiner, par les intrigues d'un grand-prieur de l'ordre des

chevaliers de S. Jean de Jerusalem, nommé dom Fernand de Balboa, homme de qualité & d'un grand crédit dans la province, par les grandes terres qu'il y possédoit, & par le nombre de ses amis & de ses parens, qui étoient les plus puissans seigneurs du royaume. Le prétexte de la rebellion fut la trop grande autorité du nouveau comte Ozorio & du Juif Joseph, qui seuls dispensateurs des graces, bouleversoient, disoit-on, tout l'état, tandis que le roi ne voyoit que par leurs yeux, & n'agissoit qu'au gré de leurs passions. Valladolid néanmoins ouvrit les portes à son souverain. Le roi informé que la sédition avoit été causée par les plaintes qu'on y faisoit d'Ozorio, nouveau comte de Trastamare, & du Juif Joseph ses ministres, il crut devoir sacrifier quelque chose au repos public en les éloignant; il fit retirer Ozorio, & ôta au Juif le maniement des finances. Ozorio ne se corrigea pas de l'insolence ordinaire aux favoris; il ne fut pas plutôt hors de la cour, qu'il alla se joindre à dom Juan Emmanuel. Dom Ramire Florez de Gusman le suivit avec un air de mécontent qui le fit recevoir avec joie; mais ce ne fut que pour le trahir, & venger sur ce malheureux ou ses propres injures, ou celles du prince.

ANNÉES de J. C. 1328, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1328, & suiv.

Il est de la gloire d'Alphonse, qu'on croie que Gusman se vengea lui-même, par l'assassinat qu'il commit dans la personne de ce favori; quoiqu'il en soit, la disgrace de cet homme fut comblée par un procès juridique que le roi fit faire à sa mémoire. On l'accusa de plusieurs crimes dont personne ne le défendit: car qui défend les malheureux? Le roi se saisit de ses trésors & de ses autres biens qui étoient immenses: destinée ordinaire à ces sortes de gens, qui ayant épuisé les sujets, ne laissent de ressource au prince qu'à leur ôter avec violence ce qu'il leur a laissé prendre avec injustice. Pour le Juif Joseph, il fut redevable de la vie à la bassesse de sa naissance, & au mépris que tous les peuples font communément de sa nation.

Par cette politique Alphonse avoit arrêté la sédition dans les villes; mais il ne pouvoit ignorer que l'esprit de révolte se ranimoit dans les grands, & que plusieurs d'entr'eux se liguoient secrétement avec dom Juan Emmanuel; dom Juan de Lara, de même nom & de même esprit que son pere, dont nous avons si souvent parlé, entroit ouvertement dans ses intérêts. Dom Pedre de Castro, Dom Juan d'Albuquerque, petit-fils de Denis, roi de Portugal, qui s'étoit établi

bli en Castille, dom Juan de Haro, seigneur de Caméros, tous noms redoutables à un roi menacé d'une guerre civile, favorisoient sous-main le parti. Comme l'orage se formoit particuliérement en Biscaye, où la cabale étoit puissante, Alphonse avoit sujet de la craindre depuis le changement arrivé en Navarre, où cette couronne ayant été détachée de celle de France par la mort des trois fils de Philippe le Bel, qui ne laisserent point d'enfans mâles, avoit passé dans la maison d'Évreux, qui tiroit son origine de Louis de France, troisieme fils de Philippe le Hardi. Philippe, comte d'Évreux, alors l'aîné de sa maison, épousa Jeanne de France, fille unique de Louis Hutin. Elle lui avoit apporté en dot la Navarre, qui jusqu'alors avoit été réunie à la couronne de France par le mariage de Philippe le Bel, avec Jeanne, héritiere de ce royaume. Philippe & sa nouvelle épouse étoient venus en personne à Pampelune, où après avoir été couronnés du consentement général de tous les ordres, ils prirent possession de leurs états. Les troubles de Castille présentoient au nouveau monarque une occasion favorable de reconquérir les places qui avoient été enlevées à ses prédécesseurs par les rois Castillans. Il étoit à

Années de J. C. 1328, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1328, & suiv.

craindre que les ennemis d'Alphonse ne se joigniſſent à lui pour ſervir ſes deſſeins. Le roi de Caſtille, prince prévoyant, uſa de toute ſa politique pour conjurer cette tempête, & crut que la négociation y réuſſiroit mieux que la force. Le roi d'Arragon étoit celui des étrangers qu'il craignoit le plus. Il entreprit de le détacher des intérêts de dom Juan Emmanuel, & y employa l'entremiſe du roi de Portugal ſon beau-pere, avec lequel il en conféra à Ciutad-Rodrigo, où il venoit d'épouſer la princeſſe Marie. Le Portugais propoſa d'abord Éléonore, ſœur du Caſtillan, au roi d'Arragon qui étoit veuf, & penſoit à un ſecond mariage; enſuite il lui demanda ſa niece Blanche de Caſtille, réfugiée chez lui, pour dom Pedre ſon fils, prince de Portugal. L'Arragonois ne put réſiſter à tant d'offres avantageuſes; il épouſa Éléonore; Blanche fut menée à Lisbonne, dom Juan Emmanuel fut abandonné, & ces alliances furent ſuivies d'une ligue entre les trois rois pour chaſſer les Maures d'Eſpagne. Cette triple alliance déconcerta les rebelles. Cependant dom Juan ne perdit pas cœur. Soutenu dans ſes diſgraces par ſon crédit, il épouſa en ſecondes noces la fille de Ferdinand de la Cerda, nom toujours redoutable au roi par les prétentions de

cette maison. Lara, partisan de dom Juan, épousa en même temps l'unique héritiere de son parent dom Juan le Borgne, seigneur de Biscaye, depuis que cet héritage étoit passé de la maison de Haro dans la sienne. Le Castillan qui avoit raison d'appréhender qu'une guerre du côté de Biscaye ne lui attirât sur les bras les forces du roi de Navarre, prit encore une autre voie de négociation & de douceur, pour faire sans inquiétude la guerre aux Maures qu'il espéroit chasser. Il avoit fait venir à la cour, Constance, fille de dom Juan Emmanuel, sous prétexte d'en faire un jour son épouse, & il l'y avoit retenue depuis même qu'il avoit renoncé à ce mariage, comme une maniere d'ôtage qui répondoit de la conduite de son pere, & comme une espece de frein, capable d'arrêter les saillies de cet esprit impétueux; il n'y avoit pas réussi, mais il ne désespéroit pas que ce qui n'avoit pu empêcher les premiers effets d'un violent dépit avec le secours du temps, de la réflexion & des conseils, n'en pût arrêter les suites, sur-tout depuis que dom Juan Emmanuel ne pouvoit plus compter sur l'appui du roi d'Arragon son beau-frere. Pour fortifier ces motifs, Alphonse y joignit des promesses & des offres qu'un homme ambitieux ne devoit pas naturel-

ANNÉES de J. C. 1328, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1328, & suiv.

lement rejeter. En effet, soit par la tendresse que dom Juan avoit pour sa fille, soit parce qu'étant abandonné par le plus fort appui de la faction, il ne la crût pas en état de le venger sûrement d'Alphonse, il résolut de réserver sa vengeance à un meilleur temps, & de profiter de ce qu'on lui offroit pour mieux exécuter un jour les desseins qu'il méditoit. On lui rendit sa fille, on le fit gouverneur de la frontiere de Murcie, moyennant quoi il renonça à l'alliance des Sarrasins; il engagea ses partisans à suivre son exemple, à céder au temps jusqu'à ce qu'il fût plus favorable, & à se joindre aux Arragonois pour attaquer les Maures par la Murcie, pendant que le roi les attaqueroit du côté de l'Andalousie.

Alphonse ayant calmé les troubles dont l'état étoit menacé, ne pensa plus qu'à profiter de cette tranquillité domestique, pour détruire les Sarrasins avec le secours des deux rois qui s'étoient ligués avec lui. Il marcha en Andalousie à la tête d'une nombreuse armée, assiégea Teba, défit Osmin, général du roi de Grenade, & profitant de sa victoire après avoir pris la ville assiégée & un nombre considérable d'autres places, il réduisit le Sarrasin à lui envoyer demander la paix; il l'accorda contre ses premieres inten-

tions, & deux choses l'y engagerent, l'une étoit que ses alliés lui avoient presque tous manqué. Cinq cents chevaux portugais qui l'avoient suivi s'étoient retirés au milieu de la campagne, le roi d'Arragon n'avoit envoyé personne du côté de Murcie, & s'étoit excusé sur des troubles suscités en Sardaigne par les Génois qu'il lui avoit fallu réprimer. Dom Juan Emmanuel n'avoit point paru, le chagrin que conçut Alphonse de ces manquemens de parole lui donna du dégoût de la guerre, & une autre passion encore plus forte le fit volontiers entendre à la paix. Il étoit de retour à Séville lorsque les ambassadeurs de Grenade la lui vinrent demander au nom de leur maître. Alphonse étoit alors éperduement amoureux de la fameuse Éléonore de Gusman, veuve de dom Juan de Vélasco, une des plus grandes dames d'Espagne & des plus belles femmes de son temps. Esclave de cette honteuse passion, il parut avoir oublié toutes les bienséances de son rang, & quoique sa femme eût déja conçu cette violente jalousie qui fut si funeste à sa maîtresse, il ne se contraignit point; la gloire a de foibles attraits pour un prince qui sacrifie tout à l'amour. Alphonse exigea le tribut que les Maures ne payoient plus depuis les

ANNÉES de J. C. 1329 & suiv.

ANNÉES de J. C. 1329, & suiv.

troubles de Castille; mais il se modéra beaucoup, & fit voir par des conditions avantageuses aux Infideles, qu'il desiroit plus la paix qu'il donnoit, que ceux mêmes qui la recevoient.

Cependant bientôt après il fut forcé de recommencer la guerre contre des ennemis sans foi, qui n'avoient traité avec lui que pour se donner le temps de réparer leurs pertes, & de former une nouvelle armée. Il ne s'y attendoit pas, la fortune sembloit s'attacher à sa personne par divers sortes de succès heureux; il étoit allé à Badajox voir Élisabeth, son aïeule maternelle, la sainte reine de Portugal qui lui avoit donné rendez-vous dans cette ville. Delà ayant continué son voyage dans la vieille Castille, il trouva inopinément dom Alphonse de la Cerda, qui avoit perdu toute espérance de secours du côté de la France, trop menacée par les Anglois pour partager ses forces ailleurs. Ce prince qui ne trouvoit plus de ressource dans ses malheurs, avoit enfin pris le parti de venir en personne avec sa femme, & Louis, l'aîné de ses enfans, se jeter à ses pieds, & mettre sa destinée entre ses mains. Le roi, à qui l'éloignement de la Cerda donnoit toujours quelqu'inquiétude, le vit avec joie. Il répondit à tant de franchise par beau-

coup de générosité. Il l'établit lui & sa famille, d'une maniere à contenter un homme las de vivre sans biens, sans considération, sans fortune, pour aspirer inutilement à un trône, dont trop de barrieres lui avoient fermé le chemin. Jean, son second fils, étoit demeuré en France, où ses services & sa valeur lui acquirent sous les regnes turbulens de Philippe de Valois & de Jean son fils, avec de grands biens & beaucoup de gloire, les premieres charges de l'état. ANNÉES de J. C. 1330, & suiv.

Cette aventure fut suivie d'un autre événement heureux. Tandis que le roi séjournoit à Burgos, la province d'Alava, qui jusques-là avoit conservé une espece de liberté sans relever de la province de Castille, se donna à Alphonse & à ses successeurs ; il en alla prendre possession, & passant à Victoria, il institua en faveur des guerriers, un ordre de chevalerie, qui fut appellé de la Bande, parce que le cordon en étoit un ruban rouge large de quatre doigts, semblable à celui que portent aujourd'hui en France les chevaliers de S. Louis, institué par Louis XIV. Le roi en étoit chef, & il falloit avoir au moins dix ans de service pour pouvoir y être reçu. Cette cérémonie fut suivie de celle du couronnement du roi qui se fit à Compostelle. La reine qui fut aussi cou-

ANNÉES de J. C. 1330, & suiv.

ronnée, étoit grosse de Ferdinand son premier fils, dont elle accoucha bientôt après, moins contente de sa fécondité qu'outrée de dépit à la vue d'une rivale, & plus aimée & plus féconde qu'elle. Heureuse encore dans son chagrin que l'avenir lui fût caché. Elle ne prévoyoit pas alors que les enfans de la maîtresse supplanteroient ceux de la femme légitime, & leur raviroient la couronne. Toute son attention se bornoit à se venger de la mere avec éclat. La douceur & la patience sont aux femmes les seuls remedes qu'elles puissent apporter à l'infidélité d'un époux.

Marie de Portugal n'étoit pas d'un caractere à s'en servir, princesse violente à l'excès & vindicative jusqu'à la cruauté. Ne se voyant pas en état de nuire à Éléonore de Gusman, elle s'étudia à chagriner & à embarrasser le roi même, en le commettant avec le roi de Portugal. Le grand-prieur de Balboa, attaché à elle comme officier de sa maison, mécontent du gouvernement, & ayant des liaisons secrettes avec dom Juan & ses partisans, fut l'auteur de cette intrigue. On étoit dégoûté en Portugal de Blanche de Castille, fille de l'infant dom Pedre, princesse valétudinaire & peu propre à donner des enfans au prince dom

Pedre son époux. La reine & Balboa, profitant de cette occasion, ou pour brouiller les deux rois, ou pour rendre dom Juan plus puissant par une nouvelle alliance, firent suggérer au roi de Portugal de substituer Constance, fille de dom Juan, à Blanche, dont il ne s'accommodoit pas. Le Portugais approuva l'échange, & envoya des ambassadeurs le proposer au Castillan. Celui-ci résolu de s'opposer vivement à cette demande, prévit bien que son refus lui attireroit une guerre; mais une autre plus pressée demandoit alors tous ses soins. Ainsi Alphonse suspendit par des réponses ambiguës la décision de celle-là.

Il venoit d'apprendre que le roi de Grenade étant passé en Afrique depuis le traité de paix, y avoit pris avec le roi de Maroc des mesures pour recommencer la guerre. Albohacen régnoit à Maroc, & surpassoit par les conquêtes qu'il avoit faites sur ses voisins, les plus puissans de ses prédécesseurs. Le discours de Mahomad (ainsi s'appelloit le roi de Grenade) sur la facilité de conquérir l'Espagne, & en particulier la Castille, fut si efficace auprès du roi de Maroc, que résolu d'entreprendre cette expédition, il avoit ordonné à son fils Abomélic de passer la mer avec intention de le

ANNÉES de J. C. 1330, & suiv.

suivre. Mahomad, non content d'avoir suscité cet ennemi étranger au Castillan, étoit repassé en Espagne pour attirer les sujets mécontens à un parti où leur ambition s'étoit flattée de trouver des avantages solides. Dom Juan & sa faction avoient écouté le Maure, & se disposoient à se joindre à lui. On avoit déja vu des effets de cette dangereuse ligue par la prise de Guardamar; avant le retour du roi de Grenade en Espagne, deux de ses lieutenans avoient commencé leurs hostilités par le siege de cette ville. Bientôt le roi de Grenade parut, & Abomélic le suivit de près à la tête de sept mille hommes de cavalerie. Celui-ci assiégea Gibraltar, & par la faute du gouverneur qui l'avoit mal pourvue de vivres, cette place ne fit pas une longue résistance: Abomélic s'en rendit maître après s'être fait proclamer roi d'Algézire & de Ronda. Mahomad qui porta la guerre jusqu'aux environs de Cordoue, se saisit en même temps de Cabra, que le commandant lui livra par une trahison indigne, pendant que des rebelles, de meilleure foi, attaquoient d'un autre côté leur patrie ouvertement & l'étendard levé, sous la conduite des trois seigneurs, déja si connus par leur révolte contre leur souverain, dom Juan Emmanuel, Lara &

Haro. Le roi courut au plus pressé, & crut qu'avant qu'Abomélic eût eu le temps de munir Gibraltar, il auroit celui de le reprendre, ou du moins l'occasion de combattre les Maures s'ils se présentoient. Il ne put faire ni l'un ni l'autre. Tandis qu'Abomélic fut seul, il se contenta de couvrir la place, & évita toujours le combat. Le roi de Grenade l'étant venu joindre, il voulut combattre, & présenta trois fois la bataille au Castillan, qui à son tour la refusa. Comme il étoit campé de maniere à n'être pas aisément forcé, l'affaire tiroit en longueur, & chacun en avoit d'autres chez soi qui demandoient la présence du maître. Les rebelles ravageoient la Castille, le roi de Tréméfen en Afrique, presque dompté par Albohacen, avoit repris cœur depuis le passage du prince de Maroc en Espagne. Mahomad étoit inquiet pour la ville de Malaga, d'où il avoit appris des nouvelles qui y rendoient sa présence nécessaire. Dans cette situation on parla de treve, & chacun y consentit volontiers; elle devoit durer quatre ans, pendant lesquelles les choses demeureroient dans l'état qu'elles étoient alors. L'Africain conservoit Gibraltar, & Mahomad restoit tributaire de la couronne de Castille. Un événement inopiné troubla cet ac-

ANNÉES de J. C. 1332, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1333, & suiv.

cord, & l'on fut sur le point de voir recommencer la guerre presqu'aussi-tôt qu'elle fût finie. Alphonse & Mahomad s'étoient fait l'un à l'autre de magnifiques présens, & avoient même mangé ensemble. Des Maures séditieux scandalisés, ou prenant prétexte de l'être, qu'un roi mahométan eût souillé la pureté de sa religion (ainsi parloient les Infideles) par un commerce si familier avec un prince chrétien, conspirerent contre lui & l'assassinerent. Ils vouloient mettre en place Alhamar, de la famille de leurs premiers rois; mais Joseph Bulhagix, frere du défunt, y fut établi par un parti plus fort que celui des conspirateurs. Les deux freres, dom Gonzalez & dom Fernand, seigneurs de Montilla, issus de la maison d'Aguilar, alors puissante en Andalousie, mécontens d'Alphonse, on ne sait pourquoi, allerent trouver le nouveau roi de Grenade, lui offrirent leurs services; & à la tête d'un corps de troupes Sarrasines & d'un grand nombre de leurs vassaux, firent des courses dans le pays, ravagerent la campagne, & se rendirent redoutables aux peuples. On crut la suspension d'armes rompue, & le Castillan qui étoit à Séville en eut d'autant plus d'inquiétude qu'Abomélic n'avoit point abandonné l'Espagne, & que Joseph

avoit intérêt de montrer qu'il étoit bon mahométan. Heureusement dans cette conjoncture, Abomélic fut rappellé en Afrique, où son pere avoit besoin de lui contre le roi de Trémésen. Joseph destitué de ce secours, prêta l'oreille plus volontiers au renouvellement de la treve qu'Alphonse lui fit proposer, qu'apparemment il n'auroit fait, si Abomélic fut resté en Espagne; mais il eut néanmoins assez de fierté pour exiger qu'on le déchargeât du tribut dont les rois de Grenade étoient redevables à la couronne de Castille. Alphonse, pressé de dompter les rebelles de ses états, dont l'audace croissoit tous les jours, & de pacifier les troubles qui désoloient son royaume, fut obligé d'y consentir.

ANNÉES de J. C. 1333. & suiv.

Comme les factieux ne se soutenoient que par les guerres étrangeres, étant trop foibles par eux-mêmes pour tenir la campagne devant le roi de Castille, ils n'eurent pas plutôt appris la treve conclue en Andalousie, qu'ils se cantonnerent en Biscaye, où ils avoient de bons châteaux; ils comptoient que les rois de Castille & de Portugal ne tarderoient pas à en venir à une rupture éclatante, qui leur donneroit lieu de reprendre les armes contre leur souverain, & de porter la guerre dans le sein de leur patrie. Al-

ANNÉES de J. C. 1334, & suiv.

phonse ne leur donna pas le loisir d'attendre cette conjoncture ; en peu de temps il eut traversé cette longue suite de provinces, qui est entre l'Andalousie & la Biscaye, punissant par-tout les factieux avec sa sévérité ordinaire. Le seigneur de Lara fut le premier en Biscaye, dont le roi attaqua les places. Ventosa, Bustos & Herréra lui furent enlevées. Lara en conserva quelques-unes que leur situation rendoit imprenables, à ceux qui n'avoient pas le loisir de les assiéger dans les formes. Le reste de la province plia sous les armes du roi ; & dans une assemblée générale de la nation qui se tint à Guernica, sous un vieux chêne, selon l'ancienne coutume du pays, tous promirent obéissance à Alphonse qui s'y trouva en personne, & lui firent serment de fidélité. Le roi laissa au seigneur de Lara le temps de respirer, pendant qu'il forçoit dom Juan de Haro, seigneur de Caméros, dans la ville d'Agoncillo, où il lui fit trancher la tête. Cependant par un reste de considération d'un sang si illustre, il laissa Caméros à ses freres dom Alvare & dom Alphonse. Le gouverneur du château d'Iscar éprouva le même sort que Juan de Haro, après avoir eu l'insolence de fermer les portes de sa place à son souverain, qui la força enfin malgré

l'opiniâtre résistance des assiégés. Ces exemples étonnerent Lara, & donnerent de la crainte à dom Juan. Tous deux résolurent d'affecter encore une fois les dehors de la soumission, en attendant, selon leur coutume, une nouvelle occasion de révolte. Le roi leur pardonna de meilleure foi qu'ils ne lui demanderent grace, & comprit dans leur amnistie ceux qui voulurent y avoir part. ANNÉES de J. C. 1334, & suiv.

Ils attendoient toujours l'issue de la querelle de Portugal, qui devoit naturellement aboutir à une déclaration de guerre. Le Portugais persistoit à demander l'échange de Blanche avec la fille de dom Juan, & le refus que le Castillan continuoit à lui en faire, aigrissoit tous les jours ces deux princes de plus en plus l'un contre l'autre. Outre que le mauvais traitement que celui-ci faisoit à sa femme, n'aidoit pas à la réconciliation entre le gendre & le beau-pere, le roi de Castille étoit plus que jamais épris de Éléonore de Gusman, qui lui donnoit tous les ans un fils, & quelquefois deux à la fois. Ainsi lui étoit né depuis peu le fameux Henri, comte de Trastamare, avec un de ses freres, nommé Frédéric. D'abord le roi s'étoit excusé de ses illégitimes amours avec sa maîtresse sur la stérilité de la reine; mais elle étoit devenue fé-

ANNÉES de J. C. 1354, & suiv.

conde, & lui avoit donné deux enfans, Ferdinand qui mourut jeune, & dom Pedre qui lui succéda. Heureux & le pere & la mere s'ils eussent manqué d'héritiers, plutôt que de laisser à l'Espagne ce monstre qui en fut le tyran. Malgré la fécondité de la reine, l'impérieuse maîtresse avoit pris tant d'ascendant sur l'esprit du roi, qu'il fut tenté de répudier sa femme, & s'en expliqua même assez haut. Le roi de Portugal le sut, & trouva son honneur blessé, avant qu'on en eût seulement fait la proposition. Peut-être que la crainte de nuire à sa fille en poussant le roi, son mari, avant qu'il eût le temps de réfléchir sur les conséquences d'un pareil dessein, retint sa colere & l'engagea à procéder plus lentement dans l'affaire de l'échange, auquel il étoit pourtant résolu. Cette lenteur impatientoit dom Juan en retardant la fortune de sa fille & l'occasion de se venger. Comme il y avoit apparence que le Portugais étoit retenu par la disproportion de ses forces avec celles du Castillan, dans un temps où la Castille sembloit pacifiée au-dedans, & n'avoir plus de guerre au-dehors, dom Juan & ceux de son parti ne lui laissèrent pas ignorer qu'ils n'étoient en repos, qu'en attendant qu'il les mît en action; & pour l'enhardir, ils in-

triguerent avec tant de succès, qu'ils liguerent la Navarre & l'Arragon contre leur roi.

L'occasion qu'ils en eurent fut un démêlé d'Éléonore de Castille, sœur de ce prince, & seconde femme d'Alphonse le Débonnaire, roi d'Arragon, avec dom Pedre, aîné du premier lit, qui s'opposoit à la donation faite à ceux du second de quelques terres, qu'il prétendoit attachées à la couronne dont il étoit l'héritier présomptif. Il gouvernoit déja l'état au nom de son pere, dont les infirmités étoient incompatibles avec les soins du gouvernement. Le roi de Castille appuyoit sa sœur. Ainsi dom Pedre le regardoit comme un ennemi, qu'infailliblement il auroit un jour sur les bras. Dans la disposition où se trouvoit ce prince, il fut aisé aux Castillans factieux, de lui faire prendre des liaisons contraires aux intérêts de leur roi.

Henri Solibert, François de nation, gouvernoit alors la Navarre pour le roi Philippe d'Évreux, qui faisoit sa demeure en France. Dom Juan & Lara ayant persuadé au gouverneur que la conjoncture étoit favorable, pour faire restituer au roi de Navarre les terres que les anciens rois de Castille avoient envahies sur ses prédécesseurs, proposerent

ANNÉES de J. C. 1635, & suiv.

le mariage d'une des filles de Philippe avec dom Pedre, prince d'Arragon, pour unir d'intérêts les deux couronnes. L'affaire paroissoit trop bonne pour être rejetée ni par le gouverneur, ni par le roi son maître; le gouverneur ne l'eut pas plutôt proposée que le roi y donna les mains, & l'on n'en eût pas plutôt fait ouverture au prince d'Arragon, & au roi son pere, qu'ils y consentirent avec joie; le mariage fût arrêté, & la guerre de Castille fut résolue entre le roi de Navarre & dom Pedre, en même temps que le mariage. Solibert arma au nom de son maître; le prince d'Arragon l'appuie & lui envoie même du secours; on se saisit d'abord de quelques places, mais on ne les garda pas bien long-temps pour avoir voulu les trop bien garder. Le roi de Castille ayant fait marcher des troupes de ce côté-là, dom Martin de Portocarrero qui en avoit le commandement, trouva près de Tolede l'armée de Navarre, séparée de celle d'Arragon, occupée à fortifier Fitero, sous les ordres de dom Michel Zapata qui la commandoit; il l'attaqua brusquement, & la défit, sans que Solibert sortît de sa place, qu'il aimoit mieux conserver que ses troupes; ce mal habile général ne faisoit pas réflexion, qu'en conservant ses troupes,

il conservoit les troupes & la place. Sur la fin du combat Zapata parut, & soutint quelque temps avec des gens frais l'effort des ennemis déja las; mais leur premiere victoire leur donna des forces pour en remporter une seconde, Zapata fut défait & pris prisonnier, & toutes les marques d'une entiere victoire demeurerent aux Castillans. D'un autre côté, les Basques, sous les ordres de dom Lope de Lescano, vinrent se jeter dans la Navarre. Ils firent de terribles ravages aux environs de Pampelune, & mirent le feu à ce qu'ils ne pouvoient emporter. Ils attaquerent & prirent d'assaut le château d'Unsa, & passerent les habitans au fil de l'épée. Cette expédition des Basques, fit changer la face des affaires, & déconcerta les projets que les Navarrois avoient formés contre la Castille.

Ann. 1351. de J. C. 1335, & suiv.

Le roi de Castille qui se trouvoit alors à Palence, où il étoit malade d'une fievre-quarte, fut touché de la triste situation où se trouva la Navarre. Il envoya aussi-tôt ordre à Portocarrero de faire cesser tout acte d'hostilité. Il crut les Navarrois assez punis par la perte de la derniere bataille & par la ruine de leur pays. Cependant Gaston, comte de Foix, ami & allié du roi de Navarre, vint au secours de ses sujets. Les Castillans fu-

ANNÉES de J. C. 1335, & suiv.

rent pouſſés à leur tour ; le comte marchoit à Logrogno, place importante par rapport à ſa ſituation. Les Caſtillans l'allerent attendre ſur les bords de l'Ebre à l'extrêmité de leur pont, & accepterent le combat que Gaſton leur préſenta. Les Navarrois y eurent leur revanche. Les Caſtillans perdirent la bataille, & la proximité de la ville fut d'un grand ſecours aux vaincus. La valeur du capitaine Ruydias de Gaona, habitant de Logrogno, ſecondé de trois autres braves, conſerva la place à ceux de ſon parti. On le vit à la tête du pont ſoutenir avec une intrépidité héroïque tout l'effort de l'armée victorieuſe, pour donner aux fuyards le loiſir de ſe ſauver, & de ſe mettre en défenſe, en cas d'attaque. Gaona périt ſous les coups qu'on lui portoit de toutes parts. Heureux qu'une ſi belle mort ait tiré ſon nom de l'obſcurité, où ſouvent une naiſſance commune enſevelit les plus rares vertus. Malgré cette victoire, le comte ne put ſe rendre maître de Logrogno. Obligé de ſe retirer pour penſer à quelqu'autre conquête qui lui facilitât celle-là, il ſuſpendit le cours de ſes expéditions à la priere que lui fit Jean, archevêque de Rheims, qui par hazard avoit pris ſa route de ce côté-là, pour aller, ſelon la dévotion du temps, en

pélerinage à S. Jacques. Le dessein du prélat étoit de se faire médiateur entre les deux partis. L'archevêque ménagea l'affaire avec tant d'adresse, que quoique François, il s'attira la confiance du Castillan. L'accommodement fut conclu; l'Arragon n'y eut point de part, parce que le roi désavouoit ce que faisoit le prince son fils, & s'excusoit sur ses infirmités habituelles de la nécessité où il étoit de laisser faire ce qu'il ne pouvoit empêcher. D'ailleurs dom Pedre & sa belle-mere s'aigrissoient de plus en plus l'un contre l'autre; inutilement on auroit tenté de réconcilier ce prince avec le roi de Castille, qui avoit promis à sa sœur d'entrer dans ses intérêts contre lui. En effet, le roi Alphonse d'Arragon étant mort à Barcelone sur ces entrefaites, en l'année 1336, après un regne de sept ans, Éléonore se retira à Albaracin avec les princes ses enfans, & quelques seigneurs de sa faction. Comme cette place étoit forte & limitrophe de la Castille, elle s'y crut en sûreté contre les entreprises que l'on pourroit former contre sa personne, & plus à portée de recevoir les secours dont elle auroit besoin.

ANNÉES de J. C. 1335, & suiv.

Les Castillans rebelles ne douterent point à la nouvelle de cette retraite, que le temps enfin ne fût venu de donner la loi

ANNÉES de J. C. 1335, & suiv.

à leur roi. Le Portugais paroissoit prêt d'entrer en Castille avec son armée. Dom Juan Emmanuel & Lara s'étoient renfermés dans les plus fortes de leurs places, en attendant que le roi de Portugal eût éclaté. Le roi de Castille prévint l'arrivée de l'étranger, pour lui ôter l'espérance qu'il fondoit sur ces ennemis domestiques. Il assiégea Lara dans Lerme, qui s'y défendit avec vigueur & longtemps. Dom Juan s'avança de Garci-Nugnos, où il étoit jusqu'à Pénafiel pour tâcher de le secourir. Peu s'en fallut qu'il ne fût pris lui-même. Heureusement il échappa; mais il n'osa plus rien tenter pour le secours de son ami. La diversion que le Portugais voulut faire dans l'Estrémadure, où dom Alphonse de Sousa alla investir Badajox, ne réussit pas mieux pour la délivrance de Lara & de sa forteresse. Badajox fut bien défendu, & le roi ne quitta point Lerme, qu'il n'eût obligé Lara à le rendre, & à demander pour la troisieme fois un pardon, qu'il n'avoit pas même trop bien mérité la premiere. Le roi pourtant s'obstina à le gagner, & fit plus que d'user de clémence contre sa maxime ordinaire, de punir les criminels pour empêcher les crimes. Il usa même de libéralité, ayant rendu à Lara la Biscaye, après avoir démantelé la place qu'il

venoit de prendre. Dom Juan se trouvant encore une fois seul, fit solliciter sa réconciliation, & n'eut pas de peine à l'obtenir; le roi ne voulant rien omettre pour avoir la paix au-dedans, dans la nécessité où il se trouvoit d'avoir en même temps deux guerres au-dehors. Il ne vouloit pas que les Portugais s'accoutumassent à insulter la Castille, & il étoit plus que jamais résolu à ne point souffrir que le prince de Portugal répudiât sa femme, & encore moins qu'il épousât la fille de dom Juan Emmanuel. D'ailleurs il s'étoit engagé de soutenir les intérêts de sa sœur & de ses neveux contre le nouveau roi d'Arragon, qu'il avoit en vain fait prier d'entendre à quelqu'accommodement; il se contenta d'envoyer dom Diegue de Haro avec les milices de Saria, de Molina, de Cuença, & des environs, sur les frontieres d'Arragon, & marcha en personne vers l'Estrémadure pour attaquer le Portugal. Ce qui se passa du côté d'Arragon fut plutôt une menace de guerre, qu'une guerre véritable & dans les regles, mais celle du Portugal fut vive; on la fit par mer & par terre; le roi de Castille attaqua cette fois, & fit de grands dégâts dans le pays ennemi sans y rien conquérir néanmoins, & sans trouver occasion de combattre.

ANNÉES de J. C. 1335, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1336, & suiv.

Une fievre dangereuse, causée par les chaleurs excessives de la saison, obligea le roi de Castille à interrompre son entreprise. Il se fit porter à Badajox ; mais le mauvais air du climat & la violence du mal, lui firent prendre le parti de reprendre la route de Séville. La flotte commandée par Ténorio Géoffre ou Géoffroi, grand-amirante de Castille, fit plus que l'armée de terre. Il y eut à la vue de Lisbonne, une grande bataille navale, où Manuel Pécagno, Génois, amiral de l'armée Portugaise, fut défait & pris prisonnier. Ce même archevêque de Rheims, qui avoit fait la paix de Navarre, alors ambassadeur en Castille pour Philippe de Valois, roi de France, offrit la médiation de son maître pour accorder le beau-pere & le gendre. Un nonce, envoyé par Benoit XI, y employa l'autorité du saint-siege. Le roi de Castille ne fut pas plutôt guéri, qu'il rentra en Portugal par les Algarves, pendant que le roi de Portugal faisoit une irruption en Galice, sans autre fruit ni pour l'un ni pour l'autre, que de contenter leur animosité par la ruine & par le meurtre de beaucoup d'innocens, qui ressentirent les effets d'une colere qu'ils n'avoient pas causée.

La crainte d'un ennemi commun fit ce

que

que n'avoient pu faire les bons offices de deux amis ; la treve faite avec les Maures étoit sur le point d'expirer. Albohacen avoit subjugué le royaume de Trémésen, & tout lui étoit soumis en Afrique, il se préparoit à attaquer l'Europe, & son fils revenoit en Espagne, pour disposer le roi de Grenade à le seconder. Au bruit de ces préparatifs, les rois Espagnols comprirent la nécessité de se réunir, pour ne pas exposer leur patrie à être encore une fois envahie par les ennemis de leur religion ; le nonce & le prélat François redoublerent leurs remontrances. Ils furent écoutés. On proclama d'abord une suspension d'armes entre les rois de Castille & de Portugal, & la paix fut enfin rendue par l'échange que le dernier s'opiniâtra toujours à demander de Blanche avec Constance, fille de dom Juan. Le roi d'Arragon qu'on disoit devoir être attaqué le premier par le royaume de Valence, se rendit plus facile à s'accommoder avec sa belle-mere & ses freres. Dom Pedre d'Arragon, oncle de ce prince, & dom Juan Emmanuel, en qualité de plénipotentiaires du roi de Castille, négocierent l'accommodement ; la reine & les infans furent mis en possession des appanages que le feu roi leur avoit donnés ; tous se liguerent, & l'on convint

ANNÉES de J. C. 1336, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1336, & suiv.

de ce que chacun fourniroit de troupes pour s'oppofer aux Mahométans. Ces préparatifs furent troublés en Caſtille, par l'aveugle paſſion que le roi avoit pour contenter fa maîtreſſe, & pour élever ſes bâtards, fur la tête deſquels il fembloit vouloir accumuler tout ce que l'état avoit de plus riches dignités. Il deſtinoit la grande maîtriſe de l'ordre de S. Jacques à dom Ferdinand ; cette charge étant venue à vaquer par la mort de dom Vaſco Rodriguez Cornado, l'ordre en pourvut fans avoir égard aux inclinations du monarque, le neveu du défunt, dom Vaſco Lopes, choiſi par le chapitre à la pluralité des ſuffrages. Alphonſe indigné de ce manquement de confidération pour lui, entreprit le nouveau grand-maître, & lui ſuſcita des accuſateurs, qui le chargerent de pluſieurs crimes. Sa retraite en Portugal parut être un aveu tacite des griefs qu'on lui reprochoit. Ce procédé cauſa de grands murmures, & ſi un intérêt plus preſſant n'eût concouru à pacifier les eſprits, on n'en fût pas demeuré là. La néceſſité d'agir de concert pour une guerre où tout le monde étoit également menacé, empêcha une plus grande diviſion. Chacun ſe relâcha de ſon côté, l'ordre conſentit à une nouvelle élection.

Le roi n'insista pas sur son fils, mais pour lui faire garder cette place, que son bas âge ne lui permettoit pas d'exercer, & lui donnoit le temps d'attendre, il voulut que dom Alphonse Melendez de Gusman, oncle de l'enfant, en fût pourvu, & l'on ne jugea pas à propos de le contrarier là-dessus. Gusman fut grand-maître, le trouble cessa, & on se disposa à la guerre.

ANNÉES de J. C. 1336, & suiv.

On voulut prévenir les Infideles, & empêcher la réunion de leurs forces. Le roi de Grenade étoit encore dans sa capitale, & Abomélic à Xérez, où il attendoit Albohacen qui étoit encore en Afrique. On commença par une irruption sur les terres du roi de Grenade. Les environs d'Antequéra, d'Archidona & de Ronda, furent mis à feu & à sang par l'armée chrétienne. La garnison de cette derniere place sortit avec furie pour charger l'arriere-garde du roi ; mais dom Juan Emmanuel, dom Juan de Lara & le grand-maître de S. Jacques poussèrent vivement cette troupe d'Infideles, & en tuerent un grand nombre. L'hiver approchoit, on revint à Séville. Delà le roi se rendit à Madrid, où il avoit convoqué les états, pour subvenir aux besoins du royaume. Alphonse, après avoir réglé les quartiers d'hiver, &

ANNÉES de J. C. 1336, & suiv.

pourvu à la sûreté des frontieres, donna ordre à son amiral de se joindre à celui d'Arragon qui lui avoit amené douze vaisseaux, & d'aller occuper le détroit pour fermer le passage à Albohacen.

L'éloignement du roi de Castille rendit Abomélic plus hardi à former une nouvelle entreprise, malgré les incommodités de la saison. Nébrixa, place située vers l'embouchure du Guadalquivir, étoit pleine de magasins de bleds pour la subsistance des troupes Castillanes. Abomélic ayant gardé une partie des siennes à Xérez, envoya l'autre à Nébrixa dans le dessein de la surprendre. Les Infideles manquerent leur coup, mais s'étant répandus dans la campagne, ils retournoient à Xérez chargés de butin, lorsqu'au bruit de cette incursion, dom Ferdinand Portocarrero accourut de Tariffe. Dom Ponce de Léon, dom Pedre Pérez & dom Alvare de Gusman partirent de Séville, & furent suivis du grand-maître & de l'élite des garnisons voisines. L'armée chrétienne grossie de ce nouveau renfort, quoique fort inférieure à celle des ennemis, les tailla en pieces dans le voisinage d'Arcos. Ensuite, après avoir tenu conseil, on résolut de profiter de l'ardeur des soldats pour aller attaquer Abomélic, que

l'on croyoit enfermé dans Xérez. Les Chrétiens confédérés ne l'attendirent pas long-temps. Ce général venoit à leur rencontre avec tant de confiance dans la supériorité du nombre, qu'il marchoit sans ordre & sans précaution. Ils ne lui donnerent pas le temps de se reconnoître, ils passerent la riviere de Guadalette à la vue de l'ennemi, & ayant défait 500 hommes, qu'Abomélic avoit fait avancer précipitamment pour leur disputer le passage, ils tomberent sur le prince Maure avec tant de furie, qu'en un moment il fut mis en déroute, & tué lui-même, fuyant à pied, par des gens qui le prirent pour un simple soldat; Aliazar son cousin & 10,000 morts demeurerent sur le champ de bataille avec lui.

ANNÉES de J. C. 1337, & suiv.

Cette double victoire donna de la joie, mais elle ne rassura pas contre la crainte d'une nouvelle irruption. Albohacen alors moins piqué du desir de conquérir l'Espagne, que de l'immoler à sa vengeance, hâta ses levées & les doubla. Des Faquirs, prédicateurs de la secte, envoyés par toute l'Afrique pour exciter le zele des peuples, sous prétexte de religion, assemblerent sous les drapeaux du monarque infidele une multitude incroyable de soldats. On y comptoit 400,000 hommes de pied, &

ANNÉES de J. C. 1338, & suiv.

70,000 chevaux, 250 gros navires, & 71 galeres composoient la flotte. Nul prince Maure, non pas même les anciens Miramolins, qui avoient réuni sous leur empire l'Afrique, l'Asie & une bonne partie de l'Europe, n'avoient jamais formé une armée si nombreuse. Cinq mois s'écoulerent à transporter par mer cette effroyable multitude de Maures. L'Espagne & toute la Chrétienté trembla au bruit de ce redoutable appareil de guerre. Les scenes qui venoient de se passer en Espagne sembloient favoriser le dessein des barbares. Dom Nugnez, grand-maître des chevaliers d'Alcantara, s'étoit brouillé avec la maîtresse du roi de Castille; on lui en fit un crime, & ses ennemis en prirent occasion de l'accuser de plusieurs autres. Appellé en jugement, soit qu'il fût coupable, soit qu'il jugeât que c'étoit assez de déplaire à Eléonore pour ne pouvoir être innocent, non-seulement il n'obéit pas, mais il se donna aux Sarrasins. Il ne prit pas bien ses mesures, on le suivit lorsqu'il se retiroit, on le prit & on le condamna au feu. Si l'on en croit Mariana, qui raconte différemment les circonstances de cette mort, le grand-maître offrit ses services au roi de Grenade, après quoi il se saisit de Valence, place située sur les fron-

tieres de l'ancienne Lusitanie, & s'y renferma. Le roi de Castille ne tarda pas à mettre le siege devant cette ville, qui, forcée de se rendre, ouvrit ses portes à son souverain. Le grand-maître fut livré entre les mains du roi, qui le condamna à perdre la tête sur un échafaud, & à être brûlé ensuite. Quoiqu'il en soit, la défection du grand-maître fut suivie d'une nouvelle disgrace. Géoffroi Gizabert, amiral du roi d'Arragon, ayant voulu faire une descente près d'Algézire, ville occupée par les Maures, sur la côte Espagnole du détroit, fut défait & tué sur le champ de bataille. Sa flotte après ce malheur rentra dans les ports d'Arragon. Enfin l'affront fait à l'amiral de Castille avoit eu les plus fâcheuses suites. Le peuple accoutumé à juger indiscrettement de la conduite des personnes publiques, accusa Tenorio, amiral de Castille, d'avoir, ou faute de courage, ou manque de fidélité, laissé passer les Africains; comme si avec 30 galeres & un petit nombre de gros vaisseaux, dont étoit composée son armée, il eût pu fermer le passage à tant d'escadres ennemies, dont la moindre égaloit sa flotte. Quelques auteurs disent, qu'Alphonse entra dans les sentimens du peuple. Souvent les rois même,

An. de J. C. 1338, & suiv.

Années 1339, & suiv.

qui sont peuple sur les choses qu'ils ne connoissent pas, en veulent pourtant décider en rois. Il fit des reproches à son amiral. On a souvent le courage d'affronter le danger & la mort, mais on n'a pas assez de force d'esprit pour mépriser les bruits populaires, moins encore pour soutenir le reproche injuste du souverain. Tenorio préféra la gloire de passer pour un homme de cœur à celle de montrer qu'il étoit homme de tête; résolu de combattre, il attaqua la flotte ennemie devant Algézire, il y fut défait & y périt, laissant au roi à chercher des ressources à un mal qu'il s'étoit attiré.

Alphonse en trouva dans son courage & dans une fermeté d'ame que nul péril ne déconcertoit; il avoit envoyé demander du secours au pape, aux rois voisins, & à divers autres puissances. Le pape députa l'archevêque de Tolede pour publier la croisade en son nom, avec les mêmes privileges, qui furent accordés à celles qui se faisoient pour les saints lieux. Il députa de plus un François, que l'histoire nomme Hugues, pour porter l'étendard de la croix à la tête de l'armée chrétienne. Le roi d'Arragon renvoya sa flotte sous la conduite de dom Pedre de Moncade: il n'envoya point de troupes de terre, parce qu'il

avoit de grands démêlés avec sa famille & avec ses sujets, outre que depuis quelque temps la Sardaigne étoit en de grands mouvemens, qui partageoient ses soins & ses forces. Les Génois fournirent 15 galeres, qui jointes aux vaisseaux d'Arragon & à ceux du roi de Castille, faisoient une belle armée de mer. La Navarre ne contribua rien. Philippe d'Évreux qui étoit en possession de ce royaume, étoit alors trop occupé en France à assister Philippe de Valois contre les entreprises injustes d'Édouard III, roi d'Angleterre. Mais le roi de Portugal vint en personne avec la fleur de ses guerriers, qui joints aux troupes de Castille, composoient une armée d'environ 40,000 hommes, où l'on comptoit 14,000 chevaux. Il falloit se souvenir de Murandal, pour oser opposer aux immenses troupes qui composoient l'armée infidele un si petit nombre de soldats, & avoir au secours d'en haut la même confiance que ceux qui avoient remporté cette victoire sur les ennemis du nom chrétien, il y avoit plus de six vingts ans. Jamais deux actions ne furent plus semblables. Albohacen assiégeoit Tariffe, lorsque les deux rois se mirent en campagne, & marcherent aux Sarrasins pour les combattre & sauver la place. Albo-

ANNÉES de J. C. 1339, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1340, & suiv.

hacen vint au-devant d'eux, & ayant occupé des collines, d'où l'on découvre une petite riviere que l'on appelle *Salçedò*, il la mit entre les Chrétiens & lui. Les rois s'arrêterent à la vue des ennemis, & avertirent que le lendemain on passeroit l'eau pour les attaquer. Ce fut le vingt-huitieme octobre de l'année 1340, qu'au lever du soleil toute l'armée, à l'exemple des deux monarques, ayant participé aux mysteres qui donnent de la force aux Chrétiens, rangerent leurs troupes en bataille pour marcher droit aux ennemis. Dom Juan Emmanuel, dom Juan de Lara, le grand-maître de S. Jacques avoient le commandement de l'avant-garde, les rois étoient au corps de bataille environnés des grands de leur suite. Dom Gilles Carillo d'Albornoz, archevêque de Tolede, légat du pape, étoit au côté du roi de Castille, & ne l'abandonna jamais. L'arriere-garde étoit conduite par dom Rodrigue d'Aguilar, & le corps de réserve par dom Pedre Nugnez. Prado & Conchillo, grands-maîtres de Calatrava & d'Alcantara, avoient aussi une troupe détachée, pour soutenir ceux qu'ils remarqueroient avoir plus besoin de secours. Le roi de Castille harangua l'armée, mais succinctement & en peu de mots. » Cette

ANNÉES de J. C. 1340, & suiv.

» multitude de gens sans ordre, sans
» courage, dit-il, loin de nous intimider,
» nous doit être une assurance de la vic-
» toire; croyez-moi ce vaste corps n'a
» point donné, & ne peut recevoir de
» son chef que des mouvemens foibles
» & irréguliers qui en rendent l'action
» languissante. Cet amas confus de bar-
» bares n'est animé ni par la gloire, ni
» par la religion, ni par la justice; l'espé-
» rance de s'enrichir de nos dépouilles
» les a rassemblés dans l'éloignement
» du péril, la crainte naturelle à ces
» ames basses les dissipera quand ils se
» verront forcés de se mesurer avec
» nous. Combattons seulement, nous
» les vaincrons. Tout ici concourt à
» exciter notre courage; il s'agit de
» défendre nos autels, notre patrie &
» notre liberté; nous sommes les rem-
» parts de l'église d'Espagne, de tous
» les rois, de toutes les nations chré-
» tiennes; il nous sera glorieux d'avoir
» sacrifié nos vies pour soutenir une si
» juste cause; si nous sommes intéres-
» sés à bien faire, le Ciel l'est à nous
» seconder, la croix qu'on porte devant
» nous, les prélats qui nous accompa-
» gnent, la bénédiction du chef de l'É-
» glise nous assurent du même secours
» qu'ont si souvent éprouvé nos peres

ANNÉES de J. C. 1340, & suiv.

» contre ces mêmes ennemis bien moins » redoutables aujourd'hui qu'ils ne l'é» toient après des victoires qui les » avoient rendus nos maîtres. Ils possé» doient l'Espagne entiere, & nous » combattoient de nos propres armes; » ils n'y ont plus qu'un coin de terre, » il faut les en chasser aujourd'hui, & » consommer par notre union un ou» vrage, que depuis tant de temps nos » discordes laissent imparfait «. Quand le roi eût cessé de parler on donna le signal, & l'on marcha vers la riviere, au bord de laquelle dom Juan Emmanuel & Lara s'étant arrêtés un peu plus longtemps qu'il ne convenoit à des gens dont la valeur étoit éprouvée, un bruit sourd s'éleva dans l'armée qui taxoit leur fidélité, tant les mauvaises impressions sont difficiles à effacer. Deux freres, dom Gonsale & dom Garcie Lasso, apparemment fils du ministre, assassiné à Soria, forcerent les premiers le passage, malgré 2000 chevaux sarrasins qu'Albohacen avoit envoyés, plutôt pour amuser les Chrétiens, que pour les empêcher de passer. En ce moment, le roi infidele, après avoir rangé ses troupes avec tout l'ordre que lui avoit pu permettre leur multitude & le terrain, les exhortoit à se souvenir de ce premier conquérant de

l'Eſpagne, dont ils avoient devant les yeux un ſi glorieux monument dans la ville qui portoit ſon nom, à ſe rappeller la mémoire de ces Abdéramenes fameux, qui avoient régné juſqu'aux Pyrénées, & porté leurs armes au-delà, à conſidérer qu'ils avoient eux-mêmes ſoumis les royaumes de Fez & de Tréméſen à l'empire de Maroc, & combien il leur feroit honteux d'être vaincus par une poignée de Chrétiens, après avoir impoſé le joug à tant de braves Mahométans. Pendant qu'Albohacen parloit, les deux Alphonſes paſſoient la riviere. Le grand-maître Guſman ayant ſoutenu les deux Laſſo, ébranlés par ceux qui gardoient le paſſage, les ennemis furent pouſſés, & le reſte de l'armée chrétienne gagna l'autre bord ſans obſtacle. Les deux rois s'étant ſéparés, le Caſtillan s'écarta un peu du côté de la mer à la droite, & le Portugais marcha à la gauche vers une chaîne de collines que les ennemis occupoient, pendant qu'un corps de 4000 hommes ayant pris un détour, alla ſe jeter à tout événement dans Tariffe. L'hiſtoire ne nous apprend point le détail des faits d'armes de cette journée. L'événement montre qu'ils furent grands, & que du côté des Chrétiens ils tinrent du merveilleux. Ils ſe-

ANNÉES de J. C. 1340, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1340, & suiv.

roient incroyables, s'ils étoient sans exemples, & si les batailles de Tours & de Murandal ne nous persuadoient que ce qui est arrivé deux fois a pu arriver une troisieme. Cette troisieme même est la plus croyable, parce qu'elle est la plus récente, & que l'histoire, plus exacte dans ces derniers temps que dans les premiers, en a laissé de plus sûrs monumens. L'armée chrétienne n'avoit perdu à la bataille de Tours que 1500 hommes, à celle de Murandal encore moins; à celle de Tariffe, elle n'en perdit que 20, & laissa sur la place 200,000 morts. On dit qu'une troupe de ces gens qui ne suivent les armées que pour butiner, ayant pris un détour pour aller se jeter sur le camp des Mahométans, le trouverent si mal gardé, qu'ils le pillerent sans résistance, que leur bruit effraya les ennemis qui se crurent attaqués par derriere, & leur ôta ce qui leur restoit de valeur & de force pour combattre. On fit rendre une partie de ce butin pour le distribuer à des gens qui l'avoient bien mieux mérité que ceux qui s'en étoient emparés. Mais quelques historiens ajoutent, que diverses bandes de ces derniers se retirerent dans le tumulte, & se déroberent aux perquisitions qu'on faisoit pour les découvrir, & qu'ayant

gagné les Pyrénées, ils apporterent tant d'or deçà les monts, que ce métal y baissa en ce temps de près de la sixieme partie. Je ne garantis pas ce fait, il est vrai que l'or fut au rabais en Espagne, & que les marchandises y diminuerent de prix, tant le butin fut considérable. Albohacen qui se retira à Algézire & repassa en Afrique la nuit même qui suivit le jour de sa défaite, y perdit avec ses trésors Fatima la premiere de ses femmes, un de ses enfans pris dans le camp, outre deux autres tués dans le combat. Les rois cependant retournerent à Séville, les approches de l'hiver ne leur permettant pas de pousser leur victoire plus loin, ils furent reçus en triomphe. Le roi de Portugal retournant chez lui, n'y voulut emporter que la gloire que sa valeur lui avoit acquise avec quelques drapeaux & quelques armes maures, pour être les monumens de sa victoire. Le roi de Castille envoya au pape sa propre banniere, son cheval de bataille, 100 autres chevaux, & 24 étendards des dépouilles remportées sur les ennemis. Ce fut une fête à Avignon, où étoit alors la demeure des pontifes, lorsqu'on y reçut ces marques d'une si importante victoire. Le pape y célébra la Messe pour en rendre graces à Dieu, & l'on y pro-

ANNÉES de J. C. 1340, & suiv.

ANNÉE de J. C. 1340, & suiv.

nonça en l'honneur de celui qui l'avoit remporté un éloge qu'il méritoit d'autant mieux, que plus d'une fois il avoit prodigué sa vie dans la chaleur du combat. On assure même, que dom Gilles d'Albornoz, archevêque de Tolede, le retint par le bras, lorsque voyant les siens ébranlés, il couroit seul pour les animer par son exemple, & pour partager avec eux l'honneur du danger & de la victoire.

La gloire avoit repris l'ascendant sur l'amour dans le cœur d'Alphonse, il aimoit toujours Éléonore; mais comme les passions se rallentissent à mesure qu'on les contente, il la quittoit avec moins de peine quand la nécessité ou l'honneur l'appelloient ailleurs. Il avoit formé le dessein de chasser de l'Espagne ce reste de Sarrasins qui occupoient le royaume de Grenade & quelques villes sur le détroit, de la domination de Maroc, dont Algézire & Gibraltar étoient alors les principales. La victoire qu'il venoit de remporter lui donnoit lieu de ne rien croire au-dessus des forces de ses Castillans. Il n'avoit à craindre que la disette d'argent, il avoit enrichi ses soldats des dépouilles gagnées sur les Infideles, & il ne s'étoit rien réservé d'un butin si considérable. La quantité d'or & d'argent

que les Maures avoient abandonné à la discrétion du vainqueur, avoit été partagée entre les officiers & les soldats pour récompenser leur valeur. Les peuples accablés d'impôts étoient hors d'état d'en payer de nouveaux. Tout l'argent étoit passé des mains de l'officier & du soldat dans celles des marchands, eux seuls pouvoient fournir aux besoins de l'état. L'usage qu'il fit la campagne suivante de quelques sommes que Madrid & les environs accorderent, lui facilita les moyens d'en obtenir des autres villes. Il fit de nouvelles conquêtes dans le royaume de Grenade. Alcala la Réal fut enlevée aux Infideles, Priégo, Ruté, Benaméxir & plusieurs autres places eurent le même sort. Après quoi Alphonse étant revenu passer le quartier d'hiver en Castille, dans le temps même qu'on délibéroit à Burgos pour faire contribuer les marchands par un subside extraordinaire, aux frais nécessaires à la guerre, on apprit que la flotte du roi avoit défait une partie de celle des Maures, & se disposoit à attaquer l'autre, qui devoit bientôt partir d'Afrique pour débarquer des troupes en Espagne. A cette nouvelle la conclusion des délibérations fut hâtée, & le roi y trouva une facilité qu'il n'auroit osé espérer; non-seu-

Années de J. C. 1341, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1341, & suiv.

lement les grands appellés au conseil, libéraux des biens des peuples conclurent à taxer les marchands ; mais les marchands eux-mêmes consentirent sans peine à la taxe qu'on leur imposa, sur la promesse qu'on leur fit, qu'elle ne dureroit pas plus long-temps que le siege d'Algézire qu'on vouloit entreprendre. Cet impôt fut de la vingtieme partie des marchandises de chaque négociant ; & comme cette espece de tribut étoit en usage parmi les Maures, on emprunta le nom qu'ils lui donnoient, & on l'appella l'*Alcavala*. Les historiens Espagnols remarquent, que bien loin d'être aboli selon la promesse qu'on avoit faite, il fut augmenté sous le regne suivant, & donna lieu à de nouveaux subsides selon les besoins de l'état, la destination des rois & l'avidité des ministres, souvent trop ingénieux dans l'art d'épuiser les peuples pour enrichir l'épargne du souverain.

Avec ce nouveau secours d'argent, Alphonse ayant été averti que les Maures équipoient à Ceuta & à Bullon une flotte composée de 95 galeres pour passer des troupes à Algézire, se hâta de les prévenir dans le dessein de les combattre à la descente, pendant que sa flotte attaqueroit celle qui les mettoit à terre. Il arriva trop tard, le débarquement étoit

fait, & déja les troupes infideles avoient été conduites dans Algézire. Mais il apprit à Xérez que son armée navale, avec le secours de celle d'Arragon & de Portugal, avoit défait à l'embouchure du Guadamécil l'armée navale des Maures, & que les deux généraux infideles qui commandoient pour le roi de Maroc & pour le roi de Grenade, avoient été tués dans le combat. La flotte victorieuse étoit alors au port de Xatarez, près de Tariffe. Alphonse voulut lui-même reconnoître la disposition du pays, & se mit sur mer pour aller observer Algézire, qu'on découvre toute entiere de ce côté-là. La beauté de la ville augmenta le desir qu'il avoit de s'en rendre maître, & les fortifications de la place, défendue par 800 chevaux & 12,000 hommes de pied, ne rallentirent point son espérance ; il avoit peu de troupes à sa suite; avec ce que lui en fournit le pays, & ce que lui en amenerent en personne l'archevêque de Tolede & l'évêque de Cadix, les grands-maîtres d'Alcantara & de Calatrava, & d'autres seigneurs, à peine put-il assembler 7000 hommes ; ce fut avec cette petite armée, qu'en attendant qu'il commençât le siege d'Algézire, vers le commencement du mois d'août de l'année 1342, la flotte diminuée par

ANNÉES de J. C. 1342, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1342, & suiv.

le retour des vaisseaux de Portugal sur leurs côtes, assiégea la place par mer, pendant que le roi l'assiégea par terre. On prévit d'abord par la conduite des assiégés que le siege seroit long & pénible : on s'attendoit apparemment qu'une si grosse garnison voudroit en venir à un combat qui pourroit décider l'affaire, mais elle eut recours à d'autres moyens d'attaquer & de se défendre, qu'à ceux que fournit la valeur. La trahison & l'attentat furent les premieres armes dont elle se servit. Dès le commencement du siege, un Maure captif amené au roi se saisit brusquement du poignard d'un soldat qui se trouva proche, & en alloit frapper le prince, si les courtisans qui s'en apperçurent ne se fussent jetés sur l'assassin. On mit publiquement dans la ville, par une proscription inouie, la tête de ce monarque à prix, & on proposa ce parricide au zele des bons Mahométans, comme un acte de religion ; plusieurs s'engagerent à le tenter, & un d'entr'eux ayant été pris, avoua qu'il étoit venu exprès dans le camp pour le commettre ; deux autres peu de jours après ayant été mis à la question, confesserent avoir eu le même dessein. Ces conspirations effrayerent toute l'armée chrétienne, hors Alphonse, qui par une intrépidité hé-

roïque, raſſura ceux qui craignoient pour lui. On battoit cependant la ville avec les machines qui étoient alors en uſage, & on ſe preſſoit d'autant plus à faire des breches pour donner aſſaut, qu'on apprenoit qu'Albohacen étoit venu à Ceuta pour hâter l'embarquement de ſes troupes, & que le roi de Grenade marchoit du côté d'Écija à la tête de ſon armée. On fut délivré de cette inquiétude, quand on apprit que le premier étoit retenu en Afrique, par la crainte qu'Abdéramene, un de ſes enfans, qui aſpiroit au trône, & dont l'ambition en effet cauſa quelque temps après la perte, ne profitât de ſon éloignement pour s'emparer de ſa couronne. On ſut de plus, que le ſecond après avoir pris & pillé Palma, s'étoit retiré dans la crainte des garniſons Caſtillanes qui ſe raſſembloient pour l'attaquer. Il ne put éviter néanmoins dom Ferdinand d'Aguilar, qui défit un corps de ſes troupes. Le ſiege n'avançoit pas pour cela ; les Sarraſins ne vouloient pas un combat général, mais ils ſe défendoient avec une opiniâtreté qui étonnoit les aſſiégeans. Leurs machines faiſoient grand effet. Ils avoient même des canons. Mariana dit que c'eſt la premiere fois qu'il en eſt fait mention dans l'hiſtoire. On aſſure que les Anglois s'en ſervirent

ANNÉES de J. C. 1342, & suiv.

à la bataille de Crecy, qui se donna 4 ans après; si cela est, le moine Berthauld, à qui on en attribue l'invention en l'année 1355, & selon quelques historiens, en l'année 1380, ne peut avoir que perfectionné cet art de détruire le genre humain, plus digne d'un démon que d'un moine. Alphonse perdoit chaque jour plusieurs de ses plus braves soldats, en même temps que la maladie lui enlevoit un des plus illustres guerriers, le grand-maître de S. Jacques dom Gusman. Cette place importante qui vaqua par sa mort, fut enfin donnée à dom Ferdinand, l'un des fils du roi & d'Éléonore, sœur du défunt, quoiqu'il n'eût pas atteint l'âge requis par les loix. Tout sembloit conspirer pour rallentir les efforts de l'armée chrétienne. Les grandes pluies qui survinrent aux approches de l'hiver inonderent tout le camp, renverserent les batteries, & ruinerent tous les travaux. Les chemins devenus impratiquables pour les convois, la disette de vivres & le défaut d'argent, réduisoient les Espagnols à l'impossibilité de poursuivre le siege. L'archevêque de Tolede avoit été envoyé en France pour emprunter quelques sommes de Philippe de Valois; mais ce prince avoit besoin de toutes ses finances pour ses propres états, menacés

d'invasion par les Anglois. Il eut la générosité néanmoins de prêter 50,000 écus d'or au roi de Castille. Le pape Clément VI, successeur de Benoît, & qui faisoit alors sa résidence à Avignon, lui accorda en même temps le pouvoir de faire contribuer les ecclésiastiques. Mais c'étoit une foible ressource pour l'exécution des projets que ce prince formoit contre les Maures. Une seule chose soutint les Castillans dans cette triste situation; ils espérerent que les assiégés ne tarderoient pas à manquer de vivres, la ville étant serrée de si près du côté de la terre & de la mer, qu'à peine y pouvoit-il entrer quelques petites barques à la dérobée & à la faveur de la nuit. On s'apperçut qu'ils craignoient la faim par les propositions que fit faire le roi de Grenade pour une treve, en cas qu'on ne pût s'accorder à faire une paix solide. Beaucoup de gens sages de l'armée de Castille étoient d'avis qu'on l'acceptât. Alphonse ne voulut pas paroître la rejeter absolument, mais il insista sur une condition, qui vraisemblablement ne devoit pas être acceptée par le roi de Grenade. Il vouloit qu'avant toutes choses il renonça à l'alliance qu'il avoit formée avec le roi de Maroc. Mais le plus grand intérêt de ce prince infidele,

ANNÉES de J. C. 1343, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1343, & suiv.

étoit de se conserver cet appui, sans lequel il prévoyoit bien qu'il deviendroit bientôt la proie du roi de Castille & de ses alliés. On commençoit à regarder comme un entêtement blâmable la fermeté d'Alphonse en ce point. Son camp diminuoit tous les jours autant par les fatigues d'un long siege, & par la disette des choses nécessaires à la vie, que par les incommodités de la saison. Les assiégés desiroient la treve, & négocioient encore pour l'obtenir, bien résolus cependant de souffrir les dernieres extrêmités plutôt que de consentir à se rendre; le siege avoit duré près d'un an & n'étoit pas fort avancé. Plusieurs désespéroient du succès, lorsqu'on vit arriver des guerriers qui releverent d'autant plus le courage aux assiégeans, qu'il parut que le Ciel favorisoit leur entreprise. Dom Juan Emmanuel & dom Juan de Lara vinrent au camp bien accompagnés, & il se passoit peu de jours qu'il n'arrivât de nouvelles milices de diverses provinces du royaume. Il sembloit que la France & l'Angleterre eussent suspendu leurs inimitiés pour secourir l'Espagne de concert; le comte de Foix & Bernard son frere, les comtes de Derby & de Salisbery conduisirent des troupes de François & d'Anglois au secours de l'armée chrétienne.

Le

Le roi de Navarre vint en perſonne avec un équipage & une ſuite proportionnée à ſa dignité. Clément VI, ſucceſſeur de Benoît, dans la chaire pontificale, avoit envoyé l'indulgence des croiſades. Avec un tel renfort, les Caſtillans redoublerent de vigueur & de force. Les aſſiégés furent plus preſſés. Le roi de Grenade, qui juſques-là s'étoit tenu à portée de donner bataille, en attendant de l'Afrique un ſecours qui lui paroiſſoit lent à venir, ſe tint à l'écart juſqu'à ce qu'il fût arrivé. Le ſiege alloit mieux, mais il ne finiſſoit point, & la plupart des étrangers étant rappellés chez eux par des guerres qui les intéreſſoient bien plus, incommodés d'ailleurs de la chaleur du climat, ils penſerent au retour dès le commencement de l'automne. Les hiſtoriens Eſpagnols affectent de faire entendre, que ces troupes étrangeres abandonnerent le ſiege, & qu'elles ne ſervirent qu'à intimider les Mahométans. D'autres n'en parlent pas comme eux, & leur récit paroît plus conforme à la vraiſemblance. En effet, il n'eſt pas croyable que tant de braves guerriers, l'élite de deux nations belliqueuſes, ne ſoient venus de ſi loin que pour être les ſpectateurs d'une guerre qui fixoit l'attention de l'Europe & de l'Afrique. Il

ANNÉES de J. C. 1344, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1344, & suiv.

est vrai qu'on sait peu de détail bien sûr de la fin de ce siege, & que les écrivains n'en ont rapporté que confusément quelques circonstances dont on ne voit plus la liaison. Du moins il est certain, que le comte de Foix se retira à Séville blessé ou malade, & qu'il y mourut; que bientôt après le roi de Navarre, qui avoit repris la route de son royaume, ne passa pas Xérez, & qu'il termina dans cette ville son regne & sa vie au mois de septembre; qu'enfin la place destituée de secours, fut contrainte de capituler après la défaite de l'armée Mahométane, au passage de la riviere de Palmones. La ville fut remise sous la domination d'Alphonse, aux conditions suivantes : 1°. Que Joseph, roi de Grenade, seroit tributaire de Castille comme il l'étoit auparavant; 2°. que les habitans auroient la liberté de se retirer où bon leur sembleroit, & de transporter tous leurs effets sous bonne escorte; 3°. qu'il y auroit une treve de dix ans entre les Maures & les Chrétiens. Ce fut le vingt-sixieme de mars de l'année 1344, qu'Alphonse, onzieme roi de Castille, fit son entrée dans Algézire. Les mosquées y furent changées en église; la principale peu de temps après fut érigée en cathédrale, qui devint le siege d'un nouvel évêque.

Alphonse ne consentit à une si longue suspension d'armes, que malgré lui & contre ses inclinations, dans le dessein qu'il avoit toujours de chasser les Maures d'Espagne. Sa jeunesse lui donnoit lieu d'espérer, qu'après la treve expirée, il auroit encore tout le temps nécessaire pour ne pas laisser à ses successeurs la gloire de cette conquête, que celle d'Algézire avoit fort avancée. Mais l'intervalle lui paroissoit long, & on ne doutoit point qu'il ne l'abrégeât pour peu qu'on lui en donnât l'occasion. Il s'en présenta une cinq ans après la conclusion de la treve. Alphonse en profita pour accélérer l'exécution du dessein où il étoit de recommencer la guerre contre les Maures. On douta d'abord si un pareil procédé n'étoit point une infraction de la foi des traités; mais les rois trouvent aisément des décisions qui calment leurs doutes, pour autoriser ce qu'ils veulent. Albohanem, fils d'Albohacen, dans qui une ambition démesurée l'emporta, sur la crainte d'éprouver le même sort que son frere Abdéramene, avoit envahi sur son pere le royaume de Fez en Afrique, Ronda, Gibraltar, & tout ce qui étoit encore soumis à la domination des rois de Maroc en Espagne. Cet événement parut à Alphonse trop

Années de J. C. 1348, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1349, & suiv.

favorable à ses desseins, pour n'en pas recueillir le fruit. Il ne crut pas être obligé de garder à l'usurpateur une parole donnée au roi légitime ; il avoit particuliérement sur le cœur que Gibraltar, importante place, eût été conquise sous son regne, & fût au pouvoir des Infideles. Il résolut de l'assiéger ; & pour avoir de quoi fournir aux frais d'un siege & de la guerre ; qui naturellement le devoit suivre, il convoqua les états à Alcala ; ils furent plus longs qu'il ne s'y attendoit, par la contestation qu'y mûrent les députés de Tolede à ceux de Burgos, les deux premieres des dix-huit villes qui ont droit de suffrages dans les états de Castille, pour leur disputer la préséance & l'honneur dont ils étoient en possession. Les grands furent partagés ; on plaida l'affaire avec chaleur de part & d'autre ; il étoit dangereux de choquer l'un des deux partis dans un temps où l'on avoit besoin de tous les deux. Le roi y fut embarrassé ; & après avoir mûrement délibéré sur le jugement qu'il étoit obligé de porter, il trouva un tempérament dont tout le monde fut content. Les députés de Burgos retinrent la préséance & le droit de parler les premiers : mais on donna vis-à-vis du roi un rang extraordinaire aux députés de To-

lede; & il fut arrêté, que dorénavant quand on prendroit le suffrage des villes, le roi prononceroit ces mots : *Tolede fera ce que je voudrai, & je le déclare en son nom ; que Burgos parle.*

Années de J. C. 1349, & suiv.

Après cette affaire ainsi terminée, on procéda à celle des subsides, & l'*Alcavala* qui devoit être aboli après la prise d'Algézire, non-seulement fut confirmé, mais étendu dans les provinces de Tolede & d'Andalousie, qui pour être frontieres des Maures & obligées à beaucoup de frais pour la défense de leurs territoires, étoient exemptes des impôts communs. On avoit joui de la paix pendant cinq ans, & le peuple plus opulent pouvoit aisément contribuer pour l'intérêt de l'état. Ainsi le roi fut bientôt en état d'entreprendre le siege de Gibraltar. La place se défendit bien, mais elle ne pouvoit échapper à Alphonse dans la situation où étoient les affaires d'Afrique, si Dieu n'en eût ordonné autrement. La peste ravagea le camp, & le roi, qui s'opiniâtra contre le sentiment commun à continuer son entreprise, fut lui-même frappé de la maladie, dont il mourut le vingt-huitieme mars, de l'année 1350, de son âge la trente-huitieme.

Telle fut la fin d'Alphonse, onzieme du nom, roi de Castille, surnommé le

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

Justicier. Il eût été sans contredit le héros de son siecle, s'il n'eût souillé par son incontinence cet assemblage de grandes qualités qui le firent respecter de ses sujets & des monarques étrangers. On lui reproche quelques actions qui furent moins l'effet de son tempérament que des conjonctures épineuses, où il eut le malheur de se trouver engagé dès le commencement de son regne ; plus malheureux encore d'avoir donné à la Castille un héritier qui devint le tyran & le fléau de l'Espagne.

Fin du second Volume.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

A

ABenhut, prince Sarrasin, fait de grandes conquêtes sur les Maures d'Espagne, *p.* 69. Il est défait à plates coutures par le roi de Léon, *p.* 78. Sa mort tragique, *p.* 86.

Aben-Jaffou, roi de Niébla, *p.* 125.

Aben-Joseph, roi de tous les Maures Africains, est appellé en Espagne, par qui & pourquoi, *p.* 174. Il prend la résolution d'y passer en personne, *p.* 178. Mahomet, roi de Grenade, s'unit à lui, *p.* 226. Aben vient en Espagne avec une puissante armée, *p.* 227. Victoire qu'il remporte près de Cordoue, *p.* 228, 229. Le roi de Castille lui envoie demander du secours, *p.* 282. Entrevue qu'ils ont ensemble, *p.* 283. Quelles suites eût leur union, *p.* 284, 285.

Aben Zaën, voyez *Zaën.*

Aben-Zeith, roi de Valence, est détrôné par un de ses sujets, *p.* 48, 81. Il se fait chrétien, *p.* 82.

Ahonez (*Pedre*). Ce que s'étoit, & combien il causa d'embarras à Jacques I, roi d'Arragon, au commencement de son regne, *p.* 43 *& suiv.* Son insolence, *p.* 50; & sa fin tragi-

que, *p.* 51. L'archevêque de Sarragosse, son frere, leve des troupes pour venger sa mort, *là-même.*
Aiguillon, brave chevalier Catalan, *p.* 89.
Ajournement extraordinaire fait à Ferdinand IV, roi de Castille, & ce qui le suivit, *p.* 348.
Alazarach, Maure du royaume de Valence, donne de l'occupation à Jacques I, roi d'Arragon, *p.* 140 *& suiv.* Le roi de Castille protege sous-main le Maure, *p.* 149, 150; qui est enfin chassé de Valence, *p.* 151.
Albarracin, ville sur les confins d'Arragon, autrefois une des plus fortes places d'Espagne, *p.* 41.
Albéro (dom *Lope*). Ses démêlés avec Rodrigue Lizana son parent, *p.* 41.
Alcantara. Le grand-maître des chevaliers de cet ordre est condamné à la mort, & pourquoi, *p.* 414, 415.
Alcavala, espece d'impôt, *p.* 426.
Algézire, ville maritime, *p.* 415, est assiégée par le roi de Castille, *p.* 427, qui s'en rend le maître, *p.* 434.
Alhamar (*Mahomad*), de simple berger se fait roi de Grenade, *p.* 111. Il assiege la ville de Martos, *p.* 113, qu'il est obligé d'abandonner honteusement, *p.* 114. Il traite avec le roi de Castille, & comment, *p.* 119. Il lui amene du secours au siege de Séville, *p.* 127. Ses menées secretes contre la Castille, *p.* 174; & son habileté à profiter des occasions, *p.* 187, 188. Il assiste aux noces du roi de Castille, *p.* 196. Entre ensuite dans une révolte que forment contre lui ses sujets, *p.* 215, 216. Le roi de Castille travaille à l'en détacher, *p.* 217. Alhamar meurt pendant la négociation, *p.* 218.
Alphonse IX, roi de Léon, dispute à S. Ferdinand son fils la couronne de Castille, *p.* 18; & fait ensuite la paix avec lui, *p.* 21. Il gagne une grande bataille contre les Maures, & meurt peu de temps après, *p.* 78, 79.

Alphonse X, fils de S. Ferdinand, roi de Castille, *p.* 115, est envoyé par son pere contre les Maures, *p.* 116. Démêlé entre Alphonse & Jacques le Conquérant, roi d'Arragon, *p.* 120. Comment il est terminé, *p.* 121. Nouvelles brouilleries entr'eux, *p.* 127. La reine d'Arragon les appaise, *p.* 128. Alphonse, par la mort de son pere, *p.* 131, monte sur le trône de Castille, *p.* 135. Il reçoit le surnom de Sage, & en quel sens, *p.* 136. Il altere les monnoies, *p.* 137. Insulte Jacques, roi d'Arragon, son beau-pere, *p.* 138; & protege un Maure célebre qui s'étoit révolté contre lui, *p.* 149, 150. Ses projets contre la Navarre, devenus inutiles, & comment, *p.* 153 *& suiv.* Il fait la paix avec l'Arragon, *p.* 157. Il est élu empereur, *p.* 160. Pourquoi cette élection ne lui servit de rien, *p.* 160 *& suiv.* Ligue des Maures contre lui, *p.* 174. Alphonse fait sur eux des conquêtes, *p.* 177. Mariage de Ferdinand, son fils aîné, avec Blanche de France, fille de S. Louis, *p.* 194, 195. Les principaux seigneurs de Castille se révoltent contre Alphonse, & à quelle occasion, *p.* 213 *& suiv.* Cette révolte est assoupie, & comment, *p.* 217. Alphonse va trouver le pape au sujet de son élection à l'empire, & ce qui se passe entr'eux, *p.* 221 *& suiv.* Il se désiste de ses prétentions à l'empire, *p.* 224. Nouvelle guerre des Maures contre lui, *p.* 226. Mort de Ferdinand son fils aîné, *p.* 230. Il assemble les états de son royaume, & pourquoi, *p.* 240 *& suiv.* Ce qui y fut réglé & ce qui s'en suivit, *p.* 245 *& suiv.* Il est dépouillé par dom Sanche son fils de l'autorité souveraine, *p.* 277, 281. Il le déshérite, *p.* 285; & meurt peu de temps après, *p.* 298, 299. Son testament, *p.* 300.

Alphonse XI, surnommé le Vengeur, *p.* 381, monte sur le trône de Castille, n'étant encore qu'au berceau, *p.* 349. Devenu majeur, il prend

en main les rênes du gouvernement avec toute la fierté d'un grand roi, *p.* 370. Il fait assassiner dom Juan, surnommé le Borgne, & comment, *p.* 377. Cette action aliene contre lui tous les esprits, *p.* 378. Nouvel acte de rigueur qu'il exerce, *p.* 381. Il sacrifie à la haine publique deux de ses ministres, *p.* 383. Orage que les grands forment contre lui, *p.* 384. Comment Alphonse agit pour la dissiper, *p.* 386. Ligue qu'il fait contre les Maures, & à quoi elle aboutit, *p.* 388. Il établit un nouvel ordre de chevalerie, *p.* 391. Ses amours avec Éléonore de Gusman, *p.* 389, 392, 400. Il fait de nouveau la guerre aux Maures, *p.* 394, & ensuite aux factieux de son royaume, *p.* 397. Bataille qu'il gagne contr'eux, *p.* 402. Il les ramene à leur devoir, pour tourner tous ses efforts contre le Portugal, *p.* 407. Les hostilités des Infideles le déterminent à la paix, *p.* 409. Il se brouille avec l'ordre de S. Jacques, *p.* 410. Les Maures défont une de ses flottes, *p.* 415. Il gagne sur eux une célebre bataille, *p.* 419 *& suiv.* Suites de cette victoire, *p.* 422 *& suiv* La prise d'Algézire en est le principal fruit, *p.* 434. Alphonse meurt au milieu de ses conquêtes, *pages dernieres.*

Alphonse le Chaste, troisieme du nom, roi d'Arragon, succede à Pierre III, son pere, *p.* 307. Ce qu'il fait pour donner la paix à ses peuples, *p.* 309, 318. La mort arrête ses pieux desseins, *p.* 321.

Alphonse IV, surnommé le Débonnaire, succede au royaume d'Arragon à Jacques IV, son pere, *p.* 374; par la cession que lui en fait son frere aîné, *p.* 365. Combien il contribua à la conquête de la Sardaigne, *p.* 366, 367. Il est sur le point d'avoir la guerre avec la Castille, & pourquoi, *p.* 374 *& suiv.* Les deux rois s'unissent ensemble contre les Maures, *p.* 386 *& suiv.* A quoi aboutit cette ligue, *p.*

338 & *suiv.* Il se décharge sur dom Pedre, son fils aîné, des soins du gouvernement, *p.* 401. Sa mort, *p.* 405.

Alphonse III. Le Portugal s'étend considérablement sous son regne, *p.* 213 & *suiv.*

Alvare de Castro force le roi de Castille à lever le siege de Jaën, *p.* 64; & ensuite celui de Grenade, *p.* 65. Le roi de Castille se l'attache & ne s'en repent pas, *p.* 65, 112. Mort de ce grand-homme, *p.* 114.

Alvare de Lara se révolte contre ses maîtres légitimes, *p.* 2 & *suiv.* Il est fait prisonnier, *p.* 20. Sa mort, *p.* 21.

Anjou. Personnage que jouent deux ducs de ce nom en Sicile & en Arragon, *p.* 256 & *suiv.* 292 & *suiv.* Voyez *Charles.*

Azagra, seigneur Arragonois, recommandable par son pouvoir & sa bravoure, *p.* 39, 41, 42.

B

Baléares. Les isles de ce nom tombent en la puissance de Jacques I, roi d'Arragon, *p.* 71, 81.

Bande. Ordre militaire, *p.* 391.

Barbe. Serment singulier d'un roi d'Arragon à ce sujet, *p.* 78.

Bérengere, reine de Léon, devient régente de Castille, *p.* 2. Elle quitte cette régence, *p.* 6; & s'en repent presqu'aussi-tôt, *p.* 8. Devenue reine de Castille par la mort du roi Henri son frere, elle fait tomber cette couronne à son fils Ferdinand, *p.* 13. Mort de cette princesse & son éloge, *p.* 122. Si elle étoit l'aînée de Blanche, mere de S. Louis, ou non, *p.* 10.

Bernard Guillaume, oncle de Jacques I, roi d'Arragon, *p.* 87, défait avec une poignée de gens, une armée de Maures, *p.* 89, 90. Deuil de Jacques à la mort de ce grand-homme, *p.* 95. Il récompense libéralement son fils, *p.* 96.

Blanche, voyez *Bérengere.*

Boniface VIII. Caractere dur & inflexible de ce pape, *p.* 326 *& fuiv.*
Bovatique. Efpece d'impôt, *p.* 178.
Burgos. Conteftation entre les habitans de cette ville & ceux de Tolede, & fur quoi, *pag. dern.*
Burriana. Prife de cette place, *p.* 83.

C

Cartel fameux entre Pierre d'Arragon & Charles d'Anjou, *p.* 271 *& fuiv.*
Caftille ufurpée par dom Sanche fur fes neveux, *p.* 240; *voyez* Sanche. Troubles qui agitent cet état, *p.* 329; *voyez* Ferdinand IV. Ces troubles augmentent, *p.* 358; *voyez* Alphonfe XI.
Cerda. Les princes de ce nom font dépouillés du royaume de Caftille, & par qui, *p.* 240 *& fuiv.* Tentatives qu'ils font pour le recouvrer, *p.* 312, 323, 329, 345. Leur deftinée, *p.* 346, 376, 390, 391.
Charles de France, comte d'Anjou, frere de S. Louis, appellé à la couronne de Sicile, bat Mainfroy fon compétiteur, qui périt dans le combat, *p.* 190. Cette victoire eft fuivie d'une autre, dont il ternit la gloire par fa cruauté, *p.* 192. Ses exploits en Afrique, *p.* 199. Il perd par fa faute la Sicile, *p.* 256 *& fuiv.* Cartel entre lui & le roi d'Arragon, *p.* 271. Il fe difpofoit à reconquérir la Sicile, *p.* 291, lorfque la mort arrête fes projets, *p.* 295. Éloge de ce prince, *p.* 296.
Charles, furnommé le Boiteux, fils du précédent, eft fait prifonnier en Sicile & fur le point de mourir fur un échafaud, par repréfailles, *p.* 293. Il eft envoyé en Arragon, *p.* 294. Deftinée bizarre de ce prince, *p.* 321. Guerre entre lui & Frédéric, que les Siciliens avoient proclamé roi en fa place, *p.* 327.
Chevaliers de la Bande. Par qui fut inftitué cet ordre militaire, *p.* 394.

Christine de Danemarck. Ses aventures & sa mort, *p.* 155 *& suiv.*
Cholet. Le pape envoie ce cardinal en France, & pourquoi, *p.* 312.
Ciudad-Réal, autrefois Villa-Réal. Quel fut le fondateur de cette ville, *p* 177.
Conradin. Funeste destinée de ce prince, *p.* 191, 193.
Constance, reine d'Arragon, sauve la vie à Charles le Boiteux, *p.* 293.
Croisade. Combien celle de 1270 fut funeste à toute l'Europe, *p.* 198.

D

Denis. Éloge de ce jeune prince, *p.* 214.
Droguet. Un François de ce nom occasionne les *Vêpres Siciliennes*, *p.* 266.

E

Énese. Défaite miraculeuse des Maures près de cette ville, *p.* 88 *& suiv.*
Épitaphe de Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolede, célebre historien, *p.* 122, 123.
Évreux. Comment la Navarre passa à la maison d'Évreux, *p.* 385.

F

Ferdinand, nommé de la Cerda, & pourquoi, fils aîné d'Alphonse X, roi de Castille, épouse Blanche, fille de saint Louis, roi de France, *p.* 194. Il gouverne la Castille pendant l'absence de son pere, *p.* 220. Sa mort, *p.* 230. Destinée des deux fils qu'il laisse en mourant. *Voyez* Cerda.
Ferdinand III, surnommé le Saint, roi de Castille, est appellé à cette couronne, *p.* 12. S'il y avoit un droit réel, *p.* 15 *& suiv.* Il le maintient vrai ou faux avec vigueur, *p.* 19 *& suiv.* Il fait la guerre aux Sarrasins, *p.* 57. Division passagere entre lui & le roi d'Arragon, *p.* 58,

La modération de Ferdinand en prévient une autre avec la Navarre, *p.* 59. Il épouse Béatrix, fille de l'empereur Philippe, *p.* 63. Ses conquêtes sur les Maures, *p.* 64 *& suiv.* Il hérite de son pere Alphonse IX le royaume de Léon, *p.* 78 *& suiv.* S'empare de Cordoue, *p.* 86. Etablit une univerfité à Salamanque, *p.* 112. Son second mariage, *là-même.* Il entre en possession des meilleures places du royaume de Murcie, *p.* 115. Défait une nombreuse armée de Maures, *p.* 117. Devient maître de Jaën, *p.* 119. Assiege Séville, *p.* 124; la prend, *p.* 130, & soumet le reste de l'Andalousie, *p.* 131. Mort de ce prince, son caractere, & ce qu'il fit pour le bien de son état, *p.* 131 *& suiv.*

Ferdinand IV, surnommé l'Ajourné, & pourquoi, *p.* 349. Monte, n'étant encore qu'enfant, sur le trône de Castille, *p.* 325. Troubles pendant sa minorité, *p.* 329. La reine sa mere les appaise, & comment, *p.* 340. Il fait la guerre aux Maures, *p.* 346. Sa mort marquée par un événement singulier, *p.* 349. Caractere de ce prince, *p.* 342, 343.

Fernand d'Arragon. Embarras que ce prince cause à Jacques I, roi d'Arragon, son neveu, *p.* 34 *& suiv.*

Fernand Sanche, fils naturel de Jacques I, *p.* 166, est armé chevalier par Charles d'Anjou, *p.* 199, 202. La haine de Pedre d'Arragon son frere contre lui en devient plus vive, *p.* 193, 202. Pedre la dissimule, *p.* 206, & enfin l'assouvit dans le sang de son frere, *p.* 211.

Folck (Raymond), vicomte de Cardone, s'éleve contre les volontés de Jacques I, roi d'Arragon, son souverain, *p.* 178; & s'y soumet ensuite, *p.* 180.

Frédéric, empereur. Sa déposition, & ce qui s'en suivit, *p.* 159, 171.

Frédéric d'Arragon, *p.* 322, est proclamé roi

de Sicile, *p.* 327. Jacques IV, roi d'Arragon, & son frere, arme pour le détrôner, *p.* 328, 333. Le bat, *p.* 336, & fait enfin avec lui une paix, qui le laisse paisible possesseur de la Sicile, *p.* 338, 339.

G

Gaona. Valeur héroïque de ce capitaine, *p.* 404.
Garcie Gomez. Événement glorieux pour lui au siege de Xérez, *p.* 176.
Garcie Vargas, voyez *Vargas.*
Gerard Bianchi, cardinal, *p.* 268.
Gervais, cardinal, légat du pape à la cour de France, *p.* 300.
Gibraltar. Différentes révolutions de cette ville, *p.* 347, 353, 394, *& à la fin.*
Guillaume de Montpellier. Son mariage, *p.* 24 *& suiv.* & sa mort, *p.* 29.
Gusman (*Alphonse de*) rend un service important à Alphonse le Sage son souverain, *p.* 282. Trait singulier de la fermeté de ce grand homme, *p.* 325. Son attachement à ses maîtres légitimes, *p.* 333. Il est fait grand-maître de S. Jacques, *p* 411.
Gusman (*Éléonore de*). Ses amours avec Alphonse XI, roi de Castille, *p.* 389, 392, 400.

H

Haro (dom *Lope de*), *p.* 215, seigneur puissant à la cour de Castille, *p.* 241. Est disgracié, & pourquoi, *p.* 313. Jusqu'où il pousse l'insolence, *p.* 314, 315. Elle lui attire une mort trop douce pour ses attentats, *p.* 316. Suites qu'eut cette mort, *p.* 317 *& suiv.* La reine s'attache les Haro, *p.* 331. Révolte de ces seigneurs, & le succès qu'elle eût, *p.* 385 *& suiv.* 407 *& suiv.* Mort cruelle d'un seigneur de cette maison, *p.* 247.
Henri I, roi de Castille, monte sur le trône fort jeune, *p.* 1. Divisions pendant sa minorité,

p. 2 *& suiv.* Un accident funeste lui ôte la vie, *p.* 12.

Henri II, comte de Trastamare, vient au monde, *p.* 399.

Henri de Castille, frere d'Alphonse X, cherche à brouiller le royaume, *p.* 161. Quelle fut sa destinée, *p.* 192, 224; ses nouvelles intrigues & sa mort, *p.* 331, 343, 350.

Henri de Champagne devient roi de Navarre, & meurt sans enfans mâles, *p.* 207.

Honoré IV protege les François en Italie, *p.* 297. La mort l'empêche d'agir pour eux dans une affaire importante, *p.* 310, 311.

I

Jacques I, roi d'Arragon, surnommé le Conquérant, *p.* 1. Événemens singuliers du bas âge de ce prince, *p.* 23 *& suiv.* Il épouse la sœur du roi de Castille, *p.* 44. Sa sagesse dans des circonstances délicates, où le met la tyrannie d'un régent ambitieux, *p.* 46 *& suiv.* Sa fermeté, *p.* 49 *& suiv.* & son courage mettent fin aux troubles, *p.* 53 *& suiv.* Il entreprend une guerre contre les Maures, *p.* 56 *& suiv.* Le roi de Navarre l'adopte pour son héritier, *p.* 61. Pourquoi il ne profite point de cette adoption, *p.* 62. Il fait la conquête des isles Baléares, *p.* 71 *& suiv.* 81. Tourne ensuite ses armes du côté de Valence, *p.* 81. Bat les Maures près d'Énese, *p.* 88 *& suiv.* Assiege Valence, *p.* 101. Y entre en victorieux, *p.* 108. Ses démêlés avec Ferdinand, roi de Castille, *p.* 58, 62. Autres avec Alphonse X, *p.* 138, 152. Ils font la paix ensemble, *p.* 157. Jacques chasse tous les Maures de Valence, *p.* 144, 149. Traité qu'il fait avec la France, *p.* 157, 158. Il refuse de secourir le prince Henri révolté contre son frere Alphonse, roi de Castille,

p. 161, 162. Sa passion pour les femmes, & les suites qu'elle a, p. 163 & *suiv*. Il marie dom Pedre, héritier présomptif de ses états, p. 171, 173. Il arme contre les Maures, p. 178. Difficultés qu'il trouve pour avoir les subsides nécessaires, p. 182 & *suiv*. Il pousse vivement les Maures, p. 183 & *suiv*. Prend sur eux Murcie, p. 185 & *suiv*. Il passe à Barcelone, & à quelle occasion, p. 191. Sages conseils qu'il donne au roi de Castille, p. 196 : mais inutilement, p. 198. Il forme le dessein de passer à la Terre-Sainte, p. 200. Ce qui en empêche l'exécution, p. 201. Division entre ses deux fils, p. 202. Un d'eux en devient la victime, p. 211. Ce qui se passe à Lyon entre le pape & Jacques, p. 212, 213, & à Barcelone entre celui-ci & le roi de Castille, p. 221. Révolte des Maures, p. 231. Les fâcheuses nouvelles qu'en apprend Jacques, p. 233, le font tomber dans la maladie, dont il meurt, p. 234, 238.

Jacques II, p. 325.

Jacques IV, frere d'Alphonse le Chaste, devient roi de Sicile, & comment, p. 310 ; ensuite d'Arragon par la mort de son frere, p. 322. Il cede la Sicile à Charles le Boiteux, p. 326, dont les Siciliens ne veulent point, p. 327. Le pape donne à Jacques les isles de Sardaigne & de Corse, p. 328. Intrigues de celui-ci en Castille, p. 329. Il arme contre la Sicile, p. 333. Ce qu'il y fait, p. 334 & *suiv*. Fin de ses démêlés avec la Castille, p. 340. Réglemens qu'il fait pour le bien de ses états, p. 360. Discours qu'il tient à son fils aîné, & sur quel sujet, p. 364, 365. Il ne le persuade pas, p. 366. Il fait la conquête de la Sardaigne, p. 367, 368. Modération de ce prince, p. 369, 370. Sa mort, p. 374.

Jacques, fils aîné du précédent, renonce à l'héritage de son pere, & comment, p. 363.

Jacques (ordre de faint). Ses démêlés avec le roi de Castille, *p.* 410.
Ismaël, roi de Grenade, bat les Castillans, & meurt peu après sa victoire, *p.* 354, 358.

L

Lara. Mort de trois freres de cette illustre maison, *p.* 22. C'étoit le fruit de leurs intrigues, *p.* 2 *& suiv.* Un seigneur de la même maison est défait par les Navarrois, *p.* 342. D'autres se révoltent contre leur souverain, *p.* 384 *& suiv.*
Lauria (*Roger*), le plus grand homme de mer de son temps, *p.* 292. S'attache au roi d'Arragon, *p.* 304, 329. Le sert avec zele, *p.* 333. Mort tragique de son neveu, *p.* 335. Vengeance qu'en tire Lauria, *p.* 335, 336, 337.
Lettres. Recueil de celles que s'écrivirent durant le siege de Messine Pierre d'Arragon & Charles d'Anjou, *p.* 270.
Louis IX (saint). Ce qu'on doit penser de quelques lettres de ce prince au pape Benoît IX, rapportées par Matthieu-Paris, *p.* 159. Mariage de sa fille avec Ferdinand de Castille, *p.* 194, 195. Le saint roi meurt en la Terre-Sainte, *p.* 199.
Lope de Haro (dom), voyez *Haro.*

M

Mahomet Alhamar, roi de Grenade, s'unit avec celui de Murcie contre les princes chrétiens, *p.* 174. Victorieux d'abord, ils sont ensuite vaincus, *p.* 176 *& suiv.*
Mainfroi, bâtard de l'empereur Frédéric, s'unit à Jacques I, roi d'Arragon, *p.* 172. Issue funeste de ses ambitieux projets, *p.* 190.
Manrique Lara, voyez *Lara.*
Marie de Portugal, épouse Alphonse, roi de Castille, *p.* 386. Couronnement & caractere de cette princesse, *p.* 392. Elle devient mere

de Pierre le Cruel, *p.* 400. Sa jalousie contre la maitresse de son époux, *p.* 392.

Martin IV. Sa conduite après le massacre des *Vêpres Siciliennes*, *p.* 363, 368, 370; & dans la révolte de Sanche de Castille, *p.* 286. Sa mort, *p.* 297.

Malthilde. Aventures de cette princesse, *p.* 24 & *suiv.*

Medina Sidonia. A qui cette maison doit son élévation, *p.* 324.

Merci (ordre de la), est d'abord projeté par Jacques I, encore enfant, *p.* 37.

Montfort (*Simon de*), fameux par la guerre qu'il fit aux Albigeois, agit en vrai pere à l'égard de Jacques I, roi d'Arragon, *p.* 33 & *suiv.*

Monnoies. Combien leur altération cause de troubles en Castille, *p.* 379 & *suiv.*

N

Navarre. Comment passe cette couronne à la maison d'Évreux, *p.* 385, après avoir été à la France, *p.* 309.

Nicolas III. Procédé de ce pape avec Charles d'Anjou, *p.* 261, 262.

Nicolas IV. Ce pape réunit les rois de France & de Castille, *p.* 311, 312.

O

Oléron. Fameux traité qui y fut fait entre le roi d'Arragon & Charles le Boiteux, *p.* 310, 311.

Ozorio. Triste destinée de ce favori, *p.* 383, 384.

P

Papes. Le roi d'Arragon Jacques I refuse de leur faire hommage de son royaume, *p.* 213.

Pedre II, roi d'Arragon. Son caractere, *p.* 31. Sa mort, *p.* 33.

Pedre ou *Pierre III* du nom, surnommé le Grand, *p.* 282, 166. Son caractere, *p.* 204,

Il épouse Constance, fille de Mainfroy, p. 171, 172. En vertu de ce mariage, prétend à la couronne de Sicile, p. 193. Travaille à mettre en exécution ses prétentions, p. 256. En vient à bout, p. 269, en dépit de Charles d'Anjou, son concurrent, p. 271, 276, qui aidé du pape & du roi de France, p. 290, fait de vains efforts contre lui, p. 292. Haine de Pierre contre dom Sanche son frere, p. 202 & suiv. qui y succombe malheureusement, p. 211. Pierre monte sur le trône d'Arragon, p. 237. Sa conduite avec sa sœur Yolande, reine de Castille, & les deux infans ses fils, p. 245 & suiv. Il fait une ligue avec le roi de Castille, p. 250. Les François, que cette ligue avoit pour objet, attaquent l'Arragon avec vigueur, p. 300. Pierre perd contr'eux une bataille, dont les suites ne sont pas fâcheuses, & pourquoi, p. 303, 304. Mouvemens dans son état, à quelle occasion, & comment ils finissent, p. 288 & suiv. Mort de ce prince, p. 305.

Pedre ou *Pierre IV*, surnommé le Cérémonieux. Ses démêlés avec la Castille, lorsqu'il gouvernoit l'Arragon au nom & sous l'autorité de son pere, hors d'état d'agir à cause de ses infirmités, p. 401. Il épouse la fille du roi de Navarre, avec qui il se ligue, pour faire la guerre aux Castillans, p. 402. Bons & mauvais succès de cette guerre, p. 402 & suiv. Devenu roi par la mort de son pere, p. 405. Il se brouille avec sa belle-mere, avec laquelle il s'accommode enfin, p. 405, 411.

Pedre ou *Pierre*, surnommé le Cruel, de qui il étoit fils, p. 400. La mort de son pere le fait monter sur le trône de Castille, *page derniere*.

Pedre, frere de Ferdinand IV, *voyez* Pierre entiérement.

Philippe le Bel. Ce qu'il fait pour se rendre maître de la Navarre, p. 287.

Philippe le Hardi prend la protection des infans de Castille, *p.* 248. Ligue de la Castille & de l'Arragon contre lui, *p.* 253, 254. Il meurt à Perpignan, *p.* 305.

Pierre (dom), frere de Ferdinand IV, roi de Castille, *p.* 348, se distingue dans les armes, *p.* 349, 350, 351. Jalousie d'un de ses oncles contre lui, *p.* 351 *& suiv.* Ils périssent l'un & l'autre en combattant les Maures, *p.* 357.

Porcellet, gentilhomme Provençal, égargné seul dans le massacre des *Vêpres Siciliennes*, *p.* 267.

Portugal. Victoire signalée, que les rois de Portugal & de Castille remportent sur les Maures, *p.* 417 *& suiv.*

Prochite (Jean), auteur de la conspiration, qui fit perdre la Sicile à Charles d'Anjou, *p.* 258. Détail de ses intrigues à ce sujet, *p.* 259 *& suiv.* Il accompagne à Rome la reine d'Arragon, *p.* 329.

R

Raimond Bérenger. Aventures de ce comte de Provence, *p.* 36, 38.

Raimond Folck, voyez *Folck.*

Raimond de Pegnafort, confesseur de Jacques I, *p.* 37, est député à Rome, & pourquoi, *p.* 172. Il meurt à Barcelone, *p.* 221.

Roger Lauria, voyez *Lauria.*

S

Salamanque. Le roi S. Ferdinand établit dans cette ville une université, *p.* 112.

Sanche, surnommé le Brave, *p.* 282, est reconnu pour héritier présomptif des états de Castille, *p.* 244. Conduite de la reine Yolande à ce sujet, *p.* 245; & celle de Sanche en conséquence, *p.* 246, 247. Il s'empare de l'autorité, *p.* 281. Ce que fait son pere pour le réprimer, *p.* 282 *& suiv.* Sanche est déshérité & maudit par son pere, *p.* 285, 286; & excom-

munié par le pape, *p.* 287. La mort de son pere le met en une possession paisible de la Castille, *p.* 298. Embarras que lui donnent les clauses de son testament, *p.* 300. Il fait alliance avec la France, *p.* 311. Il disgracie dom Lope de Haro, son ministre & son favori, *p.* 313, 314. Suites de cette affaire, *p.* 315 & *suiv.* Union de Sanche avec Jacques II, roi d'Arragon, *p.* 323. Sa mort, *p.* 325.

Sanche, surnommé le Fort, roi de Navarre, adopte Jacques I, roi d'Arragon; mais sans que cette adoption ait son effet, & pourquoi, *p.* 61, 62.

Sanche, oncle de Jacques I, trouble l'Arragon, & comment, *p.* 34 & *suiv.*

Sanche, frere de Pedre III, roi d'Arragon, qui le fait périr, par la haine implacable qu'il lui portoit, *p.* 202, 211.

Sanche, archevêque de Tolede. Sa funeste mort, *p.* 229, 230.

Serment de fidélité établi en Arragon, *p.* 35.

Séville. Siege & prise de cette ville par S. Ferdinand, *p.* 124, 130.

Sicile. Détail de la révolution qui y arriva & qui fût si funeste aux François, *p.* 256 & *suiv.*

T

Tartares. Le Grand-Kam des Tartares députe vers tous les princes d'Europe, & pourquoi, *p.* 200.

Thibaud I, comte de Champagne, devient roi de Navarre, *p.* 61, 62. Il meurt au retour de la Terre-Sainte, *p.* 139.

Thibaud II succede au précédent, *p.* 139. Se ligue contre la Castille avec le roi d'Arragon, *p.* 151, 152. Épouse une fille de S. Louis, *p.* 157; & meurent tous deux au retour de la croisade de 1270, *p.* 199, 207.

Trastamare (*Henri, comte de*), voyez *Henri.*

Tolede. Contestations entre les députés de cette

ville & ceux de Burgos, aux états généraux de Castille, *page derniere.*

V

Valence. Description & éloge de cette ville, *p.* 98 *& suiv.* Siege & prise de Valence, par Jacques I, *p.* 101 *& suiv.*
Vargas. Bravoure extraordinaire de ce guerrier au siege de Séville, *p.* 125, 126.
Udiel, roi de Murcie, *p.* 174, est privé de ses états, *p.* 185 *& suiv.*
Villa-Réal, voyez *Ciudad-Réal.*
Urréa, famille puissante en Arragon, *p.* 180, 203, 204.

X

Xativa, ville d'Arragon, *p.* 127, 128.
Ximenès de Rada (Rodrigue), archevêque de Tolede, va à Rome, & pourquoi, *p.* 5; ensuite à Lyon, où il meurt, *p.* 122. Son épitaphe. Eloge & jugement sur son histoire d'Espagne, *p.* 123. Il est fondateur de la cathédrale de Tolede, *p.* 67.
Ximenès Rada, jurisconsulte, est exilé, & pourquoi, *p.* 362.
Ximenès de Luna, évêque de Sarragosse, *p.* 344.
Xérez. Victoire que remportent sur les Maures, près de cette ville, les généraux Castillans, *p.* 412, 413. Événement remarquable au siege qui s'en fit sous Alphonse X, *p.* 176.

Y

Yolande, reine de Castille, quitte le royaume, & pourquoi, *p.* 245. Sa fuite cause la mort à deux seigneurs attachés à sa personne, *p.* 246. Confédération dans laquelle elle entre, *p.* 330.

Z

Zaën (Aben-), Sarrafin puiffant du royaume de Valence, détrône fon fouverain, *p.* 82. Il eft défait par le roi d'Arragon, *p.* 88 *& fuiv.* qui affiege & prend Valence, fa ville capitale, *p.* 101 *& fuiv.* Il fait une treve avec l'Arragon, p. 106.

Zeith (Aben-), voyez *Aben-Zeith.*

Fin de la Table des Matieres du fecond Volume.





